VOYA

CURIEUX ET N

DE MESSI

HENNEPIN & D

Ou l'on

Une Deſcription très Particuliere, d'un Gr
Nouveau Mexique, & la Mer Glaciale,
Caraibes ſauvages des Iſles A
leur Mœurs, Coutume

Le tout accor

DES CARTES & FIGU

A AMSTE

Aux depens de la C C
M. DC

O Y A G E S

EUX ET NOUVEAUX

DE MESSIEURS

EPIN & DE LA BORDE,

Ou l'on voit

ès Particuliere, d'un Grand Pays dans L'Amerique, entre le
que, & la Mer Glaciale, avec une Relation Curieuse des
es sauvages des Isles Antilles de L'Amerique,
leur Mœurs, Coutumes, Religion, &c.

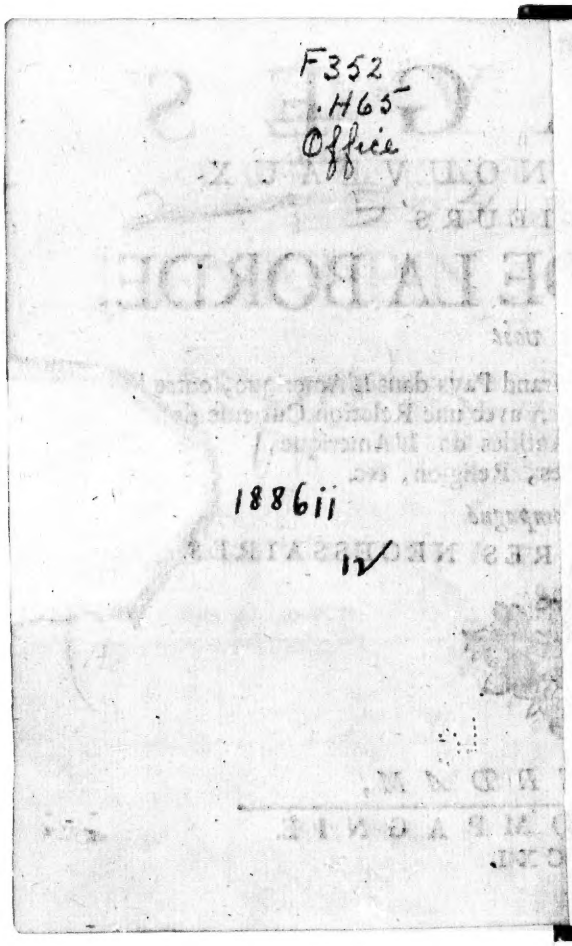
Le tout accompagné

RTES & FIGURES NECESSAIRES.

A AMSTERDAM,

x depens de la COMPAGNIE.

M. DCCXL


F352
.H65
Office
188611
IV

a.S30 aug 12

AU
ROY
DE LA GRANDE
BRETAGNE.

SIRE,

Voici la Rélation de la plus grande, & de la plus belle Déconverte, qui ait été faite dans ce Siécle, de pluſieurs vaſtes Pays ſituez entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, laquelle je prens la liberté d'offrir à Vôtre Majeſté. Onze ans de ſéjour, que j'ay fait dans l'Amerique, m'ont fourni le moyen d'y pénétrer

beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les delices de ce nouveau Monde, & qui sont plus grandes que l'Europe entiere. On les voit dans l'espace de plus de huit cens lieuës arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes penibles voyages, SIRE, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes Pays sous l'Auguste nom de Vôtre Majesté: Je m'estimerois même fort heureux, si sous vôtre Royale Protection, & par les secours de vôtre Souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques-uns de vos Sujets pour y aller porter la lumiere de l'Evangile de Jesus-Christ, & en mesme tems la connoissance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.

Ma memoire seroit sans doute en benédiction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand Pays. Ils ne demeurent apparement dans les tenébres, &

ne-

ne vivent ſans Foi, ſans Loix, & ſans Religion, que parce que perſonne ne travaille à les amener à la lumiere de la vérité. Ils célébreroient donc ſans doute avec une joye inconcevable le ſalut, qui leur auroit été relevé, & en même tems ils auroient le bonheur de voir leurs mœurs addoucies par le commerce d'une Nation polie & genereuſe, qui eſt conduite par l'un des plus vaillans & des plus magnanimes Rois du Monde.

Cette entrepriſe, SIRE, *eſt digne de vôtre Majeſté, qui n'en fait jamais que de grandes, qui les conduit toûjours avec une prudence admirable, & qui les pouſſe avec tant de force, qu'elle ne manque jamais de les faire réüſſir. Auſſi les voit-on toûjours couronnées d'un heureux & d'un glorieux ſucces.*

Je n'entreprendrai pas, SIRE, *de faire ici le detail de tout ce que voſtre rare prudence, & voſtre invincible valeur ont fait pour le bonheur des Provinces Unies, & pour celui de l'Angleterre, de l'Ecoſſe, & de l'Irlande. La felicité de ces trois Royaumes, la douceur & l'equité,*

avec laquelle ils ſont gouvernez, en diſent plus que je n'en ſaurois dire: Et la tranquilité, dont jouiſſent les Provinces Unïes au milieu d'une Guerre effroyable qui deſole preſque toute l'Europe, auſſi bien que l'éloignement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois penetré juſque dans leur ſein, & qui voulois y penetrer encore, n'en diſent pas moins à toute la terre.

L'obligation, SIRE, *que ces hûreuſes Provinces en ont à vôtre Majeſté, leur eſt commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'eſt-ce pas Vôtre Majeſté, qui à la tête de ſes armées & des leurs s'expoſe tous les jours aux fatigues & aux perils de la guerre pour la conſervation de leur Pays, & de la liberté de leurs Peuples? N'eſt-ce pas Vôtre Majeſté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conſerve ceste hûreuſe intelligence par la ſageſſe de ſes conſeils, par la douceur de ſa conduite Royale, par la moderation de toutes ſes actions, dont la gloire eſt ſans bornes, & par l'extreme conſidération, que tant de grands Princes ont pour les vertus heroïque de Vôtre Majeſté.*

Non

DEDICATOIRE.

Non, SIRE, *je ne craindrai point de le dire ici, parce qu'un principe de Réligion, auſſi bien que de reconnoiſſance & de ſincerité, m'engage à rendre ce témoignage à toute la Terre. C'eſt, que j'ai vû moi-même Vôtre Majeſté prendre ſoin de conſerver nos Egliſes dans les Pays-Bas, & d'en défendre le pillage, pendant que ceux, que leur conſcience obligeoit à les proteger, violoient hautement & à la face du Soleil le reſpect, qui leur eſt dû.*

C'eſt par cette ſage & parfaite conduite, SIRE, *que Vôtre Majeſté s'eſt attiré l'eſtime & les cœurs de preſque tous les Potentats Chrétiens. C'eſt cette droiture de Cœur, auſſi bien que les grands exploits de Vôtre Majeſté, qui ont engagé la plus ancienne République du Chriſtianiſme, je veux dire celle de Veniſe, le grand Duc de Toſcane, & l'Etat libre de la République de Gênes à lui envoyer témoigner par de celebres Ambaſſades, avec quel reſpect & avec quelle admiration ces puiſſans Etats regardent Vôtre Perſonne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce ſont ces mêmes vertus, qui ſont toutes reſſemblées*

en vous, SIRE, *ſans être mêlées d'aucune injuſte paſſion, qui en terniſſe l'éclat. C'eſt ſur tout cette parole, & cette foi Royale, ſur laquelle on peut s'aſſûrer, qui ont porté mon Roi, le plus Catholique Roi du Monde, à s'unir à Vôtre Majeſté par une étroite Alliance.*

Il y a déja long temps, SIRE, *que ce grand Roi, trop éloigné de nos Pays-Bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y poſſéde, a trouvé en Vôtre Majeſté un vaillant & fidéle Defenſeur, qui étant ſecondé par l'invincible Electeur Duc de Baviere, conſerve ces pauvres Pays à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui lui eſt ſi proche par le Sang, & qui profeſſe la même Religion que lui, a employé toutes ſortes de moyens pour l'en dépouiller.*

Ce qui ſe paſſe tous les jours dans nos Pays-Bas eſt une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les ſentimens de mon Roi. Mais, SIRE, *ce qui s'eſt paſſé à mon égard, n'en eſt peut-être pas une marque moins aſſûrée. Car c'eſt par l'autorité de mon Souverain, & avec l'agréement de Sa Ma-*

Majeſte, de ſon Alteſſe Electorale de Baviere, & de ſes Miniſtres, qui m'a été donné, & en meſme temps avec le conſentement par écrit des Superieurs de mon Ordre, que je me ſuis entierement dévoüé au ſervice de vôtre Majeſté.

Je ne doute point, SIRE, *qu'il ne ſe trouve de gens prévenus de paſſion contre moi, ou jaloux de mon bonheur, qui cenſureront ce que je fais en cette rencontre. Mais pour moi j'en fais toute ma gloire. J'ai de bons garands de la droiture de mes intentions. C'eſt l'integrité de ma Foi, & l'obſervance réguliere de mes vœux. J'adorerai toûjours mon Dieu. Je demeurerai toûjours attaché au grand Monarque, qui a daigné me recevoir ſous ſa protection. Et de plus je conſacrerai mes ſoins ma plume & tous mes travaux au genereux défenſeur de ma Patrie, & de nos Autels, qui m'a fait la grace de me donner un favorable accés a ſa Cour en un temps, auquel ſelon toute les apparences d'autres Potentats m'auroient negligé, ou peut-eſtre meſme m'auroient interdit la leur.*

Il eſt bien juſte, SIRE, *que j'employe au ſer-*

ſervice de Vôtre Majeſté, ce que j'ai acquis d'experience, & que je communique à vos ſujets la connoiſſance, que j'ai de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moyen à rendre tant de peuples aveuglez, ſuſceptibles des lumieres du Chriſtianiſme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puiſſant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui ſont les plus grands Navigateurs de l'Ocean, formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des terres vierges, qui fourniront deux récoltes par An; & par là ces vaſtes Contrées auront droit de pretendre à l'honneur de Vôtre protection Royale, & à la gloire d'appartenir à Vôtre Majeſté.

J'avois commencé cette grande Découte, SIRE, *avec un homme, qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage: mais il me quitta, parce qu'il me voyoit trop de panchant pour mon Souverain. Pendant même que j'ai voyagé avec lui, il m'a ſouvent expoſé au danger de perdre la vie, com-*

comme cela eſt arrivé a l'un de mes Compagnons, qui a été maſſacré par les Barbares. Mais lui-même à été enfin tué de deſſein prémedité, par ceux qu'il commandoit, dans une embuſcade qu'ils lui avoient dreſſé pour s'en défaire, parce qu'il les avoit trop expoſez. C'eſt ainſi qu'on a vû échoüer les grands deſſeins, qu'on avoit ſur les mines de Sainte Barbe dans le nouveau Mexique.

Tout cela m'avoit donné quelque averſion pour les voyages de cette nature, & j'avois preſque perdu l'envie de continuer, ce que j'avois ſi bien commencé : mais la Providence Divine, dont les reſſorts ſont impénétrables, & qui ſe ſert de nos propres mouvemens pour nous conduire a ſon but, n'a pas permis, que j'executaſſe ce que j'avois reſolu à cet égard. Elle m'a amené comme par la main à la Cour de Vôtre Majeſté pour y contempler les merveilles de Vôtre Regne. J'ai vû de près & j'ay ai connu le merite & la generoſité de la Nation Angloiſe, à la vertu de la quelle rien ne peut réſiſter, & qui eſt capable de tout entreprendre, & de joüir

hûreuſement de nos Découvertes à l'excluſion de ſes Ennemis.

Ayant donc obtenu la permiſſion de mon Roi, & le congé de mes Superieurs, je me ſuis abandonné, SIRE, *aux inſpirations ſecretes du Souverain Directeur de l'Univers, leſquelles me conduiſoient au ſervice de Vôtre Majeſté ſelon le panchant de mon cœur. Et en cela je ſuis perſuadé, que la divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien, & qu'il veut, que je me rende aux ordres de Vôtre Majeſté.*

C'eſt dans cete perſuaſion, SIRE, *qu'après avoir fait des vœux ardens pour la conſervation de Vôtre Perſonne Sacrée & pour la proſperité de Vôtre auguſte Regne, j'oſe me dire ici avec un très-profond reſpect, & avec une ſoumiſſion entiere*

SIRE,

De Vôtre Majeſté.

Le très-humble, très-fidele & très-obéiſſant Serviteur

F. LOUIS HENNEPIN.

TOIRE.
vertes . à l'ex-

miſſion de mon
erieurs , je me
aux inſpirations
ecteur de l'Uni-
oient au ſervice
anchant de mon
erſuadé , que la
ur n'a rien fait
s'il veut , que je
tre Majeſté.
, SIRE, *qu'a-*
ardens pour la
ſonne Sacrée &
e auguſte Regne,
très-profond re-
ion entiere

mble , très-fidele
obéiſſant Serviteur
HENNEPIN.

AVIS AU LECTEUR.

ON ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes ſont diviſez entr'eux par leurs paſſions, & par leur interêt. On les a vûs ainſi dès le commencement du Monde ſeparez les uns des autres vivre dans la mesintelligence, & s'embarraſſer dans de malhûreuſes diſſenſions, qui n'ont ſervi pour l'ordinaire qu'à empécher les loüables deſſeins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injuſtes oppoſitions.

Ne ſoyez donc pas ſurpris, mon cher Lecteur, ſi cette Rélation de mon Voyage eſt publiée ſi tard. Certaines gens, qui ne m'étoient pas favorables, ſont cauſe par leur intrigues ſecretes, que je n'ai pas fait imprimer plûtôt le Voyage curieux, que je publie ici en deux Tomes. Je l'ai fait dans l'Amerique ſeptentrionale depuis l'an 1679. juſques en 1682. que je revins à Quebec après y avoir employé près de quatre ans. J'y ai découvert de grands & de vaſtes Pays, qui étoient inconnus à l'Europe avant moi. J'avois fait deſſein d'enrichir le pu-

blic de cette Découverte. Mais plusieurs incidens m'en ont ôté le moyen, que je n'ai trouvé que dans cette Ville.

J'avois publié une partie de mon Voyage à Paris en l'An 1684. dans la description de la Loüisiane, qui fut imprimée alors par l'ordre du Roi de France. Cependant je n'y donnai point la connoissance du grand Fleuve Meschasipi dans toute son étendue. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliquerai tout à l'heure, & que je touche encore à la fin de ce Tome, parce que je crus, que mon silence previendroit certaines choses, que je n'ai pourtant pu éviter, quelque précaution que j'aye prise pour cela. Je me vois aujourd'hui en liberté de la donner toute entiere. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exactitude, & toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionaire l'An 1676. Cet emploi m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer, de censurer plusieurs filles; qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoyoit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empêchoient ainsi les matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis forcé de les reprimender un peu sévérement afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie & dans la tranquillité.

Ce

Ce fut là l'occaſion de la colere du Sieur Robert Cavelier de la Salle contre moi, dont il n'eſt point revenu. Il faiſoit ſemblant de vouloir proteger ces filles dans leurs divertiſſemens. Il ne put donc s'empêcher de me dire un peu en colere, que j'en uſois en *Pedant* à ſon égard, & à l'égard de tous les Officiers, & des perſonnes de qualité, qui étoient dans le vaiſſeau, & qui ſe divertiſſoient à voir danſer ces filles, puis que je les critiquois ſur des bagatelles. Mais le Seigneur François de Laval, créé premier Evéque de Quebec, qui faiſoit alors le traject avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus être en droit de répondre au Sieur de la Salle, que je n'avois jamais été *Pedant*, terme qui, comme tout le monde ſait, ſignifie un homme d'un caractere d'eſprit ſot & impertinent, & qui affecte de faire paroître en toutes occaſions une ſcience mal digerée. J'ajoûtai à cela, que ces filles étoient ſous ma direction, & qu'ainſi j'avois droit de les reprendre, & de les cenſurer, puis qu'elles ſe donnoient trop de liberté.

Cette reponſe, que je fis ſans avoir d'autre deſſein que celui de faire connoître au dit Sieur de la Salle, que je faiſois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moi. Je me contentai de lui dire, le voyant dans cette diſpoſition à mon égard, qu'il prenoit mal les cho-

choſes, & que je n'avois eu aucune intention de l'offenſer, comme en effet ce n'étoit pas mon deſſein. Monſieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secretaire de l'Ambaſſadeur de France en Turquie, & qui faiſoit pour lors la même fonction auprès de Monſieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'écart, & me dit, que ſans y penſer j'avois mis le Sieur de la Salle en groſſe colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été *Pedant*, parce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze ans, qu'il avoit été parmi les Jeſuites, & qu'en effet il avoit ete Regent d'une Claſſe parmi ces Religieux.

Je repliquai au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais ſû, que le Sieur de la Salle eût vecu dans cet Ordre celebre: que ſi j'en euſſe eu connoiſſance, je me ſerois ſans doute empeché de proferer ce mot de *Pedant* en parlant à lui: que je ſavois, que c'etoit un terme injurieux: qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un ſavant mal poli, ſelon l'expreſſion Françoiſe de Meſſieurs de Port Royal: qu'ainſi je n'aurois eu garde de me ſervir de ce terme, ſi j'euſſe ete mieux inſtruit, que je ne l'etois, de l'Hiſtoire du dit Sieur de la Salle.

Quoi qu'il en ſoit, la faute, que je fis fort innocemment en cette occaſion, a été ſans remede, comme mon Hiſtoire le fera voir

voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu fait que je regrette la mort funeſte & inopinée, a toûjours eu cette affaire ſur le cœur contre moi. Non ſeulement donc il m'a ſouvent expoſé à de grands dangers; mais même étant de retour en France, où ma Deſcription de la Louïſiane lui fut fort utile pour lui faire obtenir de grands privileges de la Cour, bien loin de reconnoître mes travaux pour ſon ſervice, il me rendit des très-méchans offices auprès du R. Pere Hyacinthe le Fevre Commiſſaire Provincial des Recollects de Paris, qui ſe donnoit la qualité de Commiſſaire Royal de tous les Recollects des Pays-Bas conquis par la France. Le dit Sieur de la Salle lui fit connoître, comme je l'ai ſû depuis, qu'il étoit fort mal-ſatisfait, de ce que je l'avois prévenu dans la Découverte du Fleuve Meſchaſipi depuis ſa ſource juſques au Golphe de Mexique dans le voyage, que j'y avois fait en l'an 1680. deux ans avant celui du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Membré Recollect, que j'avois laiſſé aux Illinois, lors que je m'embarquai pour Meſchaſipi.

Le Pere Hyacinthe diſſimula l'entretien, qu'il avoit eu avec le dit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroître toute ſon animoſité contre moi. Pendant que j'étois Gardien des Recollects de Renti en Artois, où j'ai fait bâtir preſque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, il me pria

pria de retourner en Canada ſeulement pour un an, diſant, que Monſieur le Comte de Frontenac, qui en eſt le Vice-Roi, le ſouhaitoit.

Je lui répondis, que j'avois eſſuyé aſſez de fatigues, & de dangers pendant onze ans, que j'avois demeuré dans l'Amerique. Mais parce qu'i' me preſſoit fort inſtamment de faire ce voyage, je lui repliquai, que les Loix particulieres de nôtre Ordre ne nous obligoient point d'aller aux Miſſions d'Outre Mer contre nôtre ſentiment, & qu'ainſi je le priois de me laiſſer dans ma liberté, puis que j'avois déja paſſé tant d'années dans le nouveau Monde.

Depuis ce refus le Pere Hyacinthe m'a toûjours été oppoſé en toutes choſes. Il m'empécha d'accompagner le R. Pere Alexandre Voile Prominiſtre des Recollects d'Artois au Chapitre General tenu à Rome. Il me fit enſuite retourner à nôtre Couvent de Saint Omer, & du depuis il me fit donner une Obéiſſance par un ordre prétendu, & non écrit, de Monſieur de Louvois premier Miniſtre d'Etat, qu'on a fait même parler après ſa mort, par lequel il m'étoit commandé de me rendre ſur les terres du Roi d'Eſpagne mon Souverain, à quoi j'obéis ponctuellement.

Depuis que le dit Pere Hyacinthe le Fevre m'eût ainſi fait ſortir de la Province des Recollects de St. Antoine en Artois, je préſen-

ſentai un placet touchant mes griefs au Roi Louis 14. qui campoit alors à la Chapelle de Harlemont. Sa Majeſté le fit mettre entre les mains du Grand Prevôt de la Cour. Mais parce que ce Prince, qui n'a jamais refuſé ſa juſtice ni ſa protection aux perſonnes injuſtement opprimées, étoit alors extrémement occupé à la conduite de ſon Armée, qui étoit fort nombreuſe, à cauſe que Guillaume III. Roi d'Angleterre s'étoit avantageuſement poſté à Louvain, je ne ſai, comment il arriva, que mon placet fut oublié entre les mains de celui, à qui je l'avois remis par ordre du Roi. Ainſi je n'ai point eu de ſatisfaction ſur les juſtes plaintes, que je faiſois contre ceux, qui m'avoient fait tort.

Du depuis j'ai été pour un temps Confeſſeur des Penitentes Recollectines de Goſſelies. Pendant le ſéjour que j'ai fait dans leur Maiſon, qui a été de près de cinq ans, j'ai fait bâtir une très-belle Egliſe, doublement voutée, un Parloir fort commode, & pluſieurs autres édifices conſiderables. C'eſt ce que je puis prouver par l'acte de réconnoiſſance, que ces Réligieuſes m'en ont donné en bonne forme ſigné de leurs mains & ſcellé de leur Cachet conventuel, & par un autre Acte anterieur, que ces Réligieuſes en ont envoyé au Chapitre Provincial. Mais par je ne ſai quelle fatalité le Pere Louis le Fevre Provincial des Recol-

collects de la Province de Paris, dont je suis Profes, Frére du dit Pére Hyacinte le Févre, qui se donne la qualité de Commissaire Royal, comme je l'ai dit, n'étant pas content, de ce que son Frére m'avoit renvoyé sur les terres du Roi d'Espagne, entreprit de me faire sortir de l'emploi, que j'éxerçois auprés de ces Religieuses de Gosselies, disant, que Gosselies, qui est du Brabant, étoit de la dépendance de la France, ce qui n'étoit pas veritable.

La persecution, qu'on me faisoit, s'accrut encore par l'intelligence secréte, qui étoit entre le dit R. P. Louis le Févre & quelques Récollects de la Province de Flandres. Je me trouvois pour lors en ce pays-là en vertu d'une lettre de Cachet du Roi d'Espagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me sentis obligé de declarer devant toute la Communauté des Récollects de nôtre Ville d'Ath, que je protestois contre le dessein, qu'on avoit, de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me sacrifioit à la passion du dit Pére Louis le Févre, qui étoit l'ennemi juré de sujets du Roi d'Espagne, & que je ne savois, où me croire en sureté, quelque service que j'eusse rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré jusque là.

Dieu, qui a toûjours eu soin de proteger les innocens opprimez, m'a suscité Monsieur de

de Blathuayt premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roi d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roi ſon Maître une Sauvegarde par écrit en faveur du dit Couvent des Réligieuſes de Goſſelies, où je demeurois alors. Et je puis dire, que ſans cela & ſans la protection du généreux Comte d'Athlonne, ce Couvent eût été pillé bien des fois par les gens de guerre. Mais le dit Sieur de Blathuayt a bien voulu prendre ſoin de conſerver ces pauvres Réligieuſes: & du depuis même il a joint ſes ſollicitations à celles de l'illuſtre Duc d'Ormond, & du brave Comte d'Athlonne en faveur du célébre Monaſtere de Cambron. Si bien que la Maiſon en a été conſervée avec tous les grains, qui lui appartenoient, quoi que tout cela ſe trouvât au milieu de la puiſſante & formidable armée des Alliez.

Par deſſus tout cela mon dit Sieur de Blathuayt a eu encore la bonté d'écrire au nom du Roi ſon Maître, & par ſon ordre exprés, au R. Pére Revére de Payez Commiſſaire Général de nôtre Ordre à Louvain pour le prier de me donner une Obéiſſance pour les Miſſions de l'Amerique, & le temps, qui ſeroit neceſſaire pour demeurer dans telle des Provinces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais le dit Pére Commiſſaire Général ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la bénédiction dans

dans nôtre Ville d'Ath de Monſeigneur l'Internonce à Bruxelles en préſence de Monſieur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour la Diéte de Pologne, & je me rendis à Louvain avec une Lettre du R. Pére Bonaventure Poërius Généraliſſime de nôtre Ordre, qui m'avoit fait l'honneur de m'écrire de Rome en datte du 31. Mars 1696. & qui m'aſſûroit, que ſon Commiſſaire Général m'accorderoit aſſûrément tout ce que je lui demanderois de ſa part.

Le dit Commiſſaire prit copie de la Lettre de nôtre Généraliſſime, & cependant il écrivit à Monſieur le Baron de Malqueneck favori de ſon Alteſſe Electorale de Baviére, & à Monſieur Coxis Chef Préſident pour Sa Majeſté Catholique le Roi d'Eſpagne mon Souverain, deſquels j'avois obtenu la permiſſion étant au dernier camp de Grandmont de me rendre auprés du dit Seigneur Roi d'Angleterre pour recevoir ſes ordres. Il m'envoya donc à nôtre Couvent des Recollects d'Anvers pour y faire faire des habits ſeculiers de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monſieur Hul Envoyé extraordinaire de Sa Majeſté Britannique par ordre de mon dit Sieur de Blathuayt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient neceſſaires pour partir.

Etant muni de toutes mes patentes je me mis en chemin pour me rendre à Amſterdam avec un Capitaine de Navire Venitien.

Mais

Mais par une facheuse rencontre six Cavaliers nous arrêterent entre Anvers & Mordijk, & se saisirent de tout ce que nous avions d'argent. Cependant par le moyen de quelques amis je me rendis à Loo, & à la Haye, où je fus très-bien reçu par le dit Sieur de Blathuayt, qui me fit donner ma subsistence pour reparer une partie du vol, qui m'avoit été fait, après quoi j'eus l'honneur de faire la reverence au Roi avant son départ pour l'Angleterre.

Je me rendis en suite à Amsterdam, où je croyois, que je pourrois faire imprimer le Livre de ma Découverte : mais j'y trouvai des obstacles considerables. Cela m'obligea de m'abandonner desormais à la Providence Divine, voyant que toutes les mesures, que j'avois prises pour prévenir toutes sortes de difficultez, n'empêchoient pas, que je n'en trouvasse par tout.

Cette même Providence, dont les ressorts sont impénétrables, & qui nous conduit toûjours au but, qu'elle nous a marqué, m'inspira le dessein de quitter Amsterdam pour me rendre à Utrecht sous l'aveu du genereux Comte d'Athlone, General de la Cavalerie des Etats. J'avois eu l'honneur de manger souvent à sa table dans les Pays-Bas. Il avoit même empêché à ma consideration, qu'on ne demolit la clôture des hautes murailles des Religieuses Recollectines de Gosselies. C'est par sa recommandation, que

 plu-

plusieurs personnes considerables par leur naissance, & par leur dignité ont eu la bonté de m'accorder leur protection pour l'execution de mon dessein.

Il est vrai pourtant, que l'honneur, qu'ils m'ont fait, n'a pas empêché que plusieurs personnes differentes, que la charité m'empêche de nommer, n'ayent repandu plusieurs calomnies contre moi. Et cela sans doute m'a causé du trouble dans mon travail. Cependant j'espere, que Dieu leur donnera d'autres pensées de moi, & que rentrans en eux-mêmes, ils reconnoîtront l'injustice de leur procedé à mon égard: qu'ainsi ils m'empêcheront d'en porter mes plaintes aux Puissances, qui m'ont employé à travailler pour le public, en lui faisant part de ce que j'ai découvert dans mes voyages.

Au reste j'en donne ici le premier Tome, qui sera bientôt suivi du Second, où j'aurai lieu de faire connoître à toute la terre les insultes, qui m'ont été faites par des gens, qui ne cherchoient qu'à me perdre. J'espere, cher Lecteur, que vous serez content de mon travail, & sur tout de toutes les choses curieuses, que vous y trouverez.

Que si les Puissances travaillent à établir de bonnes Colonies dans les vastes Pays, dont je donne ici la Découverte, elles auront l'avantage d'avoir fondé un commerce avantageux pour leurs sujets, & en même temps elles auront la gloire d'avoir travaillé au

IS AU
onſiderables par leur naiſ
dignité ont eu la bonté
protection pour l'execu-
n.
nt, que l'honneur, qu'ils
s empêché que pluſieurs
es, que la charité m'em-
n'ayent repandu pluſieurs
moi. Et cela ſans doute
ble dans mon travail. Ce-
ue Dieu leur donnera d'au-
i, & que rentrans en eux-
noîtront l'injuſtice de leur
gard: qu'ainſi ils m'empê-
r mes plaintes aux Puiſſan-
nployé à travailler pour le
iſant part de ce que j'ai
es voyages.
onne ici le premier Tome,
uivi du Second, où j'aurai
noître à toute la terre les
nt été faites par des gens,
nt qu'à me perdre. J'eſpe-
r, que vous ſerez content
& ſur tout de toutes les
que vous y trouverez.
ſſances travaillent à établir
nies dans les vaſtes Pays,
i la Découverte, elles au-
d'avoir fondé un commerce
leurs ſujets, & en même
nt la gloire d'avoir travaillé
au

LECTEUR.

au ſalut de ces pauvres Peuples, qui periront éternellement, s'ils ne ſont amenez à la connoiſſance du vrai Dieu, mais qui par le ſecours, qu'on leur donnera à cet égard, pourront venir à la connoiſſance de la verité & du Salut en nôtre Seigneur Jeſus Chriſt.

Le Libraire a enrichi cette nouvelle Impreſſion de toutes les Cartes, & de toutes les Tailles douces neceſſaires pour donner une Idée nette de certaines choſes, qui ſe comprennent mieux, quand on en a quelque repréſentation devant les yeux. Vous y verrez ſur tout une deſcription du grand Saut de Niagara, qui eſt la plus belle & tout enſemble la plus effroyable Caſcade, qui ſoit dans tout l'Univers. Je vous proteſte ici devant Dieu, que ma Rélation eſt fidéle & ſincere, & que vous pouvez ajoûter foi à tout ce qui y eſt rapporté. Je voudrois avoir pu la rendre plus agréable, qu'elle n'eſt. J'ai fait pourtant tout ce qui m'a été poſſible pour la rendre aiſée, intelligible, & dechargée de tout embarras, afin que chacun la pût lire avec quelque ſatisfaction. Adieu.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Relation.* pag. 8

II. *Moyens par lesquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoûtumoit à souffrir les travaux de la Mission.* 16

III. *Description des Canots, dont on se sert pour voyager dans l'Amerique pendant l'Eté.* 19

IV. *Autres motifs qui exciterent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.* 23

V. *Description du Fort de Catarockouy, nommé depuis le Fort de Frontenac.* 30

VI. *Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.* 40

VII. *Description du Saut, ou Chûte d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.* 44

VIII. *Description du Lac Erié.* 49

IX. *Description du Lac Huron.* 51

X. *Description du Lac nommé par les Sauvages Tinouïck, & par nous Illinois.* 53

XI. *Courte Description du Lac Superieur.* 54

XII. *Quel est le Genie regnant du Canada.* 56

XIII. *De-*

TABLE DES CHAP.

XIII. *Deſcription du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüeſt de la Nouvelle France, ou Canada.* 60

XIV. *Deſcription de ſecond embarquement, qui ſe fit au Fort de Frontenac dans un Brigantin ſur le Lac Ontario, ou de Frontenac.* 72

XV. *Ambaſſade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tſonnontouans* 78

XVI. *Deſcription d'un Vaiſſeau de ſoixante tonneaux, que nous fîmes conſtruire près du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver & le printems de l'an* 1679. 92

XVII. *Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.* 103

XVIII. *Second embarquement au Fort de Frontenac.* 110

XIX. *Deſcription du troſiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.* 117

XX. *Deſcription de ce qui ſe paſſa pendant la traverſe, que nous fîmes du Détroit, qui eſt entre le Lac Erié & le Lac Huron.* 125

XXI. *Rélation de nôtre Navigation ſur le Lac Huron juſques à Miſſilimakinak.* 129

XXII. *Quatriéme embarquement de Miſſilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.* 140

XXIII. *Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouatamis juſques aux Miamis, de la Baye des Puans ſur le Lac des Illinois.* 143

XXIV. *Deſcription du Calumet* 149

XXV. *Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.* 154

XXVI. *Accommodement fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.* 162

XXVII. *Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.* 171

XXVIII. *Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.* 176

XXIX. *Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois.* 182

XXX. *Description de la Chasse, que les peuples de ces pays-là font des taureaux, & des vâches sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.* 186

XXXI. *Description de nôtre arrivée chès les Illinois. Peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.* 196

XXXII. *Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.* 207

XXXIII *Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion.* 217

XXXIV. *Construction d'un Fort, que nous fimes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la Fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer.* 223

XXXV. *Recit de ce qui se passa avant le de-*

départ de l'Auteur pour ſa nouvelle Découverte; avec le Retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les Inſtructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meſchaſipi. 230

XXXVI. *Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour ſe rendre aux Nations éloignées.* 241

XXXVII. *Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de ceſte Découverte, & de ne les pas inſerer dans la Deſcription de ſa Louiſiane touchant le bas du grand Fleuve Meſchaſipi, avant que de remonter vers ſa ſource, comme il a fait.* 249

XXXVIII. *Continuation du Voyage de l'Auteur ſur le Fleuve Meſchaſipi.* 261

XXXIX. *Raiſons, qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meſchaſipi ſans aller plus loin vers la Mer.* 272

XL. *Départ de Koroa ſur le Fleuve Meſchaſipi.* 283

XLI. *Deſcription de la beauté du Fleuve Meſchaſipi, des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui ſont d'une beauté raviſſante, & des Mines de cuivre de plomb & de charbon de terre qu'on y trouva.* 295

XLII. *Deſcription des divers langages de ces peuples & de leur ſoumiſſion à leurs Chefs. Des manieres differentes de ces peuples de Meſchaſipi d'avec les Sauvages du Canada, & du peu de fruit,*

fruit, qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux. 304

XLIII. *Description de la pêche, que nous faisions des Esturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres, & du Climat en allant vers le Nord.* 311

XLIV. *Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meschasipi, du Lac des pleurs, du Saut St. Antoine de Padoue. De la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage.* 314

XLV. *l'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie, les menerent enfin au haut du Fleuve Meschasipi.* 323

XLVI. *Resolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du Fleuve Meschasipi.* 329

XLVII. *Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chés eux. Ils attenterent souvent à nôtre vie.* 332

XLVIII. *Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la Guerre, & la Ceremonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi.* 337

XLIX. *Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évé-*

ne-

CHAP.
r la Religion Chré-
304
a pêche, que nous
inte de nos gens,
en remontant près
e des Illinois, &
& du Climat en
311
inte des Rivieres,
le Fleuve Meſcha-
u Saut St. Antoine
ne, & de pluſieurs
tion de nôtre Voya-
314
vété avec les deux
auvages, qui après
vie, les menerent
eſchaſipi. 323
e les Barbares pri-
es ſes deux hommes
Fleuve Meſchaſipi.
329
anies, que les Sauva-
de nous conduire chés
ut à nôtre vie. 332
ges, que les Sauvages
Sud à la Guerre, &
es Capitaines en nous
337
ifices d'Aquipaguetin
les marchandiſes de
pluſieurs autres évé-
ne-

TABLE DES CHAP.

nemens de nôtre voyage. 341

L. *Des Vieillards pleurent ſur nous pendant la Nuit. Nouvelles inſultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont ces Sauvages allument du feu par friction.* 345

LI. *Ceremonies des Barbares, lors qu'ils partagerent les priſonniers, & continuation du Voyage par terre.* 349

LII. *Conteſtation des Sauvages ſur le partage de nos Marchandiſes, & de nôtre équipage avec mes Ornemens Sacerdotaux & ma Caſſette.* 352

LIII. *La Troupe approche du Village. Conſeil des Sauvages pour ſavoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous ſauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception, que nous firent ces peuples, & de l'uſage, qu'ils firent de ma Chaſuble.* 355

LIV. *Reception faite à l'Auteur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font ſuer pour le guerir de ſes fatigues. Uſage, qu'ils font de ſa Chapelle, & de ſes Ornemens.* 359

LV. *Faim, que l'Auteur ſouffre parmi les Barbares. Ils admiroient ſa Bouſſole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compoſe un petit Dictionaire, & les inſtruit ſur la Religion, ſur la Polygamie, & ſur le Celibat.* 365

LVI. *Le plus conſiderable Chef des Iſſati, & des Nadoueſſans fait de grands reproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptiſe la fille de Mameniſi.* 373

LVII. *Ambaſſade envoyée aux Iſſati par des*

des Sauvages qui habitent à l'Oüest de ces peuples, ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon eſt dans le même Continent que la Louiſiane. 378

LVIII. *Les Iſſati s'aſſemblent pour la Chaſſe des taureaux ſauvages. Refus que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour deſcendre la Riviere de St. Francois.* 384

LIX. *Les Sauvages font halte au deſſus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils ſe trouvent en neceſſité de vivres. l'Auteur va avec le Picard à la Riviere d'Ouïſconſin. Avantures de leur voyage.* 390

LX. *Chaſſe des Tortuës, le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande neceſſité avec ſon Compagnon de voyage.* 398

LXI. *Nous cherchions la Riviere d'Ouïſconſin; Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne ſubſiſtions que par un pur Miracle de la Providence de Dieu.* 404

LXII. *Grande neceſſité où l'Auteur ſe trouve avec ſon Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chaſſe.* 407

LXIII. *Les Femmes Sauvages cachent adroitement leur proviſion de viande. On deſcend encore une ſeconde fois le Fleuve. Addreſſe des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.* 412

LXIV. *Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre*

Oüeſt de ces peu-
a point de Dé-
apon eſt dans le
iane. 378
lent pour la Chaſ-
Refus que les deux
Auteur dans leur
ivre de St. Fran-
384
halte au deſſus de
ue. Ils ſe trouvent
Auteur va avec le
nſin. Avantures
390
le Canot enlevé à
ieux. ce qui le jet-
ruue ſon Compagnon
398
Riviere d'Ouiſconſin;
, & nous devance
ne ſubſiſtions que par
ence de Dieu. 404
où l'Auteur ſe trou-
voyage, qui les obli-
es. Ils retrouvent
r de la chaſſe. 407
Sauvages cachent a-
viande. On deſcend
fleuve. Addreſſe des
n particulier Sauva
412
ar du Luth dans nô-
tre

tre Camp. Il nous prie de retourner avec ſes gens & lui aux Iſſati & Nadoueſſans. Je jette ma couverte ſur un mort; ce qui plut aux Sauvages. 417

LXV. *l'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage eſt maſſacré par le Chef, parce qu'il conſeilloit de nous tuer. Conteſtation entre le Sieur du Luth & moi ſur le Sacrifice d'un de ces Barbares* 423

LXVI. *Le Sieur du Luth eſt épouvanté d'une Armée de Sauvages, qui nous ſurprit, avant que nous fuſſions dans la Riviere d'Ouiſconſin.* 430

LXVII. *Voyage de l'Auteur avec ſes compagnons depuis l'embouchure de la Riviere d'Ouiſconſin juſques à la grande Baye des Puans.* 435

LXVIII. *l'Auteur avec ſes compagnons ſejourne quelque tems parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Meſſe en ce lieu, & on paſſe l'hyver à Miſſilimakinak* 439

LXIX. *Départ de l'Auteur de Miſilimakinak Il paſſe deux grands Lacs. Priſe d'un grand Ours. Particularité de la Chair de cet animal.* 448

LXX. *Rencontre, que l'Autheur fait ſur le Lac Erié d'un Capitaine Outtaouats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta pluſieurs aventures de ſa Famille & de ſa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.* 451

LXXI. *l'Auteur part du Fort, qui eſt à l'em-*

l'embouchure de la Riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conſeil de rendre les Eſclaves, qu'ils avoient faits ſur les Outtaouats. 467

LXXII. *l'Auteur quitte les Iroquois Tſonnontouans, & arrive au Fort de Frontenac.* 473

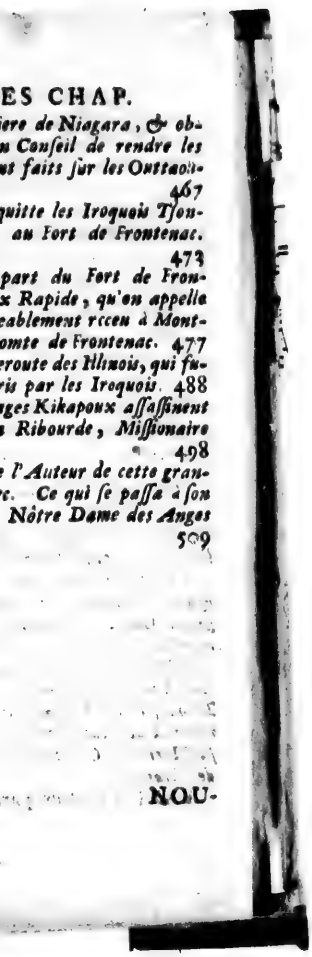
LXXIII. *l'Auteur part du Fort de Frontenac, & paſſe l'affreux Rapide, qu'on appelle le long Saut. Il eſt agreablement receu à Montréal par Monſieur le Comte de Frontenac.* 477

LXXIV. *Grande deroute des Illinois, qui furent attaquez & ſurpris par les Iroquois.* 488

LXXV. *Les Sauvages Kikapoux aſſaſſinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Miſſionaire Recollect.* 498

LXXVI. *Retour de l'Auteur de cette grande Decouverte à Quebec. Ce qui ſe paſſa à ſon arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.* 509

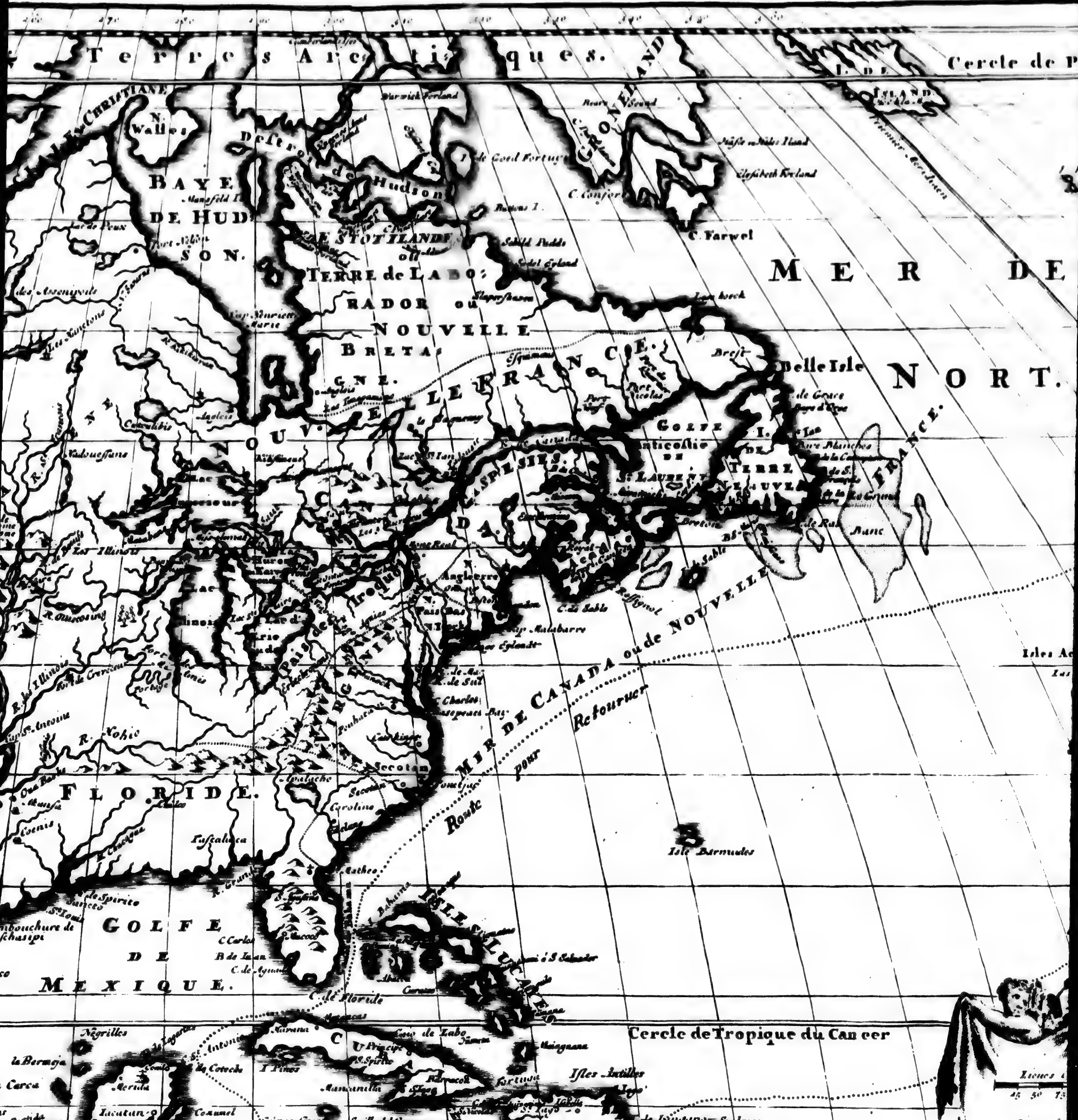
NOU-



ES CHAP.
ière de Niagara, & ob-
n Conſeil de rendre les
us faits ſur les Outtaoüa-
467
quitte les Iroquois Tſou-
au Fort de Frontenac.
473
part du Fort de Fron-
x Rapide, qu'on appelle
eablement reçeu à Mont-
omte de Frontenac. 477
eroute des Illinois, qui fu-
ris par les Iroquois. 488
nges Kikapoux aſſaſſinent
s Ribourde, Miſſionaire
498
e l'Auteur de cette gran-
c. Ce qui ſe paſſa à ſon
Nôtre Dame des Anges
509

NOU-

TARTARIE.
PARTIE DE ASIE
TERRE DE IESSO.
IAPON
Destroit de Vries
MER DE IESSO.
Destroit Anien
California
NOUVEAU DANEMARCK
Terre
CHRISTIANE
N. Walles
BA
DE
Lac des Assenipoils
Lac de Pleurs
Issati
Tinthonha ou Gens de Prairies
Nadouessans
Quivira R.
Anian
TERRE de IESSO.
APACHES DE NAVAJO
APACHES DE XILA
LOUI
Les Illinois
R. Ouisconsing
Fort de Crevecoeur
R. Ohio
C. Mendocino
Pta de los Reyes
N. Albion
Pto de Francisco Drako
Pto de la Concepcion
Canal de S. Barbara
I. de Sta Catalina
S. Clement
I. de Parraros
I. de S. Marco
I. de Cerintas
Punta de S. Apolinat
P. de Madalena
P. de la Pas
St. Thome
CALIFORNIE.
MAR VERMEILLE
MER ROUGE.
Lac d'Oro
Acoma
Cibola
St. Fe N. Mexico
Apalaches de Perillo
Seuilleta
NOUVEAU MEXIQUE
Tompires
Socorro
Tepoanes
Ysmilan
Toboses
N. BISCAYE
Durango
Zacatecas
Ellerena
Audience de Guadalajara
AUDIENCE
Guadalajara
Mexico
Los Angeles
R. Missourite
Missourites
R. Tamoroa
Chiquacha
Les Koroa
Quiniquissa
Quouanes
FLOR
Cenis
Embouchure de Meschasipi
C. Blanco
GOLF DE MEXIQ
Panuco
R. Panuco
Roxo
Negrilles
la Bermeja
la Carca
la Vera Cruz
Boca Portida
Spiritu Santo
Merida
Jucatan
S. Francisco de Campeche



Terres Arctiques.
GRONELAND
I. DE ISLAND.
Cercle de P
N. Walles
Destroit de Hudson
BAYE DE HUDSON.
Mansfeld I.
Port Nelson
Buttons I.
C. Conforte
C. Farwel
Elisabeth Forland
ESTOTILANDE ou TERRE de LABRADOR ou NOUVELLE BRETAGNE.
MER DE NORT.
Belle Isle
Brest
NOUVELLE FRANCE.
GOLFE de St. LAURENT
Anticosti
I. DE TERRE NEUVE
Banc
CANADA
Iroquois
N. Angleterre
C. de Sable
C. Malabarre
Pais des Iroquois
VIRGINIE
R. des Illinois
R. Ouiscosing
R. Nohio
Chesapeack Bay
Secotan
Carolina
FLORIDE.
Tascaluca
Apalache
MER DE CANADA ou de NOUVELLE FRANCE.
Route pour Retourner
Isle Bermudes
Isles Acores
GOLFE DE MEXIQUE.
C. Carlos
C. de Floride
Bahama
ISLES LUCAYES
Cercle de Tropique du Cancer
Negrilles
la Bermeja
Merida
Jucatan
Cozumel
Caiman Grande
Isles Antilles
HISPANIOLA.
Barbades
Lieues

TERRE DE IESSO.
MER DE IESSO.
Destroit de Vries
Detroit Anien
California
Terres Arc
NOUVEAU DANEMARCK
BAYE DE HUDSON.
N. Walles
Deftroit de
Port Nelson
Lac des Assenipoils
Brigges Bay
Les Nanctons
Cap Henriette Marie
R. Kikikavan
Issati
Tinthonha ou Gens de Prairies
Nadouessans
NOUV.
Lac Superieur
Saut de St. Anthoine de Padoue
Les Illinois
R. de Boeufs
Lac de Pleurs
R. Ouiscosing
Renyde de Pelicans
R. des Illinois
Fort de Crevecoeur
Portage
R. Nohio
Lac Illinois
FLORIDE.
Apalache
Chiquacha
Massorites
R. Tamoroa
Coenis
Tuscaluca
Les Koroa
Les Quinipissa
Embouchure de Meschasipi
GOLFE DE MEXIQUE.
C. Blanco
C. Carlos
C. de Florida
Negrilles
la Bermeja
la Carca
Roxo
Cozumel
Iucatan
S. Francisco de Campeche
Merida
I. Pinos
de Catoche
CU
APACHES DE NAVAJO
APACHES DE XILA
Rey Coromedo
LOUI
Lago d'Oro
Acoma
Cibola
St. Fe N. Mexico
Teca ou Tiguas
Apalaches de Perillo
Seuilleta
NOUVEAU MEXIQUE
N. BISCAYE
Tepoanes
Tobosos
Aguatlan
Passagua
Durango
Zacatecas
Audience de Guadalajara
R. Panuco
Panuco
AUDIENCE DE
Guadalajara
Mexico
Los Angeles
la Vera Cruz
Anian
de IESSO.
CALIFORNIE.
MAR VERMEILLE ou MER ROUGE.
N. Albion
Pte de Francisco Draco
Pte de la Conception
Canal de S. Barbara
Catalina
Parraros
I. de S. Marco
I. de Cedros
Punta de S. Apolinat
P. de Madalena
P. de la Pas
R. Esquitlan
St. Thome
Xalisco
Port de S. Clara
Aquacatl
C. Corrientes

Cercle de Pole Arctique
Cercle de Tropique du Cancer
MER DE NORT.
MER DE CANADA ou de NOUVELLE FRANCE.
Route pour Retourner
GROENLAND
I. DE ISLAND
I. Farro
Isles de Schetlant
I. Orcades
Ecosse
Irland
I. BRITANNIQUES
C. Farwel
Belle Isle
Terre Neuve
Anticosti
Golfe de S. Laurent
Gaspesis
Canada
Nouvelle France
Nouvelle Bretagne
Terre de Labrador ou Nouvelle Bretagne
Detroit de Hudson
Isles Acores
Isle Bermudes
Isles Antilles
Hispaniola
Floride
Lignes Communes de France
Lignes Communes d'Allemagne

Amerique Septentrionale
CARTE
d'un tres grand
PAYS
entre le
NOUVEAU MEXIQUE
et la
MER GLACIALE
Dediée a
GUILLIAUME III.
Par le R. P.
LOUIS de HENNEPIN
Chez PIERRE vander AA.
a Leiden 1704
MER DU SUD
PACIFIQUE
MER DE L'OUEST
NOUVEAU MEXIQUE
LOUISIANE
FLORIDE
ESPAGNE
APACHES DE NAVAJO
APACHES DE XILA
N. Albion
N. BISCAYE
AUDIENCE DE MEXICO
AUDIENCE DE GUATIMALA
C. Equateur ou Linie Equ

MER DE CANADA ou de NOUVELLE
Route pour Retourner
FLORIDE.
GOLFE DE MEXIQUE.
Isle Bermudes
Cercle de Tropique du Cancer
Isles Antilles
HISPANIOLA
Iamaïque
ISLES CARIBES.
MER DU NORT
I. Martinique
I. Tabago
I. a Trinidad
AUDIENCE DE GUATIMALA
ESPAGNE
Carthagena
Cumana
Barbice
Surinam
Guiana
Lac de Parime
Parima
AMERIQUE MERIDIONALE.
SUD ou MEXIQUE
Equateur ou Linie Equinoctiale
PERU.
Riviere de Amasone
Lacs
Florida
Cuba
Espagnola
Porte Rica
Margarita
la Trinidad
Venezuela
Mexique
Terre Ferme

Amerique Septentrionale
CARTE
d'un tres grand
PAYS
entre le
NOUVEAU MEXIQUE
et la
Mer Glaciale
Dediée a
GUILLIAUME III.
Par le R.P.
LOUIS de HENNEPIN
Chez PIERRE VANDER AA.
a Leiden 1704
MER DU SUD ou PACIFIQUE
MER VERMEILLE ou MER ROUGE
NOUVEAU MEXIQUE
CALIFORNIE
FLORIDE
GOLFE DE MEXIQUE
N. BISCAYE
AUDIENCE DE GUADALAXARA
AUDIENCE DE GUATIMALA
ESPAGNE
APACHES DE NAVAJO
APACHES DE XILA
N. Albion
Jamaique
C. Equateur ou Linie Equinoctiale

MER DE CANADA ou de NOUVELLE
Retourner pour
Route
Isles Acores
Isle Bermudes
Cercle de Tropique du Cancer
ISLES LUCAYES
Isles Antilles
HISPANIOLA
Iamaique
Barbades
ISLES CARIBES.
Martinique
MER DU NORT.
Carthagene
I. a Trinidad
VENEZUELA.
AMERIQUE MERIDIONALE.
GUIANA.
Lac de Parime
PERU.
BRASILIE.
Lieues Communes de France
Lieues Communes d'Allemagne
Lieues d'une Heure de chemin
Aux François | à la France | Aux Anglois
Aux Espagnols | à la Nouvelle Espagne | Aux Anglois
Terre Ferme | Canade | Nouvelle Angleterre
Mexique | Martenique | Nouvelle Belgique
Floride | Anguilla | Nouvelle Pais Bas
Cuba | S. Croix | Virginie
Espagnola | S. Christoph. p. | Barmudes
Porte Rica | S. Barthelemy | Jamaica
Marguerita | S. Martin | Barbados
la Trinidad | S. Lucie | Terre Neuve p.
Venezuela | Guadalupe | Antigoa
Mexique | partie d'Espagnola | Dominique p.
Grenade | Monserrat
Marcgaldade | aux Hollandois
Bonaire | Surenome
Caracoa
Esseke
Zajana

NOUVEAU VOYAGE
D'UN PAYS
NOUVELLEMENT
DECOUVERT,
Plus grand que
L'EUROPE,
Situé dans
L'AMERIQUE
Entre le
Nouveau Mexique & la Mer glaciale.

AVANT PROPOS.

LES Hommes ne se lassent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toûjours mille beautez ravissantes, capables de les satisfaire & de les instruire. Ils sont même souvent surpris & comme en-

chantez des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'eſt par là qu'ils ſont fortement engagez à les conſiderer avec toute l'exactitude poſſible, dans le deſſein de contenter leur curioſité naturelle, & de nourrir leur eſprit.

Il en eſt à peu près de même des Voyageurs. Ils ne ſont jamais las de faire des Découvertes; ils cherchent toûjours des Pays inconnus, & des Nations étrangeres, dont les Hiſtoires ne parlent point, parce qu'ils ſe propoſent d'enrichir le Public de pluſieurs beautez nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées juſques là. Il eſt vrai, que leurs entrepriſes les expoſent à de grandes peines, & à des perils preſque infinis: mais ils s'en conſolent, & ſouffrent tout avec plaiſir, ſans s'en rebuter, parce qu'ils eſpérent de contribuer par là un bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres déſirs. Et c'eſt par là qu'ils ſont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles Terres, & des Peuples in-

con-

connus, dont on n'avoit jamais ouï parler.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs voyages, que d'étendre le Royaume de Jesus-Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette vûë ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille précipices affreux pour l'execution de leurs desseins. Ils franchissent néantmoins toutes ces effroyables difficultez, afin de contribuer par ce moyen à la gloire de celui, qui les a créez, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces pénibles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroyable dans les combats, & dans les voyages les plus dangereux. Ils ne se rebutent point des hazards, ausquels ils s'exposent par mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend

capables d'entreprendre tout. Auſſi les voit-on ſouvent réuſſir dans leurs deſſeins, & venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils enviſageoient mûrement & de ſang froid les perils, qu'ils ont à eſſuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y reſoudre, & ne formeroient pas leurs deſſeins avec tant de hardieſſe & d'intrepidité. Mais ils ne conſiderent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une vûë légére. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occaſion les engage inſenſiblement, & les meine plus loin, qu'ils n'avoient crû d'abord. Ce qui fait, que bien ſouvent les grandes Découvertes, qui ſe font dans les voyages, ſont plûtôt l'ouvrage du hazard que d'un deſſein bien formé.

Il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Rélation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curioſité naturelle m'a porté à viſiter ſucceſſivement pluſieurs parties de l'Europe.

rope. Mais n'étant pas ſatisfait à cet égard, j'ai porté mes vûës plus loin, & j'ai ſouhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnües. C'eſt ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaſte Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüe que je n'avois pas prévû les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers, auſquels j'ai été expoſé en le faiſant. Peut-être que j'en euſſe été effrayé en les conſiderant, & que cela m'eût rebuté d'un deſſein ſi laborieux, & environné d'un ſi grand nombre d'affreuſes difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je ſuis ainſi venu à bout d'une entrepriſe capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai ſatisfait mes déſirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnües, qu'à l'égard du deſſein que j'ai de m'employer au ſalut des Ames, & à la gloire de Dieu.

C'eſt ainſi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de

connoiſſance juſques à préſent. J'en donne ici la deſcription aſſez ample, & à mon avis aſſez bien circonſtanciée. Je la diſtingue par petis chapitres pour la commodité du Lecteur. J'eſpére que le Public me ſaura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reſte me récompenſera abondamment de toutes les peines, que j'ai ſouffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voyage.

Cette deſcription de ma Découverte paſſera peut-être pour fauſſe & pour incroyable dans l'eſprit de ceux, ou qui n'ont jamais voyagé, ou qui n'ont jamais lû les Hiſtoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Rélations des Pays inconnûs, qu'ils ont viſitez. Mais je ne m'arréterai pas à ce que des gens de cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu aſſez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquerir de la reputation dans le Monde. Ils ſe ſont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien

fait,

fait, qui les diſtingue avantageuſement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un ſage ſilence, que de blâmer ce qu'ils ne connoiſſent point.

On accuſe ordinairement les Voyageurs de debiter quantité de menſonges & d'impoſtures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime ſe mettent au deſſus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toûjours pour eux l'eſtime & l'approbation des gens d'honneur, qui ayant de grandes lumieres & de la pénétration, ſont capables de juger ſainement des travaux, & du merite de ceux, qui ont ainſi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela récompenſera hautement les Voyageurs courageux, qui ſe ſont ainſi volontairement expoſez à toutes ſortes de fatigues & de dangers pour ſe rendre utiles au genre humain.

CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Rélation.

JE me ſuis toûjours ſenti un grand panchant à fuyr le monde, & à vivre dans les régles d'une vertu pure & ſevére. Ce fut dans cette vûë, que j'entrai dans l'Ordre de ſaint François, afin de paſſer mes jours dans une vie auſtere. J'en pris donc l'habit avec pluſieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inſpirai le même deſſein. Je ſentois une joye extrême, quand je liſois l'hiſtoire des travaux, & des voyages des Réligieux de mon Ordre, leſquels ont été les premiers, qui ont en-

APITRE I.

ont engagé l'Auteur découverte à entrepren-age, dont il donne ici n.

toûjours senti un grand fuyr le monde, & à vi-s régles d'une vertu pu-Ce fut dans cette vûë, lans l'Ordre de saint Fran-passer mes jours dans une J'en pris donc l'habit a-de mes Compagnons d'é-'inspirai le même dessein. ne joye extrême, quand oire des travaux, & des Réligieux de mon Ordre, été les premiers, qui ont en-

entrepris des Missions. Je me représentois souvent, qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'instruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Réligieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zele & de succès à ce grand ouvrage, je sentois naître en mon cœur le désir de marcher sur leurs traces, & de me consacrer ainsi à la gloire de Dieu, & au salut des Ames.

J'observai en lisant l'histoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre général, qui fut assemblé en l'an 1621. depuis que le Pére Martin de Valence, l'un de nos premiers Réformateurs, fût passé dans l'Amerique, on conta, qu'il y avoit cinq cens Convens de Récollets établis dans ce nouveau Monde, & distribuez en vint-deux Provinces. A mesure que j'avançois en âge, cette inclination pour les voyages d'Outre-Mer se fortifioit dans mon cœur. Il est vrai, qu'une de mes Sœurs

mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extréme tendreſſe, me détournoit de ce deſſein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois tranſporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'étois ſollicité d'ailleurs par pluſieurs de mes Amis d'Amſterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon panchant naturel pour les voyages, joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit preſque à me mettre en mer pour contenter mon déſir.

Ainſi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier deſſein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je viſitai par l'ordre de mon Général les plus grandes Egliſes, & les Convens les plus conſiderables de nôtre Ordre en ce Pays-là, & en Allemagne. En quoi je commençai à ſatisfaire ma curioſité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-Bas, le R. P. Guillaume Herinx Récollet, mort depuis peu Evêque d'Ipres,

uelle j'aime avec
e, me détournoit
qu'elle pouvoit,
s d'elle dans cet-
je m'étois tranſ-
dre la langue Fla-
is ſollicité d'ail-
e mes Amis d'Am-
Indes Orientales,
urel pour les voya-
ieres, m'ébranloit
déterminoit preſ-
mer pour conten-

emontrances de ma
e détourner de mon
Je me mis donc en
'Italie, & je viſi-
on Général les plus
& les Convens les
de nôtre Ordre en
llemagne. En quoi
tisfaire ma curioſité
ant enfin dans nos
. Guillaume Herinx
depuis peu Evêque
d'Ipres,

d'Ipres, s'oppoſa au deſſein, que j'avois de continuer mes voyages. Il m'arrêta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an. Après quoi je me rendis du conſentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoyé à Calais pour y faire la quête, pendant qu'on y travailloit à ſaler les harengs.

Etant là ma plus forte paſſion étoit d'entendre les Rélations, que les Capitaines de Vaiſſeaux faiſoient de leurs longs voyages. Je retournai enſuite à nôtre Convent du Biez par Dunkerken. Mais je me cachois ſouvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du tabac me cauſoit de grands maux d'eſtomach en m'attachant ainſi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres, qu'ils avoient euës ſur mer, des hazards, qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voyages

dans les Pays éloignez. J'aurois paſſé des jours & des nuits entieres ſans manger dans cette occupation, qui m'étoit ſi agréable, parce que j'y apprenois toûjours quelque choſe de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangeres, & touchant la beauté, la fertilité, & les richeſſes des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le deſſein de la contenter davantage j'allai en Miſſion dans la plûpart des villes de Hollande, & je m'arrêtai enfin à Maſtricht, où je demeurai environ huit mois. J'y adminiſtrai les Sacremens à plus de trois mille bleſſez. Etant là dans cette occupation je courus pluſieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dyſenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere ſanté par les ſoins & par les ſecours d'un très-habile Medecin Hollandois.

L'an-

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au salut des Ames. Je me trouvai donc au Combat sanglant de Senef, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager & à consoler les pauvres blessez. Et enfin après avoir essuyé de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extrêmes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage & le sang, je me vis en état de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçûs donc ordre de mes Superieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieuës de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui étoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Provi-

dence, & j'entrepris ce grand traject de mer de douze ou tréze cens lieuës, le plus grand peut-être & le plus long, qui ſe faſſe dans l'Ocean.

Je m'embarquai donc avec Meſſire François de Laval, créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evêque de Quebec, capitale du Canada. Alors, mon déſir de voyager s'augmenta de plus en plus. Je reſtai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Miſſion, pendant que Monſieur l'Abbé de Fenelon, à préſent Archevêque de Cambrai, y demeuroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverſes avantures de nôtre navigation, ni les combats, que nous eûmes contre des Vaiſſeaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous ſortîmes à nôtre avantage. Je crains de groſſir par trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton, où nous vîmes avec un plaiſir incroyable la bataille, qui

qui s'y fait ordinairement entre ces poiſſons, qu'on appelle Eſpadons, & les Baleines, qui ſont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morues, que nous prîmes à quarante braſſes d'eau ſur le grand banc de Terre neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de vaiſſeaux de Nations differentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poiſſons, qui y eſt toûjours fort abondante. Cette vûë donna beaucoup de plaiſir à nôtre équipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts deſquels j'adminiſtrois les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faiſois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions enſuite l'Itineraire des Clercs en Muſique, traduit en vers François, après que nous avions fait nos priéres du ſoir.

C'eſt ainſi que nous paſſions doucement nôtre temps dans le vaiſſeau, en attendant que nous puſſions arriver

en

en Canada à Quebec, qui en eſt la ville Capitale, où nous nous rendîmes à la fin.

CHAPITRE II.

Moyens, par leſquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoûtuma à ſouffrir les travaux de la Miſſion.

LE Seigneur François de Laval Evêque de Petrée ayant pris poſſeſſion de l'Evêché de Quebec par la création, qui en avoit été faite par le Pape Clement X. & cela contre le ſentiment de quelques perſonnes de qualité, qui ſe virent fruſtrez par là de leurs prétentions, ce Prélat conſiderant, que pendant le voyage j'avois fait paroître beaucoup de zele dans mes Prédications, & dans mon aſſiduité à faire le ſervice divin, que d'ailleurs j'avois empêché, que pluſieurs femmes & filles,

les, que l'on faiſoit paſſer avec nous, ne priſſent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage, dont j'eus ſouvent à eſſüyer la mauvaiſe humeur pour cela. Ces raiſons & pluſieurs autres m'attirérent les éloges & la bienveillance de cet illuſtre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloître des Réligieuſes de St. Auguſtin de l'Hôpital du dit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne ſe ſatisfaiſoit point de tout cela. J'allois donc ſouvent à 20. & 30. lieuës de nôtre habitation pour viſiter le Pays. Je portois ſur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, ſans quoi je ſerois ſouvent tombé dans des précipices affreux, où je me ſerois perdu. Quelquefois afin de me ſoulager je faiſois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plûtôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de Levi,

Levi, & dans l'Iſle de St. Laurent. Là j'aſſemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens, que je pouvois. Enſuite je les admettois à la Confeſſion, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gélée me perçoit ſouvent juſques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou ſix fois pendant la nuit, de peur de mourir de froid, & je n'avois que très-modiquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empécher de perir de faim pendant le voyage.

Durant l'Eté je fus obligé de canoter pour continuer ma Miſſion. C'eſt-à-dire, que je fus reduit à voyager ſur les Lacs, & ſur les Rivieres dans ces petis bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége ſe faiſoit aiſément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau : mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui eſt rond par deſſous, étoit en

en danger de tourner, & je me ſerois ſans doute perdu dans les eaux, ſi je n'euſſe pris garde à moi de fort près.

Au reſte j'étois alors obligé de voyager de cette maniére, parce qu'il n'y a point de chemins pratiquables dans ce Pays là. Il étoit donc impoſſible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du temps pour couper, & pour brûler ce grand nombre d'arbres, qui croiſſent de tous côtez, & pour y faire de grands chemins. Il falloit donc y aller par eau, & ſe ſervir pour cela de ces petis bateaux ronds, dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Deſcription des Canots, dont on ſe ſert pour voyager dans l'Amerique pendant l'Eté.

CES Canots ſont ronds par deſſous, comme je viens de le dire, & poin-

& pointus par les deux bouts. Ils ſont aſſez ſemblables aux Gondoles de Veniſe. On ne ſauroit voyager dans l'Amerique ſans Canots. On y trouve par tout de grandes & vaſtes forêts. Les vents impetueux en arrachent ſouvent les arbres. Le temps en renverſe un grand nombre, qui tombans de vieilleſſe s'entaſſent les uns ſur les autres. Tout cela embarraſſe les terres, & rend les chemins abſolument impraticables.

Les Sauvages conſtruiſent fort ingénieuſement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlevent adroitement cette écorce de deſſus cette eſpece d'arbres, qui ſont d'une groſſeur plus conſidérable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui ſont vers les terres du Nord.

Pour ſoûtenir l'écorce de ces Canots ils poſent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de Ce-

Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des Maitres ou bâtons applanis, qui font le circuit du Canot. Enſuite avec des bâtons de travers gros d'un poûce, ou d'un poûce & demi, qui ſont fort polis, ils les attachent enſemble des deux côtez à l'écorce par le moyen de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les groſſes Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames légéres. On les tourne d'une fort grande vîteſſe pour les faire aller, où on veut. Quand on y eſt habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniére admirable, lorſqu'il fait calme. Mais quand on a le vent favorable, ces petis bâtimens font une diligence ſurprenante. Les Sauvages ſe ſervent en ce cas-là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour

les

les Européens, ſtilez de longue main à ces manœuvres, ils ſe ſervent d'environ quatre aûnes de toile, qu'ils élevent ſur un petit mât, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arrêté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petis bâtimens, quand on y eſt façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente-cinq lieuës en deſcendant les Rivieres, & quelquefois davantage ſur les Lacs, quand le vent eſt favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres péſant, quelques-uns douze cens, & les plus grands juſques à quinze cens livres. Les plus petis portent juſques à trois ou quatre cens péſant avec deux hommes ou femmes, qui les pouſſent. Les plus grands Canots ſont conduis par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a ſept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voyages ſont preſſez.

CHA-

ſtilez de longue main à
, ils ſe ſervent d'envi-
s de toile, qu'ils éle-
it mât, dont on en-
dans le trou d'un bois
er, arrêté entre les va-
orce de ces Canots par

tis bâtimens, quand
né, on peut faire par
trente ou trente-cinq
ndant les Rivieres, &
vantage ſur les Lacs,
ſt favorable. Il y a de
grands les uns que les
ent ordinairement mil-
, quelques-uns douze
s grands juſques à quin-
Les plus petis portent
ou quatre cens péſant
nmes ou femmes, qui
Les plus grands Canots
r trois ou quatre hom-
uefois il y a ſept ou huit
r faire plus de diligence,
yages ſont preſſez.

CHA-

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitérent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'AVOIS un fort grand déſir, ſuivant en cela l'exemple de pluſieurs Réligieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Chriſtianiſme, & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je conſiderois donc l'emploi de Miſſionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainſi dès que je vis jour à m'engager dans la Miſſion, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieuës du Canada. Je diſpoſai pluſieurs perſonnes à faire le voyage avec moi.

Dans la ſuite je n'ai rien negligé pour l'execution de mon deſſein. Je fus envoyé comme pour m'éprouver à une Miſſion de plus de ſix vingts lieuës

au

au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin ſur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrirons ci-après. Etant là j'attirai à moi pluſieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour défricher des bois, afin de bâtir nôtre Demeure. J'y fis dreſſer une Croix d'une hauteur, & d'une groſſeur extraordinaire. Je fis conſtruire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Réligieux de mon Ordre, nommé le Pére Luc Buiſſet, que j'avois attiré avec moi, & qui eſt mort du depuis dans nôtre Convent de St. François ſur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la ſuite, parce que nous avons vécu longtemps enſemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à nôtre établiſſement à Catarockoüy.

C'eſt là le lieu, où nous avons ſouvent penſé à cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la deſcription. J'étois excité à cela par la Le-

Lecture de plusieurs voyages. Je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres, que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je voyois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considérables du côté du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moyen d'une grande Riviere, nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à nôtre Fort de Catarockoüy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoyois, qu'on rendroit nos Découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leur cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats du dit Fort, faisant environ soixante & dix lieuës de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à

cauſe des neiges, qui ſont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déja quelque petite connoiſſance de la langue Iroquoiſe. Ces Barbares furent ſurpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans ces vaſtes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions juſques à quatre pieds de neige pour faire du feu ſur le ſoir, après avoir marché pendant dix ou douze lieuës tous les jours. Nous avions des ſouliers à la mode des Sauvages, leſquels étoient bien-tôt pénétrez de cette neige, qui ſe fondoit en touchant nos pieds, échauffez du mouvement, que nous faiſions en marchant. Nous nous ſervions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extrême ſoin à cauſe du grand froid. Nous paſſions ainſi toutes les nuits en attendant le retour du ſoleil, pour continuer nôtre chemin. Au reſte nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde

réduit

réduit en farine, que nous détrempions avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous paſſâmes ainſi chès les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçûrent très-bien. Cette nation eſt la plus belliqueuſe de tous les Iroquois. Quand ils nous virent, ils mirent les quatre doigts ſur la bouche pour marquer l'étonnement, où ils étoient du penible voyage, que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardans enſuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, *Hotchitagon*, c'eſt-à-dire, *piedsnuds*, & prononcerent ce mot, qu'ils faiſoient ſortir du creux de l'eſtomach, *Gannoron*, pour me dire, qu'il falloit, que nôtre voyage fût de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps ſi fâcheux.

Ces Sauvages nous préſenterent de l'Elan, & du Chevreuil, préparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous prîmes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partîmes donc avec

nos couvertes ſur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la *Sagamitée*, c'eſt-à-dire, de la boüillie de blé d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & abſolument impraticables aux Européens. Nous étions ſouvent obligez de paſſer ſur des arbres de larges marais, & de grands ruiſſeaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'eſt l'un des cinq Cantons des Iroquois, ſitué à une bonne journée du voiſinage de la Nouvelle Hollande, nommée à préſent la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'aſſaiſonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenoüilles, que les Sauvages ramaſſent dans les prés, lors que les neiges ſont fonduës vers les Fêtes de Pâques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pére Jeſuite, Lionnois de naiſſance, pour y tranſcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant

s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval, qui venoient en Ambaſſade vers les Iroquois pour la traite des Caſtors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'eſt celui, qui a ſoûmis Baſton, & la Nouvelle Jorck au Roi d'Angleterre, & qui eſt préſentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Meſſieurs décendirent de leurs chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la Nouvelle Orange, afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignerent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient lû pluſieurs Hiſtoires des Découvertes, que nos Réligieux de St. François avoient faites dans l'Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais vû avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me témoignerent enſuite, qu'ils auroient été fort aiſes de me voir demeurer parmi eux pour la conſolation Spirituelle de pluſieurs Catholiques de nos Pays-Bas, qui étoient dans leurs habitations. Je

l'aurois fait très-volontiers, puisqu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçû, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des pelleteries avec les Sauvages, que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoüy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoüy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieuës de Quebec, Capitale du Canada, en re-

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il eſt bâti près de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoiſe, *Beau Lac.* Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes paliſſades, & de quatre baſtions par les ordres du Comte de Fontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit neceſſaire de le bâtir pour s'oppoſer aux courſes des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la Nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fourniſſent des marchandiſes aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois eſt une Nation inſolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vaſtes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laiſſent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le beſoin, qu'ils ont de leurs marchandiſes, & des armes, qu'ils achétent, & dont ils ſe ſont ſervis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoiſins, qu'ils ont fait perir. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & ſix cens lieuës de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïſſent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de paliſſades & de gazons, a été conſtruit pendant ma Miſſion de trois cens & ſoixante toiſes de circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux ſur le bord de ce Lac Ontario, ou Fontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans ſa perfection dans l'eſpace de deux ans par les ſoins du Sieur Cavallier de la Salle, qui étoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit pluſieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Pére Luc Buiſſet, dont j'ai parlé, & moi, priſſions plus de confiance

ce en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos converſations ordinaires, que les Flamands, & pluſieurs autres peuples, ſe défient aiſément des Normands. Je ſai, qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs; mais enfin il eſt certain, que les autres Nations ſont plus franches & moins ruſées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac eſt donc ſitué au Nord de ce Lac, près de ſa décharge. Il eſt placé dans une preſqu'Iſle, dont on a fait foſſoyer l'Iſthme. Les autres côtez ſont entourez en partie du bord du dit Lac Ontario, ou Frontenac, & en partie d'un très-beau port naturel, où toutes ſortes de bâtimens peuvent moüiller en ſûreté.

La ſituation de ce Fort eſt ſi avantageuſe, qu'il eſt aiſé par ſon moyen de couper la ſortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chès eux en vingt-quatre heures, lors qu'ils ſont en courſe. Cela ſe peut faire aiſément par le moyen des barques.

J'y en laiſſai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut ſe rendre avec ces barques en très-peu de temps à la côte meridionale de ce Lac, pour y ravager en cas de beſoin les Tſonnontoüans, qui ſont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y ſemer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Enſuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creuſent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, eſt extrémement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ai été en Miſſion. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les legumes, les herbes potageres, les citroüilles & les melons d'eau y ont très-bien réuſſi. Il eſt vrai, que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les ſauterelles. C'eſt ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cauſe de la

la grande humidité du Pays. Les premiers habitans, que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a auſſi tranſporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déja environ ſoixante de mon temps. Les arbres y ſont très-beaux, propres à y bâtir des maiſons & des barques. L'hyver y eſt près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie conſidérable. J'y laiſſai avant mon grand voyage quinze ou ſéze familles avec le Pére Luc Buiſſet Récollet, avec lequel j'adminiſtrois les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gelé, je me rendis ſur les glaces avec des Sapins attachez à mes ſouliers à un village des Iroquois, nommé Ganneouſſe vers Kenté à neuf lieuës du Fort, avec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous préſenterent de la chair d'Elan, & de porc-épic à manger. Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre Fort un aſſez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes, que ces gens habiterent entre nôtre Maiſon de Miſſion, & le dit Fort. Ces Barbares y défricherent des terres pour y ſemer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coûtume à manger, comme nous, de la ſoupe avec des legumes & des herbes.

Le Pére Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apôtres, l'Oraiſon Dominicale, & nos autres priéres ordinaires, traduites en langue Iroquoiſe. Nous les faiſions apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez Chrê-

Iroquois pour former
arante Cabannes, que
nt entre nôtre Maiſon
dit Fort. Ces Barba-
nt des terres pour y
nde, & des legumes,
donnâmes des graines
ns. Nous leur apprî-
e leur coûtume à man-
s, de la ſoupe avec des
erbes.

& moi remarquâmes,
s, dans la prononcia-
gue, n'ont point de la-
P. M. F. Nous avions
Apôtres, l'Oraiſon Do-
autres priéres ordinai-
langue Iroquoiſe. Nous
endre & reciter aux en-
vages. A force de leur
abiales, nous les façon-
ncer toutes les lettres
Nous les rendions fami-
ans de nos habitans Eu-
. Ces enfans, qui nous
parce qu'ils étoient nez
Chrê-

Chrêtiens, converſans ainſi avec ces petis Iroquois, ils s'entr'apprenoient leurs langues maternelles. Cela ſervoit à entretenir une bonne correſpondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient aſſidûment avec nous hors le temps de leur chaſſe.

Mais ce qui nous étoit ſenſible, c'eſt, que ces peuples allant à cette chaſſe pendant cinq ou ſix mois dans la profondeur des vaſtes forêts, & ſouvent à plus de deux cens lieuës de leur demeure ordinaire, ils y menent toutes leurs familles avec eux. Et là ils vivent enſemble de la chair de tous les animaux ſauvages, qu'ils y tuent avec les armes, qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Miſſionnaire ne peut pas ſuivre ces peuples dans des lieux ſi écartez. Ainſi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chaſſe, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de ſix mois d'hyver vers Quebec, les trois

Rivieres, & l'Iſle de Monréal, voyant que des Réligieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, où l'hyver eſt de trois mois plus court que chès eux, pluſieurs d'entr'eux prirent la reſolution d'y tranſporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils ſe repréſentoient, que nous leurs adminiſtrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, ſans qu'il leur en coutât rien, parce qu'en effet nous les inſtruiſions ordinairement ſans en tirer aucun ſalaire.

Il y a eu des gens, qui ont toûjours voulu ſe rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établiſſemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moyens poſſibles. Ils ont donc tâché de s'attribuer la gloire de tous les bons ſuccès. Ils ont pouſſé leurs créatures par tout, & ont tâché de détruire nos deſſeins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait ſortir nos Récollets par le moyen du Marquis de Denonville, qui s'eſt laiſſé ſurprendre aux artifices de ces gens-

gens-là. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada Ils l'avoient attiré dans leurs interêts.

J'eſpére, que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Réligieux, parce que leurs deſſeins ont toûjours été purs & innocens, & qu'on n'a pû les faire ſortir de ce Fort ſans injuſtice. Dieu ne laiſſe rien impuni. Il vangera quelque jour le tort, qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui ſont toûjours en guerre avec les François de Canada, ſe ſont ſaiſis de ce Fort de Catarockoüy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares [illegible] fumé dans leurs pipes quelques [illegible] de ceux, qui ont fait ſortir nos pauvres Récollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux, qui en ont été les auteurs.

CHA-

CHAPITRE VI.

Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.

J'ENTREPRENS ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte, afin que le Lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voyage par le moyen de la Carte, que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac, à cause de l'illustre Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. Tout le monde sait, quel est le merite & la vertu de ce Seigneur. On sait aussi, quelle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Epée. On a toûjours vû sa Famille inviolablement attachée aux interêts du Souverain dans

dans les temps même les plus difficiles. Je puis dire ici ſans offenſer les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont précedé & ſuivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de ſageſſe, de moderation, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je ſai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont tâché de noircir ſa réputation, afin d'affoiblir ſa gloire, & de le rendre ſuſpect: mais je dois dire à la loüange de cet illuſtre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vécu dant ce Pays-là, il a été le pére des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injuſtement opprimer, & un parfait modèle de vertu & de pieté. Ceux de ſa Nation, qui s'etoient élévez contre lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaiſir de le voir rétabli dans ſon Gouvernement, dont leurs calomnies & leurs malignes intrigues l'avoient fait depoſſeder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Cheſneau, qu'ils avoient ſurpris par leurs artifices.

Ce-

Cependant on regrete fort cet illuſtre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'eſt donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer ſa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingts lieuës de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur. Il eſt abondant en poiſſons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plûpart au midi de ce Lac, ſavoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voiſins de la Nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneïouts, & les Tſonnontoüans les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve auſſi les villages Iroquois, ſavoir Téiaiagon, Keuté, & Ganneouſſe, qui n'eſt qu'à neuf lieuës du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire ſon origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent auſſi dans leur langue Skanadario, c'eſt-à-dire, *fort beau Lac.*

Lac. Il ſort auſſi en partie des Lacs ſuperieurs, comme nous le verrons dans la ſuite.

Ce Lac Ontario eſt de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il eſt d'eau douce auſſi-bien que les autres. Cette eau eſt très-bonne à boire, & il eſt entouré de terres fertiles. La navigation y eſt aiſée, même à de grands vaiſſeaux : mais elle eſt plus difficile en hyver, à cauſe des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario, ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens, juſqu'au pied d'un gros rocher, qui eſt à deux lieuës du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHA-

CHAPITRE VII.

Deſcription du Saut, ou chûte d'eau de Niagara, qui ſe voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.

ENTRE le Lac Ontario & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la chûte d'eau eſt tout-à-fait ſurprenante. Il n'a pas ſon pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques-uns en Italie; il s'en trouve même encore dans le Royaume de Suede: mais on peut dire, que ce ne ſont que de fort foibles échantillons de celui, dont nous parlons ici.

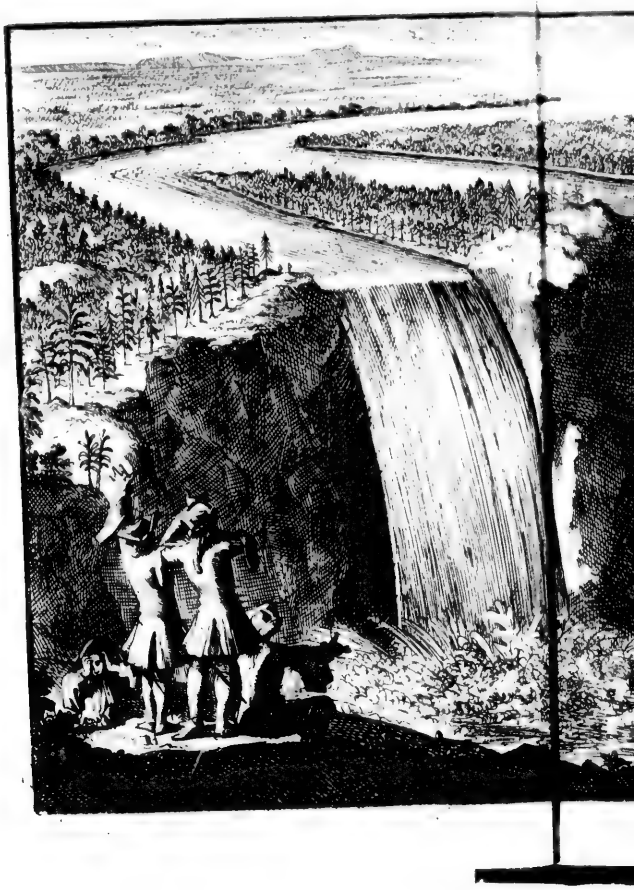
Au pied de cet affreux Saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi-quart de lieuë de largeur. Mais elle eſt fort profonde en de certains endroits. Elle eſt même ſi rapide au deſſus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes ſauvages, qui la veulent traverſer pour aller pâturer dans

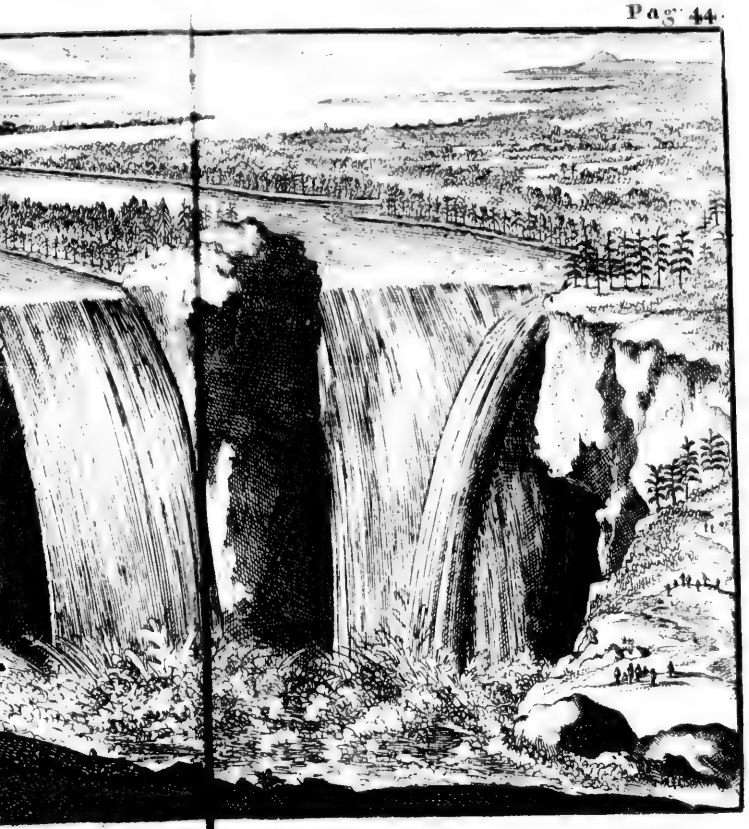
VII.

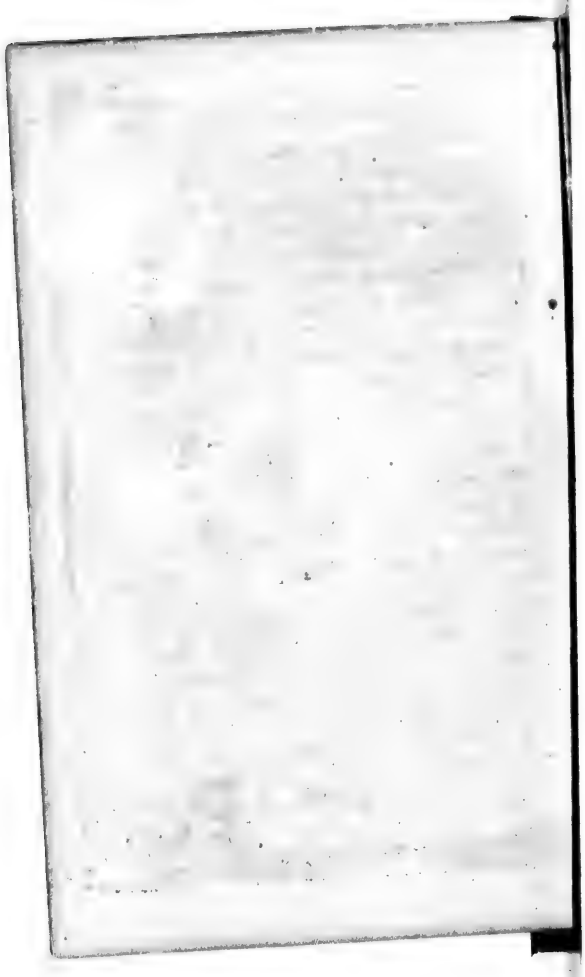
ou chûte
qui se voit
ario & le

& le Lac Erié
digieux Saut,
out-à-fait sur-
n pareil dans
voit quelques-
uve même en-
Suede : mais
font que de
de celui, dont

x Saut on voit
qui n'a qu'un
largeur. Mais
de certains en-
rapide au des-
le entraîne vio-
s sauvages, qui
r aller pâturer
dans







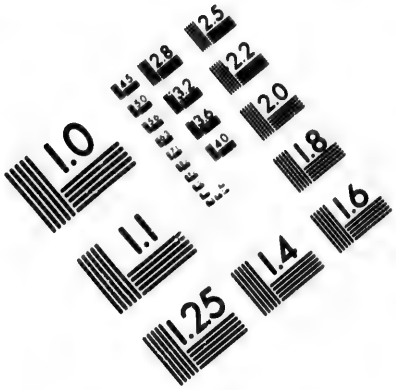
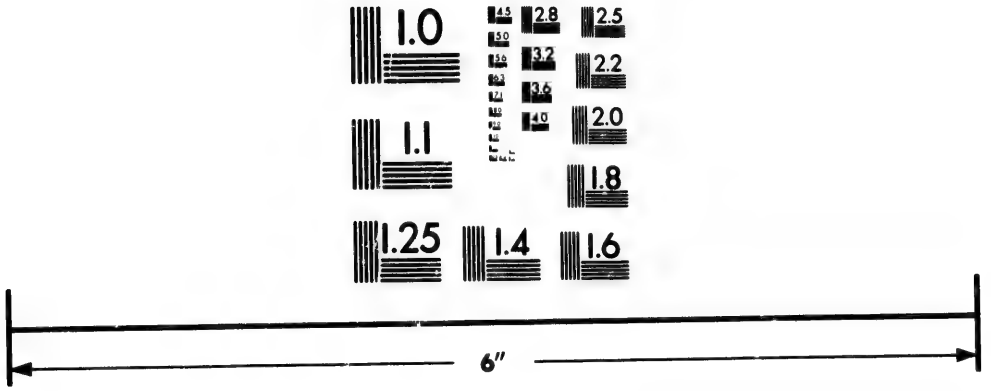
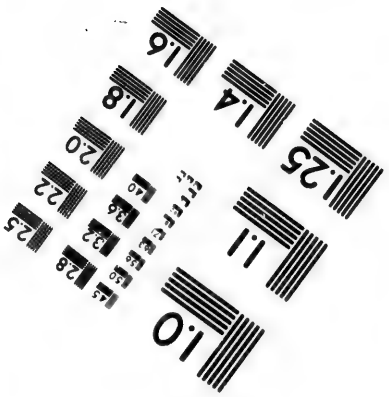
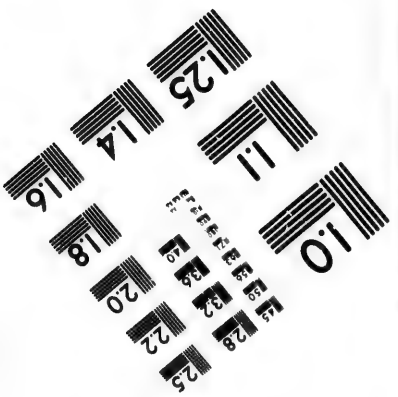


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

dans les terres, qui ſont au delà, ſans qu'elles puiſſent reſiſter à la force de ſon cours. Alors elles ſont précipitées de plus de ſix cens pieds de haut.

La chûte de cet incomparable Saut eſt compoſée de deux grandes nappes d'eau, & de deux caſcades avec une Iſle en talus au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument & boüillonnent de la maniere du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent ſouffle au Sud, on entend cet effroyable mugiſſement à plus de quinze lieuës.

Depuis ce grand Saut, ou chûte d'eau, la Riviere de Niagara ſe jette, ſur-tout pendant deux lieuës juſques au gros Rocher, avec une rapidité tout-à-fait extraordinaire : mais pendant deux autres lieuës juſqu'au Lac Ontario, ou Frontenac, l'impetuoſité de ce grand courant ſe ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou ſur de grands bâtimens juſqu'au pied de ce gros Rocher, dont

dont nous avons parlé. Ce Rocher eſt à l'Oüeſt ; détaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieuës du grand Saut. C'eſt dans ces deux lieuës, qu'on eſt obligé de faire le portage, c'eſt-à-dire, le tranſport des marchandiſes. Mais le chemin y eſt très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce ſont preſque toutes prairies, dans leſquelles on trouve d'eſpace en eſpace des chênes & des ſapins.

Depuis le grand Saut juſques au Rocher, qui eſt à l'Oüeſt de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere ſont d'une hauteur ſi prodigieuſe, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des navires, plus de quatre cens cinquante lieuës en traverſant le Lac des Hurons juſqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce ſont de petites mers d'eau douce.

A l'em-

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit deſſein d'y commencer un Fort. Il en ſeroit venu aiſément à bout, s'il avoit ſû ſe borner, & s'arrêter là pendant une année. Son deſſein étoit de tenir en bride les Iroquois, & ſur-tout les Tſonnontoüans, qui ſont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce Fort lûi auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce, que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoûtumé d'y porter des peaux d'Elans, de Caſtors, & pluſieurs ſortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieuës de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligés neceſſairement de paſſer & de repaſſer près de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainſi à faire leur commerce avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquions, que les Iroquois étoient pouſſez à nous em-

empêcher l'exécution de ce deſſein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont pluſieurs tâchoient de traverſer nôtre Découverte, on ſe contenta d'y bâtir une maiſon à l'Eſt, dans l'embouchûre de la Riviere de Niagara, où l'endroit eſt naturellement de défenſe. A côté de cette maiſon il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaiſſeaux en aſſûrance. On les peut aiſément tirer à terre par le moyen d'un Cabeſtan. Au reſte on pêche en cet endroit une quantité prodigieuſe de poiſſons blancs, d'éturgeons, & de pluſieurs autres eſpeces, qui ſont d'une ſaveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les ſaiſons propres à la pêche.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Deſcription du Lac Erié.

LES Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieuës de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux, qui ont travaillé à cette Découverte & moi, qui en avons conſidéré une grande partie. Nous étions ſur un Vaiſſeau de ſoixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieuës au deſſus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la ſuite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong, dans ſa partie meridionale contient autant d'eſpace, que le Royaume de France. Par le moyen d'une grande Iſle il forme deux Canaux, & par des Iſletes il ſe jette pendant le cours de quatorze lieuës dans le Lac Ontario, ou Fronte-

nac, & c'eſt ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié & le Lac Huron il y a un autre Détroit de trente lieuës de longueur, qui eſt preſque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Détroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui eſt d'une figure circulaire de ſix lieuës de diametre, ſelon l'obſervation de nôtre pilote, nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de Sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y paſſent ſouvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otſi Keta. La terre & le pays, qui ſont à l'entour de cet agréable & charmant Détroit, ſont de très-belles campagnes, comme nous le verrons dans la ſuite. Au reſte ces diverſes Rivieres nommées ainſi diverſement ſont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire eſt ovale dans le milieu, & eſt formé par ce Fleuve.

CHA-

CHAPITRE IX.

Deſcription du Lac Huron.

LE Lac Huron eſt ainſi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux brûlez de telle maniere, que leur tête reſſembloit à une hure de ſanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac: mais ils ont été preſque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir ſept cens lieuës ſur deux cens de longueur: mais ſa largeur eſt inégale. A l'Oüeſt il contient pluſieurs Iſles aſſez grandes du côté de ſon embouchure. Il eſt navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un ſecond Détroit, qui ſe décharge dans celui-ci, & qui a une grande lieuë de large, & trois de long. Il court à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt.

Il y a un troiſiéme Détroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui ſe décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieuës d'ouverture & quinze lieuës de longueur. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Iſles, & il ſe rétrécit peu à peu juſqu'au Saut de Sainte Marie. C'eſt un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui ſont très-abondantes, ſe déchargent & ſe précipitent d'une maniere fort violente. On ne laiſſe pas d'y monter d'un côté en Canot, pourvû qu'on perche fortement. Mais il eſt plus ſûr de porter le Canot, & les marchandiſes, que les Canadiens y menent pour les troquer avec les Sauvages, qui ſont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Miſſilimakinak. Il eſt à l'embouchure du Lac Superieur, & ſe décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puans, comme nous le dirons dans la Rélation, que nous ferons de nôtre retour des Iſlati.

CHA-

CHAPITRE X.

Deſcription du Lac nommé par les Sauvages Illinoüack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois ſignifie dans la langue de ces Barbares, le Lac des Hommes. Ce mot Illinois ſignifie un homme fait, qui eſt dans la perfection de ſon âge & de ſa vigueur. Il eſt ſitué à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a ſix vingts ou cent trente lieuës de longueur, & quarante de largeur. Il contient environ quatre cens lieuës de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Miſchigonong, c'eſt-à-dire, *grand Lac*. Il s'étend du Nord au Sud, & ſe décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'eſt qu'à quinze ou ſéze lieuës, on environ, du Lac Superieur. Sa ſource tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Miamis

mis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Oüest il y a une fort grande Baye, nommée la Baye des Puans, parce que ces Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la mer, où ils demeuroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.

LE Lac Superieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieuës de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres, dont j'ai parlé jusques à présent: mais nous en avons visité les plus grandes

des hauteurs. Ce Lac paroît ſemblable à l'Ocean, en ce qu'il n'a ni fonds ni rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui ſe déchargent dans ce Lac prodigieux. C'eſt ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui ſe déchargent dans l'un & dans l'autre, qui ſont la ſource du grand Fleuve de St. Laurent, lequel ſe rend dans l'Ocean à l'Iſle percée vers le grand Banc de Terre-neuve. Nous avons voyagé ſur ce grand Fleuve dernier pendant ſix cens lieuës ou environ, depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource.

J'ay déja remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrémement en poiſſons blancs plus grands que des carpes, qui ſont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente braſſes d'eau des truites ſaumonnées de cinquante ou ſoixante livres peſant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes; qui auroient communication les unes avec

les autres par une navigation de plus de cinq cens lieuës, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y défricheroit, seroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moyen de nôtre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LEs Espagnols ont fait la premiere Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considérable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, *Il Capo di Nada*, c'est-à-dire,

re, *le Cap de rien*, d'où eſt venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je ſuis ſorti de ce Pays-là, j'ai appris, que les choſes y ſont à peu près au même état, que quand j'y demeurois. Ceux, qui gouvernent le Canada, y ſont portez d'un eſprit, qui fait gemir en ſecret devant Dieu ceux, qui ne peuvent pas entrer dans leurs vûës. Les perſonnes de probité, qui ont du zéle, & de l'attachement à la Réligion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le deſſein d'y ſacrifier ſon repos & ſa vie, au ſecours temporel & ſpirituel d'une Egliſe naiſſante. Mais on n'y trouve que le ſacrifice de ſa réputation, & de ſon honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des diviſions, & des troubles. On n'y recueille que des Croix & des perſécutions, pour peu

qu'on ne donne pas dans le ſens de deux ou de trois perſonnes, qui ſont les Genies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre ſincerité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui ſont le vrai caractére du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais ſans décendre ici dans le détail, dont je laiſſe le jugement à Dieu, je dirai, que nous, qui ſommes Flamands de naiſſance, ne nous ſommes rendus dans le Canada, que par un pur eſprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embraſſer la profeſſion Réligieuſe. Cependant nous avons été bien ſurpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchiſe, & cette droiture de cœur n'y ſont pas bien reçûës. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premieres impreſſions, qu'ils ont reçûës.

Quelque docilité, & quelque complaiſance, que l'on ait, on paſſe toûjours

jours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout-à-fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chrétienne, & n'a sans doute point d'autre vûë qu'un interêt purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Réligieux Flamands, que j'avois attirez avec moi en Canada, qu'il valoit mieux pour nous, qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Réligieuse, que nous allassions dans des Missions étrangeres pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus-Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Revérend Pére Germain Allart Récollet, qui est mort depuis Evêque de Vence en Provence, m'envoya des patentes pour me rendre dans la Découverte, que je m'en vais décrire ci-après.

CHAPITRE XIII.

Deſcription du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüeſt de la Nouvelle France, ou Canada.

JE demeurai environ deux ans & demi au Fort de Katarockoüy, ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maiſon de Miſſion avec le Pére Luc Buiſſet. Cela nous engagea dans les travaux, qui ſont inſéparables des nouveaux établiſſemens.

Nous décendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & après une navigation de ſix vingts lieuës, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Récollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me diſpoſer ſaintement à commencer nos Découvertes.

J'avoüerai franchement ici, que quand je

je conſidérois attentivement au pied de la Croix cette importante Miſſion par les ſeules vûës de la raiſon naturelle, & que je la meſurois aux forces humaines, elle me paroiſſoit terrible, & tout enſemble temeraire & inconſiderée : mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'enviſageois comme un effet de ſa bonté, qui me choiſiſſoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'addreſſoit par la bouche de mes Superieurs, qui ſont les organes, & les interpretes de ſa Volonté à mon égard, je me ſentois d'abord interieurement conſolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidèlité, & avec toute la conſtance poſſible.

Je m'aſſûrois, que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, auſquels on m'envoyoit annoncer ſon Saint Nom, il lui ſeroit aiſé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands perſonnages du Monde.

M'étant ainſi préparé au voyage de ma Miſſion, & voyant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Découverte, étoient arrivez, que le pilote, les matelots, & les charpentiers de Vaiſſeaux étoient prêts, que d'ailleurs les armes, les marchandiſes, & les agrets pour les barques, que l'on vouloit faire conſtruire, étoient préparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complette pour moi, & enſuite je reçûs la bénédiction de Monſieur l'Evêque de Quebec avec ſon agrément par écrit. Je pris auſſi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Récollets Flamands à cauſe de leur candeur, & de leur franchiſe. Il a même ſouvent donné des loüanges publiques à la généroſité de nôtre entrepriſe, pendant que nous étions à ſa table.

Nous nous embarquâmes enfin, ſelon la remarque, que j'en ai faite dans ma Deſcription de la Loüiſiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Bouleau

avec

avec la Chapelle portative, dont j'ai parlé, une couverte, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de matelas. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers, afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux côtez du Fleuve de St. Laurent, entre Quebec & Monréal, me prierent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionnaires dans l'étenduë de cinquante lieuës de pays.

Je baptisai un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnai connoissance au Missionnaire, qui étoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentinie: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ses fils avec moi pour le voyage: mais le Canot étoit trop

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendimes enſuite aux trois Rivieres, qui eſt une ville fermée ſeulement de paliſſades, à trente lieuës plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pére Sixte, Miſſionnaire Récollet. Il étoit allé en Miſſion. Les habitans me prierent donc d'y faire la Prédication, & le Service le prémier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet, Lieutenant Général de la Juſtice de cette ville, me vint conduire juſques à une lieuë de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reſte on rencontre ſouvent des obſtacles imprévûs dans les plus louables entrepriſes. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment. C'eſt ainſi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entrepriſe, commençoient déja à s'y oppoſer, & qu'ils tâchoient de traverſer la plus belle, & la plus célébre Découverte,

verte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au deſſus de l'Iſle de Monréal, qui a vingt-cinq lieuës de circuit, en paſſant le Lac de St. Louïs, le Fleuve de St. Laurent ſe partage comme en deux branches : l'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouats, & aux autres Nations ſitüées vers le Nord : & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de ſoixante lieuës, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de pluſieurs rochers. Et là le réjailliſſement des eaux gronde jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieuës. Cependant les Canoteurs ne laiſſent pas de décendre entre des pierres d'une vîteſſe ſi grande, que ceux, qui font ce chemin en décendant, en ſont tout ébloüis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivérent, & qui ſont inſéparables des grands voyages. Je dirai ſeulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Touſſains. Nos Péres Récollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buiſſet Miſſionnaires me reçûrent avec beaucoup de joye dans nôtre Maiſon de Miſſion, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précedente ſur le bord du Lac Ontario près du dit Fort de Frontenac. Ce Fort eſt ſitué à quarante-quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario eſt formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il eſt aſſez profond pour porter de grands vaiſſeaux. On n'y trouve point de fonds à plus de ſoixante & dix braſſes d'eau. Les ondes ſont agitées par les vents, qui y ſont aſſez fréquens, s'élevent auſſi haut que celles de la mer & ſont plus dangereuſes, parce qu'elles ſont plus courtes, & qu'elles

les se précipitent davantage, qu'ainſi le Vaiſſeau obeït moins à la Lame. Il y a auſſi quelques apparences de flux & de reflux aſſez ſenſibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & décendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y eſt très-abondante en toutes ſortes de bons poiſſons. On y prend ſur tout des truites ſaumonées beaucoup plus groſſes que les plus gros ſaumons. Les terres d'alentour ſont extrémement fertiles. C'eſt ce que l'on a reconnû par experience en pluſieurs endroits, qu'on a défrichez. La chaſſe y fournit tout ce que l'on peut ſouhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes, qui ſont une eſpece de ſapins, communes en ce Pays-là. On y rencontre auſſi des mines de fer, & on pourroit ſans doute en

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockoüy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Réligieux sur les mesures, que nous devions prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile. Aussi est-il certain, que de pauvres Réligieux de St. François, comme nous, dénuez de tout bien temporel, & de tous moyens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la varieté des humeurs de ceux, avec qui nous devions faire ce pénible voyage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs differentes, sur-tout dans un voyage, comme celui, que nous entreprenions, où les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur rigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter les

les hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens. Mais laiſſant toute nôtre conduite à la Providence, nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir, préparez à tout événement.

Les Iroquois, que nous avions attirez près du dit Fort de Frontenac, venoient ſouvent nous rendre viſite, & nous faiſoient des préſens de chair d'Elans & de Chevreux. En récompenſe nous leur donnions de petis couteaux, & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares réfléchiſſans ſur nôtre voyage, mettoient quatre doigts ſur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque choſe, qu'ils ne comprennent pas. Ils nous diſoient en s'écriant, *Otchitagon*, *Gannoron*, c'eſt-à-dire, *Pieds nuds, ce que tu vas entreprendre, eſt d'une extrême importance.* Ils ajoûtoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers peuvent ſe tirer des mains de ces Na-

Nations, que j'entreprenois de visiter. Helas, disoient-ils, nous ne te verrons plus. Peut-on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Réligieux de St. François, parce qu'ils les voyent vivre en commun, & qu'ils ne possedent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chès eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plûtôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chès eux sans leur présenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec jusques à ce Fort au travers du long Saut, dont nous

nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvez dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs, qui nous devancerent. Ils firent semblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations, qui demeurent près du fleuve, qu'on appelle en langage Illinois, *Meschasipi*, c'est-à-dire, *grande Riviere*. On la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour nouer une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choses necessaires pour travailler à nôtre Découverte. Mais parce qu'il y avoit de malhonnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amuserent à se divertir chès les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissiperent le meilleur des marchandises, qu'ils avoient, au lieu de préparer les choses, dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit necessaire pour aller de Lac en Lac jus-

jusques à cette Riviere de Meschasipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dix-huitiéme Novembre de cette année-là je pris congé de nos Réligieux du dit Fort, & après bien des embrassades avec de grands témoignages de charité Chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec séze hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'automne étant pour lors assez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir nôtre route à la côte du Nord de

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüeſt, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y eſſuyâmes bien des riſques, & y ſouffrîmes même des pertes en traverſant ce Lac dans une ſaiſon ſi avancée.

Le vingt-ſixiéme nôtre petit bâtiment aſſez bien ponté d'ailleurs ſe trouvant effloqué à deux grandes lieuës de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de ſoixante braſſes d'eau. Nous y fûmes en un aſſez grand peril: mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Eſt, nous nous rendîmes hûreuſement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions aſſez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon ſitué au Nord à plus de ſoixante & dix lieuës du Fort de Frontenac, ou de Kataroc-koüy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient aſſez nous admirer. Ils nous viſitoient ſouvent

vent dans nôtre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en assûrance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jetter même du lest de nôtre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer nôtre voyage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquiéme de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions, nous avions quinze ou séze lieuës de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieuës. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieuës de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le sixiéme, jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la nôtre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les priéres ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tſonnontoüans de tout le petit Village, qui eſt placé à l'entrée de la Riviere, prirent plus de trois cens poiſſons blancs, plus grands que des carpes, qui eſt le poiſſon du meilleur goût, & le moins mal-faiſant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuans leur bonne pêche à nôtre arrivée. Ils appelloient nôtre Brigantin le grand Canot de bois.

Le ſeptiéme nous montâmes en Canot à deux lieuës vers le haut de la Riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en Canot, à cauſe des rapides trop forts, que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieuës plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une Riviere, qui vient de l'Oüeſt à une lieuë au deſſus du grand Saut de Niagara, qui eſt, comme nous avons dit, le plus grand qui ſoit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous apperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. Le 11. Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne pût jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps, & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fût point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projetté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, savoir de bâtir des maisons & un second Fort

Fort dans cet endroit de Niagara, pourroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prévenir les mauvais effets que cette entrepriſe pouvoit cauſer, nous fûmes en Ambaſſade chès les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre ſuivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de nôtre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin près du rocher, dont nous avons parlé, & qui eſt d'une hauteur prodigieuſe au bout des rapides de Niagara. C'eſt dans cet endroit, que nous amarâmes nôtre petit Vaiſſeau contre terre. Le 17. on fit une Cabanne de pieux pour ſervir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrémement gélée, nous fûmes obligez d'y jetter de l'eau boüillante à pluſieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. nôtre barque courant riſque par la déri-

ve des glaces, qui l'auroient brisée, nos charpentiers firent un Cabestan. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui décendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoüans.

POUR ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prévenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara. Nous

Nous leur dîmes, que nous y ferions dreſſer ſeulement un grand Hangar, ou magazin, pour y mettre les marchandiſes, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité : nous leur fîmes quelques préſens pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que ſix ou ſept d'entre nous iroient à leur grand village des Tſonnontoüans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement neceſſaire d'y aller pour diſſiper les ombrages, que les ennemis de nôtre Découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la conſtruction d'une petite cabanne d'écorce pour y faire le ſervice Divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ai marqué ci-deſſus, me pria de l'accompagner dans ſon Ambaſſade.

Je le conjurai de me laiſſer avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me répondit que de ſéze il en prenoit ſept

avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac : qu'il y alloit de la gloire de Dieu : qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échoüer, on s'en prendroit indubitablement à moi. Ces raisons, & d'autres plus secretes me déterminérent à le suivre dans son voyage.

Nous marchâmes avec des souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre étoit encore couverte de neige. Nous traversâmes des forêts pendant trente-deux lieuës de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petis sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant nôtre voyage des Iroquois, qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreüil avec quinze ou séze écurueils noirs, qui sont très-bons à manger.

Après

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies, grand village des Iroquois Tſonnontoüans. Nos hommes étoient fort bien équipez d'armes & d'habits, plûtôt pour ſe faire honneur à eux-mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous conſiderer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village ſelon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotérent enſuite avec de la graiſſe de bêtes fauves, & de l'huile d'ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Péres Garnier & Rafeix Jeſuites y étoient préſens. Après le ſervice achevé quarante-deux Vieillards parurent au Conſeil avec nous. Ces Sauvages, qui ſont preſque tous d'une fort belle taille, étoient envelopez dans des ma-

nieres de robbes de Caſtor, ou de loup, & quelques-uns en avoient d'écureuils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Veniſe n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut-être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation eſt la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, ſur tout à l'égard de leurs Eſclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieües de leurs Cantons, comme nous le ferons voir dans nôtre ſecond Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très-bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandiſes à prix raiſonnable. Ils haïſſent à mort ceux, qui ſont attachez à leur interêt, & qui veulent s'enrichir de leurs depoüilles de pelleteries de Caſtor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieuës de leurs villages pour avoir en échange des marchandiſes des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres Nations, que les Canadiens, parce qu'elles ſont plus trai-

traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Braſſart, qui ſavoit fort bien l'Iroquois, & qui ſervoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Aſſemblée, 1. que nous venions les viſiter pour fumer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'eſt une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conſeil, des haches, des couteaux, des capots, & un grand colier de procelaine blanche & bluë. Dans la ſuite nous continuâmes de faire des préſens à tous les points, que nous propoſions à ces Barbares, & ces préſens étoient à peu près de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au deſſus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandiſes dans l'Europe par un chemin plus commode, que celui qu'on fait au travers des grands rapides du

Fleuve S. Laurent: que moyennant cela nous leur donnerions les choſes à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Baſton, & de la Nouvelle Jorck! Ce prétexte étoit ſpecieux, & aſſez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne ſouffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandiſes à prix raiſonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un forgeron, & un armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fuſils, parce qu'ils n'avoient perſonne parmi eux, qui entendit ce métier-là: que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions ſur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares ſept ou huit capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux, pour les attirer

tirer dans nôtre parti, & les empêcher d'écouter ceux, qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajoûter foi.

Nous ajoûtâmes plusieurs autres raisons, que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entrepriſe. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens francs. Nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde ne sont pas écoutées en ce Pays-là, si elles ne sont accompagnées de présens.

J'oubliois de dire, qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pére Garnier Jesuite, qui lui étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prierent de se retirer. Mais parce que j'avois beaucoup de considération

pour lui, je ſortis avec lui, afin qu'il n'eût pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aiſe de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raiſon de me mener au Conſeil, puis qu'il avoit deſſein de faire un affront de cette nature en ma préſence à un Miſſionnaire Jeſuite, qui ne ſe trouvoit parmi ces Barbares, que pour les inſtruire des Véritez de l'Evangile. Je me diſpenſai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voyois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Réligieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevûës, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plûtôt que moi par les perſonnes, qui l'avoient employé. Voilà pourquoi je fus ferme dans la ſuite, & je ne voulus jamais me méler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations m'ont

m'ont toûjours aimé à cauſe de cela. Ils m'ont toûjours fourni ma ſubſiſtence, & m'ont ſoûlagé dans le beſoin, parce qu'ils me voyoient deſintereſſé en toutes choſes. Et en effet quand ils me faiſoient quelque préſent après en avoir reçû de moi, je le donnois auſſi-tôt à leurs enfans.

Le jour ſuivant les Iroquois répondirent article par article à nôtre diſcours & à nos préſens. Ils avoient mis de petis morceaux de bois à terre pour ſe ſouvenir de ce qui leur avoit été dit au Conſeil précedent. A chaque réponſe qu'ils faiſoient aux articles de nôtre harangue, celui des Iroquois, qui portoit la parole, tenoit un de ces petis morceaux de bois à la main, & après ſon diſcours, il poſoit au milieu de l'aſſemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoûtumé d'enfiler dans de petis nerfs fort minces, qu'ils prenent ſur les animaux, qu'ils tuent, & qu'ils font ſécher. Après avoir répondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petis morceaux

ceaux de bois les font ſouvenir, auſſi bien que des préſens, que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge, *Niaoüa*, c'eſt-à-dire, *voilà qui eſt bien, je te remercie*, ils crient auſſi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'eſtomach, *Niaoüa*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns ſoient plus ruſez que les autres, penſent tous à leur interêt. Ainſi toutes nos raiſons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence ſeulement. Ils voyoient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux, que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extréme indifference pour toutes choſes. Cependant on paſſeroit pour malhonnête homme parmi eux, ſi on contrediſoit aux choſes, qui ſe diſent dans leur Conſeil,

ſeil, & ſi on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes abſurditez du monde. Ils répondent donc toûjours à tous, *Niaoüa*, c'eſt-à-dire, *tu as raiſon, mon Frere, voilà qui eſt bien.*

Cependant ils n'en croyent, que ce qui leur plait en leur particulier. En quoi je puis dire, que tous les Sauvages, que j'ai connûs, font connoître l'extréme indifference qu'ils ont pour toutes choſes, & même pour les grandes Veritez de la Réligion Chrétienne. C'eſt là auſſi le plus grand obſtacle, que j'ai trouvé à leur converſion. Et en effet, à moins qu'on ne ſe rende maître abſolu de ces peuples, & qu'ils ne ſoient ſoûmis dès leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Réligion, quelque choſe qu'on leur puiſſe dire, on ne les perſuadera jamais de la vérité. Ils demeureront même toûjours dans leur épouvantable ignorance, ſi Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre Am-

Ambaſſade les Guerriers Iroquois amenérent chès eux des Eſclaves, qu'ils avoient faits vers la Virginie. L'un d'entr'eux étoit Houtouägaha, ce qui ſignifie en la langue Iroquoiſe, *Bredoüilleur*, ou *grand parleur*. L'autre étoit de la Nation des Gannieſſinga, auprès deſquels il y avoit des Miſſionnaires Récollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier; mais pour ce qui eſt du premier, je crois, que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de ſi cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent ſouffrir.

Ils ont accoûtumé d'en uſer ainſi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort ſouvent pendant un mois entier. Lorſqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces malhúreux, & les expoſent aux maringoüins, ou petites mouches, qui les piquent juſques à la mort.

Quand

Quand ces Eſclaves ſont arrivez chès ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair ſur leurs cuiſſes, ou ſur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire ſur la braiſe, ils forcent ces pauvres Eſclaves de les manger. Les péres & méres de ces petis Barbares en mangent eux-mêmes de rage. Ainſi ils les traitent avec une extrême cruauté, telle qu'on n'a jamais ouï parler de rien de ſemblable. Ils donnent à boire à ces petis Anthropophages du ſang de ces malhûreux Eſclaves dans de petis plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur, que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulûmes plus manger avec eux, & nous retournâmes ſur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funeſte Ambaſſade.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Deſcription d'un Vaiſſeau de ſoixante tonneaux, que nous fîmes conſtruire près du Détroit du Lac Erié, pendant l'hyver, & le printemps de l'an 1679.

LE quatorziéme de Janvier nous arrivâmes à nôtre Cabanne de Niagara pour nous délaſſer des fatigues de nôtre Ambaſſade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger. Mais hûreuſement pour nous la pêche des poiſſons blancs, dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en ſaiſon. Cet agréable poiſſon nous ſervit d'aſſaiſonnement à nôtre blé d'Inde. Nous nous ſervions du boüillon, où ce poiſſon avoit cuit, au lieu de boüillon de viande. Lors qu'il eſt refroidi dans la marmite, il ſe fige, & ſe reduit en gélée à peu près comme du boüillon de veau.

Le vingtiéme j'entendis du bord, où nous

nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets neceſſaires pour le Vaiſſeau, que nous avions fait deſſein de conſtruire au deſſus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié. Mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandiſes, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de differens avis ſur la route, qu'ils devoient ſuivre. Cette Barque ſe briſa donc ſur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieuës de Niagara. Les matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On ſauva pourtant les ancres & les cables de cette Barque. Mais on y perdit encore des Canots d'écorce avec des marchandiſes. Ces traverſes auroient ſouvent fait abandonner cette entrepriſe de la Découverte, à tout autre qu'à ceux, qui en avoient formé le généreux deſſein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit

avoit été chès les Iroquois Tſonnontoüans avant la perte de ſa Barque, & qu'il avoit ſi bien ſû les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de nôtre Ambaſſade, que je viens de rapporter, & qu'ils avoient même conſenti à l'execution de toute nôtre entrepriſe. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens traverſoient nôtre deſſein de tout leur poſſible, on inſinua encore des ſentimens de jalouſie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtiſſoit à Niagara, commençoit à s'avancer: mais on fit tant en ſecret, que ce Fort devint ſuſpet à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la conſtruction pour un temps, & on ſe contenta d'y faire une habitation entourée de paliſſades.

Le vingt-deuxiéme nous nous rendîmes à deux lieuës au deſſus du grand Saut de Niagara. On y dreſſa un chantier pour la conſtruction du Vaiſſeau, dont nous avions beſoin pour nôtre voyage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'auprès d'une Ri-

Riviere, qui décendoit dans le Détroit, qui eſt entre le Lac Erié & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venuës j'avois toûjours ma Chapelle portative ſur mes épaules.

Le vingt-ſixiéme la quille du Vaiſſeau, & d'autres piéces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyſe charpentier pour me prier d'y mettre la premiere cheville : mais la modeſtie de ma profeſſion Réligieuſe m'obligea de refuſer cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette premiere cheville, afin d'animer le maître charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'eſt pas de la moitié ſi rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des Cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la Nation du Loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chaſſe des bêtes fauves. J'avois une Cabanne particuliere pour célébrer le divin Office les jours de Fêtes & de Dimanches. Pluſieurs de nos hommes ſavoient le Chant Grégorien, & les autres en avoient quelque routine.

Le

Le Sieur de la Salle laiſſa pour Commandant à nôtre chantier le nommé Tonti, Italien de naiſſance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle ſon pére avoit eu part. Ayant des affaires preſſantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduiſis juſques ſur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Etant là il fit ſemblant ſeulement de marquer une maiſon pour le Forgeron, qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainſi ce n'eſt pas ſans ſujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent, de l'Ambaſſade du Sieur de la Motte.

Au reſte le Sieur de la Salle entreprit ſon voyage à pied au travers des neiges, & fit ainſi plus de quatre vingts lieuës à pied. Il n'avoit pour ſa nourriture qu'un petit ſac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laiſſa pas d'y arriver hûreuſement avec deux hommes & un chien, qui trainoit ſon petit équipage ſur la glace.

En

En retournant à nôtre Chantier nous apprîmes, que la plûpart des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la conſtruction de nôtre Vaiſſeau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares, qui étoient reſtez, fuſſent moins inſolens à cauſe de leur petit nombre, ils ne laiſſoient pas de venir ſouvent à nôtre Chantier, & de témoigner le mécontentement, qu'ils avoient, de ce que nous faiſions. Quelque temps après l'un d'entr'eux contrefaiſant l'ivrogne voulut tuer nôtre Forgeron; mais la reſiſtance, que lui fit le Forgeron lui-même, nommé la Forge, tenant une barre de fer toute rouge, l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande, que je fis à ce ſeditieux, l'obligea de ſe retirer. Quelques jours après une femme Barbare nous avertit, que les Tſonnontoüans vouloient mettre le feu à nôtre Vaiſſeau ſur le Chantier: & ils l'auroient executé ſans doute, ſi on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces frequentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tſonnontoüans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient débauchez d'ailleurs par un malhûreux, qui avoit tenté pluſieurs fois de deſerter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui eſt habité par les Hollandois, leſquels ont ſuccedé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos Ouvriers, ſi je ne les euſſe raſſûrez par les exhortations, que je leur faiſois aux jours de Fête & de Dimanche après le ſervice Divin. Je leur repréſentois, que nôtre entrepriſe regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrêtiennes. Ainſi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagez à nôtre ſervice, alloient à la chaſſe, & nous fourniſſoient du Chevreüil & d'autres bêtes fauves pour nôtre ſubſiſten-

sistence. Cela faisoit reprendre courage à nos Artisans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'assiduité. Nôtre Vaisseau fût donc bien-tôt en état d'être lancé à l'eau. Ce qui fût fait après l'avoir bénit selon l'usage de nôtre Eglise Romaine. Nous nous pressâmes de le mettre à flot, quoi qu'il ne fût pas tout-à-fait achevé, afin que nous pussions le garantir du feu, dont il étoit menacé.

Ce Vaisseau fût nommé le Griffon, par allusion aux Armes de Monsieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit souvent dit de ce Vaisseau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par dessus les Corbeaux. On tira trois coups de Canon, & nous chantâmes ensuite le *Te Deum*, qui fût suivi de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette cérémonie, eurent part à nôtre joye, & furent les témoins de cette rejouissance. On leur donna de l'eau de vie à boire, aussi-bien qu'à

tous les hommes de nôtre équipage, qui attachérent leurs branles ſous le pont du Vaiſſeau pour y dormir en plus grande ſûreté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des inſultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chaſſe des Caſtors furent extrémement ſurpris de voir nôtre Navire. Ils diſoient, que nous étions des *Otkon*, c'eſt-à-dire, dans leur langage des Eſprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous euſſions bâti un ſi grand Vaiſſeau en ſi peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de ſoixante tonneaux. On pouvoit le nommer un *Fort ambulant*. Et en effet il faiſoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étenduë de plus de cinq cens lieuës de pays, ſur des Rivieres, & ſur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

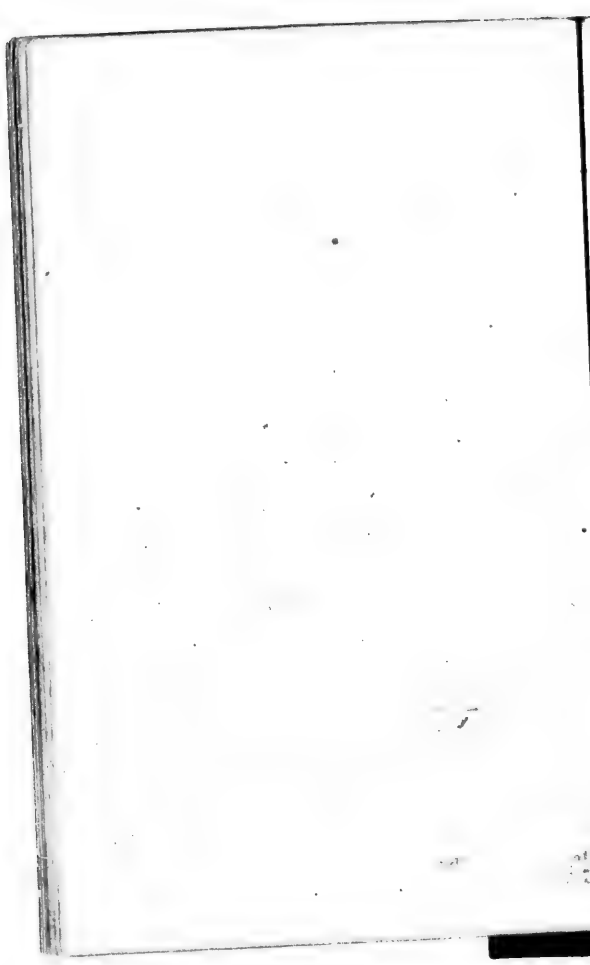
Cependant les meilleurs deſſeins des hommes ſont ſouvent traverſez par des accidens imprévûs, & Dieu le permet ainſi

ôtre équipage, qui
les ſous le pont du
r en plus grande
nes alors nos Ca-
nous loger dans ce
ions à couvert des

t de retour de la
rent extrémement
e Navire. Ils di-
étions des *Otkon*,
langage des Eſprits
ouvoient compren-
ns bâti un ſi grand
e temps, quoi qu'au
de ſoixante tonne-
e nommer un *Fort*
ffet il faiſoit trem-
ges, qui demeurent
plus de cinq cens
les Rivieres, & ſur
ont nous avons par-

eilleurs deſſeins des
nt traverſez par des
& Dieu le permet
ainſi

Pag. 100.



DAN
ainſi po
hommes
Sieur d
ce que
qui ſe p
avoit d
gea de
prendre
empêch
vations
gens d
à tous
de pré
ler par
deſſein
Cep
bruit
diſoit
une e
revien
ficulté
parts,
le voy
nions
pluſie
res,

ainſi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en ſecret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faiſois un journal, de tout ce qui ſe paſſoit de conſidérable, & qu'il avoit deſſein de s'en ſaiſir. Cela m'obligea de me tenir ſur mes gardes, & de prendre toutes les juſtes précautions pour empêcher, qu'on ne me prît mes obſervations. Je ſouhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la devotion, afin de prévenir le deſordre, & de travailler par là à l'execution de nôtre grand deſſein.

Cependant on répandoit un fâcheux bruit contre nous dans le Canada. On diſoit, que nous nous embarquions dans une entrepriſe temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez, que nous trouvions de toutes parts, dans le tranſport des agrets, dans le voyage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de pluſieurs Lacs, & de pluſieurs Rivieres, où perſonne n'avoit jamais été, &

dans les oppoſitions des Iroquois, me cauſoient une peine extréme. Ces diſcours ſoûleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, leſquels ſans l'avoir ouï, & ſans attendre ſon retour du Fort de Frontenac, où il avoit paſſé l'hyver, pendant que nous y faiſions conſtruire nôtre Vaiſſeau, firent ſaiſir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le ſeul Fort de Frontenac, dont il étoit proprietaire, montoit deux fois plus haut que ſes détes. Mais voyant ce malheur ſans reméde & qu'on n'avoit point d'autre deſſein que de nous faire abandonner nôtre entrepriſe, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépenſe, nous nous affermîmes dans nôtre premiere penſée, réſolus d'attendre patiemment les occaſions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand deſſein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chaſſeurs à l'embouchure du Lac Erié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je ſondai l'entrée du Lac.

Je

Je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assûré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Oüest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voyager ensuite dans toute son étenduë, pourvû qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mît quelques hommes à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

AVant que de continuer nôtre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Réligieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai nôtre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieuë & demie du Lac Erié dans le Détroit, qui est entre le grand Saut

& ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien ſouhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faiſoit ſans ceſſe. Cet homme ne pouvoit ſouffrir les Sujets du Roi d'Eſpagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples auſſi bien que ſon Pére.

Nous nous embarquâmes le dit Charon & moi avec un Sauvage dans un Canot. Nous décendîmes le Détroit vers le grand Saut, où nous fîmes le portage de nôtre Canot juſques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquâmes au pied de ce Rocher, & nous décendîmes juſques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Foreſt nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Foreſt employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes ſur le Brigantin, ayant avec nous quinze ou ſéze femmes Sauvages, qui ſe ſer-

ſervirent de cette occaſion pour éviter de faire quarante lieuës de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoûtumées à voyager de cette maniere, le branle du Vaiſſeau leur cauſa de grands maux d'eſtomach, qui nous apportérent une étrange puanteur dans le Vaiſſeau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoüeguen, où le Sieur de la Foreſt troqua de l'eau de vie contre des peaux de Caſtors. Ce commerce de boiſſons fortes ne m'étoit pas fort agréable : pour peu que les Sauvages en goûtent, ils ſont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous paſſâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous paſſâmes en fort peu de temps le village, qui eſt à l'autre bord de Keuté, & de Ganneouſtè. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petis Sauvages. Nous mîmes pied à terre dans

l'Iſle de Goilans. Ce ſont de certains oiſeaux de mer, qui ſont en grand nombre dans cette Iſle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces oiſeaux ſur le ſable, où le ſoleil les fait éclorre. J'en emportai quatre paniers avec moi, qui furent trouvez très-bons en aumelettes. Nos Miſſionnaires Récollets me reçûrent avec joye. Ils étoient quatre, ſavoir les Péres Gabriel de la Ribourde, Luc Buiſſet, Zenobe Mambré, & Melithon Watteau, originaires de pluſieurs Provinces des Pays-Bas Eſpagnols.

Ils me firent connoître, qu'ils ſavoient, que j'avois beaucoup ſouffert dans ma Miſſion pendant l'hyver, ſur tout de la part de cet Italien, qui avoit ſecoüé le joug, & qui avoit deſerté du ſervice de ſon Prince naturel. Je diſſimulai une partie de ce qui s'étoit paſſé, parce que je voulois attirer avec moi les Péres Gabriel, & Zenobe dans nôtre Découverte. D'ailleurs je ſavois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoiſſois la conduite par experience, ſe ſer-

ſervoit volontiers de cette fameuſe maxime, *Divide & impera*, & qu'il ſouhaitoit de l'inſinuer entre ſes gens pour en diſpoſer plus aiſément ſelon ſes deſſeins. J'étois perſuadé, qui ſi je lui faiſois mes plaintes ſur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas ſoufferts. Mais j'avois autant d'envie que lui de faire la Découverte de ce Nouveau Pays, & c'eſt ce que le dit Sieur de la Salle reconnût en termes fort obligeans.

Le dit Sieur de la Salle, qui étoit d'un genie fort étendu, brûloit du déſir de ſe rendre recommandable dans le monde par les Découvertes. Il m'avoit dit pluſieurs fois, qu'il ne connoiſſoit point de Réligieux plus propres que nos Récollets pour contribuer aux progrès des Nouvelles Colonies. Il avoit paſſé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit ſorti depuis avec la permiſſion de ſon Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rend témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Réligieux de ſon Ordre ſans donner le moindre ſoupçon de pé-

ché Veniel. Ce ſont les termes de l'Acte, que j'ay lû.

Il me dit donc, qu'étant perſuadé, que nous pouvions l'aider très-utilement dans ſon deſſein, il avoit reſolu de faire quelque choſe en faveur de nôtre Ordre. Il nous aſſembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & proprietaire du Fort de Frontenac, il mettroit ordre par ſon Teſtament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près du dit Fort. Il marqua des bornes près de la maiſon, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie, qui a été le premier, qui a dreſſé un Contract au dit Fort de Frontenac, & cet homme dreſſa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la proprieté de dix-huit Arpens de terre près du dit Fort ſur le bord du Lac Ontario, & quatre vingts ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain; ce que nous acceptâ-

ptâmes pour nôtre Ordre, & en ſignâmes l'Acte quatre que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Réligieux, qui devoient venir avec moi, de ſe tenir prêts, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent Nord-Oüeſt, nous eûmes le loiſir de conferer entre nous des meſures, qu'il nous falloit prendre pour cette Miſſion étrangere, que nous étions ſur le point de commencer. Nous rendîmes pluſieurs viſites aux Sauvages, que nous avions attirez près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous témoignoient le déplaiſir, que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voyage, & nous aſſûroient, que ſi nous revenions bien-tôt, le reſte du Village de Ganneouſſe viendroit s'établir auprès de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Pére Gabriel, le Pére Zenobe & moi. Nous arrivâmes en peu de temps à la Riviere des Tſonnontoüans, qui ſe décharge dans le Lac Ontario. Pendant que nôtre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dreſſâmes une petite Cabanne d'écorce à demi-lieuë dans le bois pour y faire le ſervice Divin plus commodément. Par ce moyen nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient ſans ceſſe, non pas tant pour viſiter nôtre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandiſes, comme des couteaux, des fuſils, de la poudre, du plomb, & ſur tout de l'eau de vie, dont ils ſont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit

huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour ſe rendre aux Villages des Tſonnontoüans, leur fit quelques préſens pour les attirer toûjours davantage dans nos interêts, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis ſecrets leur avoient donnez de nôtre entrepriſe. Cela nous fit perdre du temps à cauſe du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cauſe, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentiéme Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à ſix lieuës du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaiſſeau, qu'on y avoit conſtruit. Deux petis Sauvages nous déroberent ſubtilement quelque peu de biſcuit, qui nous reſtoit pour nôtre ſubſiſtence. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & ſans aviron, que nous racommodâmes du mieux

que

que nous pûmes, & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voyage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieuë du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arrivez. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses necessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voyoit de plus, tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrémement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, semblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord.

Ils

Ils étoient ſurpris entr'autres choſes, de ce que l'on avoit pû amener d'auſſi groſſes ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire ſouvent dans leur langue le mot de *Gannoron*, qui ſignifie, *voila qui eſt admirable*. Ces Barbares s'étonnoient ſur tout, de ce que n'ayant point vû d'apparence de Vaiſſeau en allant à la guerre, ils le voyoient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais vû à deux cens cinquante lieuës des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui ſont à l'embouchure du Lac Erié, juſqu'à nouvel ordre. Nous redécendîmes le 16. & le 17. ſur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amenée du Fort de Frontenac, juſques à la groſſe Roche de la Riviere de Niagara. Nous y moüillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cauſe du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous avons dit. Le

Le Pére Gabriel, qui étoit âgé de soixante-quatre ans, soûtint les travaux de ce voyage, & monta & décendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Nôtre Monde fit plusieurs voyages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voyage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieuës de chemin à faire à châque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la Nouvelle Jorck près de la Nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Réligieux, à qui je dis, que le dit Sieur

Sieur de la Salle vouloit me ſurprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens, qu'il vouloit faire paſſer pour des negotians: après quoi baiſſant mon ton de voix, je finis le diſcours en diſant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empécheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voyageois, qu'il avoit deſſein de me broüiller, & que j'abandonnerois plûtôt nôtre entrepriſe, que de ſouffrir, qu'on m'en impoſât davantage.

Cette réponſe obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit perſuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports, étoient de malhonnêtes gens, & qu'il auroit ſoin de moi dans nôtre voyage, qu'il prendroit même mes interêts par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittaſſe. Il avoit même attiré le Pére Gabriel avec nous ſans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commiſſaire Provincial du Canada, nommé le Pére Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crût, que ce Réligieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac : mais il n'y trouva plus le Pére Gabriel, qui étoit déja parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Pére Commissaire a envoyé une obedience à ce bon Réligieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cét âge à une entrepriſe aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-aprés.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec le dit Pére Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens, afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager à faire

à faire le voyage avec lui. Il n'eût pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette Découverte. Ainſi nous nous rendimes enſemble au commencement du mois d'Août 1679. au lieu où nôtre Vaiſſeau étoit prêt à faire voile.

CHAPITRE XIX.

Deſcription du troiſiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

NOus avons remarqué ci-devant, que les Eſpagnols ont été les premiers, qui ont découvert le Canada, & que nos Réligieux ont été les premiers, qui s'y ſont rendus avec les Colonies Françoiſes. Ces bons Péres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris, que les Iro-

Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede, près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie *le Chat*, ou *Nation du Chat*. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant à leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac *du Chat*, ce que les Canadiens en addouciſſant le mot ont appellé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avions tâché pluſieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été aſſez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'ils nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Oueſt du Détroit de Niagara. Nous y ſemâmes pluſieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correſpondan-

dance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu-là du cerfeüil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquembolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissâmes le Pére Melithon à l'habitation, que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Nôtre monde se esbanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac. Cependant nous faisions tous les jours le service Divin sur le Vaisseau, & nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Fêtes & de Dimanches.

Le vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux personnes avec deux de nos Réligieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaisseau étoit bien pourvû d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites pieces de canon.

Les eaux sont extrémement rapides dans

dans ce Détroit à l'entreé du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui ſoit capable d'y reſiſter. Il n'eſt donc preſque pas poſſible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous ſurmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une eſpece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faiſions hâler le Vaiſſeau à la voile, quand le vent étoit aſſez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faiſoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainſi hûreuſement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Août de la même année 1679. faiſant nôtre route à l'Eſt-quart-Sud-Oüeſt. Après avoir chanté le *Te Deum*, nous fîmes une décharge de tout le canon, & des arquebuſes à croc, en préſence de pluſieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Eſclaves de Tintonha, c'eſt-à-dire, de la *Nation des prêtres*.

Ce

Ce peuple eſt éloigné de plus quatre cens lieuës de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannoron*, pour marquer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu viſite ci-devant, ne manquerent pas de porter la nouvelle de la grandeur de nôtre Vaiſſeau, dont ils avoient pris la meſure, aux Hollandois, qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils ſe couvrent pendant le froid.

Au reſte quoi que les Ennemis de nôtre grande Découverte euſſent fait courir le bruit, à deſſein de traverſer nôtre entrepriſe, que le Lac Erié étoit rempli de battures, & de bancs de ſable, qui en rendoient la navigation impoſſible, nous ne laiſſâmes pourtant pas en ſondant de temps en temps de faire plus de vingt lieuës pendant l'obſcurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante-cinq lieuës de

chemin, & nous vîmes presque toûjours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieuës de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni battures à l'Oüest de ce Lac. Nous apperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieuës des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui décend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Islette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le

mes presque toû-
istantes entre l'Est
15. ou 16. lieuës
belle Navigation
st de ce Lac Erié.
n grandes pointes
ent dans le Lac.
mier, qui est le
le nommâmes du
is.
es les deux autres
e terre, qui por-
ne vîmes aucune
Oüest de ce Lac.
ulement une gran-
t, distante d'envi-
es terres du Nord,
e au Détroit, qui
on.
matin nous passâ-
Isle, qui est au Sud-
uit petites Isles, &
située à l'Oüest,
entrée du Détroit,
Lac Huron dans le

Le

Le 11. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Islettes, qui font une perspective fort charmante. Ce Détroit est plus beau, que celui de Niagara. Il a trente lieuës de longueur, comme nous avons dit, & est large d'une lieuë presque par tout, excepté dans son milieu, qu'il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La Navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays très-bien situé, & d'un sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages, & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & on diroit, que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreux, & d'Ours peu farouches, & très-bons à manger,

plus délicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve auſſi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les haut bancs de nôtre Vaiſſeau étoient garnis de pluſieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la chaſſe.

Le reſte de ce Détroit eſt couvert de Forêts de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes ſauvages, dont nous fîmes un peu de vin. Il y a toutes ſortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de poſſeder un jour les terres de cet agréable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traverſé le Lac Erié pendant cent lieuës d'une Navigation inconnûë.

CHA-

CHAPITRE XX.

Deſcription de ce qui ſe paſſa pendant la traverſe, que nous fimes du Détroit, qui eſt entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois ſouvent propoſé au Sieur de la Salle, qu'il ſeroit à propos de faire un établiſſement au Détroit, qui eſt entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit où la pêche eſt abondante en poiſſons de differentes eſpeces: cela auroit ſervi à entretenir la communication des Barques, qui ſeroient venues du Fort de Frontenac: & d'ailleurs on y auroit mis les Forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois, pour le ſervice de leurs principaux Cantons. J'ajoûtois à cela, que l'on auroit attiré par ce moyen la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandiſes à prix raiſonnable à ces Barbares:

qu'il trouveroit en cela un moyen facile de s'enrichir, & que la Réligion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroint pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieuës en cent lieuës. Ils me firent connoître, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux: mais dans le fonds leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en cela ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vrai, que l'esprit humain est d'une avidité extrême, & qu'il ne sait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second Détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avanta-

tages poſſibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faiſois connoître, que c'étoit là le moyen d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de bénir leur entrepriſe.

Mais tout cela ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'euſſe eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eût fallu renoncer au grand deſſein de nôtre Découverte. Par deſſus tout cela, j'eſperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu, où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité. Cependant il s'en falloit la moitié, qu'il ne fût auſſi violent que celui de Niagara. Nous le ſurmontâmes en faiſant nôtre route au Nord, & au Nord-Eſt, juſques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur à l'entrée & à la ſortie ſur tout du Lac de Sainte Claire.

La décharge du Lac Huron se diviſe en cet endroit en pluſieurs canaux preſque tous barrez par des battures de ſable. On fut obligé de les ſonder tous, & enfin on en découvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois braſſes d'eau, & au canal au milieu qui en avoit juſques à huit, large de près d'une lieuë par tout. Nôtre Vaiſſeau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficulté étant ſurmontée, il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit ſouffié quelque temps avec aſſez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons, avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit preſque auſſi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût impoſſible de le remonter à la voile, quoi qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaiſſeau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous en-

entrâmes avec nôtre Vaiſſeau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Août.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la ſeconde fois pour rendre graces du bon ſuccès de nôtre navigation juſque là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Ils avoient été convertis à la Réligion Chrétienne par les prémiers de nos Recollets, qui vinrent en Canada. Mais dans la ſuite ils ont été preſque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Rélation de nôtre Navigation ſur le Lac Huron juſques à Miſſilimakinak.

AYANT ainſi hûreuſement ſurmonté pluſieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieuës de chemin depuis Quebec juſques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, nôtre Vaiſſeau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais, ayant le Cap au Nord-quart-Nord-Eſt. Il dura juſqu'au ſoir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüeſt avec beaucoup de violence, on mit le Cap au Nord-Oüeſt, & le lendemain nous nous trouvâmes à la vûë de terre par une eſpece de miracle. Pendant la nuit nous avions traverſé une grande Baye, qu'on appelle Sikinam, & qui a plus de trente lieuës de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüeſt juſqu'au ſoir, que le calme nous prit entre les Iſles, où il n'y avoit que deux braſſes d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les baſſes voiles pendant une partie de la nuit chercher un moüillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fonds fût bon, & le vent commençant à ſouffler de l'Oüeſt nous fîmes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On paſſa la nuit en ſondant devant le Vaiſſeau, parce que nous avions

avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit assez negligent à cet égard. On continua de cette maniere à veiller pendant le reste du voyage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord-Oüest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bien-tôt en Sud-Oüest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eût à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoyer avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la Cap jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mât de Hune, de faire amarer les vergues sur le Pont, & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir, parce que nous ne trouvions point de moüillage, ni d'abri. A

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouvanté, disant, qu'il recommandoit son entrepriſe à Dieu. Nous avions accoûtumé pendant tout le voyage de nous mettre tous à genoux pour faire les priéres du ſoir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit ſi violente, que nous ne pouvions nous tenir ſur le pont du Vaiſſeau. Ainſi dans cette extrémité chacun faiſoit ſes dévotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eût que nôtre Pilote, qui ne pût jamais y être porté. Il ſe plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquiſe en tant de Navigations, dont il étoit ſorti à ſon honneur.

Dans ce fâcheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef, de faire un vœu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent étant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne dérivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au Nord-

Nord-Oüeſt, qui ſe changea le ſoir en un petit vent alizé du Sud-Eſt, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Miſſilimakinak. On y mouilla à ſix braſſes d'eau dans une anſe, où il y avoit un bon fonds de terre glaiſe. Cette anſe eſt abriée du Sud-Oüeſt juſques au Nord avec une batture de ſable, qui la couvre un peu du Nord-Oüeſt: mais elle eſt expoſée au Sud, qui y eſt très-violent.

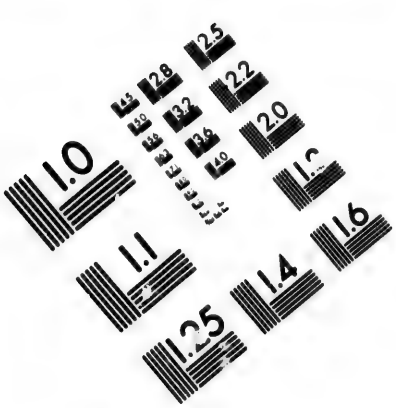
Miſſilimakinak eſt une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par où le Lac des Illinois ſe décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a une lieuë de large & trois de long. Il court à l'Oüeſt. A quinze lieuës à l'Eſt de Miſſilimakinak on voit une autre pointe, qui eſt à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur ſe décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieuës d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Iſles, & ſe rétrécit peu à peu juſques au Saut de Sainte Marie, qui eſt un rapide plein de ro-

chers, par lequel le Lac Superieur jette ſes eaux en les précipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laiſſe pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour plus grande ſûreté il faut porter le Canot, & les marchandiſes, que l'on y méne pour traiter avec les Nations, qui ſont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui ſont établis à la pointe de terre de Miſſilimakinak, ſont Hurons, & les autres, qui ſont à cinq ou ſix arpens au delà, ſont nommez les Outtaoüatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaiſſeau fût le 28. d'Août 1679. Ces Barbares furent tout interdits de voir un Vaiſſeau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous fûmes dire la Meſſe chés les Outtaoüatz, & pendant le ſervice le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert, & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poſer les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit

Lac Superieur jet-
ipitant d'une ma-
Lac des Hurons.
monter d'un côté
. Mais pour plus
porter le Canot,
que l'on y méne
Nations, qui ſont
erieur.
de Sauvages en ces
ux, qui ſont éta-
erre de Miſſilima-
, & les autres, qui
pens au delà, ſont
üate. Le jour de
Vaiſſeau fût le 28.
es Barbares furent
ir un Vaiſſeau dans
uit du Canon les é-
airement.
la Meſſe chès les
endant le ſervice le
qui étoit bien cou-
un manteau d'écar-
n d'or, fit poſer les
Chapelle, que l'on
avoit



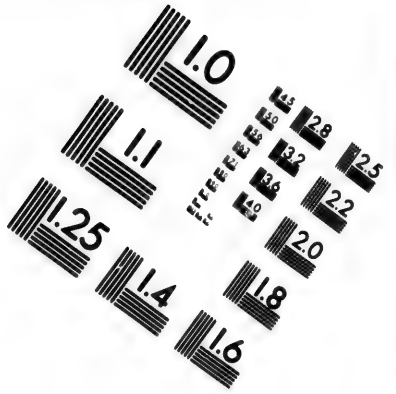
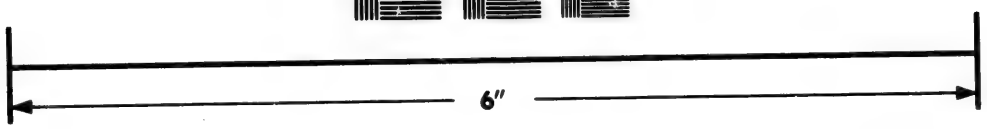
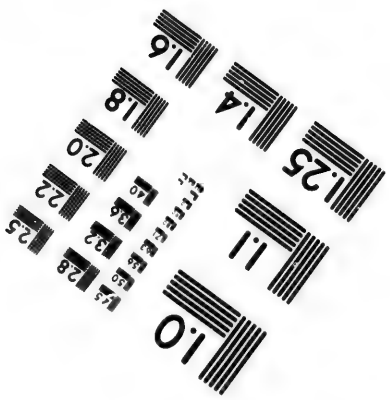
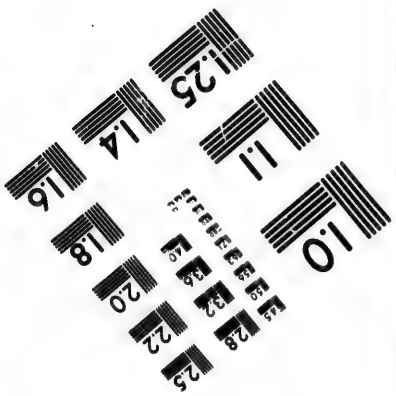


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laiſſa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaoüatz nous firent leurs civilitez à leur mode en ſortant du ſervice Divin. Nôtre Vaiſſeau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anſe. Nous regardions avec plaiſir ce grand bâtiment, qui étoit très-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou ſix vingts Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poiſſons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prenent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt braſſes d'eau. C'eſt par le moyen de cette pêche, qu'ils ſubſiſtent.

Les Hurons ont leurs Villages entourez de paliſſades de vingt-cinq pieds de haut. Ils ſont ſituez fort avantageuſement ſur une hauteur, qui eſt vers cette grande pointe de terre vis-à-vis de Miſſilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faiſoient plus d'eſtime de nôtre venuë que les Outtaoüatz. Ce n'étoit pourtant qu'un

qu'un faux ſemblant. Ils firent une ſalve de tous les fuſils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaiſſeau & à nous.

La penſée leur en avoit été ſuggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux-là, & qui y font un commerce conſidérable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur portoit ombrage. Leur deſſein étoit en cela de mieux jouër leur perſonnage dans la ſuite, en faiſant connoître, que ce Vaiſſeau alloit être la cauſe de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aiſé de voir, que celui, qui l'avoit fait conſtruire, vouloit ſe rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit ſervir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outtaoüatz font des alliances enſemble pour s'oppoſer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui eſt leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, auſſi-bien que du poiſſon, qu'ils pren-

prennent. Ils en aſſaiſonnent leur *ſagamité*, qui eſt une eſpece de boüillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une eſpece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, lequel ils creuſent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut ſont appellez par nous les *Sauteurs*, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils ſubſiſtent par le moyen de la chaſſe des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelque Caſtors, & par la pêche, qu'ils font de ces poiſſons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en eſt fort difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y ſont élevez dès leur enfance. Ces Sauteurs ne ſement point de blé d'Inde, parce que le terroir, où ils habitent, n'y eſt pas propre. Les broüillards, qui ſont fort frequens ſur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent ſemer.

Miſſi-

Missilimakinak, & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cens Canots, afin d'abbreger leur chemin de plus de cinquante lieuës jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été vûë sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soûtenue par toutes les personnes bien intentionnées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déja donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outtaoüatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant dès

dès le printemps passé, étoient prévenus à son desavantage, & débauchez de son service. Une partie des marchandises, qu'on leur avoit mises en main, étoient dissipées. Bien loin d'avoir pousſé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre, qu'ils en avoient : le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plûtôt l'interêt du commerce, retarderent long-temps plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea, voyant l'approche de l'hyver, de partir sans attendre, que nôtre nombre fût complet.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxiéme de Septembre nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Isle située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieuës de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutoüatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoyez en traite les années précedentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extrême considération pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par ses

ſes Soldats. C'eſt une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Mais il ſurvint une tempête, qui dura quatre jours. Nôtre Vaiſſeau étoit mouillé à trente pas du bout de l'anſe. Ce Capitaine, qui croyoit que nôtre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec ſon Canot dans le Vaiſſeau. Il nous dit d'un ton réſolu, qu'il riſquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onontio Gouverneur du Canada, qui étoit ſon ami particulier. Cependant la tempête s'appaiſa, & nous fûmes délivrez du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de perſonne, réſolut de renvoyer nôtre Vaiſſeau à Niagara, chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ſes Créanciers. On y laiſſa pluſieurs marchandiſes, & des outils, qui étoient trop difficiles à

tranſ-

transporter. Nôtre Pilote avec cinq matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable, faisant leur Adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pû savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaisseau n'ait peri, on n'a pourtant jamais pû apprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant moüillé au Nord du Lac des Illinois le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'assûroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempêtes, qui s'y élevent ordinairement. Il mépriſa ces avis, & continua sa Navigation. Il ne consideroit pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent.

vent. A peine fût-il à un quart de lieuë de la côte, que ces Sauvages virent le Vaiſſeau agité d'une maniére extraordinaire ſans pouvoir reſiſter à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de vûë en fort peu de temps, & ils croyent, qu'il fût pouſſé contre quelque banc de ſable, où il eſt demeuré enſeveli. Nous apprîmes toutes ces choſes l'année ſuivante. Il eſt certain, que la perte de ce Vaiſſeau coute plus de cinquante ou ſoixante mille francs, tant en marchandiſes, outils, & pelleteries, qu'en hommes, agrets, & voitures du Canada juſques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroîtra incroyable à ceux, qui connoiſſent la foibleſſe de ces ſortes de bâtimens, & la peſanteur des ancres & des cables, dont on devoit donner onze francs de voiture pour chaque cent peſant. Cependant la choſe eſt telle, que je le dis. J'ai été témoin de tout.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutoüatamis juſques aux Miamis, de la Baye des Puans ſur le Lac des Illinois.

NOus partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduiſois le plus petit, chargé de cinq cens livres, avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne ſavoit point parer les vagues. Ainſi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une Forge avec toutes ſes fournitures, de Charpentiers, de Menuſiers, & de Scieurs de long, avec des armes, & des marchandiſes.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieuës de l'Iſle des Poutoüatamis. Au milieu de

E XXIII.

Canot pour con-
écouverte depuis
is jusques aux
Baye des Puans
llinois.

le 19. Septembre
hommes en quatre
nduisois le plus pe-
cens livres, avec un
lement venu d'Eu-
t point parer les va-
toute la peine de
bâtiment pendant
quatre Canots d'é-
ez d'une Forge avec
es, de Charpentiers,
Scieurs de long, avec
marchandises.
tre route au Sud vers
ignée de quatre lieuës
ouatamis. Au milieu
de

de la traverse, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nous-mêmes, qui achevions cette grande traverse pendant la nuit, qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres, afin de ne nous point écarter. L'eau entroit souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite anse de sable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce sejour nôtre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui servit d'assaisonnement à nos citroüilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

nous fûmes obligez de mettre pied à terre sur un rocher pélé, sur lequel nous essuyâmes la pluye & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. après la célébration de la Messe nous entrâmes assez avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un rocher couvert de broussailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citroüilles, qu'on avoit acheté des Poutoüatamis. Nous n'avions pû en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous espérions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutoüatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du Lac

ligez de mettre pied à
ocher pélé, ſur lequel
s la pluye & la neige pen-
s à l'abri de nos couver-
ions un petit feu, que
ons avec le bois, que les
menoient.

rès la célébration de la
trâmes aſſez avant dans la
e qu'un tourbillon de vent
e débarquer ſur la pointe
ouvert de broſſailles. Nous
s trois jours, & nous y
le reſte de nos vivres. Il
blé d'Inde, & en citroüil-
t acheté des Poutoüatamis.
ons pû en faire une plus
ſion, parce que nos Ca-
trop chargez, & que nous
en trouver ſur nôtre rou-

tîmes de là le premier d'O-
nous arrivâmes, après avoir
euës à jûn, près d'un au-
des Poutoüatamis. Ces Sau-
rurent tous ſur le bord du
Lac

Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à ſortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoit extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant, que ſes gens ne déſertaſſent, & que quelqu'un d'entr'eux ne diſſipât une partie des marchandiſes mal à propos, trouva bon de paſſer outre. Nous fûmes obligez de le ſuivre à trois lieuës au delà du Village de ces Barbares nonobſtant le danger, où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moyen de ſe ſauver que de ſe jetter à l'eau avec ſes trois Canoteurs. Ils enleverent tous enſemble ſon Canot avec ſa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois juſque par deſſus la tête.

Il vint enſuite recevoir le Canot, que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce métier. Je me jettai dans l'eau juſqu'à la ceinture, & nous enlevâmes ainſi nôtre petit bâtiment. Nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots, & parce que les vagues

forment en ſe briſant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croyent être en aſſûrance, ſont encore en quelque danger, parce que la vague donnant à terre impetueuſement ſe retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis ſur mes épaules nôtre bon Vieillard Récollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Réligieux ſe voyant hors de danger, ne laiſſa point, tout moüillé qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Enſuite il ſe poſta ſur une éminence, où il étoit difficile de nous ſurprendre, & on pouvoit s'y défendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya enſuite trois de ſes hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutoüatamis de l'Iſle nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs danſes,

danſes, & de toutes les autres cérémonies, dont ils ſe ſervent dans leurs feſtins, & dans leurs ſolemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Deſcription du Calumet.

IL faut avouer, que le Calumet eſt quelque choſe de fort myſterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en ſervent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'eſt dans le fond & à proprement parler qu'une grande pipe à fumer. Nos Européens en font très-peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lâche & effeminé, ils diſent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en eſt pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amerique. Ce

Calumet eſt une eſpece de grande pipe à fumer, qui eſt faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il reſſemble aſſez à un marteau d'armes. La tête en eſt bien polie, & le tuyau, long de deux pieds & demi, eſt une canne aſſez forte, ornée de plûmes de toutes ſortes de couleurs, avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes entre-laſſées de diverſes manieres. On y attache deux aîles, & cela eſt aſſez ſemblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambaſſadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne eſt fourée dans des cols de Huars, qui ſont des oiſeaux tachetez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canards branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoi que l'eau ſoit leur élement ordinaire. Ces canards ſont bigarrez de trois ou quatre couleurs differentes. Au reſte chaque Nation embellit le Calumet ſelon ſon uſage, & ſelon ſon inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le re-

repréſenter, ſert d'aſſûrance à tous ceux, qui vont chez les Alliez de ceux, qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambaſſade parmi les Sauvages, qu'on ne porte cette marque exterieure. C'eſt le Symbole de la paix. Tous ces Barbares ſont généralement perſuadez, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du Calumet. Toutes leurs entrepriſes de paix & de guerre, & leurs Cérémonies les plus conſidérables ſont ſeellées, & comme cachetées du Calumet. Ils y font ordinairement fumer du tabac exquis à ceux, avec qui ils ont conclu quelque affaire de conſequence. J'aurois peri pluſieurs fois dans ce voyage, ſi je ne me fuſſe ſervi du Calumet. C'eſt ce qu'on pourra voir dans la ſuite de cette Hiſtoire, où j'aurai à parler des monſtres que j'ai eus à vaincre, & des précipices, par où j'ai été obligé de paſſer dans cette Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet pour paſſeport, & leurs armes avec eux, arrivérent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieuës du débarquement. Ils n'y trouverent perſonne, parce que les Sauvages ayant remarqué au paſſage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en paſſant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuïs de leur Village. Ainſi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares, ſe chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabannes, & ils laiſſerent à la place des marchandiſes pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fuſils, d'arcs, de fléches, & de ces maſſues, qu'on appelle des Caſſe-têtes, vinrent près du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fuſils, de piſtolets, & de ſabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voyant qu'ils paroiſſoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchaſſent, de peur que quelques-uns de nos gens, qu'il feignit avoir

avoir envoyez à la chaſſe, ne les tuaſſent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit aſſeoir au bas de l'éminence, où nous étions poſtez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverſes choſes pour les amuſer, juſques à ce que nos trois hommes fuſſent revenus du Village. Nos gens paroiſſans peu de temps après, les Sauvages ſe leverent, & firent un grand cri de joye, dès qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils ſe mirent à danſer à leur maniere, & bien loin de ſe fâcher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoyerent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de paſſer la nuit ſous les armes afin d'éviter la ſurpriſe. Le jour ſuivant ſur les dix heures du matin les An-

ciens du Village arriverent avec leur Calumet de paix, & nous firent un très-bon regale de quelque chevreuils, qu'ils avoient tuez. Nous les remerciâmes par quelques préſens de haches, de couteaux, & de quelques maſſes de raſſades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurerent très-ſatisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près juſqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxiéme d'Octobre, & nous navigeâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux eſcarpez juſques dans le dit Lac, & on y trouvoit à peine place propre à débarquer. On étoit même obligé tous les

les ſoirs de grimper ſur le ſommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laiſſer pendant la nuit expoſez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes auſſi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & pluſieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes ſe miſſent dans l'eau juſqu'à la ceinture, & qu'ils tinſent le Canot debout à la vague, ſelon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, juſques à ce qu'il fût chargé. On attendoit enſuite, que les autres fuſſent chargez de la même maniere, & on avoit preſque toûjours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions aſſez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Récollet tomba pluſieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hya-

cinthe, que je conſervois prétieuſement. Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit ſous la cendre, ou boüilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramaſſoient ſouvent de petites ſenelles, & des fruits ſauvages, qu'ils mangeoient avec une extréme avidité. Pluſieurs en tomberent malades, & crurent que ces fruits les avoient empoiſonnez. Plus nous ſouffrions, plus il ſembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois ſouvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette diſette, celui qui a ſoin des moindres oiſeaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient ſur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces oiſeaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreüil fort gras, que les loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, loüant Dieu,

Dieu, qui nous avoit envoyé ce ſecours ſi à propos.

Nôtre petite flotte avançoit toûjours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau, & plus temperé.

Le ſéziéme d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chaſſe, & nôtre Chaſſeur Sauvage, qui étoit fort habile, tua des cerfs, & des chevreuils. Nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort graſſes, & enfin le dix-huitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, ſelon la coûtume, dans les bois, & dans les préries. On y trouva des raiſins mûrs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la groſſeur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abbatre les arbres, ſur leſquels les vignes rampent. Nous en fîmes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois. Nous le conſervions dans des gourdes, que nous mettions tous

les jours dans le ſable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Meſſe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois ſont remplis de vignes, qui y viennent d'elles-mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le degoût des viandes, que nous étions obligez de manger ſans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des piſtes d'hommes toutes fraiches. Cela nous obligea de nous tenir ſur nos gardes ſans faire aucun bruit. Nos gens obeïrent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant apperçu un ours, il ne pût s'empécher de lui tirer un coup de fuſil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chêne, ſur lequel il avoit grimpé, & le fit rouler enſuite de deſſus la montagne juſqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à ſix vingts Sauvages de la Nation des Outtoüagamis, qui demeurent vers l'extrémité de la Baye des Puans. Ils étoient cabannez

nez dans nôtre voiſinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces piſtes, qu'il avoit vûës. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Enſuite pour empêcher les ſurpriſes il mit une Sentinelle auprès de nos Canots, ſous leſquels on mettoit les marchandiſes pour les garentir de la pluye.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favoriſez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne ſe gliſſaſſent avec leur addreſſe ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, ſans que la Sentinelle y prît garde. Se couchans donc ſur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le juſte-au-corps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit deſſous, ce qu'ils ſe donnerent de main en main. Nôtre Sentinelle ayant ouï le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ſes armes. Les Sauvages étant ainſi découverts, leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit induë, & qu'on ne venoit ainſi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer ceux,

ceux, qui ſeroient endormis. Il repliqua, que le coup de fuſil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de ſa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui ſont leurs Ennemis, parce que leurs voiſins ne ſe ſervent point de pareilles armes à feu. Qu'ainſi ils s'étoient avancez à deſſein de les tuer : mais qu'ayant reconnû, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous viſiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'eſt le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puiſſent donner de leur affection.

Nous fîmes ſemblant de nous payer de ces raiſons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq ſeulement, parce que leur jeuneſſe étoit accoûtumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le ſouffrir. Quatre ou cinq vieillards s'étant approchez, nous les entretinmes juſqu'au

endormis. Il repli-
de fusil, qu'on avoit
oire à ceux de sa Na-
un parti d'Iroquois,
Ennemis, parce que
servent point de pa-
. Qu'ainsi ils s'étoient
de les tuer : mais qu'-
que c'étoient des Eu-
da, qu'ils regardoient
es, l'impatience, qu'ils
ir, les avoit empêchez
r pour nous visiter, &
nous dans nôtre Ca-
compliment ordinai-
& la plus grande mar-
ent donner de leur af-

emblant de nous payer
& on leur dit de s'ap-
bre de quatre ou cinq
ce que leur jeunesse é-
e à voler, & que les
oient pas d'humeur à le
re ou cinq vieillards s'é-
nous les entretinmes jus-
qu'au

qu'au jour, après quoi nous leur laissâ-
mes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos Charpentiers de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient été volez. Et parce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on résolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite éminence en forme de pres-qu'Isle, & essaya lui-même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut-il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un chasseur. Il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis-à-vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Pére Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Après avoir sû de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un Sauvage des plus considérables, il lui montra

tra de loin celui, qu'il tenoit déja prisonnier, & enſuite le renvoya à ſes gens pour leur dire, qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.

LA propoſition du Sieur de la Salle embaraſſa ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le juſte-au-corps du laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagés entr'eux. Ainſi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne ſachant par quel moyen ils pourroient delivrer leur Camarade, ils reſolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commencer l'at-

ta-

taque. La presqu'Isle, où nous étions logez, étoit separée du bois, où les Sauvages paroissoient, par une plaine de sable d'environ deux portées de fusil. On remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petis tertres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertes à demi roulées autour du bras gauche pour se couvrir contre les flêches des Sauvages. Il se mit à leur suite pour les soûtenir.

Ces Barbares voyant, que nos hommes s'approchoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écarterent, & se mirent à couvert d'un grand arbre, qui étoit sur le côteau. Cela n'empêcha pas, que leurs Capitaines ne demeurassent près de nous. Il n'y en avoit que sept ou huit, qui eussent des fusils. Les autres étoient seulement armez d'arcs & de flêches.

Nous étions trois Réligieux occupez alors à dire nôtre Office. Comme j'en avois

avois plus vû que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, comme je l'ai remarqué ci-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir, quelle figure nos gens faisoient sous les armes. J'en remarquai deux, qui étoient blémes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageai du mieux que je pus, & je remarquai, que leur pâleur ne les empéchoit pas de témoigner de la fierté & de la bravoure, aussi-bien que leur Chef. Je m'approchai ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voyant sans armes connurent bien, que je les abordois à dessein de mettre le holà, & pour être mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arracha de la tête, lui faisant connoître par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes, qui n'étoit soûtenu que par dix autres,

tres, contre ſix vingts Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès deſquels j'étois, me préſenterent le Calumet de paix. Enſuite s'étant approchez ſur l'aſſûrance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire ſans rien craindre, ils repréſenterent, qu'ils ne s'étoient portez à cette extrémité, qu'à cauſe de l'impoſſibilité, où ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été derobbé, dans l'état, où ils l'avoient pris: qu'ils étoient prêts de reſtituer ce qui étoit en ſon entier, & de payer le reſte. En même temps ils préſenterent quelques robbes de caſtor au Sieur de la Salle pour diſpoſer ſon eſprit à la paix. Ils s'excuſerent du peu de valeur de leur préſent ſur la ſaiſon trop avancée. On ſe contenta de leurs excuſes. Ils executerent ce qu'ils avoient promis. Ainſi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour ſuivant ſe paſſa en danſes, en feſtins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages ſe retournant du côté des Récollets, voilà, dit-

dit-il, des Robbes griſes, dont nous faiſons beaucoup d'état. Ils vont pieds nuds comme nous. Ils mépriſent les robbes de Caſtor, dont nous voulons leur faire préſent. Ils n'ont point d'armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & careſſent nos enfans. Ils leur donnent de la raſſade, & de petis couteaux ſans en tirer aucune récompenſe. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'eſt ainſi qu'ils appellent le Gouverneur Général, les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus prétieux pour nous venir viſiter, & pour demeurer avec nous. Toi, qui es Capitaine de ces gens, fais en ſorte qu'une de ces Robbes griſes demeure avec nous. Nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous le menerons à nôtre Village, après que nous aurons tué des taureaux ſauvages. Tu es maître de ces guerriers. Demeure auſſi avec nous. Ne vas point aux Illinois. Nous ſavons, qu'ils

qu'ils veulent maſſacrer tous les hommes de ta ſuite. Tu ne pourras pas reſiſter à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages ajoûta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brûlé, les avoit aſſûrez, que la guerre, que les Iroquois leur faiſoient, leur avoit été conſeillée par les Canadiens, qui haïſſoient les Illinois. Il dit encore pluſieurs choſes ſemblables, qui allarmerent tous nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages, que nous avions trouvé ſur la route, nous avoient dit à peu près les mêmes choſes. Cependant parce que nous ſavions, que toutes ces raiſons pouvoient leur avoir été ſuggerées par ceux, qui s'oppoſoient ſecretement à nôtre entrepriſe, & par la jalouſie même des Sauvages, à qui la valeur des Illinois étoit rédoutable, & qui appréhendoient, qu'ils ne devinſſent encore plus fiers, lors qu'ils auroient l'uſage des armes à feu par nôtre moyen, nous réſolûmes de continuer nôtre voyage en prenant toutes le

les précautions neceſſaires pour nôtre ſûreté.

Nous dîmes donc aux Outtoüagamis, que nous les remerciions des bons avis, qu'ils nous donnoient : que nous autres, qui étions des Eſprits, car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent, ils diſent, qu'ils ne ſont que des hommes, & que nous ſommes des Eſprits, ne craignions point les Illinois, & que nous ſaurions les ranger à la raiſon par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moyens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes ſur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez-vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous réjoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la riviere des Miamis, qui venant du Sud ſe jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort ſurpris de n'y trouver perſonne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, & que

laires pour nôtre

aux Outtoüagamis,
ions des bons avis,
nt : que nous au-
Eſprits, car c'eſt
ellent, ils diſent,
s hommes, & que
prits, ne craignions
t que nous ſaurions
n par amitié, ou par
s ne manquions pas
a.
ui étoit le 1. de No-
s embarquâmes ſur
& nous arrivâmes
ue nous avions don-
mmes, qui devoient
l'autre bord du mê-
à l'embouchure de
mis, qui venant du
e Lac des Illinois.
t ſurpris de n'y trou-
ce que nos gens, que
, avoient beaucoup
à faire que nous, &
que

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions réſolu de repréſenter au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous expoſer mal à propos, qu'ainſi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chès les Illinois. La raiſon en étoit, que dans cette ſaiſon ces peuples pour chaſſer plus commodément ſe ſeparent par Familles, ou par Tribus de deux ou trois cens perſonnes : que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre : que la chaſſe venant à manquer où nous étions, tout ſon monde couroit riſque de mourir de faim : que chès les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture ; & que nous ſubſiſterions mieux n'étant que quatorze hommes, que ſi nous étions trente-deux ; que ſi les rivieres venoient à ſe glacer, nous ne pourrions point tranſporter nos équipages pendant l'eſpace de cent lieuës.

Le Sieur de la Salle nous répondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit ſe faire connoître

ſans riſque à la premiere bande des Illinois, qu'il trouveroit à la chaſſe: qu'il les gagneroit par des careſſes & par des préſens: qu'on prendroit par ce moyen quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainſi on ſeroit en état de faire alliance avec tout le reſte de la Nation. Nous reconnûmes par ce diſcours, qu'il n'avoit que ſa volonté pour raiſon. Il ajoûta même à tout cela, que ſi tous ſes gens déſertoient, il demeureroit avec nôtre Chaſſeur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chaſſe trois Miſſionnaires Récollets.

Dans cette penſée il ſe ſervit de l'occaſion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient préſens, qu'il étoit réſolu d'attendre les autres, & afin de les amuſer par quelque occupation utile, il leur propoſa de faire un Fort, & une maiſon pour la ſûreté de nôtre Vaiſſeau, car nous ne ſavions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandiſes, qui devoient nous venir, & qu'en tout

tout cas il nous ſerviroit de retraite au beſoin.

CHAPITRE XXVII.

Conſtruction d'un Fort, & d'une Maiſon près de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette riviere des Miamis une éminence avec une eſpece de platte-forme au deſſus, le tout naturellement fortifié. Cette éminence étoit haute, & eſcarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la riviere, & de l'autre par une profonde ravine. L'on fit abbatre les arbres, dont elle étoit couverte. On nettoya toutes les broſſailles à deux portées de fuſil du côté du bois, & l'on commença enſuite une redoute de quarante pieds de long ſur quatre vingts de large. On la fortifia de poutres & de ſolives équarrées à l'épreuve du mouſ-

quet, posées l'une sur l'autre en travers. Nôtre dessein étoit de faire fraiser les deux faces, qui regardoient la riviere. Nous fîmes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt-cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que nôtre Sauvage chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y étoient attirez par la grande quantité de raisins, qui s'y trouvent de tous côtez: mais nos gens voyant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte, qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener: de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchât d'aller à la chasse du chevreüil

vreüil pour manger avec cette viande graſſe. Leur but pourtant en tout cela n'étoit que de déſerter.

Nous fimes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le ſervice Divin plus commodément. Le Pére Gabriel & moi préchions alternativement les jours de fêtes & de Dimanches, & nous choiſiſſions toûjours les ſujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la perſevérance.

Dès le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la riviere. Nous y avions marqué une batture de ſable, & pour donner le moyen à nôtre Vaiſſeau d'y entrer plus aiſément, au cas qu'il vint, on fit marquer le canal par deux grands mâts plantez des deux côtez de l'entrée avec de pavillons de peaux d'ours, & des baliſes tout du long. De plus on envoya deux de nos hommes à Miſſilimakinak bien inſtruits de tout pour ſervir de guide au Vaiſſeau.

Le vingtiéme de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots chargez

gez de pluſieurs cerfs. Cela remit un peu l'eſprit démonté de nos ouvriers: mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laiſſé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaiſſeau n'avoit pas moüillé à Miſſilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez ſur les côtes du Lac. Ils ajoûterent, qu'ils n'avoient point vû non plus les deux hommes, qu'on avoit envoyez à Miſſilimakinak. Le Sieur de la Salle craignit donc avec raiſon que ſon Vaiſſeau n'eût fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voyant paroître perſonne après une ſi longue attente, il réſolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déja de fermer la riviere: mais elles ſe fondirent à la premiere petite pluye qui tomba. Il

cerfs. Cela remit un
onté de nos ouvriers:
ne nous amenoit que
hommes, & qu'il a-
es en liberté de l'autre
Illinois à trois journées
er, cela donna de l'in-
r de la Salle.
x venus nous dirent,
u n'avoit pas moüil-
nak, & qu'ils n'en a-
cune nouvelle des Sau-
oient rencontrez sur les
ls ajoûterent, qu'ils n'a-
non plus les deux hom-
it envoyez à Miſſilima-
ur de la Salle craignit
n que son Vaiſſeau n'eût
Cependant il fit conti-
ommencé au Fort, qu'on
liamis, & ne voyant pa-
après une si longue at-
de partir de peur d'être
glaces. Elles commen-
fermer la riviere: mais
nt à la premiere petite
pa. Il

Il nous fallut pourtant attendre le reſte de nôtre monde, que le Sieur de Tonti avoit laiſſé derriere. Afin même de reparer la faute, qu'il avoit faite, il retourna sur ſes pas pour les chercher, afin de les obliger de nous venir réjoindre inceſſamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & reſiſter au gros vent contre l'opinion du Sieur d'Autrai, & de ſon autre Canoteur: mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par l'accident, que nous avons rapporté ci-devant, il ne pouvoit ſoûlager les deux hommes. De ſorte que les vagues les firent embarder, & les jetterent côte à travers ſur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fuſils, & leur petit équipage. Cela les obligea de venir nous réjoindre, & par bonheur le reſte de nos hommes arriva peu de temps après eux, à la réſerve de deux, dont on ſe défioit le plus, & qu'on croyoit avoir déſerté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

NOus nous embarquâmes le troiſiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Miſſionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la riviere des Miamis, que nous avions déja viſitée. Nous fimes nôtre route au Sud-Eſt pendant près de vingt-cinq lieuës, & nous ne pûmes reconnoître le portage, que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la ſource de la riviere des Illinois. Cette riviere ſe jette, & perd ſon nom dans le fleuve Meſchaſipi, qui dans le langage des Illinois ſignifie *la grande Riviere.*

Nous étions donc montez trop haut avec nos Canots dans cette riviere des Mia-

Miamis ſans reconnoître le lieu, où nous devions aller par terre pour prendre la ſource de cette riviere, qui ſe rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter, afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre, & parce qu'il ne revenoit point, nous ne ſavions quelle réſolution prendre. Cela m'obligea de prendre deux de nos hommes les plus gaillards, d'entrer avant dans le bois, & de décharger leurs fuſils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la riviere pour tâcher de le trouver. Tout cela pourtant inutilement. La nuit les obligea de revenir ſur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la riviere : mais nous ne le trouvâmes point. Enfin ſur les quatre heures après midi nous l'apperçûmes de loin, ayant les mains & le viſage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attiſé pendant la nuit, qui avoit

été fort froide. Il avoit à ſa ceinture deux animaux de la groſſeur des rats muſquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui ſembloient être une eſpece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, ſans que ces petites bêtes priſſent la fuite. Elles ſe pendent ordinairement par la queuë à des branches d'arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chére, parce qu'elles étoient fort graſſes.

Il nous dit, que les marais, qu'il avoit trouvez dans ſon chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de ſorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pû arriver au bord de la riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fuſil pour nous avertir. Mais perſonne n'ayant répondu, il avoit crû, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc ſon chemin en remontant le long de la riviere.

Ayant marché de cette ſorte plus de trois heures, il vit du feu ſur un tertre, ſur le

lequel il monta bruſquement, & après avoir appellé deux ou trois fois : mais au lieu de nous trouver endormis, comme il ſe l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des broſſailles, & ſous un chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché ſur des herbes ſéches, & qui en étoit ſorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit ſans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuſcade pour ſurprendre, & pour tuer quelqu'un de ſes Ennemis le long de la riviere. Il l'appella en deux ou trois langues differentes, & enfin pour faire connoître qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit ſe coucher en ſa place. Il renouvella le feu, & après s'être bien chauffé il crût, que pour l'empécher d'être ſurpris, il devoit abbattre autour de lui quantité de broſſailles, qui venant à tomber parmi celles qui reſtoient debout, embarraſſeroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui ſans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit en

ſuite le feu, & s'endormit, quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pére Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter ſon monde, comme il avoit fait, & nous lui repréſentâmes le plus fortement, que nous pûmes, que tout le bonheur de nôtre entrepriſe dependoit uniquement de ſa préſence.

Nôtre Sauvage étoit reſté derriere pour chaſſer. Ne nous trouvant point au portage, que nous avions paſſé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit décendre la riviere. On l'envoya avec tous nos Canoteurs, & je reſtai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu ſe prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'étoit compoſée que de nattes de joncs. Nous y euſſions tous été brûlez, ſi je n'avois renverſé fort promptement la natte, qui ſervoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Pére Gabriel avoit fait pluſieurs croix ſur les arbres pour

pour nous le faire connoître plus aiſément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux ſauvages, pluſieurs carcaſſes de ces animaux monſtrueux & quelques Canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour paſſer la riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit eſt ſitué au bord d'une grande campagne, à l'extrémité de laquelle du côté du Couchant il y a un Village de Miamis Maſcoutens, & Oiatinons, ramaſſez enſemble. La riviere des Illinois a ſa ſource dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, ſur leſquelles on peut à peine marcher. La ſource de cette riviere n'eſt éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis. Ainſi nous tranſportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin, que l'on baliſa pour la facilité de ceux, qui viendroient après nous. Nous laiſſâmes au portage de la riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit conſtruit à ſon embou-

chure, des lettres, qui étoient attachées au paſſage ſur des arbres pour ſervir d'inſtruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaiſſeau au nombre de vingt-cinq perſonnes.

CHAPITRE XXIX.

Deſcription de nôtre embarquement à la ſource de la Riviere des Illinois

LA ſource de cette riviere, comme nous venons de le dire, eſt au milieu de pluſieurs terres tremblantes, ſur leſquelles à peine peut-on marcher. Cette riviere eſt navigable à cent pas de ſa ſource pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle ſorte en très-peu de temps, qu'elle eſt preſque auſſi large & auſſi profonde, que la Sambre & la Meuſe. Elle a ſon cours au travers de pluſieurs vaſtes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule aſſez

ſez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entiere, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës en droite ligne. On ne voyoit de toutes parts, tant que la vûë pouvoit s'étendre, que des marais pleins de joncs & d'aunes. Nous n'euſſions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin ſans quelques mottes de terres glacées, ſur leſquelles nous faiſions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chaſſe après avoir traverſé tous ces marais, comme nous l'avions eſpéré. Ce ne ſont que de grandes campagnes découvertes, dans leſquelles il ne croît que de grandes herbes, qui ſont ſéches ordinairement dans la ſaiſon, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chaſſant aux bœufs ou taureaux ſauvages. Quelque diligence, que nos gens apportaſſent pour tuer des bêtes fauves, nos chaſſeurs n'attraperent rien pendant plus de ſoixante lieuës. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreüil, quelques cignes,

cignes, & deux outardes pour la ſubſiſtence de trente ou trente-deux perſonnes. Si nos Canoteurs l'eſſent pû, ils auroient infailliblement déſerté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de ſe joindre aux Sauvages, que nous voyions dans les campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vâches ſauvages.

Ces animaux y ſont ordinairement en grand nombre. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de reconnoître par la quantité de cornes & de carcaſſes de ces bêtes, que nous voyions de tous côtez. Les Miamis les chaſſent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route ſur cette riviere des Illinois pendant tout le reſte du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en Canot d'écorce depuis la ſource de cette riviere pendant ſix vingts, ou cent trente lieuës, à compter depuis le Lac, qu'on appelle auſſi des Illinois, nous arrivâmes enfin ſur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois. Pen-

Pendant le temps de nôtre dernier debarquement, ſur le bord de cette riviere, lequel fût aſſez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau ſauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes ſéches de toutes les préries de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées. Ainſi quelque ſoin que l'on prît de la chaſſe, nous ne ſubſiſtâmes que par une pure providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau ſauvage monſtrueux embourbé ſur le bord de la riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Deſcription de la Chaſſe, que les peuples de ces Pays-là font, des taureaux, & des vâches ſauvages, de la groſſeur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paiſſent avec d'autres bêtes fauves.

LORSque les Sauvages voyent un troupeau de ces bœufs, ou taureaux, ils s'aſſemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes ſéches à l'entour de ces bêtes, à la réſerve de quelques paſſages, qu'ils laiſſent exprès. C'eſt dans ces lieux, où ils ſe poſtent avec leurs arcs, & leurs flêches. Ces animaux, qui veulent éviter le feu, ſont forcez de paſſer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abbattent par fois juſques à cent ou

ſix

ſix vingts en un jour. Ils en font la diſtribution ſelon le nombre & le beſoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du maſſacre de tant d'animaux, vont avertir leurs femmes d'aller querir ces viandes. Elles ſe rendent ſur les lieux, & chargent ſur leurs dos juſques à deux ou trois cens livres peſant, & jettent encore leurs enfans par deſſus tout le fardeau, qui ne paroît pas plus les charger que les armes de nos ſoldats.

Ces bœufs ou taureaux ſauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes ſont preſque toutes noires, beaucoup plus groſſes, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux, qu'on voit en Europe. Leur tête eſt d'une groſſeur monſtrueuſe. Ils ont le col fort court, mais fort gros, & quelquefois de ſix pans de largeur. Ils ont une boſſe, ou petite élevation entre les deux épaules. Leurs jambes ſont groſſes & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont

ſur

ſur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent ſur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux eſt fort ſucculente. Ils ſont fort gras en Automne, parce qu'ils paiſſent pendant tout l'Eté dans des préries, où l'herbe leur monte juſqu'au cou. Ces vaſtes pays ſont ſi pleins de préries, qu'il ſemble que ce ſoit l'élement des taureaux ſauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'eſpace en eſpace & aſſez près les uns des autres des bois, où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées ſelon le changement des ſaiſons, & ſelon la diverſité des Climats. Quand ils ſont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à ſentir les approches de l'hyver, ils paſſent aux terres du Sud. Ils ſe ſuivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainſi par fois pendant une lieuë de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils ont

e les cornes des crins
ombent ſur les yeux,
affreux.
s animaux eſt fort ſuc-
fort gras en Autom-
paiſſent pendant tout
éries, où l'herbe leur
cou. Ces vaſtes pays
préries, qu'il ſemble
ent des taureaux ſau-
des bêtes fauves. On
en eſpace & aſſez près
es des bois, où ces a-
ent pour ruminer, &
couvert de l'ardeur du

changent de contrées
nent des ſaiſons, & ſe-
des Climats. Quand ils
ys du Nord, & qu'ils
ſentir les approches de
ſent aux terres du Sud.
dinairement l'un l'autre,
nſi par fois pendant une
n. Ils s'arrêtent tous au
, & la place, où ils
ont

ont couché, eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangé bien des fois. Ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en feroit venir dans ces pays. Les chemins, par où ces bêtes ont paſſé, ſont frayez comme nos grands chemins d'Europe. On n'y voit point d'herbe. Ils paſſent à la nage les fleuves & les rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les vâches ſauvages vont dans les Iſles pour y faire leurs veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux ſont aſſez grands pour courir après leurs méres, les loups n'oſent s'en approcher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoyance dans leur chaſſe, c'eſt que pour ne point déchaſſer ces animaux de leurs contrées, ils ne pourſuivent ordinairement que ceux, qu'ils ont bleſſez à coups de fléches. Pour les autres ils s'échappent à la fuite, & on les laiſſe aller en liberté

de

de peur de les effaroucher. Au reſte quoi que les Sauvages de ces vaſtes Continens ſoient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux ſauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque deſtruction qu'on en faſſe à une fois, il en revient encore davantage l'année ſuivante dans la ſaiſon ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuſeau la laine de ces bœufs, & en font des ſacs pour porter la viande boucannée, ou ſéchée au ſoleil. Elles la conſervent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de ſel, elles la préparent pourtant ſi bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainſi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraichement. Nous buvions le boüillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en ſervions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'eſt la boiſſon ordinaire de tout le peuple

ple de l'Amerique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs ſauvages peſent ordinairement cent ou ſix vingts livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui eſt le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la paſſent avec de la cervelle de toutes ſortes d'animaux, & par ce moyen ils la rendent ſouple comme nos peaux de chamois paſſées en huile. Ils la peignent de diverſes couleurs, & la garniſſent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robbes pour s'en ſervir de parade dans les feſtins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulierement pendant la nuit. Leurs robbes, qui ſont couvertes de laine friſée, paroiſſent tout-à-fait agréables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petis veaux ſuivent le chaſſeur, & leur vont lêcher la main ou le doigt. Ces Barbares en amenent par fois à leurs enfans : mais après qu'ils s'en ſont divertis, ils leur caſſent la tête pour

pour les manger. Ils conſervent les ongles de tous ces petis animaux, & les font ſécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les ſecoüent ſelon la diverſité des poſtures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui danſent. Cette machine a quelque choſe d'approchant des tambours de Baſque.

On pourroit facilement apprivoiſer ces petis animaux, & s'en ſervir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux ſauvages ſubſiſtent dans toutes les ſaiſons de l'année. Quand ils ſont ſurpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui ſont dans un climat plus chaud, & que la terre eſt toute couverte de neige, ils ont l'addreſſe de renverſer la neige, & de brouter l'herbe, qui eſt deſſous. On les entend meugler, mais non pas ſi communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux ſauvages ont le corps, & ſur-tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe. Cette grande maſſe de chair ne

les

les empêche pourtant pas d'aller fort vîte. Il y a peu de Sauvages, quoi qu'ils ſoient fort légers & fort vites, qui les puiſſe atteindre à la courſe. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont bleſſez, & ſur-tout lors qu'ils ſont en chaleur, & qu'un homme ſeul les pourſuit. On en voit ſouvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines, comme je l'ai remarqué dans la Deſcription de la Loüiſiane. On y voit des cerfs, des chevreuils, des caſtors, & les loutres y ſont communes. On y trouve auſſi des outardes, qui ont le goût de toutes ſortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuſe de pelicans, qui ont des becs monſtrueux, & beaucoup d'autres oiſeaux de differentes eſpeces, qui y ſont en très-grand nombre.

La pêche y eſt très-abondante dans les rivieres, & la terre y eſt extraordinairement fertile. Ce ſont des prés-

res ſans bornes, mélées de Forêts de haute futaye, où il y a de toutes ſortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus ſolides, & plus condenſez que ceux de Canada. Les arbres y ſont d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y conſtruire des vaiſſeaux, qu'on pourroit faire ſur les lieux, & amener enſuite des bois, qui ſerviroient de leſt aux navires, pour la conſtruction des vaiſſeaux de l'Europe. Cela ſeroit d'une très-grande épargne, & donneroit aux arbres le temps de recroître dans les Forêts de l'Europe, qui ſont fort épuiſées.

On voit dans ces Forêts pluſieurs ſortes d'arbres fruitiers, & des vignes ſauvages, qui produiſent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, leſquelles meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve auſſi des campagnes de très-bon chanvre, qui y croît naturellement

ment de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais, que nous en avons fait chès les Illinois, & chès les Issati, on est persuadé, que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plûpart sont navigables. On n'y est presque point incommodé des Maringoüins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde année independemment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amerique. Les boucanniers Flibustiers, & d'autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon, d'ardoiſe, & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger, qu'il y en a des mines, & peut-être en trouveroit-on d'autres metaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déja trouvé chès les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Deſcription de nôtre arrivée chès les Illinois, peuple fort nombreux, par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.

L'ETYMOLOGIE de ce mot *Illinois* vient, ſelon que nous l'avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation ſignifie *un homme fait* ou *achevé*, de même que le mot *Alleman* veut dire *tout homme*, comme ſi on vou-

vouloit ſignifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation qu'ils ſoient.

Le plus grand Village des Illinois eſt compoſé de quatre ou cinq cens Cabannes, chacune de cinq ou ſix feux. Ces Villages ſont ſituez dans une plaine un peu marécageuſe à quarante degrez de latitude ſur la rive droite d'une riviere auſſi large que la Meuſe l'eſt devant Namur. Leurs Cabannes ſont faites comme de longs berceaux. Elles ſont couvertes de nattes de joncs plats, ſi bien couſues, qu'elles ſont impénetrables au vent, à la neige, & à la pluye. Chaque Cabanne a cinq ou ſix feux, comme je viens de le dire, & chaque feu une ou deux familles. Tous ceux, qui y habitent, vivent enſemble en bonne intelligence.

C'eſt la coûtume de ce peuple, dès qu'on a fait la récolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux ſous terre, afin de le conſerver pour l'Eté, que la viande ſe corrompt aiſément. Après cela

ils s'en vont au loin paſſer l'hyver à la chaſſe des Bœufs ou Taureaux ſauvages, & des Caſtors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette proviſion de blé d'Inde leur eſt extrémément prétieuſe. On ne ſauroit leur faire un plus grand déplaiſir, que d'y toucher pendant leur abſence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions prévû, parce que les Sauvages étoient allez à la chaſſe en divers endroits ſelon leur coûtume. Leur abſence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient : cependant nous n'oſions prendre de leur blé d'Inde dans ces foſſes, où ils l'enferment pour le conſerver, afin de s'en ſervir à leur retour de la chaſſe pour ſemer leurs terres, & pour ſubſiſter juſqu'à une autre récolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penſer à décendre plus bas ſans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuyr toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle reſolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares

bares dans l'eſperance de les appaiſer par quelque préſent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle proviſion le même jour, & nous décendîmes durant quatre jours ſur la même Riviere, qui coule au Sud-quart-Sud-Oüeſt.

Le premier jour de Janvier 1680. immediatement après la Meſſe, ſouhaitant une hûreuſe Année au Sieur de la Salle, & à tout nôtre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priai tous nos mécontens de s'armer de patience, leur repréſentant, que Dieu pourvoiroit à tous nos beſoins, & que vivans en bonne union, il nous ſuſciteroit des moyens propres à nous faire ſubſiſter. Nous embraſſâmes tous nos hommes l'un après l'autre, le Pére Gabriel, le Pére Zenobe & moi de la maniere la plus tendre & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à pourſuivre avec ardeur cette importante Découverte, que nous avions ſi bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an

nous traverſâmes un petit lac, long d'environ ſept lieuës, & large d'une, nommé *Pimiteoui*, ce qui ſignifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes graſſes. Le Sieur de la Salle jugea par l'Aſtrolabe, qu'il étoit à trente-trois degrez quarante-cinq minutes. Ce Lac eſt fort remarquable, en ce que la riviere des Illinois étant glacée juſque là, ce qui ne dure que quatre ou cinq ſemaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'eſt jamais depuis cet endroit juſqu'à ſon embouchure dans Meſchaſipi. La Navigation y eſt interrompuë en certains endroits à cauſe de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit aſſûré nos gens, que les Illinois avoient été prévenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux côtez de la riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vîte qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ſes Canots de front, de

de ſorte qu'ils occupoient toute la largeur de la riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords ſe trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonti, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demi-portée de piſtolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite flotte, furent ſurpris de la voir. Les uns coururent aux armes, & les autres prirent la fuite avec un extréme deſordre. Le Sieur de la Salle avoit un Calumet de paix: mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétaſſent à foibleſſe. Comme on fut bien-tôt ſi près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes, que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laiſſâmes emporter par le courant tous de front, parce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant diſperſez coururent aux armes; mais avec tant de confuſion, qu'avant qu'ils ſe

fuſſent reconnûs, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y ſauta le premier. L'on pouvoit défaire les Sauvages dans le deſordre, où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas nôtre deſſein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de ſe r'aſſûrer.

Ces Barbares intimidez de cette action ſi hardie, préſentérent auſſi-tôt le Calumet de paix, quoi qu'ils fuſſent pluſieurs milliers d'hommes. Nos gens leurs préſentérent le leur en même tems, & leur terreur ſe changeant en joye, nous leur fîmes connoître, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoyerent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pére Zenobe, & prenant leurs enfans par la main pour les r'aſſûrer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendreſſe poſſible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabannes. Nous avions compaſſion de ces pauvres Ames, qui ne ſe perdent que parce qu'ils ne con-

connoiſſent point Dieu, faute de Miſſionnaires, qui les inſtruiſent.

La joye des uns & des autres fut auſſi grande, que leur apprehenſion avoit été forte: celle de quelques-uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux, où ils s'étoient ſauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chès eux que pour leur faire connoître le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs Ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoiſſance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande ſuite de voix, qui nous paroiſſoit ſortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui ſont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en répetant ces mots, *Tapatoui-Nika*, c'eſt-à-dire, en leur langue, *Voila qui eſt bien, mon Frere, mon Ami, Tu as l'eſprit bien fait d'avoir eu cette penſée.* En même temps ils nous froterent les jambes juſques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'ours, & de la

graisse de taureaux sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec des amitiez tout-à-fait extraordinaires.

Aussi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un présent de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit; qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajoûta, qu'il savoit, combien le blé d'Inde leur étoit necessaire; que cependant la necessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots: qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin. Que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit

étoit libre de le reprendre, mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres neceſſaires pour ſa ſubſiſtence & pour celle de ſes gens, il s'en iroit chès leurs voiſins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laiſſeroit le Forgeron, qu'il avoit amené pour racommoder leurs haches, & tous les autres inſtrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous fimes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette alliance, que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre pluſieurs précautions neceſſaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens, nommé Monſo, nous vint traverſer le ſoir même de nôtre arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoyé par d'autres que par ceux de ſa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis, & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, des couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choiſi

pour cette Ambaſſade plûtôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, diſant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un broüillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chès eux, que pour devancer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens, qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des préſens de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur déſigna.

Ce Conſeil ſe tint la nuit, que les Sauvages choiſiſſent ordinairement pour traiter de leurs affaires ſecretes. Cet Ambaſſadeur ſe retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & défiance, & paroiſſoient même machiner quelque choſe contre nous. Cela nous fit beaucoup de pei-

ne ;

ne : mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des préſens, apprit de lui le ſujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de diſſiper adroitement leurs ſoupçons.

Non ſeulement donc nous trouvâmes les moyens de r'aſſûrer cette Nation: mais dans la ſuite nous deſabuſâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui ſubſiſta pendant tout le temps, que nous fûmes ſur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui ſe paſſa entre les Illinois & nous, juſques à la conſtruction d'un Fort.

PEndant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanapé, frere de Chaſſagoüaſſe le plus con-

conſidérable des Capitaines Illinois, lequel étoit abſent, nous invita tous à un feſtin. Lors que tout le monde fût aſſis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un diſcours bien different de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chére, que pour nous guérir l'eſprit de la fantaiſie, que nous avions de décendre Meſchaſipi, c'eſt-à-dire, *la grande Riviere*, juſques à la mer. Il aſſûroit, que perſonne ne l'avoit entrepris ſans y perir : que ſes bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient ſans doute par leur nombre, quelque valeur, & quelques armes, que nous puſſions avoir : que ce fleuve étoit plein de Monſtres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens : que ſuppoſé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre abſolument inévitable. C'eſt, que le bas de Meſchaſipi étoit plein de ſauts, & de

& de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir ſans reſſource : que tous ces rapides, & ces précipices abboutiſſoient à un gouffre, où cette riviere ſe perdoit ſous terre, ſans qu'on ſût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonſtances, & prononça ſon diſcours ſi ſerieuſement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoûtumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehenſion ſur leurs viſages, qui paroiſſoient tout effrayez. Mais comme ce n'eſt pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faiſant nous euſſions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laiſſâmes paiſiblement achever ſon diſcours, après quoi nous lui répondîmes ſans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous donnoit,

noit, & que nous acquerrions d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter: que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes, & de nos Chefs: qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde: que nous nous estimerions hûreux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui, qui nous avoit envoyez, jusques au bout de la terre: que nous croïons, que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quiter sa Nation: qu'il se pouvoit faire, que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins: que nos desseins étoient pleins de sincerité, & qui si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquietude, afin que nous pussions les satisfaire: qu'autrement nous aurions lieu de croire, que l'amitié, qu'ils nous témoignoient à nôtre arrivée, n'étoit qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de diſſimulation. Nikanapé demeura ſans repartie, & nous préſentant à manger il changea de diſcours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien inſtruit reprit la parole, & dit à ceux, qui étoient préſens, que nous n'étions pas ſurpris, que leurs voiſins devinſent jaloux des commoditez, qu'ils recevoient du commérce, qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fiſſent des rapports à nôtre desavantage. Mais qu'ils s'étonnoit, de ce qu'ils y donnoient créance ſi facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la vérité, puis que nous leur avions communiqué franchement & ſincerement tous nos deſſeins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajoût-a-t-il en s'addreſſant à Nikanapé, lors que Monſo vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Eſpions des Iroquois. Les préſens, qu'il vous a faits pour vous perſuader ſes menſonges, ſont encore cachez dans cette cabanne.

Pour-

Pourquoi a-t-il pris la fuite auſſi tôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne ſe montroit-il pas de jour, s'il n'avoit que des véritez à dire ? N'as-tu pas vû, qu'à nôtre arrivée nous avons pû tuer tes neveux, & que dans la confuſion, où ils étoient, nous euſſions pû faire ſeuls, ce qu'on te veut perſuader, que nous executerions avec l'aſſiſtance des Iroquois, après que nous nous ſerons établis chès toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation ? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui ſont ici avec moi, ne pourroient-ils pas vous égorger tous tant que vous étes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens ſont à la chaſſe ? Ne ſais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont ſouvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainſi nous n'aurions pas beſoin de leur ſecours, ſi nous avions deſſein de te faire la guerre?

Mais pour te guérir entierement l'eſprit, cours après cet impoſteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous con-

connoît-il, lui, qui ne nous a jamais vûs? Comment peut-il ſavoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoît auſſi peu que nous? Regarde nôtre équipage : ce ne ſont que des outils & des marchandiſes, qui ne nous peuvent ſervir qu'à faire du bien, & qui ne ſont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce diſcours les émut, & les obligea de faire courir après Monſo pour le ramener: mais la neige, qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les piſtes, empêcha, qu'on ne le pût joindre. Cependant nos gens, qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout-à-fait guéris de leurs craintes mal fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, ſans leſquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs à Miſſilimakinak, s'enfuïrent la nuit ſuivante, & enlevérent ce qu'ils crurent leur devoir être neceſſaire. En quoi il eſt vrai de dire, qu'ils s'expoſerent à un

à un danger de perir, beaucoup plus certain que celui, qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voyant, que ces ſix Deſerteurs n'avoient laiſſé dans leur Cabanne qu'un ſeul homme, qui leur étoit ſuſpect, commanda au reſte de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet, que cette deſertion pourroit produire dans l'eſprit des Illinois, de dire, que leurs Camarades étoient partis ſans ſon ordre, & qu'il auroit bien pû les faire pourſuivre, & les punir pour en faire un exemple : mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidélité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fidéles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extrémitez par la crainte des dangers, que Nikanapé leur avoit fauſſement exaggerez : nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux, qui l'accompagneroient volontairement : qu'il leur donnoit parole de laiſſer aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada,

nada, où ils pourroient aller en Canot ſans courir aucun riſque : qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeſte de la vie, & qu'une retraite ſemblable les couvriroit d'une éternelle confuſion de l'avoir lâchement abandonné par une conſpiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils ſeroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tâcha ainſi de r'aſſûrer ſes gens. Cependant il connoiſſoit leur inconſtance. Diſſimulant donc le chagrin, qu'il avoit de leur peu de courage, il reſolut de les éloigner des Sauvages, afin de couper le chemin à de nouvelles ſubornations. Mais afin de les y faire conſentir ſans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout-à-fait en ſûreté parmi les Illinois : que d'ailleurs un pareil ſejour les expoſoit aux attaques des Iroquois, que peut-être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur reſiſter : que ſelon toutes les apparences ils s'en fuïroient au premier choc : que les Iroquois

quois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vîte qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remede, qui étoit de se fortifier dans quelque poste facile à défendre: qu'il y en avoit un de cette sorte près du Village; où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empécheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagerent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela, distante de quatre journées du grand Village des Illinois, en décendant vers le fleuve Meschasipi.

CHA-

les attraper, parce
urent beaucoup plus
échargeroient leur fu-
e nôtre petit nombre
e faire tête à ces Bar-
voit qu'un seul reme-
se fortifier dans quel-
à défendre: qu'il y en
forte près du Village;
ouvert des insultes des
attaque de ces autres
us ne pourrions pas y
ue cela même les em-
s attaquer.
plusieurs autres sem-
eur deduisis, les per-
s engagerent à entre-
e grace la construction
hoisir une place pro-
nte de quatre journées
e des Illinois, en décen-
e Meschasipi.

CHA-

CHAPITRE XXXIII.

Réflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion.

IL est bon d'observer ici, qu'il y a des Miamis situez au Sud-Oüest du fond du Lac des Illinois. Ils habitent sur le bord d'une riviere assez belle, qui est environ à quinze lieuës dans les terres à quarante & un degré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outoüagamis demeurent environ à quarante-trois degrez de latitude sur le bord de la riviere appellée Melleoki, qui se décharge assez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüest on trouve les Kikapous, & les Ainoves, qui ont deux Villages. A l'Oüest de ces derniers, au haut de la riviere de Chécagoumenapt, il y a un autre Villa-

ge d'Illinois Caſcaſchia, ſitué à l'Oüeſt du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüeſt environ le 41. degré de latitude. Les Authoutantas, & Maskoutens Nadoüeſſiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Meſchaſipi. C'eſt du côté de l'Oüeſt au deſſus de la Riviere des Illinois vis-à-vis de l'embouchure de Oüisconſin, il y a une autre Riviere, qui ſe décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la ſuite de pluſieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & ſur-tout les Illinois, font leurs Cabannes de nattes de joncs plats, & doublées, leſquelles ſont conſues enſemble. Ils ſont de grande ſtature, forts & robuſtes, adroits à l'arc & à la fléche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils ſont errans, pareſſeux, craintifs, libertins, & preſque ſans reſpet pour leurs Chefs. Ils ſont coleres, & grands larrons.

Leurs

Leurs Villages ne ſont fermez d'aucunes paliſſades, parce qu'ils n'ont pas aſſez de cœur pour les défendre. Ils fuïent à la prémiere nouvelle, qu'ils apprennent de l'armée Ennemie. La bonté & la fertilité de leurs campagnes leur fourniſſent tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils n'ont l'uſage des inſtrumens & des armes de fer, que depuis que nous y avons été. Outre l'arc & la fléche ils ſe ſervent encore en guerre d'une eſpece de demi-pique, & de maſſuë de bois.

Les Hermaphrodites ſont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement pluſieurs femmes, & prennent ſouvent toutes les Sœurs, diſans qu'elles s'accordent mieux que des étrangeres. Cependant ils en ſont ſi jaloux, qu'ils leur coupent le nez ſur le moindre ſoupçon. Ils ſont impudiques juſqu'à tomber dans le péché qui eſt contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les employent à cet abominable uſage: ces garçons ne s'occupent qu'aux ou-

ouvrages des femmes, & ne se mêlent ni de la chasse, ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Réligion. Au reste ils sont grands joüeurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ai pû connoître dans l'Amerique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guérir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assûré, que celui du Thériaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frotez de ces herbes, ils se joüent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nuds en Eté, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de souliers, qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez piquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps. Mais ils

ils s'en garantiſſent par le moyen des peaux de bêtes ſauvages, qu'ils paſſent, & qu'ils peignent fort proprement, & dont ils ſe font des couvertures, & une eſpece de robbes.

Pour ce qui eſt des converſions, qu'on peut faire de ces gens-là touchant l'Evangile, on ne ſauroit faire aucun fonds ſur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique, ſont fort peu diſpoſez aux lumieres de la foi, parce qu'ils ſont brutaux & ſtupides, & que leurs mœurs ſont extrémement corrompues, & oppoſées au Chriſtianiſme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos véritez. J'en ai trouvé quelques-uns, qui étoient d'une humeur aſſez docile. Le Pére Zenobe a baptizé quelques enfans moribons parmi ces Barbares, & deux ou trois perſonnes mourantes, qui lui témoignerent quelque diſpoſition pour cela. Ces peuples ſe ſeroient laiſſé baptiſer, comme on eût voulu, mais ſans aucune inſtruction préalable, & ſans aucune connoiſſance de la nature & de l'efficace

ce du Sacrement, parce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux véritez, qu'on leur préche.

Le Pére Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crût, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moyen il s'assûreroit de la validité de leur baptême; mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chassagoüache, qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par consequent il étoit *duplo filius gehennæ*. Car ce malhûreux ayant profané son baptême par les crimes infames, ausquels il s'abandonna dans la suite, meritoit sans doute d'être châtié doublement dans l'autre vie.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

Conſtruction d'un Fort, que nous fîmes bâtir ſur la Riviere des Illinois, nommé Chécagou *par ces Barbares, & par nous le* Fort de Crevecœur, *enſemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour décendre à la mer.*

IL faut remarquer ici, que quelque hyver qu'il faſſe dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il ſurvint un grand dégel, qui rendit la Riviere libre au deſſous du Village, où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une eſpece de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner. Nous nous rendîmes donc en Canot au lieu, que nous allions choiſir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre, éloigné d'environ

ron deux cens pas du bord de la riviere, laquelle s'étendoit juſqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatriéme par un foſſé, qui joignoit enſemble les deux ravines. On fit border leur talus exterieur, qui lui ſervoit de contreſcarpe par des Chevaux de Friſe, & enſuite on eſcarpa cette éminence de tous côtez. On en fit ſoûtenir la terre, autant qu'il étoit neceſſaire, par de fortes pieces de bois, & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des angles de ce Fort, afin que nos gens fuſſent toûjours prêts en cas d'attaque. Les Péres Gabriel, Zenobe & moi nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajuſtâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du ſoir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même ſujet. Nous ne pouvions

vions plus dire la Meſſe, parce que le vin, que nous avions fait des gros raiſins du pays, avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vêpres les jours de Fêtes, & les Dimanches, & nous faiſions la prédication après les priéres du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle ſe poſta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonti, & on fit abbattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous penſions ſans ceſſe à nôtre grande Découverte. Nous voyions, que la conſtruction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos Scieurs de long avoient déſerté. On s'aviſa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un, qui fût de bonne volonté, & qui voulût eſſayer de faire des planches de bordage, on eſpéroit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps, mais qu'au pis aller, on en ſeroit quitte pour en gâter quelques-unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'eſſai. Ils réuſſirent aſſez bien, quoi qu'ils n'euſſent jamais travaillé à de pareil ouvrage. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empreſſement que nonobſtant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur, à cauſe du chagrin, que nos Deſerteurs nous avoient donné. Le bordage fût ſcié, tout le bois de la Barque prêt, & la Barque dreſſée juſque au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déja remarqué, que l'hyver, qui n'eſt pas grand dans le pays des Illinois, n'eſt pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela ſurprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver ſi rude. Ainſi le Sieur de la Salle & moi nous nous voyions expoſez à de nouvelles fatigues, qui peut-être ſembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voyages, & des

& des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecœur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois necessaire pour nôtre Barque. Mais nous n'avions ni cordages, ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoyez pour s'informer, de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses, dont nous avions besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieuës, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

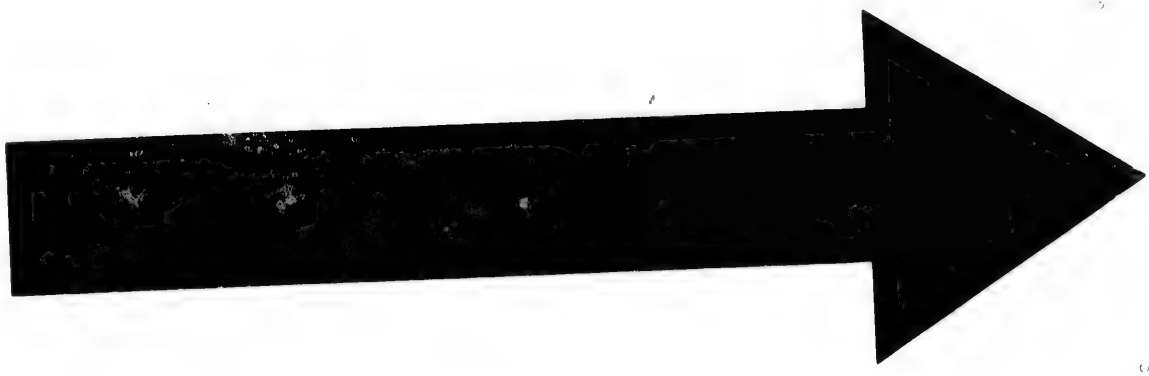
Le Sieur de la Salle ne voyant point revenir son Vaisseau le Griffon, &

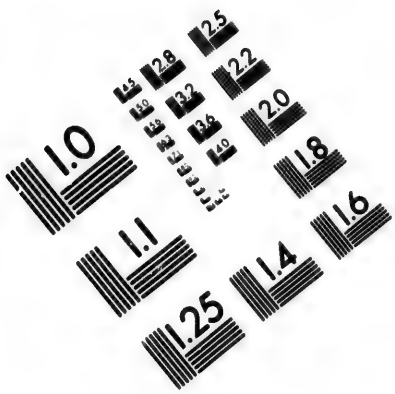
n'apprenant aucunes nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarrasser d'un si long & d'un si pénible Voyage, il l'entreprit, & en fit une partie avec deux grandes raquettes aux pieds, de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extrémité d'affaires nous prîmes tout deux une résolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer: Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnûs, où on étoit à tout moment dans un très-grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moyen de subsister non plus que moi, que ce que nous pourrions tuer de bêtes fauves avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur nôtre route. Mais il y avoit cette différence entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq Nations, par lesquelles il de-

ouvelles de ceux,
u devant, ne ſe
es ces difficultez.
ar deſſus, & ſans
long, & d'un ſi pé-
ntreprit, & en fit
grandes raquettes
' enfoncer dans les

nité d'affaires nous
ne réſolution auſſi
elle étoit difficile à
ller en Canot avec
des pays inconnûs,
oment dans un très-
vie: Lui d' aller à
de. Frontenac avec
l'accompagnoient,
moyen de ſubſiſter
ue ce que nous pour-
ſauves avec le fuſil,
oiſſon que l'eau, que
ns ſur nôtre route.
ce différence entre le
moi, que les qua-
ns, par leſquelles il
de-





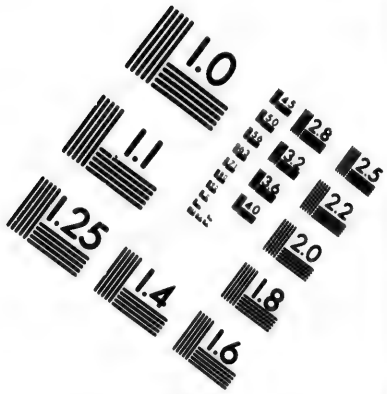
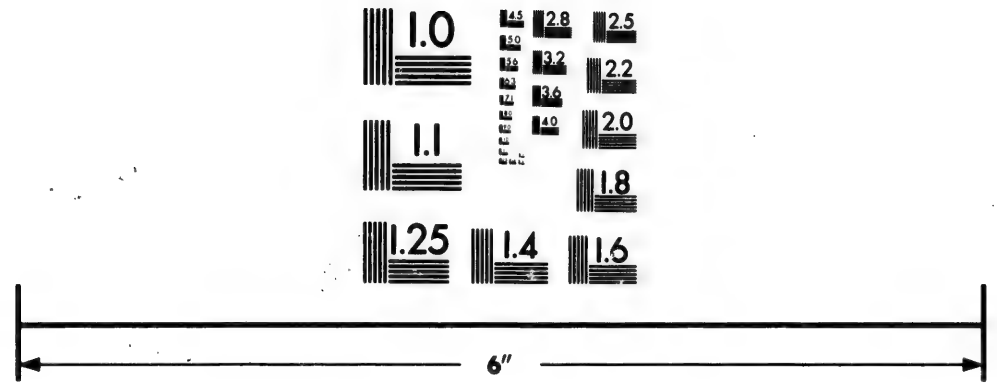
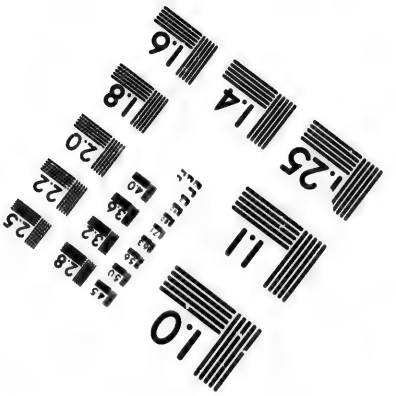
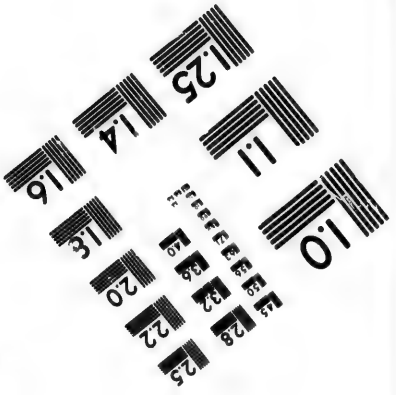


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

devoit paſſer, connoiſſoient les Européens, qui ſont en Canada, parce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de ſix ou ſept cens lieuës des Illinois, n'avoient jamais vû d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit ſeulement de trouver parmi nos gens des hommes aſſez hardis pour nous accompagner, & d'empécher, que les autres, qui étoient déja fort ébranlez, ne déſertaſſent après nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Récit de ce qui ſe paſſa avant le départ de l'Auteur pour ſa nouvelle Déconverte, avec le Retour de Sieur de la Salle au Fort du Frontenac, & les inſtructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meſchaſipi.

AVANT nôtre départ nous trouvâmes heureuſement le moyen de deſabuſer nos gens des fauſſes impreſſions, que les Illinois leur avoient données à la ſollicitation de Monſo Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arriverent au Village des Illinois. L'un d'eux nous aſſûra de la beauté du Fleuve Meſchaſipi. Nous en fûmes encore inſtruits par pluſieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en particulier, & fort en ſecret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant ce

ce récit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens. Afin donc de les r'assûrer entierement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoi que nous eussions appris, qu'ils avoient résolu dans un Conseil, qu'ils avoient tenu secretement, de nous dire toûjours la même chose. Il s'en présenta peu de temps après une occasion tout-à-fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côté du Sud, avoit devancé ses Camarades. Il passa à nôtre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assûra, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un Canot de bois creusé avec du feu: qu'il n'y avoit jusques à la mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut, ni rapide: mais que parce que ce Fleuve devient fort large en approchant de son embouchure,

chure, il y avoit en quelques endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & des vases, qui en barroient une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses rivieres, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourrai bien en faire le récit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciames par un petit présent, que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la vérité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien témoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les priéres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblez dans la Cabanne d'un des plus considérables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un ours. C'est un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent

rent place au milieu d'eux sur une belle natte de joncs, qu'ils nous présenterent. Nous leur fimes dire par un de nos hommes qui savoit la langue, que nous voulions leur apprendre, que celui, qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un soin particulier de nous: qu'il nous avoit fait la grace de nous instruire de l'état de Meschasipi: que nous étions en peine d'en connoître la vérité, depuis qu'ils avoient voulu nous persuader, que la navigation en étoit impossible. Après quoi nous ajoûtâmes tout ce que nous avions appris le jour précedent, sans faire connoître en aucune maniere le moyen, par lequel nous en avions été instruits.

Ces Barbares crurent, que nous avions appris toutes ces choses par quelques voyes extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main, selon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la seule envie, qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les Robbes grises, ou les pieds

pieds nuds, comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Réligieux de S. François, pour reſter avec eux, les avoit obligez de nous cacher la vérité. Ils nous avouerent donc tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & du depuis ils ont perſiſté dans les mêmes ſentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de pluſieurs Oſages, Cikaga, & Akanſa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des pelletieres, qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meſchaſipi étoit navigable par tout juſques à la mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danſer le Calumet de paix, pour entretenir une bonne correſpondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivérent en même temps, & danſerent le Calumet de paix aux

aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables Ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques préſens afin de les unir plus fortement enſemble.

Nous nous trouvions alors trois Miſſionnaires Récollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de vin pour célébrer la Meſſe. Le Pére Gabriel, qui avoit beſoin de ſoulagement à cauſe de ſon grand âge, témoigna, qu'il reſteroit ſeul très-volontiers avec ceux de nos gens, qui demeureroient dans le Fort. Le Pére Zenobe, qui avoit ſouhaité la grande miſſion des Illinois, leſquels étoient au nombre de ſept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit ſe façonner aux manieres importunes des Sauvages, avec leſquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit préſent de trois haches à l'hôte de ce Réligieux nommé Omahouha, c'eſt à-dire, *Loup*. Cet homme étoit le Chef d'une Famille, ou Tribu. C'étoit

C'étoit, afin qu'il eût ſoin de ce bon Pére. Il le logeoit chés lui, & paroiſſoit l'aimer comme l'un de ſes enfans. Ce Réligieux, qui n'étoit qu'à une demi-lieuë du Fort, vint nous témoigner ſon chagrin, & nous repréſenta, qu'il ne pouvoit ſe façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déja appris leur langue en partie.

J'offris de prendre ſa place de Miſſion, pourvû qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoiſſions, que parce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort ſuperficiel. Cela donna à penſer au Pére Zenobe, lequel enfin aima mieux reſter avec les Illinois, dont il avoit quelque connoiſſance, que de s'expoſer à des dangers preſque aſſûrez parmi des peuples inconnûs.

Le Sieur de la Salle laiſſa le Sieur de Tonti pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reſte de nos ſoldats, & les Charpentiers, qui travailloient à la conſtruction de cette Barque, que

nous

nous destinions à décendre jusques à la mer. Nous prétendions commencer ce Voyage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le fleuve Meschasipi. Au reste nous espérions de nous garantir des flêches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions dessein de revétir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa au dit Sieur de Tonti de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres armes pour se défendre, au cas que les Iroquois le vinsent attaquer, & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller querir du renfort, des cables, & des agrets pour cette barque, il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit comment me disposer à aller découvrir par avance la route, qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce fleuve Meschasipi à son retour de Canada. J'avois un abcès à la bouche, qui suppuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que sans puanteur. Je lui témoignai la repugnan-

ce,

ce, que j'avois à faire le Voyage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empêché le bon succès de nos Missions nouvelles.

Le bon Pére Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pére Maître de Noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoûtoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allez tâcher de gagner à Dieu: mais cou-

courage, vous remporterez autant de victoires, que vous, recevrez de combats.

Conſidérant donc, que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir ſeconder à ſon âge dans la ſeconde année de nôtre Découverte, eſpérant d'établir le Regne de Jeſus-Chriſt crucifié parmi des peuples Barbares & inconnûs, & voyant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maiſon noble de Bourgogne, il avoit bien voulu ſacrifier tout cela à l'honneur de la Miſſion, j'entrepris ce dangereux voyage avec une entiere aſſûrance, eſpérant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voyant reſolu à cette entrepriſe, me dit, que je lui faiſois un extréme plaiſir. Dieu ſait, s'il parloit alors ſelon ſon cœur. Quoi qu'il en ſoit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, ſurnommé le Picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif du

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandiſes deſtinées à faire des préſens, qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze aléncs, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de raſſade noire & blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des préſens aux Sauvages, ajoûtant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entrepriſe comme la mienne. Je reçûs la bénédiction du Pére Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & après avoir embraſſé tous nos gens, qui me vinrent conduire juſques au Canot, le Pére Zenobe reſta parmi les Illinois, & le bon Pére Gabriel finit ſes Adieux par ces paroles de l'Ecriture, *Viriliter age*, & *confortetur cor tuum*, portez vous courageuſement, & que vôtre cœur ſoit fortifié.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.

IL faut avouër, qu'en considérant mûrement les grands dangers, auxquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la duppe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un hûreux succès à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecœur le 29. Fevrier de l'an 1680. & sur le soir en décendant la Riviere des Illinois, nous rencontrâmes sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui re-

revenoient dans leurs villages dans leurs pyrogues, ou gondoles, chargées de taureaux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'oserent me quiter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouerent le dessein, qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disans que pour eux, ils se seroient sauvez avec les marchandises, ajoûtans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau présage je pouvois tirer de ce dessein.

La riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions, est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ai déja dit, que la Meuse à Namur. En deux autres en-

endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieuë. Elle est bordée de côteaux, dont la pente est couverte de bois, & de grands arbres. Ces côteaux sont éloignez d'une demi-lieuë les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux & souvent inondé, surtout en automne, & au printemps : cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands arbres. Quand on est sur ces coteaux, on découvre de belles prérries à perte de vûë, garnies d'espace en espace de petis bois de haute futaye, qui semblent avoir été plantez exprès. Le courant de la riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluyes. Elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieuës de chemin, de grandes barques, depuis son embouchure jusques au village des Illinois. Son cours va presque toûjours au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de son embouchure une Nation appellée Tamaroa, ou Maroa, composée de deux cens familles.

Ils voulurent nous mener à leur village, ſitué à l'Oüeſt du fleuve Meſchaſipi, à ſix ou ſept lieuës de l'embouchure de cette riviere de Illinois : mais mes deux Canoteurs eſpérans de faire un plus grand gain, aimerent mieux paſſer outre, ſuivant le conſeil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voyoient, que nous portions du fer & des armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas ſouffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leurs pyrogues, ou Canots de bois creuſé avec le feu, parce que ces vaiſſeaux ſont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vîte que les leurs.

Ils dépécherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de fléches dans quelque détroit de la riviere. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuſcade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverſer promptement la riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, & nous

nous campâmes dans une petite Isle, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous éveillât, & que nous pussions nous embarquer plus promptement, au cas que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la riviere à la nage.

Après avoir évité ces Sauvages, nous arrivâmes bien-tôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieuës du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par consequent à 120. ou cent trente lieuës du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture, en quoi je ne comprens pas les détours, que le grand fleuve Meschasipi peut faire jusqu'à la mer.

A l'angle, que cette riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis-à-vis du rocher, ti-

rant vers l'Oüeſt au delà du fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroiſſent toutes prêtes à être cultivées, & feroient ſans doute très-avantageuſes par les deux récoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles fourniroient aiſément la ſubſiſtence d'une Colonie.

Les glaces, qui dérivoient du côté du Nord, nous retardérent juſques au 12. du mois de Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtez: mais cela ne dura pas long-temps, & nous continuâmes nôtre route en traverſant & en ſondant de tous côtez le fleuve Meſchaſipi, pour voir, s'il étoit navigable. On trouve trois petites Iſles au milieu près de l'embouchure de la riviere des Illinois, & ces Iſlotes arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela eſt cauſe, qu'on trouve pluſieurs battures de ſable fort larges. Cependant les canaux y ſont aſſez profonds, & on y trouve aſſez d'eau pour porter de grandes barques. Les grands bar-

teaux

teaux plats y peuvent paſſer en tout temps.

Ce grand fleuve Meſchaſipi va au Sud-Sud-Oüeſt, & vient du Nord & du Nord-Oüeſt. Il coule entre deux chaînes de montagnes aſſez petites en cet endroit, qui ſerpentent comme ce fleuve. En quelques lieux elles ſont aſſez éloignées des bords, de ſorte qu'entre les montagnes & le fleuve, il y a de grandes préries, où on voit ſouvent paître des troupes de bœufs ou taureaux ſauvages. En d'autres endroits ces éminences laiſſent des eſpaces en demi-cercles, qui ſont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on découvre à perte de vûë de grandes campagnes, que nous pouvons véritablement appeller les délices de l'Amerique. Ce grand fleuve a preſque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il eſt diviſé par quantité d'Iſles couvertes d'arbres, entrelaſſez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y paſſer. Dans cet endroit

droit du côté de l'Oüest, il ne reçoit aucune riviere considérable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest à sept ou huit lieuës du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici, que je veux bien, que toute la terre sache le mystere de cette Découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire, & toute la connoissance la plus secrete de cette Découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher, qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient vû, & que cela ne nuisit à ses desseins secrets.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louïsiane, touchant le bas du grand fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër, qu'il est bien doux & bien agréable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essuyez. Je ne pense jamais qu'avec admiration à l'extrême embarras, où je me trouvai à l'embouchure de la riviere des Illinois dans le fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous défendre contre les insultes, ausquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnû, & parmi des

Nations Barbares, que je ne ſente une joye ſecrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & hûreuſement revenu d'un Voyage ſi difficile, & ſi perilleux.

Cette riviere des Illinois ſe jette dans Meſchaſipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parût ainſi par mon obſervation dans le temps que j'y paſſai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le voyage ci-après, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les meſures, parce que je me trouvai enveloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de fâcheuſes affaires tant du coté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voyage.

J'étois aſſûré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que ſi je décendois au bas du fleuve Meſchaſipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'eſprit de mes Superieurs, par-

parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon sa priére, & selon le projet, que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de décendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce fleuve.

Me voyant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point héſiter ſur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préferer ma propre conſervation à la paſſion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir ſeul de la gloire de cette Découverte. Nos deux hommes me voyant donc réſolu de les ſuivre par tout, me promirent une entiere fidélité. Ainſi après nous être donné la main pour nôtre aſſûrance mutuelle, nous nous mîmes en chemin pour commencer nôtre Voyage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos priéres ordinaires. Nous continuâmes ainſi nos dévotions accoûtumées du ſoir & du matin ſelon l'uſage pratiqué parmi nous. Les glaces, qui décendoient ſur le fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit reſiſter. Cependant nous gagnions toûjours quelque diſtance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainſi nous arrivâmes après environ ſix lieuës de chemin à la riviere d'une nation, que l'on appelle les Oſages, & qui demeurent vers les Meſſorites. Cette riviere vient de l'Occident, & elle nous paroiſſoit preſque auſſi forte que le fleuve Meſchaſipi, où nous étions alors, & dans lequel elle ſe décharge. L'eau en eſt extrémement trouble par les terres bourbeuſes, qu'elle entraine avec elle, de ſorte qu'à peine en peut-on boire.

Les Hiati, qui habitent au haut de ce fleuve Meſchaſipi, vont ſouvent en guerre au delà même du lieu, où je me trou-

trouvois alors. Ces peuples, dont je ſavois la langue, parce que j'eus occaſion de l'apprendre pendant le ſejour, que je fis enſuite parmi eux, m'ont appris, que cette riviere des Oſages, & des Meſſorites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la ſource en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit ſortir tous ces ruiſſeaux, qui compoſent enſuite cette riviere. Ils ajoûtoient, qu'au delà de cette montagne on voit la mer, & de grands vaiſſeaux, que ces rivieres ſont peuplées d'une grande quantité de Villages, où on trouve pluſieurs Nations différentes: qu'il y a des terres & des prérics, & une grande chaſſe de taureaux ſauvages & de caſtors.

Quoi que cette riviere ſoit fort groſſe, le fleuve, où nous étions alors, n'en paroiſſoit pas augmenté. Elle y entraine tant de vaſe, que depuis ſon embouchure l'eau du grand fleuve, dont le lit eſt auſſi fort plein de limon, reſſemble plûtôt à de la boüe pure, qu'à

de l'eau de riviere. Cela dure ainſi juſques à la mer pendant plus de deux cens lieuës, parce que Meſchaſipi ſerpente en pluſieurs endroits, & qu'il reçoit ſept grandes rivieres, dont l'eau eſt aſſez belle, & qui ſont preſque auſſi grandes que Meſchaſipi.

Nous cabannions tous les jours dans des Iſles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu, que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On ſent dans ces Contrées le feu, que l'on y fait, ſelons le changement des vents, juſque à deux ou trois lieuës. C'eſt par là que les guerriers Sauvages reconnoiſſent les lieux, où ſont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui décendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ ſix lieuës de chemin nous trouvâmes ſur le bord Méridional du fleuve un village, que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient pourſuivi ci devant. Nous n'y trouvâmes perſonne, & étant entrez

u Voyage

Cela dure ainſi juſ-
t plus de deux cens
ſchaſipi ſerpente en
& qu'il reçoit ſept
dont l'eau eſt aſſez
reſque auſſi grandes

tous les jours dans
quand nous le pou-
la nuit nous éteï-
ous avions fait pour
nde. On ſent dans
, que l'on y fait,
ent des vents, juſ-
rois lieuës. C'eſt
rriers Sauvages re-
x, où ſont leurs En-
ocher d'eux.
qui décendoient du
ent un peu à s'éclair-
on ſix lieuës de che-
es ſur le bord Méri-
n village, que nous
les Tamaroa, qui
ſuivi ci devant. Nous
rſonne, & étant en-
trez

trez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien ſur nôtre route. Nous n'oſions nous écarter du fleuve pour la chaſſe, de peur de tomber dans l'embuſcade de quelques Barbares: nous laiſſâmes ſix couteaux à manches, & quelques braſſes de raſſade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions, comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10 nous décendîmes à environ trente-huit ou quarante lieuës des Tamaroa. Nous y trouvâmes une riviere, que les guerriers des Iilinois nous avoient dit ci-devant être ſituée près d'une Nation, qu'ils appellent Ouadebache. Nous n'y vîmes que des vaſes & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du fleuve fort marécageux, de ſorte qu'il falloit décendre à perte de vûë ſans trouver de lieu propre à cabanner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une vâche ſauvage, que nous avions tuée, pen-

pendant que cette bête monſtrueuſe paſſoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laiſſâmes les morceaux de cette vâche, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques-uns, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions pas conſerver cette viande autrement, faute de ſel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous ſervoit de feſte, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieuës. A peine pûmes nous débarquer à cauſe de la grande quantité de joncs & de boües, que nous trouvâmes aux deux bords du fleuve. Si nous euſſions été en chalouppe, nous euſſions couché dedans, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer, à cauſe des vaſes, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages ſur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chaſſe. Comme nous

nous étions en état de leur tenir tête, nous les abordâmes, & cela les fit fuïr. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous préſenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous. Nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations differentes. L'un d'entr'eux nous répondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de ſa Nation. Ils nous préſenterent des pelicans, qu'ils avoient tuez avec leurs fléches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant pas entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarraſſé, ils continuerent leur chemin par terre, nous faiſant ſigne de les ſuivre à leur village: mais enfin nous les perdîmes de vûë.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages ſur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit ſourd comme d'un tambour, & pluſieurs

sieurs voix d'hommes, qui crioient *Sasacoüeſt*, qui signifie *alerte*, ou *qui vive*. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoyerent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la maniere des petis bateaux ou Gondoles de Veniſe.

Nous leur préſentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé ci-deſſus, nous firent connoître par leurs geſtes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chès leurs amis les *Akanſa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandiſes de nos hommes fort fidélement. Ces gens nous régalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne particuliere, des fêves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fimes de nôtre part des préſens de nos marchandiſes d'Europe, dont ils faiſoient grand cas. Ils mettoient les doigts ſur la bouche pour marquer, qu'ils les ad-

admiroient, & sur-tout nos armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honnêtes, liberaux, & fort gais. Leurs jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous apperçûmes parmi ces peuples des poules domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes apprivoisées, comme les oyes en Europe. Leurs arbres commençoient déja à montrer leurs fruits, comme les pêches, & autres fruits de cette nature.

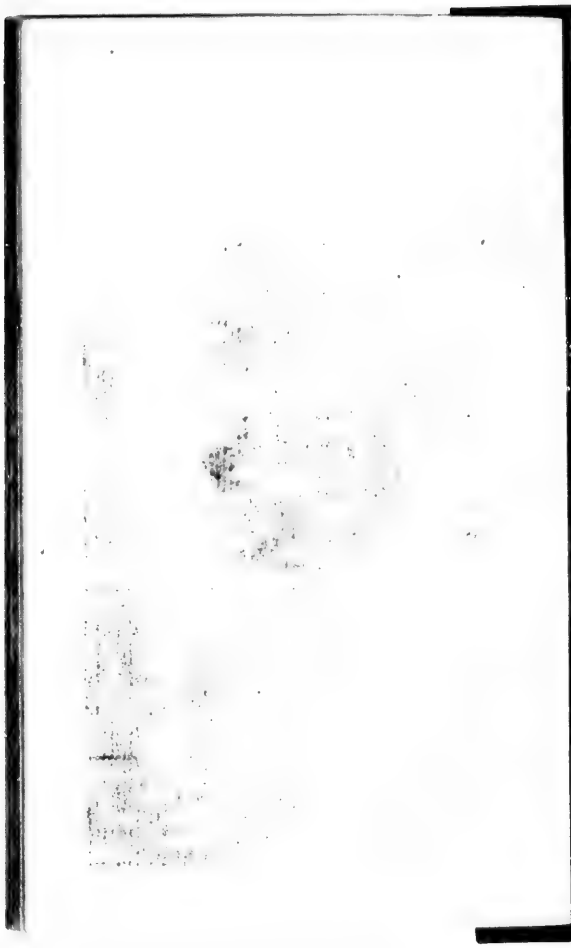
Nos deux hommes commençoient à goûter la maniere d'agir de ces peuples. S'ils avoient pû retirer des castors & des pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette Découverte leur étoit de plus grande importance, que le re-

retour de leurs marchandiſes, qu'ainſi il n'étoit pas encore temps de penſer au négoce. Je leur conſeillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, juſques à leur retour. Ils entrerent dans mon ſentiment, & nous ne penſâmes plus qu'aux moyens d'executer ce deſſein.

Le 18. après pluſieurs danſes & feſtins de nos hôtes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voyoient emporter nos marchandiſes qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçû nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laiſſerent aller en toute liberté.

diſes, qu'ainſi
ps de penſer au
illai donc de
à y cacher tous
t amenez avec
ques à leur re-
ns mon ſenti-
nes plus qu'aux
eſſein.
rs danſes & fe-
us nous embar-
e équipage un
uvages ne nous
s marchandiſes
nt parce qu'ils
lumet de paix,
nt donné un au-
aller en toute

CHA-



C

Con
t
f

N
vati
peti
une
à fa
tes
nou
fair
des
des
que
ma
ma
ter
la j

pt

CHAPITRE XXXVIII,

Continuation du Voyage de l'Auteur ſur le fleuve Meſchaſipi.

NOus trouvâmes en décendant le fleuve un endroit entre deux élevations de terre, qui avoit à l'Eſt un petit bois. Nous avions une béche & une pioche, dont nous nous ſervîmes à faire une cave. Nous y ſerrâmes toutes les marchandiſes de nos hommes, nous reſervant ſeulement les plus neceſſaires, & ce qui étoit propre à faire des préſens. Après quoi nous mîmes des pieces de bois ſur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramaſſâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la riviere.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage,

ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois chênes, & sur un gros cottonier on fit une figure de quatre Croix, afin de reconnoître l'endroit de notre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akansa* que nous avions quitez, & nous y trouvâmes un autre village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit, que ces Barbares avoient envoyé des Messagers à toutes ces Nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les témoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des présens, qui montroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette Nation nous mena en pyrogue chès un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le répéter. C'étoient les

Tacm-

Taensa. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le fleuve Meschasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considérer plusieurs de leurs villages, par lesquels nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de cérémonie que les *Akansa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robbe ou couverture blanche, faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espece de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfans lui rendoient de fort grands respets aussi-bien qu'à moi. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ai toûjours porté parmi

mi toutes les Nations de l'Amerique. Cela me faiſoit connoître, que ces peuples avoient vû ſans doute de nos Réligieux parmi les Eſpagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoûtumé de baiſer l'habit de nôtre Ordre: mais tout cela par conjecture. Ces *Taensa* nous conduiſirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoient nôtre Canot d'écorce ſur leur dos. Ils nous mirent dans une belle cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une eſpéce de danſe, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremélez. Dès que les hommes avoient achevé la derniere ſyllabe de leurs chanſons, les femmes, qui ſont à demi-couvertes en ce Pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & deſagréable, qui nous perçoit les oreilles.

Ce Pays-là eſt rempli de palmiers, de lauriers ſauvages, & de pluſieurs au-

autres arbres, qui ſont ſemblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pomiers de toutes eſpéces. Il y a de cinq ou ſix ſortes de noyers, dont les noix ſont d'une groſſeur extraordinaire. Ils ont auſſi pluſieurs fruits ſecs, qui ſont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons. Il y a encore pluſieurs arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe: mais la ſaiſon étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit: nous y vîmes des vignes, qui étoient prêtes à fleurir. En un mot l'eſprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agréables. Ils ſont dociles, traitables, & capables de raiſon.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement, que l'on peut ſouhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête juſqu'aux pieds. Je leur fis voir un piſtolet, qui tiroit quatre coups conſecutifs. L'habit de St. François,

que j'avois alors avec la ceinture blanche par deſſus, étoit encor preſque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecœur. Ces Sauvages admiroient nos ſandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela, auſſi bien que nôtre maniere d'agir, attira également l'amour & le reſpect de ces gens-là, & imprima de ſi favorables ſentimens pour nous dans leur eſprit, qu'ils ne ſavoient quelle careſſe nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur eſtime, ils envoyerent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cauſe, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain, pour nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre venuë chés leurs amis. Je fis écarrer un arbre de bois blanc par nos deux hommes, & enſuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maiſon, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le

Le 22. nous quittâmes cette Nation, & le Chef des *Koroa* nous accompagna jusque dans son Village. Il est situé à dix lieuës plus bas dans un pays fort agréable. On y voit du blé d'Inde d'un coté, & de belles préries de l'autre. Nous leur présentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alénes, & de petis paquets d'éguilles. Ils les reçûrent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous présenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuyau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq sortes d'oiseaux differens.

Pendant le régale, que ce Chef nous fit, il nous apprit avec un bâton, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la mer, laquelle il nous représenta comme un grand Lac, où l'on voyoit de grands canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voyant disposez à partir pour aller vers la mer, il fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour décendre le

fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empêchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'apperçûs les trois *Chikacha*, dont j'ai parlé, qui nous suivoient chès toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pâques : mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dès le Fort de Crevecœur. Nous nous retirâmes donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toûjours les yeux sur nous, afin de réciter nos priéres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solemnel. J'exhortai nos hommes à la confiance en Dieu, après quoi nous nous embarquâmes à la vûë de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrerent dans les pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagne-

pagnerent jusques à six lieuës au dessous de leur Village. Là le fleuve Meschasipi se divise en deux canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parût extrémement longue. Elle peut être d'environ soixante lieuës d'étenduë selon les observations, que nous en fîmes en suivant le canal, qui est du côté de l'Oüest. Les *Koroa* nous obligerent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre canal, qui est à l'Est. C'étoit peut-être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations differentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, parce que leurs pyrogues ne pouvoient pas aller si vîte que nôtre Canot d'écorce, qui étoit plus léger que ces pyrogues. Le courant de ce canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour-là selon nôtre jugement trente-cinq ou quarante lieuës, & nous

n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le canal, & nous cabannâmes dans cette Isle, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. après avoir encore navigé pendant près de trente-cinq ou quarante lieuës, nous apperçûmes deux pêcheurs sur la rive du fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipissa*, & comme nous étions dans l'appréhension des *Chikacha*, nous tenions toûjours le milieu du canal, & nous poursuivions ainsi nôtre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes.

bannes dix hommes tuez à coups de fléches. Cela nous obligea de sortir promptement de leur Village, & de traverser le fleuve en avançant toûjours nôtre chemin vers le grand canal. Nous cabannâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le rivage. Nous fîmes cuire en suite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'assaisonnâmes de viande boucannée après l'avoir pilée.

Le 25. les dix Sauvages, tuez à coups de fléches, nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour, & après une navigation, qui fut encore plus longue que celle du jour précedent, nous arrivâmes à une pointe, où le fleuve se divise en trois canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit très-beau & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, ou à demi salée, & trois ou quatre lieuës plus bas nous la trouvâmes entierement salée. Poussant encore un peu plus avant nous découvri-

mes la mer, ce qui nous obligea d'aborder de nous mettre à terre à l'Eſt du fleuve Meſchaſipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raiſons, qui nous obligerent de remonter le fleuve Meſchaſipi ſans aller plus loin vers la mer.

NOs deux hommes craignoient extrémement d'être pris par les Eſpagnols du Nouveau Mexique, leſquels ſont à l'Oüeſt de ce fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me diſoient à tous momens, que ſi malhûreuſement ils venoient à tomber entre les mains des Eſpagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur diſois pas tout ce que je penſois. Nos Réligieux ont vingt-cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainſi quand j'euſſe été pris, je ne pouvois en avoir que de la conſolation, & la joye de finir

finir mes jours parmi mes confreres dans un pays auſſi charmant que celui-là. J'aurois été garenti par là d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ai eus à eſſuyer depuis. J'aurois même inſenſiblement paſſé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raiſon les délices de l'Amerique : mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre réſolution.

Je ne fais pas profeſſion d'être Mathematicien : cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moyen de l'Aſtrolabe. Monſieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet inſtrument pendant que nous étions enſemble, parce qu'il vouloit ſe reſerver l'honneur de toutes choſes. Nous avons pourtant connû du depuis, que ce fleuve Meſchaſipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Eſcondido, qui veut dire, *Riviere cachée.* La Riviere

de la Magdeleine eſt entre cette riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique.

Cette embouchure du Meſchaſipi eſt éloignée d'environ trente lieuës de *Rio bravo*, de ſoixante lieuës de *Palmas*, de 80. ou 100. lieuës de *Rio de Panuco* ſur la côte la plus prochaine des habitations des Eſpagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moyen de la bouſſole, qui nous a toûjours été fort neceſſaire pendant toute nôtre Découverte, que la Baye du St. Eſprit étoit au Nord-Eſt de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la riviere des Illinois, qui entre dans Meſchaſipi, nous avons preſque toûjours navigé au Sud, & au Sud-Oüeſt juſques à la mer. Ce fleuve ſerpente en pluſieurs endroits, & il eſt preſque par tout d'une lieuë de largeur. Il eſt fort profond, & n'a point de bancs de ſable. Rien n'en empéche la navigation, & les Navires même les plus conſidérables peuvent y entrer ſans peine. On eſtime, que ce fleuve a plus

a plus de huit cens lieuës d'étenduë dans les terres depuis ſa ſource juſques à la mer, en y comprenant les détours, qu'il fait en ſerpentant. Son embouchure eſt à plus de trois cens quarante lieuës de celle de la riviere des Illinois. Au reſte parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce fleuve en le remontant, nous en décrirons la ſource dans la ſuite.

Les deux hommes, qui m'accompagnoient, avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir eſſuyé les fatigues de nôtre Voyage. Cependant ils avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir pas amaſſé des pelleteries pour les marchandiſes, que nous avions cachées. D'ailleurs ils étoient ſans ceſſe dans la crainte d'être pris par les Eſpagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps, que j'aurois bien ſouhaité, pour obſerver exactement l'endroit, où nous étions alors. Ils ne voulurent jamais travailler avec moi à la conſtruction d'une petite Cabanne, que nous euſſions couverte avec des herbes ſéches des prés-

ries. Mon deſſein étoit d'y laiſſer une lettre écrite de ma main, & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute la diligence poſſible pour remonter le fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandiſes. Je leur faiſois toûjours eſpérer, que je contribuerois en toutes choſes à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux, avant que de remonter Meſchaſipi, fut, qu'ils écarrérent une arbre de bois dur, dont nous fimes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes enſuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoient avec moi, avec un récit ſuccint de nos qualitez, & du ſujet de nôtre Voyage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à nôtre deſſein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & enſuite nous partimes,

Pendant le ſejour, que nous fîmes à l'embouchure de Meſchaſipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainſi nous n'avons pû ſavoir, s'il y a des peuples, qui habitent ſur le bord de la mer. Nous ne couchions pendant ce temps-là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reſte du Voyage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluye nous nous couvrions de nôtre Canot, que nous poſions renverſé ſur quatre fourches. Enſuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluye.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il eſt fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous préſerva hûreuſement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce fleuve Meſchaſipi, ſur-tout en approchant de la mer. Ils ſont fort à craindre, quand on n'eſt pas ſoigneuſement ſur ſes gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus

qu'il nous étoit poſſible, parce que le bas fleuve eſt extrémement bordé de cannes, & que les débarquemens ſont fort incommodes. Nous n'oſions donc chaſſer, parce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reſte nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petis préſens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois poûces d'eau. Par ce moyen en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit poſſible, nous évitions les courans & la rapidité du fleuve. Nous fimes tant de diligence pour éviter les ſurpriſes, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*: mais parce que nous avions toûjours dans l'eſprit ces hommes tuez à coups de fléches, que nous avions vûs dans leurs Cabannes, en y paſſant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempée dans de l'eau, & nous avions par deſſus cela de la viande de taureau ſauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous conſer-

ſervions pour cela dans des veſſies, afin d'avaler plus aitément cette chair deſſéchée. Après avoir fait les priéres du ſoir, nous navigeâmes toute la nuit avec un gros morceau de *Tondre*, ou de méche allumée pour faire fuïr les crocodiles, qui pouvoient ſe rencontrer ſur nôtre route, parce qu'ils craignent extrémement le feu.

Le lendemain 2. Michel Ako nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant ſur nôtre route, qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quimpiſſa, & nous apperçûmes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village : mais nous les paſſâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Nôtre Picard du Gay ne pût s'empécher de tirer un coup de fuſil ſur une bande d'outardes, qui paroiſſoient dans les roſeaux. Ces quatre femmes Sauvages

ayant

ayant ouï le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plûtôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'armes à feu, se mirent à fuïr. Ils croyoient que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voyent entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere, ne laisserent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le symbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs ap-

appartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeurassent avec cette Nation. Il n'y eut que les marchandises, que nous avions cachées, qui les obligerent de quitter ces peuples. Et c'est aussi le motif secret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne pensassent qu' à faire nôtre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes après leur avoir fait quelques présens.

Nous partîmes le 4. d' Avril, & nous faisions beaucoup de diligence dans nôtre Voyage, parce que nous avions pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la premiere fois. Ils nous reçûrent d'une maniere tout extraordinaire. Ils porterent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchoient devant nous en

en danſant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village ſuivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François: les autres me prenoient par le manteau, ou par l'habit. Ils en faiſoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduiſirent ainſi à l'appartement, qui nous étoit deſtiné.

Ils ornerent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déja remarqué. Après que nous nous fûmes raſſaſiez de tout ce que ces peuples nous avoient préſenté pour nous régaler, ils nous laiſſerent en liberté de nous repoſer tranquillement pour nous délaſſer. Nous fûmes ſurpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous paſſâmes la premiere fois parmi ce peuple, étoit déja en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations voi-

voiſines de leur climat, que ce blé meurit en 60. jours. Nous y remarquâmes auſſi d'autre blé, qui étoit déja hors de terre à la hauteur de trois ou quatre poûces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa ſur le fleuve Meſchaſipi.

NOUS partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & ſi j'euſſe pû faire entendre raiſon à nos deux hommes, je n'euſſe pas manqué de prendre connoiſſance de pluſieurs nations differentes, qui habitent ſur la côte Meridionale de ce fleuve: mais ils ne penſoient qu'à ſe rendre vers les Nations du Nord pour ramaſſer toutes les pelleteries, qu'ils pourroient, en échange des marchandiſes, qu'ils avoient laiſſées au deſſous des Akanſa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de

de les ſuivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de reſter ſeul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fiſſe pour leur perſuader, qu'il falloit préferer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emporterent ſur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taenſa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déja reçû des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre retour. Cela fut cauſe, qu'ils firent venir pluſieurs de leurs voiſins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Eſt & de l'Oüeſt, afin d'avoir quelques-unes de nos marchandiſes, s'il étoit poſſible, parce que ces Barbares ne ſe peuvent laſſer de les admirer. Ils en ont envoyé à pluſieurs autres Nations plus avancées, avec leſquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chès eux. Ils nous offrirent l'un de

de leurs meilleurs logemens pour nôtre uſage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaſpé: mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandiſes, de ſorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc, qu'il falloit abſolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit neceſſaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je ſerois reſté parmi ces bons peuples, qui me témoignoient une amitié ſi cordiale: mais on a dit il y a long-temps, que nos compagnons ſont ſouvent nos maîtres. Je fus donc obligé de ſuivre le ſentiment de nos hommes.

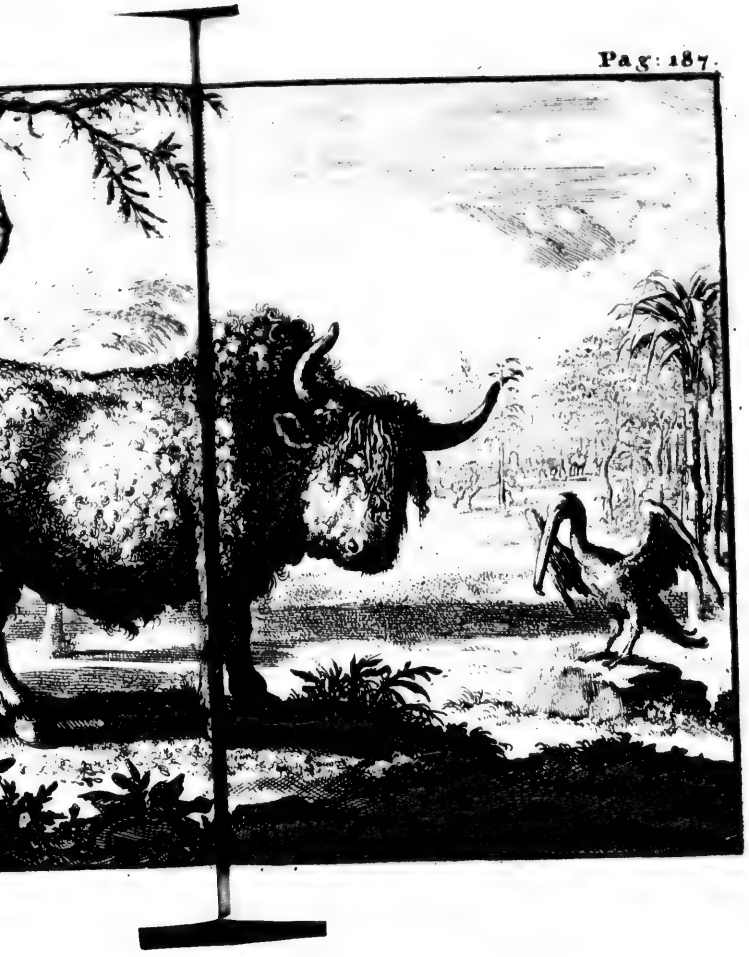
Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taenſa* vinrent nous conduire dans leurs pyrogues les plus légéres, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer aſſez fort pour ſuivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils fiſſent avec leurs perches, ils ne purent aller aſſez vîte. Ainſi ils furent obligez de nous quitter,

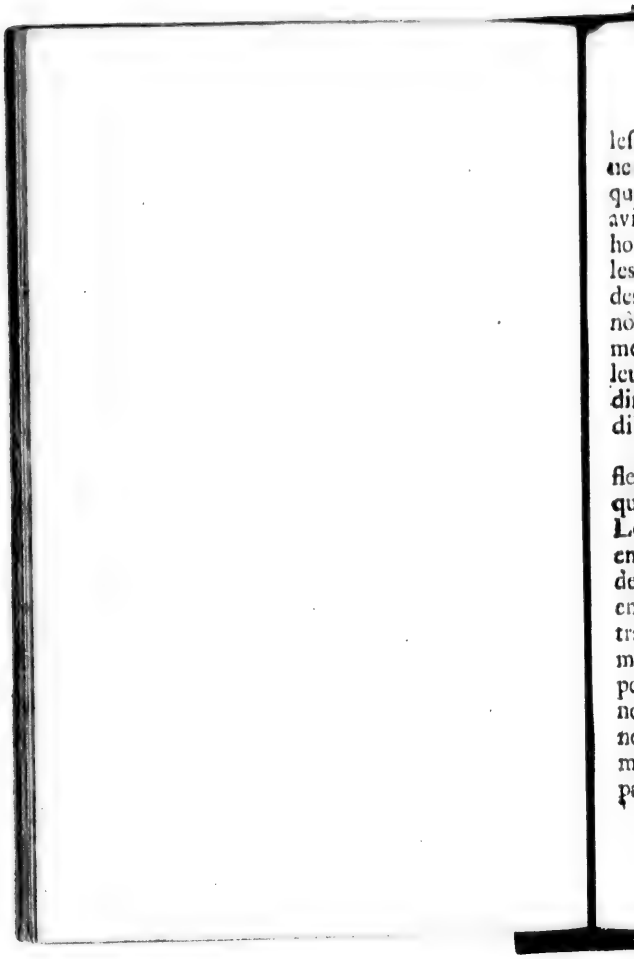
ter, & de nous laiſſer prendre le devant. Nous leur jettâmes deux braſſes de tabac de Martinique pour les obliger de ſe ſouvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tuer trois ou quatre canards d'un ſeul coup de fuſil, ce qui leur faiſoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent ſaluez à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer, pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque choſe de plus, que ce qu'ils leur avoient vû faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanſa* environ à deux heures de Soleil. Il nous ſembloit, qu'après avoir été reçûs avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun ſujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en auſſi grande ſûreté parmi eux, que ſi nous euſſions voyagé dans les villes de Hollande, dans

prendre le de-
es deux braſſes
pour les obli-
us, & ces Sau-
miroient, com-
r trois ou qua-
up de fuſil, ce
, huées, & des
près que nos
faluez à grands
loublerent leurs
ire connoître à
ient capables de
que ce qu'ils

nes aux *Akanſa*
e Soleil. Il nous
voir été reçûs a-
toutes ces Na-
nieux le nom de
de Barbares par
, nous n'avions
ni de défiance,
auſſi grande ſû-
ſi nous euſſions
e Hollande, dans
leſ-





leſquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas ſans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandiſes de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les arbres, ſur leſquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur thréſor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de queſtion.

Pour moi je reſtai ſur le bord du fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par pluſieurs endroits. Le Picard du Gay me vint retrouver en diligence pour ſe rejoüir avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands tranſports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laiſſé. Cependant afin que les *Akanſa*, qui venoient à nous à la file, ne viſſent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandiſes, je pris le Calumet de paix, & je les arrêtai à fumer. C'eſt

une

une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extrême vénération pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le sable, que je tâchois de leur faire comprendre par là. Je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voyage.

Nous remontâmes le fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vîtesse, que les *Akansa*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux, plus alerte que

que les autres, courut au Village, où nous fûmes reçûs avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la vûë de profiter de nos marchandises, qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses, & dans les festins, que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voyant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de Castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les Nations du Nord, où ils espéroient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du fleuve Meschasipi, commençoient d'aller en traite du côté du Lac Superieur chès les peuples, qui ont commerce avec les Européens. Nous

laiſſâmes des marques de nôtre amitié aux *Akanſa* par quelques préſens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. d'Avril, & dans l'eſpace d'environ ſoixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Meſſorite*. Apparemment ils étoient tous à la chaſſe avec leurs familles, ou peut-être étoient-ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des préries, qui ſont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ce ſont leurs Ennemis jurez.

Nous n'en fûmes que plus hûreux pendant nôtre route, parce que nous trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois ſe jette dans le dit fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages Meſſorites, qui venoient du haut du fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traverſâmes à l'autre bord du côté de l'Eſt, & de peur d'être ſurpris pendant la nuit, nous

nous ne nous arretâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu, de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour Ennemis, avant que de nous reconnoître. Cette précaution nous fit hûreusement éviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voyageois sur le fleuve Meschasipi, de rapporter, ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appellé dans la Carte le Cap de S. Antoine, assez près de la Nation des Messorites, on y voit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osent regarder, parce qu'il y a de l'enchantement, & quelque chose de surnaturel. Ces prétendus monstres affreux ne sont dans le fonds qu'un cheval assez mal peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, qui ajoûtent qu'on ne ſauroit y atteindre. Mais ſi nous n'avions point été preſſez pour éviter quelque ſurpriſe des Barbares, il nous étoit facile de les toucher; car le dit Cap de St. Antoine n'eſt point ſi eſcarpé, ni ſi élevé que la chaîne des montagnes, qui ſont du côté du Saut de Saint Antoine de Padouë, qui eſt vers la ſource du Meſchaſipi. Ces Barbares ajoûtoient de plus que le rocher, où ces monſtres étoient peints, étoit tellement eſcarpé, que les paſſans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples eſt, qu'il y eut autrefois pluſieurs Miamis noyez dans cet endroit du fleuve Meſchaſipi, parce qu'ils étoient vigoureuſement pourſuivis par les Matſigamea. Depuis ce temps-là les Sauvages, qui paſſent par cet endroit, ont accoûtumé de fumer, & de préſenter du tabac à ces Marmouſets, qui ſont peints fort groſſierement, & cela, diſent-ils, pour appaiſer le *Manitou*,

ton, qui ſelon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, ſignifie un eſprit malin, ce que les Iroquois appellent *Otkon*, qui eſt une eſpece de ſorcelerie, & d'eſprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été ſur ce fleuve Meſchaſipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pû paſſer au delà de ces monſtres, en partie parce qu'il en avoit été effrayé, & en partie auſſi parce qu'il craignoit d'être pris par les Eſpagnols. Mais je dois dire ici, que j'ai voyagé en Canot fort ſouvent avec le dit Sieur Jolliet ſur le fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux à cauſe des grands vents, dont pourtant nous étions hûreuſement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit très-bon Canoteur. J'ai donc eu occaſion de lui demander bien des fois, ſi en effet il avoit été juſques aux *Akanſa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup

de conſidération pour les Jeſuites, qui étoient Normands de Nation (parce que ſon pére étoit de Normandie) m'a avoüé, qu'il avoit ſouvent ouï parler de ces Monſtres aux Outaoüats, mais qu'il n'avoit jamais été juſque là, & qu'il étoit reſté parmi les Hurons & les Outaoüats pour la traite des Caſtors & des autres pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient ſouvent dit, qu'on ne pouvoit décendre ce fleuve à cauſe des Eſpagnols, qu'on lui avoit extrémement fait appréhender. J'ai ajoûté beaucoup de foi à ce diſcours du Sieur Jolliet, parce qu'en effet dans toute nôtre route ſur le fleuve Meſchaſipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoître, que les Eſpagnols ayent accoûtumé d'y voyager, comme nous le ferons voir dans nôtre ſecond Tome.

CHA-

CHAPITRE XLI.

Deſcription de la beauté du fleuve Meſchaſipi : des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui ſont d'une beauté raviſſante : & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre, qu'on y trouve.

QUAND on eſt arrivé à 20. ou 30. lieuës au deſſous des *Maroa*, les bords de ce fleuve Meſchaſipi ſont pleins de cannes juſques à la mer. On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de très-beaux côteaux avec des debarquemens commodes & ſpatieux. L'inondation du fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bords noyez, on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieuës. Nous ne pouvions nous laſſer de les admirer. On nous a aſſûré, qu'en largeur ce

ſont de vaſtes campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrémement agréables, par des bois de haute futaye, & par pluſieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins ſont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les rivieres, qui coupent ces campagnes en divers lieux, & qui ſont fort abondantes en poiſſon, de même que le fleuve Meſchaſipi. Au reſte les crocodiles y ſont fort à craindre, quand on ſe neglige. Les Sauvages diſent, qu'ils entrainent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent ſurprendre. Cependant cela arrive aſſez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il ſoit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vaſtes pays ſont pleines de toute ſorte de gibier & de venaiſon. On y trouve des taureaux ſauvages, des cerfs, des chevreüils, des ours, des poules d'Inde, des

des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécasſes, des tourterelles, des pigeons ramiers, des caſtors, des loutres, des martes, & des chats ſauvages, pendant plus de cent cinquante lieuës. Nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voye des caſtors en approchant de la mer. Nous eſpérons de parler de tout ces animaux, que nous avons trouvez dans nôtre route, & d'en faire un plus grand détail. Cependant nous avons crû, que pour faire plaiſir au Lecteur, il en falloit décrire quelques-uns des moins connûs.

Il y a un petit animal, dont j'ai déja fait mention en paſſant, qui eſt aſſez ſemblable à un rat pour la figure. Il eſt auſſi gros qu'un chat, & a le poil argenté, mêlé de noir. Sa queuë eſt ſans poil, groſſe comme un bon doigt, environ d'un pied de longueur, de laquelle il ſe ſert pour ſe pendre aux branches d'arbres. Il a ſous le ventre une eſpece de ſac, dans lequel il porte ſes petis, quand on le pourſuit.

Il n'y a point de bête farouche dans

tout ce pays-là, qui ſoit dangereuſe pour les hommes. Celles, qu'on appelle *Michibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puiſſent être. La tête en eſt aſſez ſemblable à celle d'un loup cervier, mais elle eſt beaucoup plus groſſe. Elles ont le corps long, auſſi grand que celui d'un chevreüil, mais beaucoup plus menu. Leurs jambes ſont auſſi plus courtes, & elles ont les pattes comme celles d'un chat, mais beaucoup plus groſſes. Les griffes en ſont fortes & longues, & elles s'en ſervent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent devorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, & enſuite elles les emportent ſur leur dos, & les cachent ſous des feuilles, ſans que les autres bêtes carnaſſieres y touchent ordinairement. Leur peau & leur queüe reſſemblent aſſez à celles du lion, dont elles ne different qu'en groſſeur à la reſerve de la tête, qui eſt celle d'un loup cervier.

Dans les terres, qui ſont à l'Oüeſt de

de ce fleuve Meſchaſipi, il y a des animaux, qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montré des pieds décharnez. Ce ſont aſſûrément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des arbres de toutes les eſpeces, que nous connoiſſons, & qui ſont propres à tous les uſages, auſquels on les veut faire ſervir. On y voit les plus beaux cedres du monde, & une autre eſpece d'arbre, qui jette une gomme ſi agréable, qu'elle ſurpaſſe les meilleures paſtilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y ſont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, leſquels ils creuſent avec le feu. Nous en avons vû pluſieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelquefois même davantage. Il y a des arbres propres à conſtruire de grands vaiſſeaux. Nous avons déja dit, qu'on trouve du chanvre dans les campagnes, qui y vient ſans ſemer. On y peut faire auſſi du

goudron, particulierement vers la mer.

J'ai fait connoître dans la Deſcription de ma *Loüiſiane*, que l'on trouve par tout des prèries, qui ſont par fois & d'eſpace en eſpace de quinze ou vint lieuës de front, & de cinq ou ſix de profondeur, qui ſont toutes diſpoſées à y mettre la charuë. La terre y eſt noire & très bonne, capable de fournir la ſubſiſtence à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fêves y croiſſent naturellement ſans les ſemer, & la tige ſubſiſte pluſieurs années portant du fruit. Elle devient groſſe comme le bras, & monte comme le lierre juſques au ſommet des plus hauts arbres. Les pêchers y ſont ſemblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits, en ſi grande abondance que les Sauvages ſont ſouvent obligez de les ſoûtenir avec des fourches.

Pour ce qui eſt des arbres, qu'ils cultivent dans leurs deſerts, on y voit des forêts entieres de meuriers, dont on cueille des fruits dès le mois de Mai. Il y a auſſi beaucoup de pruniers, dont les

les fruits ſont muſquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La Récolte du blé d'Inde ſe fait trois ou quatre fois l'année. J'ai déja dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit mûr, & que l'autre étoit déja levé. On y réconnoit peu d'hyver, ſi ce n'eſt par les pluyes.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines. Nous avons ſeulement trouvé du charbon de terre en pluſieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où on en peut trouver en aſſez grande abondance pour en fournir tout un Royaume. Il y a des carriéres de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaſpé. Les Sauvages ne s'en ſervent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples, quoi que Barbares, paroiſſent communément d'un bon naturel. Ils ſont affables, obligeans, & dociles. Dans le ſecond Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoître, Dieu aidant, les mœurs de tant de Nations différentes, que nous avons vûës. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ai marqué au Chapitre précedent, n'ont aucun véritable sentiment de Réligion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte règlé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de vénération pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüessans & les Issati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, lequel ils appellent *Lonïs* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dès qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le présentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tehendiouba Lonïs*, c'est-à-dire, *fume Soleil*.

Au

Au reſte cette rencontre du mot de *Louïs*, qui eſt ſouvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque eſpérance de ſuccès dans mon entrepriſe, parce que c'eſt mon nom de Réligion, & que je voyois, qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil ſous ce nom de *Louïs*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louïs Baſatſche*, comme qui diroit, *le Soleil, qui paroît pendant la nuit*. Ainſi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louïs*. Mais pour mettre de la difference de l'un à l'autre, ils ajoûtent le mot de *Baſatſche*, pour ſignifier la Lune. De tout cela pourtant on ne peut pas conclurre, qu'ils reconnoiſſent véritablement le Soleil pour celui, qui a tout fait, & qui conſerve tout.

Le Soleil eſt l'Aſtre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce fleuve. Ils lui préſentent ſouvent le meilleur & le plus délicat de leur

leur chaſſe dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Aſtre, & lui envoyent la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi, quand ils fument, ils pouſſent la fumée, qui ſort de leur bouche, vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Deſcription des divers langages de ces peuples, de leur ſoûmiſſion à leurs Chefs: des manieres differentes de ces peuples de Meſchaſipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut eſpérer pour la Réligion Chrétienne parmi eux.

IL eſt ſurprenant, que parmi tant de Nations, que l'on trouve dans l'Amerique,

rique, il n'y en ait pas une, qui n'ait ſon langage particulier tout different des autres, quand même elles ne ſeroient qu'à dix lieuës les unes des autres, il faut un truchement pour ſe parler, parce qu'il n'y a point de langue, que l'on puiſſe appeller univerſelle, comme nous voyons par exemple, que la langue Franque eſt générale par tout le Levant, & que le Latin eſt la langue commune des Savans. Ceux, qui ſont les plus voiſins de quelque Nation particuliere, ne laiſſent pas de s'entr'entendre, lorſqu'ils ſe trouvent enſemble. D'ailleurs chaque peuple a ſon Interprete, qui demeure chès ceux de ſes voiſins, qui lui ſont alliez, & qui y fait la fonction de Réſident.

Ces Sauvages ſont tous differens des peuples du Canada dans leurs maiſons ou Cabannes, dans leurs mœurs, dans leurs inclinations, dans leurs coûtumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du fleuve Meſchaſipi, l'ont fort plate. Ils nous ont dit ſouvent, qu'il y a des hommes

mes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointuë que la leur.

Ces Nations du fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifs, & sont fort agissans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de priéres, & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations, qui habitent au bas du fleuve, & le flambeau, qu'on allume en sa présence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & des Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs présens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables, qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons vû aucun de ces Sauva-

vages du fleuve, qui eût aucune connoissance des armes à feu, non plus que des outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de pierre. En cela l'experience nous a fait voir tout le contraire, de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignez que 30. ou 40. lieuës des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux, qui sont vers le Cap Floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on trouve dans nôtre Europe. Nous n'avons rien trouvé de tout cela, excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la tête des femmes, de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont gâtées par le feu, dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles, & des jeunes garçons. Les guerriers Sauvages nous ont fait connoître, qu'ils les apportent de fort loin devers la mer du Sud, & qu'ils les reçoivent

vent en échange de leurs Calumets de jaſpe de la part de certaines Nations, qui ſelon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne dirai rien ici de la converſion des Sauvages de l'Amerique, parce que j'en ferai un ample récit dans un troiſiéme Tome de cet Ouvrage, qui deſabuſera bien des gens de pluſieurs opinions fauſſes, dont ils ſont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la Providence conduiſoit leurs pas. D'abord ils y faiſoient des conquêtes & des converſions prodigieuſes. Je ne me conſidére que comme un inſtrument extrémement foible pour la propagation des Myſteres de l'Evangile, ſur-tout en comparaiſon de ces grands Serviteurs, que Dieu a employez à établir le Chriſtianiſme dans le Monde, & à y fonder ſon Egliſe. Mais il faut avouër, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de ſon Eſprit à nos Miniſtéres modernes pour eſpérer ces converſions miraculeuſes, comme dans les premiers Siécles;

cles : mais il ſe ſert de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes, quand, & comme il lui plait.

Je me ſuis donc contenté d'annoncer de mon mieux, ſelon mes forces & mes lumieres, les principales véritez du Chriſtianiſme aux peuples, avec qui j'ai eu habitude. J'ai dit, que toutes ces Nations ont des langages differens. J'avois des principes de la Langue Iroquoiſe, & j'appris du depuis celle des Iſſati, ou Nadoüeſſans. Cependant tout cela m'a très-peu ſervi parmi les autres Sauvages. Je ne pouvois me faire entendre que par des geſtes, & par quelques termes de leurs langues, que j'apprenois inſenſiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oſerois aſſûrer, que mes petis efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits conſidérables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoiſſe les effets ſecrets de ſa grace & de ſa parole, ni qui ſache juſqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet égard,

égard, c'eſt, que le gain de plus ſûr, que j'aye pû faire, conſiſte uniquement dans le baptême que j'ai fait de quelques enfans, dont j'étois moralement aſſûré de la mort. Au reſte je n'ai pû travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Miſſionnaires, qui pourront ſe rendre dans ces vaſtes pays. Comme j'ai eu l'honneur de leur ſervir de précurſeur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finirai mes jours de bon cœur en travaillant à mon ſalut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez juſques à préſent des lumieres de la Foi Chrétienne. Mais afin de ne point ennuyer le Lecteur, il eſt temps de pourſuivre nôtre Voyage juſques à la ſource du fleuve Meſchaſipi.

CHA-

CHAPITRE XLIII.

Deſcription de la pêche, que nous faiſions des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point paſſer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du climat en allant vers le Nord.

NOUS nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moyen de ſubſiſter que par la chaſſe ou la pêche. Les bêtes fauves étoient aſſez rares aux lieux où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent ſouvent, & qu'ils y ruïnent la chaſſe. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci-après. Nous les tuïons à coups de haches, ou d'épées

d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poiſſons frayoient, & on les voit ordinairement venir près des bords du fleuve pour la fraye. Nous les tuïons donc aiſément à coups de hache ou avec des épées ſans nous mettre à l'eau, & parce que nous en tuïons tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reſte.

Si nos hommes avoient quelque ſatisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehenſion des gens, que nous avions laiſſez au Fort des Illinois, ou de Crevecœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fuſſions éloignez de plus de cent lieuës, qui ſont peu conſidérables, à cauſe de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voyant, qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandiſes avec les Nations du Nord, on

ne

ne se saisit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles, dont le fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce fleuve est tout plein de ces Isles, sur-tout depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padoüe, dont je parlerai ci-après. Cet expedient réussit, & en effet après avoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes assez éloignez de cette embouchure approchans du Nord. Au reste les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions vûs dans les pays, qui sont au bas du fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XLIV.

Deſcription ſuccinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le fleuve Meſchaſipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padoüe : de la folle avoine, & de pluſieurs circonſtances de la continuation de nôtre Voyage.

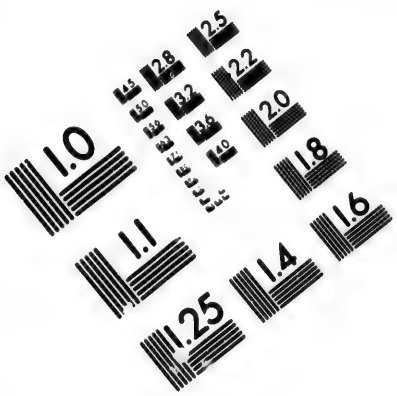
CE fleuve, comme je l'ai déja dit, a une lieuë de large preſque par tout, & en quelques endroits il en a juſques à deux. Il eſt partagé par quantité d'Iſles, remplies d'arbres entrelaſſez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y paſſer. Il ne reçoit aucune riviere conſidérable du côté de l'Oüeſt depuis l'embouchure de la riviere des Illinois juſques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oüeſt-Nord-Oüeſt

VOYAGE

E XLIV.

te des Rivieres,
s noms dans le
pi : du Lac des
t de St. Antoine
e la folle avoine,
circonſtances de
de nôtre Voya-

ne je l'ai déja dit,
large preſque par
ues endroits il en a
ſt partagé par quan-
es d'arbres entrelaſ-
es, qu'on a de la
Il ne reçoit aucune
e du côté de l'Oüeſt
ire de la riviere des
Saut de St. Antoine
pté celle des *Otenta*,
ent de l'Oüeſt-Nord-
Oüeſt



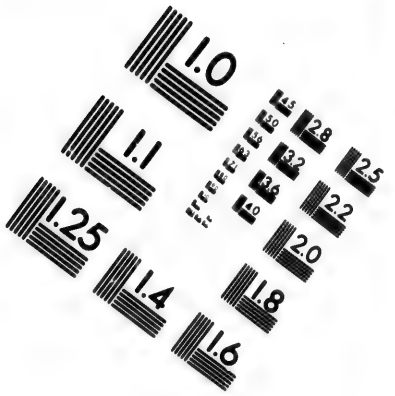
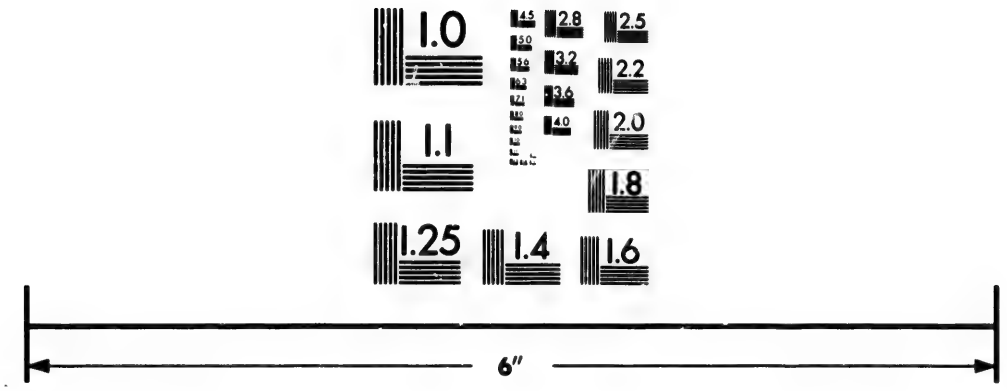
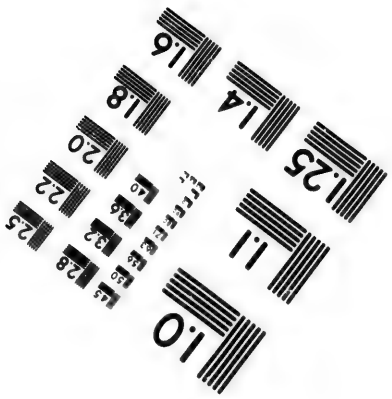
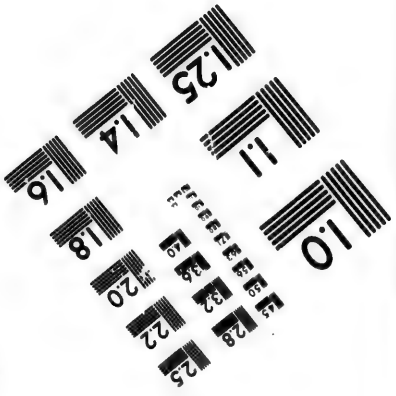


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

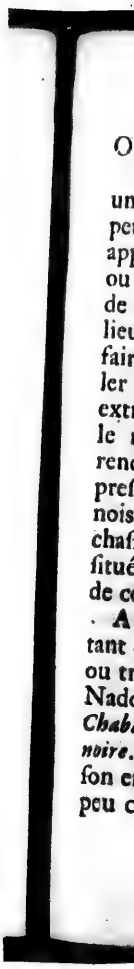
23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983



Oüeſt, à ſept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté du Levant on trouve d'abord une riviere peu conſidérable: mais un peu plus loin on en trouve une autre, appellée par les Sauvages *Oüiſconſin*, ou *Miſconſin*, qui vient de l'Eſt, & de l'Eſt-Nord-Eſt. Après ſoixante lieuës en remontant on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une riviere, qui ſerpente extraordinairement à ſa ſource, & par le moyen de laquelle on pouvoit ſe rendre à la Baye des Puans. Elle eſt preſque auſſi grande que celle des Illinois, & ſe jette dans le fleuve Meſchaſipi, où elle perd ſon nom. Elle eſt ſituée à cent lieuës ou environ au deſſus de celle des Illinois.

A vingt-cinq lieuës plus haut, remontant ce fleuve du même côté de l'Eſt, on trouve la riviere, nommée par les Nadoüeſſians ou Iſlati *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'eſt-à-dire, *Riviere noire*. Nous ne l'avons conſidérée qu'à ſon embouchure. Elle nous parût aſſez peu conſidérable.

Trente lieuës plus haut on trouve le *Lac des pleurs*. Nous le nommâmes ainſi, parce que les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la ſuite, quelques-uns d'eux vouloient qu'on nous caſſât la tête. Ces gens venoient donc pleurer ſur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de conſentir à nôtre mort. Ce Lac, qui eſt formé par le fleuve Meſchaſipi, a ſept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait parû conſidérable. On en trouve ſeulement à ſon entrée & à ſon iſſuë.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Eſt il y a la Riviere des Taureaux ſauvages, laquelle eſt pleine d'une quantité prodigieuſe de tortues. On l'appelle ainſi à cauſe du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la ſuivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle ſe décharge avec rapidité dans le fleuve. Mais en la remontant on la trouve

ve égale & ſans rapides. Elle eſt bordée de hautes montagnes aſſez éloignées en certains endroits pour former des préries, ſon embouchure a des bois des deux côtez. Elle eſt auſſi profonde & auſſi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au deſſus on trouve une riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut ſe rendre au Lac Superieur, qui comme nous avons dit, eſt plus grand que le Royaume de France, juſques à la Riviere Niſſipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de *Riviere du tombeau*, parce que les Iſſati y ayant laiſſé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonette, je mis ſur lui une couverture blanche ſelon la coûtume. Cette action d'humanité m'attira la reconnoiſſance de ceux de ſa Nation, comme il me le firent paroître dans leur pays par un grand feſtin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y eſt interrompuë par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avions pris pour Patron de nos entrepriſes. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Iſlette de Roche en forme de pyramide au milieu de ſa chûte.

Les grandes montagnes, qui bordent ce fleuve, ne durent que juſques à la Riviere de Ouiſconſin environ ſix vingts lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüeſt, & au Nord-Oüeſt, ſans que nous ayons pû apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort loin, quel eſt le lieu, où cette riviere prend ſa ſource. Ils nous ont fait connoître, qu'à vingt ou trente lieuës ſeulement au deſſus, il y a un ſecond Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'eſt-à-dire, *la Nation des préries.*

A huit lieuës au deſſus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la riviere des Iſſati ou Nadoueſſans. Elle eſt étroite à ſon entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ ſoixante & dix lieuës juſques au Lac des Iſſati, où j'ai été fait Eſclave par ces Barbares. C'eſt de là que cette riviere, que nous avons appellée de S. François, prend ſa ſource. Ce dernier Lac ſe répand dans de grands marais, où il croît de la folle avoine, de même qu'en pluſieurs autres lieux juſques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine eſt une graine, qui croît dans les terres marécageuſes, & même dans des lacs, qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau, ſans qu'on l'y ſeme. Elle reſſemble à l'avoine: mais elle eſt de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand elle eſt mûre. Les femmes en lient pluſieurs tiges enſemble avec des écor-

ces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des canards, des cignes, & des ſarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur proviſion pour ſubſiſter une partie de l'année, en la faiſant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur chaſſe.

Le Lac des Iſſati eſt ſitué à environ ſoixante & dix lieuës à l'Oüeſt du Lac Superieur. Il eſt impoſſible d'aller par terre de l'un à l'autre à cauſe des terres marécageuſes & tremblantes, qui ſont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voyage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a pluſieurs portages, & que d'ailleurs on eſt obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cauſe des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut paſſer par la Riviere du tombeau. Nous prîmes ce chemin, & nous n'y trouvâmes plus

plus que les os du cadavre de ce Sauvage, dont j'ai fait mention ci-devant. Les ours en avoient mangé toute la chair, après qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans leſquelles conſiſte leur plus grande force, les perches, que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mauſolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre, qui étoit à côté du ſepulcre, & un pot de terre renverſé, dans lequel les Sauvages avoient laiſſé de la viande graſſe de vâches ou taureaux ſauvages, pour faciliter, comme ils diſent, à la perſonne morte le voyage, qu'elle doit faire pour ſe rendre au pays des Ames.

Aux environs du Lac des Iſſati il y a quantité d'autres Lacs voiſins, d'où ſortent pluſieurs Rivieres, ſur les bords deſquelles habitent les Iſſati, les Nadoüeſſans, les *Tintonha*, qui veut dire gens de prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Rivere, les *Chongasketon* Nation du chien ou du loup, car le mot de *Chonga* chès ces peuples ſignifie un

loup ou un *chien*, & pluſieurs autres peuples, que nous comprenons tous ſous le nom de Nadoüeſſans, ou Nadoüeſſions. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillans, grands coureurs & très-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta priſonnier, & qui me mena au haut du fleuve Meſchaſipi avec nos deux Canoteurs de la maniere, que je vai le raconter dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE XLV.

l'Auteur eſt arrêté avec les deux Canoteurs par ſix vingts Sauvages, qui après pluſieurs attentats ſur leur vie les menerent enfin au haut du fleuve Meſchaſipi.

NOUS avions accoûtumé de faire nos priéres trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer les Sauvages de jour. Leur coûtume eſt de tuer comme ennemis tous ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le deſſein de profiter de leurs dépoüilles, comme de haches, de couteaux, & choſes ſemblables, qu'ils eſtiment plus, que nous ne faiſons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez, quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir ſe vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de paſſer ainſi pour ſoldats, & pour gens de cœur.

Nous avions considéré avec beaucoup de plaisir le fleuve Meschasipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêchez de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux-mêmes en ces Contrées-là, comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuïons, quand ces animaux passoient le fleuve à la nage.

Je faisois de profondes réflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la priére, & sur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le même jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre canot sur le bord du fleuve, j'apperçus tout d'un coup environ à deux heures après midi cinquante Canots d'écorce conduits par six vingts Sau-

Sauvages tous nuds, qui décendoient d'une fort grande viteſſe ſur ce fleuve, pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouïllon d'un coq d'Inde, que nous faiſions cuire, & nous étant embarquez promptement, nous allâmes au devant d'eux en criant, *Miſtigouche* par trois fois, & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, *Camarades, nous ſommes des hommes de Canots de bois.* C'eſt ainſi, qu'ils nous appellent, quand nous ſommes dans de grands vaiſſeaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous inveſtirent donc, & nous tirerent quelques flêches de loin, & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empécherent leur jeuneſſe de nous tuer.

Ces hommes, plus brutaux que ceux du bas fleuve, ſauterent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous aborderent ainſi avec des cris & des huées épou-

vantables. Nous ne faiſions aucune reſiſtance, parce que nous n'étions que trois contre un ſi grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que nôtre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du fleuve. Nous leur préſentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux profererent ces mots, *Miamiha*, *Miamiha*: mais nous n'entendions point ce qu'ils diſoient. Nous marquâmes donc ſur le ſable avec nôtre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient paſſé le fleuve Meſchaſipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour ſe joindre aux Illinois.

Quand ils ſe virent découverts, hors d'état par conſequent de ſurprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main ſur ma tête, ſe prirent à pleurer d'un ton extrémement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me reſtoit, j'e-

ne faiſions aucune re-
que nous n'étions que
i grand nombre. L'un
racha le Calumet de
s à la main, pendant
ot & les leurs étoient
l du fleuve. Nous leur
bord quelques morce-
e la Martinique, parce
eur que le leur. Les plus
x profererent ces mots,
niha: mais nous n'en-
e qu'ils diſoient. Nous
ic ſur le ſable avec nô-
les Miamis leurs enne-
rchoient, avoient paſſé
naſipi, & qu'ils avoient
our ſe joindre aux Illi-

virent découverts, hors
ſequent de ſurprendre
trois ou quatre Vieil-
la main ſur ma tête, ſe
r d'un ton extrémement
ec un méchant mouchoir
nenie, qui me reſtoit,
j'e-

j'eſſuyois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoître, qu'ils avoient deſſein de nous maſſacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverſer le fleuve avec de grands cris, qu'ils faiſoient retentir tous enſemble. Ils nous faiſoient redoubler les coups d'aviron devant eux, afin d'aller plus vîte, & nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du fleuve, nous déchargeâmes nôtre Canot & nôtre équipage, dont on nous avoit déja dérobé une partie.

Nous ne laiſſâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur aſſemblée pour déliberer ſur ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs s'approcherent, & nous firent entendre par ſignes, que leurs guerriers vouloient nous caſ-

casſer la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettai au milieu d'eux ſix haches, quinze couteaux, & ſix braſſes de tabac noir, après quoi baiſſant la tête, je leur fis connoître avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce préſent en addoucit pluſieurs d'entr'eux. Ils nous préſenterent donc du caſtor à manger, ſelon leur coûtume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche après avoir ſoufflé deſſus, parce que la viande étoit chaude. Enſuite ils poſerent leur plat d'écorce devant nous pour nous laiſſer manger à nôtre fantaiſie. Tout cela ne nous empêcha pas de paſſer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le ſoir avant que de ſe coucher. Nos deux Canoteurs étoient néanmoins dans la réſolution de bien vendre leur vie, & de ſe défendre courageuſement au cas qu'on nous vint attaquer.

Pour

Pour moi je leur dis, que j'avois réſolu de me laiſſer tuer ſans reſiſtence, afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ſes bourreaux. Nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas ſurpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Réſolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ſes deux hommes dans leur Pays au haut du fleuve Meſchaſipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous maſſacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de tabac de leur pays, après quoi il fit fumer premierement tous ceux de ſa bande, & en ſuite tous les autres, qui

qui avoient reſolu de nous tuer. Il nous fit ſigne d'aller avec eux dans leur Pays. Ils s'en retournerent donc avec nous. Ainſi leur ayant fait rompre leur entrepriſe contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occaſion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes priéres devant ces Barbares. Pluſieurs d'entr'eux me voyant remuer les lévres me dirent d'un ton fier, *Ouackanché*, mais comme je ne ſavois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils ſe mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que ſi je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient ſans miſericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes priéres en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je ſuivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma ſuite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croyoient que j'y allois ca-

cacher quelques marchandiſes ſous terre. Ainſi je ne ſavois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de vûë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes, que je ne pouvois me diſpenſer de dire mon Office : que s'ils nous maſſacroient pour ce ſujet, je ſerois la cauſe innocente de leur mort auſſi-bien que de la mienne, qu'ainſi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me diſpenſer de mon devoir. Au reſte ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouackanché*, que le livre, que je liſois, étoit un méchant eſprit, comme j'ai appris depuis étant parmi eux. Je connûs donc à leurs geſtes, qu'ils en avoient quelque averſion. Ainſi afin de les y accoûtumer je chantois pendant le chemin les Litanies à livre ouvert. Ils crurent, que mon Breviaire étoit un eſprit, qui m'apprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent, avant que de nous conduire chès eux. Ils attentent souvent à nôtre vie.

LES insultes, que ces Barbares nous firent pendant nôtre route, sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flêches, un arc, & une méchante peau passée, qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette saison, parce que nous approchions toûjours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant, que nous ne pouvions pas aller aussi vîte qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot.

Canot. L'un ſe mit à ma gauche, & les deux autres ſe rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les puſſions ſuivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieuës par jour, lors qu'ils ſont preſſez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont deſſein de ſurprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, étoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs ſentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les ſoirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faiſions connoître par là, que nous nous mettions ſous ſa protection.

Mais l'envie ſe mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipaguetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit ſe vanger ſur cette Nation, tourne toute ſa vangeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il prétendoit par là porter ceux, qui étoient de ſa bande, à le vanger, à nous tuer, & à ſe

à ſe ſaiſir de tout nôtre équipage, afin de pouvoir pourſuivre enſuite ſes ennemis. Mais les autres Sauvages, qui étoient charmez de nos marchandiſes de l'Europe, étoient bien aiſes de nous conſerver, afin d'attirer d'autres Européens chès eux. Ils ſouhaitoient ſurtout d'avoir du fer, qui leur étoit fort prétieux, & dont ils avoient reconnû l'uſage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre outardes ou coqs d'Inde d'un coup de fuſil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiſeaux à la fois avec leurs flêches.

Nous avons reconnû depuis, que les mots *Manza Ouäkanché* ſignifient *du fer, qui a un méchant eſprit*. C'eſt ainſi qu'ils nommoient un fuſil, qui briſe les os d'un homme, au lieu que leurs flêches ne font que gliſſer au travers des chairs & des muſcles, qu'elles percent, ſans briſer les os, que fort rarement. C'eſt pour cela, que ces peuples guériſſent plus facilement les bleſſures, qui ſe font à coups de flêches, qu'on ne fait celles de nos fuſils.

Lors

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieuës, en remontant le fleuve depuis la riviere des Illinois. Nous navigâmes avec eu pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord, & tantôt au Nord-Oüeſt ſelon les rhombes de vent, qu'il faiſoit, & ſelon le jugement, que nous en avons fait par la Bouſſole. Ainſi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les ſuivre, nous fîmes plus de deux cens cinquante lieuës ſur le même fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils rament depuis le matin juſqu'au ſoir ſans diſcontinuer. A peine s'arrêtent-ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les ſuivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes, afin de nous faire aller plus vîte. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs, de ſorte que nous avions beſoin d'eux pour aller auſſi vîte qu'eux. Nous cabannions ordinairement, quand il pleuvoit:

voit : mais quand il faiſoit beau, nous couchions à terre ſans abri. Nous avions par là le moyen de contempler les Aſtres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danſer le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs juſques à minuit; le Capitaine, chès lequel ils alloient, envoyoit en cérémonie à ceux, qui chantoient, un guerrier de ſa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon Calumet de guerre, qui ſe diſtingue de celui de paix par la diverſité des plumes.

La fin de cette eſpece de Sabbat ſe faiſoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux, qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient pluſieurs flêches, leſquelles ils préſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement. Ils les leur donnoient à baiſer nonobſtant la force de leurs cris. Au reſte les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards

ne

ne s'éveillaſſent preſque tous à la pointe du jour, de peur d'être ſurpris par leurs ennemis. Dès que l'Aurore paroiſſoit, l'un d'entr'eux faiſoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques-uns paſſoient autour des Iſles pour tuer quelques bêtes fauves, & les plus alerte alloient par terre pour découvrir par le moyen de la fumée le lieu, où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont ſur ceux du Sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faiſant faire halte à midi.

PENDANT que les Sauvages du Nord ſont en guerre, ils ont accoûtumé de ſe poſter toûjours ſur la pointe de quelques-unes de ces Iſles, dont le fleuve

eſt plein, afin d'y être en ſûreté. Ceux du Sud, qui ſont leurs ennemis, n'ont que des pyrogues, avec leſquelles ils ne peuvent pas voguer fort vîte, parce que ces pyrogues ſont fort peſantes. Il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du bouleau pour faire des Canots d'écorce : les peuples du Sud ſont privez de cet avantage. Ainſi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Riviére en Riviére pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils ſe voyent découverts, ils ſont en aſſûrance, pourvû qu'ils ayent le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux, qui les pourſuivent par terre, ou dans des pyrogues, ne les ſauroient atteindre, ni les pourſuivre avec aſſez de diligence.

Pour ce qui eſt de faire la guerre par embuſcade, les Sauvages du Nord y ſurpaſſent toutes les Nations du monde, à cauſe qu'ils ſont fort patiens à ſouffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à coup

coup sûr dans les embuscades. Ils sont toûjours assûrez du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toûjours à bout, à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver à la fuite.

Pendant un des dix-neuf jours de nôtre navigation, qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguetin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisa de faire halte sur le midi dans une grande prérie, située à l'Ouest de Meschasipi. Ce Chef avoit tué un gros ours fort gras: il en fit festin aux principaux Chefs de guerriers. Après le repas ces Sauvages marquez tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genie, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'ours, & parsemez de plûmes rouges & blanches, & les têtes chargées

de duvet d'oiſeaux, danſoient tous ayant les poings ſur les côtez, & frappoient de la plante du pied contre la terre d'une ſi grande force, que les marques y paroiſſoient. Pendant cela l'un des fils du Maître de la cérémonie donnoit à fumer à tous ces gens-là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amérement. Le pére, qui gouvernoit toute la cérémonie lugubre, l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de ſoûpirs & de ſanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout ſon corps de ſes larmes. Après quoi il s'addreſſoit tantôt aux guerriers, & tantôt à moi, me mettant les mains ſur la tête, & faiſant la même choſe à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Lonïs*, qui dans ſa langue ſignifie le Soleil. Il ſe plaignoit à cet Aſtre de la mort de ſon fils, & tâchoit par là d'obliger tout ſon monde à le vanger de ſes ennemis.

Pour nous, autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croyons que

que tout cela tendoit à nous faire perir. En effet nous avons connû dans la ſuite, que ce Barbare en avoit voulu fort ſouvent à nôtre vie: mais voyant l'oppoſition, qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y oppoſoient, il nous fit rembarquer, & ſe ſervit d'autres ruſes pour avoir peu à peu les marchandiſes de nos gens. Il n'oſoit les prendre hautement, comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit, que ceux de ſa Nation ne le blâmaſſent de lâcheté, vice, que les plus Barbares ont en horreur.

CHAPITRE XLIX.

Ruſes & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandiſes de nos deux Canoteurs, avec pluſieurs autres événemens de nôtre Voyage.

IL eſt aiſé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguetin*

tin étoit fort ruſé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ſes parens défunt, leſquels il conſervoit avec beaucoup de ſoin dans des peaux paſſées, & ornées de pluſieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il aſſembloit donc de temps en temps ſon monde pour leur donner à fumer, & en ſuite il nous faiſoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandiſes de l'Europe les os du défunt, & d'eſſuyer les larmes qu'il avoit répandues pour lui, & pour ſon fils, lequel avoit été tué par les Miamis.

Pour appaiſer ce vieillard ruſé, nous jettâmes ſur les os du mort pluſieurs braſſes de tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la raſſade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voilà comment ce Barbare nous épuiſoit par des motifs, ſur leſquels on n'avoit rien à dire. Il nous faiſoit connoître, que ce qu'il nous demandoit ainſi, n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenez avec lui, & en effet

fet il leur diſtribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faiſoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour lui, que ce que nous lui donnions de bon gré.

Pendant les jours ſus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainſi à cauſe des larmes, que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faiſoit venir un de ſes fils, qui pleuroit à ſa place. Son deſſein en cela étoit d'exciter la compaſſion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de pourſuivre enſuite leurs ennemis, & de vanger ainſi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chaſſoient des troupes de taureaux ſauvages, & les forçoient de paſſer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats: ils laiſſoient le

reſte, dont ils ne vouloient pas ſe charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer, que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni ſel, ni épices, ni aucun autre aſſaiſonnement, & cela a duré pendant les quatre dernieres années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier Voyage nous avons ſubſiſté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant réduits dans d'autres à manquer de tout, ſi bien que nous ne mangions point pendant vingt-quatre heures, & quelquefois même davantage. La raiſon en eſt, que dans ces petis Canots d'écorce, on ne ſauroit ſe charger de beaucoup de choſes. Ainſi quelque précaution que l'on ait, on ſe voit ſouvent dénué de toutes les choſes neceſſaires à la vie. Si nos Réligieux de l'Europe eſſuyoient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faiſoient des abſtinen-

ces

ces pareilles à celles, que nous avons faites ſi long-temps dans l'Amerique, on ne demanderoit point d'autre preuves de Canoniſation. Mais il faut dire auſſi, que ce qui ôtoit le prix à nos jûnes, c'eſt, que ſi nous ſouffrions dans de ſemblables conjonctures, nos ſouffrances n'étoient pas tout-a-fait volontaires : nous faiſions, comme on dit ordinairement, de neceſſité vertu.

CHAPITRE L.

Des Vieillards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles inſultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont les Sauvages allument du feu par frixion.

PENDANT pluſieurs nuits il y avoit des Vieillards, qui venoient pleurer fort amérement ſur nous. Ils nous frottoient ſouvent les bras & tout le

corps de leurs mains, leſquelles ils nous mettoient en ſuite ſur la tête. Ces pleurs me faiſoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir; & nous avions pourtant beſoin de repos après la grande fatigue du jour. Par deſſus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne ſavois qu'en penſer. Il me ſembloit, que ces Barbares pleuroient, parce que quelques-uns de leurs guerriers avoient réſolu de nous tuer. Et je m'imaginois auſſi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compaſſion, qu'ils avoient du mauvais traitement, qu'on nous faiſoit. Ainſi ces larmes me faiſoient bien de la peine.

Dans une autre occaſion Aquipaguetin rentra dans ſes fâcheuſes humeurs. Il avoit ſi bien menagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Narbetoba*, qui nous protegoit, nous fûmes obligez de nous aller placer avec nôtre Canot & nôtre équipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit abſo-

ſolument réſolu de nous caſſer la tête. Cela nous obligea de tirer encore d'une caiſſe vingt couteaux, & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mécontens.

Ce malhûreux regardant ſes gens les uns après les autres ſembloit héſiter leur demandant leur avis pour ſavoir, s'il refuſeroit, ou s'il accepteroit nôtre préſent. Comme nous baiſſions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faiſoit ſemblant d'être nôtre Protecteur, & qui l'étoit peut-être en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous mena à ſa Cabanne. Un de ſes freres prennant des fléches les caſſa toutes en nôtre préſence, pour nous aſſûrer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laiſſerent ſeuls dans nôtre Canot ſans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait juſque là. Ils demeurerent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieuës de navigation un autre

Chef vint à nous & nous fit débarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petis monceaux, ſur leſquels il nous fit aſſeoir. En ſuite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petis creux ronds, dans l'un deſquels il mit une baguette plus dure que le cedre : il frotta rudement cette baguette entre les paûmes de ſes mains, & alluma du feu de cette maniere. Il ſe ſervit de ce feu pour allumer le tabac de ſon grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains ſur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans ſix jours nous ſerions dans ſon pays.

CHAPITRE LI.

Cérémonie des Barbares, lors qu'ils partagerent les priſonniers, & continuation du Voyage par terre.

APRES donc que nous eûmes ainſi voyagé dix-neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou ſix lieuës du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terne dans une Anſe du fleuve Meſchaſipi, après quoi ils s'aſſemblerent pour aviſer à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous ſeparerent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils ſe ſaiſirent de nôtre Canot, & prirent tout nôtre équipage. Ils mirent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en

ſerviſſions pour retourner chès leurs ennemis. Ils cacherent les leurs dans des aunayes pour s'en ſervir, lors qu'ils voudroient aller à la chaſſe, & quoi que nous puſſions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligerent pourtant de faire ſoixante lieuës par terre.

Ils nous faiſoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour juſques à deux heures de nuit. Nous paſſions les rivieres à la nage. Ces Barbares, qui ſont pour la plûpart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage ſur la tête, & nos deux Canoteurs, plus petis que moi, ſur leurs épaules, parce qu'ils ne ſavoient nager. En ſortant de l'eau, qui étoit ſouvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toûjours vers le Nord, à peine pouvois je me ſoûtenir. La gélée même continuoit encore toutes les nuits dans cette ſaiſon-là. Nous avions donc les jambes toutes ſanglantes des glaces que nous rompions à meſure que nous paſſions à gué des lacs

ou

ou des rivières. Nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'étois si foible, que je me suis souvent couché par terre, résolu de mourir plûtôt que de suivre ces sauvages, qui marchoient d'une vîtesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes séches des prèries, par lesquelles nous passions. Ainsi nous étions obligez par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un chapeau, que j'avois pris pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'Eté. Je le laissai tomber bien des fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme dans ma tête. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allumé tant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard

du

du Gay ne m'eût ſouvent fortifié dans ce pénible & fâcheux voyage, j'aurois indubitablement ſuccombé à la fatigue, parce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE LII.

Conteſtation des Sauvages ſur le partage de nos marchandiſes, & de nôtre équipage avec mes ornemens Sacerdotaux, & ma caſſette.

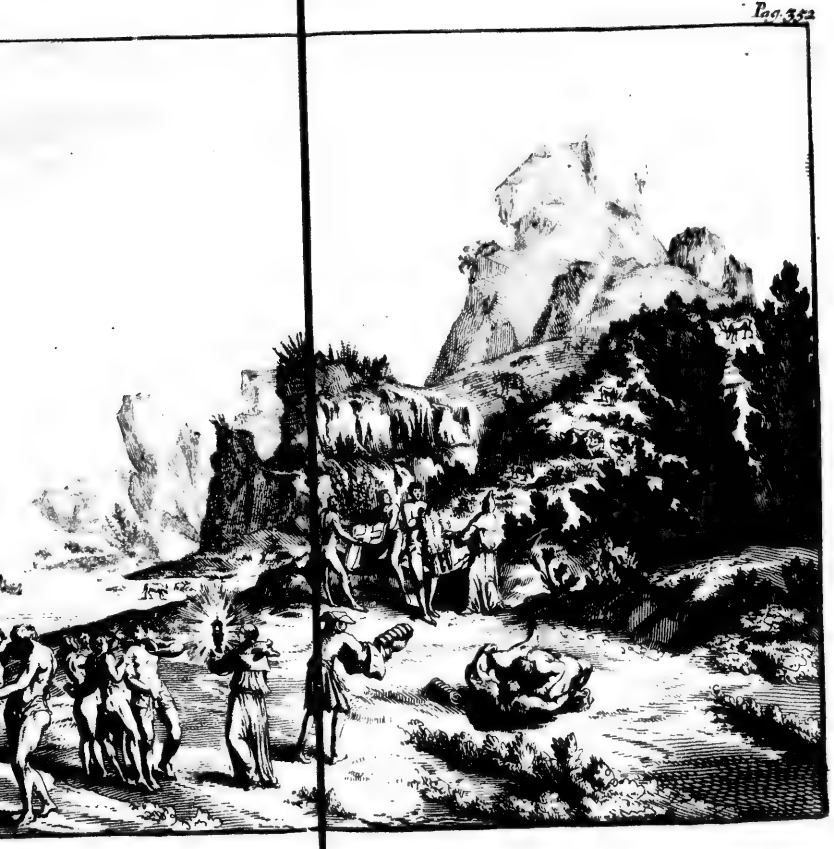
APRES avoir fait environ ſoixante lieuës de portage, & après avoir ſouffert la faim, la ſoif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit ſans delai, paſſé des lacs & des riviéres à gué, & ſouvent même à la nage, comme nous approchions du Village de ces peuples, qui ſont ſituez dans des lieux marécageux, & inacceſſibles à leurs ennemis, ils partagerent

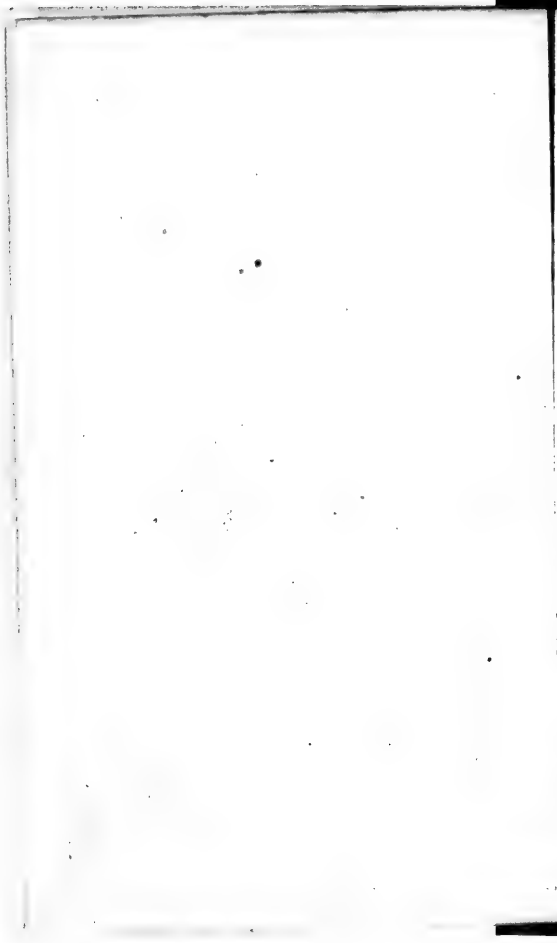
ouvent fortifié dans
ux voyage, j'aurois
ccombé à la fatigue,
es & les forces me

RE LII.

Sauvages ſur le
marchandiſes, &
ge avec mes or-
lotaux, & ma

it environ ſoixante
e, & après avoir
ſoif, & mille ou-
Barbares, marché
elai, paſſé des lacs
é, & ſouvent mê-
e nous approchions
peuples, qui ſont
x marécageux, &
ennemis, ils parta-
gerent





gerent entr'eux toutes les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut, qu'ils ne s'entretuaſſent pour le rouleau de tabac de Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples en font plus de cas que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de très-bon parmi eux : mais celui, que nous avions, étoit ſi bien filé, & ſi bien tourné en andouilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raiſonnables d'entr'eux nous firent connoître par ſignes, qu'ils donneroient pluſieurs peaux de caſtors à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient : mais les autres nous ayant pris comme Eſclaves, parce qu'ils diſoient, que nous portions des armes à leurs ennemis, ſoûtenoient, qu'ils n'étoient pas obligez de donner du retour pour les choſes, qu'ils nous prenoient.

Tout cela ſe paſſoit ainſi, parce que cette bande étoit compoſée de deux ou trois peuples differens. Les plus éloignez craignant, que les autres

trés ne retinſent toutes les marchandiſes dans les premiers villages, où ils devoient paſſer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc auſſi ma chaſuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le calice, qu'ils n'oſerent toucher. Ils voyoient, que ce vaſe d'argent doré reluiſoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un eſprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briſer une caſſette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que ſi je ne l'ouvrois, ou ſi je n'en rompois la ſerrure, ils le feroient eux-mêmes avec des roches pointuës, qu'ils me montrerent. Le ſujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette caſſette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté pluſieurs fois pour viſiter ce qui y étoit enfermé. Ils n'a-

n'avoient aucune connoiſſance des clefs, ni des ſerrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas ſe charger de la caſſette, mais ſeulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent, qu'il y avoit ſi peu de choſes, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laiſſerent là.

CHAPITRE LIII.

La troupe approche du village ; Conſeil des Sauvages pour ſavoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous ſauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Réception, que nous firent ces peuples, & de l'uſage qu'ils firent de ma chaſuble.

APRES cinq fort grandes journées de marche par terre ſans nous repoſer que

que trés-peu pendant la nuit à la belle étoile, nous apperçûmes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite armée. Tous les Anciens de cette Nation s'aſſemblerent à nôtre ſujet. Nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes ſéches, où ces Barbares ont accoûtumé d'attacher & de brûler les Eſclaves, qu'ils ont conduits chès eux. Ils faiſoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ſes mains, & qui ſecoüoit une calebaſſe remplie de cailloux ronds. Je voyois de plus, que ſes cheveux & ſon viſage étoient peints de couleurs differentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plûmes blanches à ſa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raiſon, qu'ils avoient deſſein de nous faire mourir. Nous en avions des conjectures aſſez fortes & aſſez plauſibles. Ils pratiquerent en effet pluſieurs cérémonies, qui leur ſont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit ſe faire entendre à ces Sauvages. Cependant après pluſieurs vœux, & pluſieurs priéres, que les Chrétiens doivent faire à Dieu en de ſemblables occaſions, ces Barbares nous donnerent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la préſenterent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient aſſaiſonnée avec des bluez. Ce ſont des graines noires, qu'elles font ſécher au Soleil pendant l'Eté, & qui ſont auſſi bonnes que des raiſins de Corinthe. Nos Flamands les appellent en leur langue *Clakebeſien*.

Pendant ce feſtin, qui étoit le meilleur repas, que nous euſſions fait depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes conteſtations entre Aquipaguetin & les autres ſur la diſtribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moi. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & ſe tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me préſenta à fumer

mer dans ſon Calumet de paix, & il reçût en même temps celui, que nous avions apporté, comme le ſymbole de l'union, qui devoit être deſormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour ſon fils à la place de celui, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette ſéparation nous fût fort ſenſible, quoi qu'elle fût mêlée de quelque plaiſir, de voir qu'on nous laiſſoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour ſe confeſſer, parce qu'il ne pouvoit encore s'aſſûrer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embraſſer cordialement, & de me demander pardon du paſſé après l'avoir demandé à Dieu. J'euſſe été ravi de voir Michel Ako dans de ſemblables diſpoſitions. Je ne laiſſai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extréme tendreſſe.

Enfin les Sauvages nous conduiſirent chacun à leurs villages & nous ſéparérent

rent ainſi. Nous marchâmes au travers des marais dans l'eau juſqu'à mi-jambe pendant une lieuë de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçûrent dans l'un des trois Canots d'écorce, qu'elles avoient amenez, & me menerent à une petite lieuë de là dans une petite Iſle, où étoient leurs Cabannes.

CHAPITRE LIV.

Réception faite à l'Auteur par les parens d'Aquipaguetin. Ils le font ſuer pour le guérir de ſes fatigues. Uſage, qu'ils font de ſa Chapelle, & de ſes ornemens.

J'ARRIVAI dans ce lieu au commencement du mois de Mai 1680. Je n'en puis point marquer le jour préciſé-

ciſément, parce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêcherent de faire toutes les petites obſervations, que j'euſſe bien voulu. D'ailleurs il y a environ ſept ou huit heures de difference entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amerique Septentrionale, à cauſe de la retrogradation du Soleil. Nous avions toûjours eu le Cap à l'Ouëſt depuis la Rochelle juſques à Québec, & depuis Québec au Sud-Ouëſt juſques à ce que nous fûmes arrivez à Meſchaſipi, ce qui faiſoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation conſiſtoit en un mouvement inconſtant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinoit du Nord au Nord-Eſt, & dans d'autres ſe tournoit du Nord au Nord-Ouëſt. Jamais nous ne pouvons être aſſûrez de nos eſtimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être aſſûrez du chemin, que nos vaiſſeaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle eſt la variation de l'Eguille en chaque

que parage. Nous trouvâmes pluſieurs minutes de variation ſelon le rhombe de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choſes dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ai euës.

A l'entrée de la Cabanne du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroiſſoit d'un âge décrepit, nous préſenta à fumer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amérement. Il me témoignoit en cela la compaſſion, qu'il avoit de me voir ſi fatigué. Et en effet il me falloit ſouvent deux hommes pour me ſoûtenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'ours auprès du feu, ſur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher, & m'oignit enſuite les cuiſſes, les jambes, & la plante des pieds avec de la graiſſe de chats ſauvages.

Le fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit ſon frere, portoit en parade

ma chaſuble de brocard ſur ſon dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme conſidérable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la vénération. La ceinture de Prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui ſervoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appelloit *Louïs Chinnen*, qui ſignifie, comme je l'ai apris depuis, la robbe de celui, qui ſe nommoit le Soleil. Après que ces Sauvages eurent fait ſervir cette chaſuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent préſent à des peuples, qui leur ſont alliez, & qui demeurent à l'Ouëſt à quatre ou cinq cens lieuës de leur pays. Ils étoient venus chès eux en Ambaſſade, & y avoient danſé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robbe de peaux paſſées du ventre de taureaux ſauvages. Il m'en donna une ſeconde, qui étoit compoſée de dix grandes peaux de ca-

caſtors. Ce Barbare me montra ſix ou ſept de ſes femmes, car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'appris enſuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. En ſuite il poſa devant moi un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poiſſons blancs pour me régaler. Il donna ordre à tous ceux, qui étoient là, de m'appeller du nom, que je devois avoir ſelon le rang, que je tenois dans cette nouvelle parenté.

Ce nouveau pére voyant, que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux perſonnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à ſuer, ſe lierent le prépuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de taureaux ſauvages, & y fit poſer des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après quoi il me fit ſigne de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis comme les Sauvages, qui étoient avec moi. Du reſte je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent pouſſé leur haleine avec aſſez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le ſecondereſit, & me mettans tous la main ſur le corps, ils me frottoient, & pleuroient amérement. Je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de ſortir de l'étuve. A peine pus-je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuerent de me faire ſuer de la même maniere trois fois la ſemaine. Cela me rendit de la vigueur, & je me ſentis auſſi ſain & & auſſi fort qu'auparavant.

CHA-

auvages, qui étoient
reſte je me conten-
d'un mouchoir.
ces Barbares eurent
ne avec aſſez de force,
mmença à chanter d'u-
tonnante. Les autres
& me mettans tous la
, ils me frottoient, &
ement. Je commençois
faillance, & cela m'o-
de l'étuve. A peine
mon habit de St.
me couvrir, tant j'é-
s continuerent de me
même maniere trois
. Cela me rendit de
je me ſentis auſſi ſain &
auparavant.

CHA-

CHAPITRE LV.

Faim, que l'Auteur ſouffre parmi les Barbares. Ils admiroient ſa bouſſole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compoſe un petit Dictionnaire, & les inſtruit ſur la Religion, ſur la Polygamie, & le Célibat.

JE paſſois ſouvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou ſix fois la ſemaine avec des œufs de poiſſons boucannez pour me nourir. Les femmes faiſoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Iſle voiſine avec ſes enfans, des hommes, & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bê-

che, que j'avois retirée des mains de ceux, qui nous avoient volez. Nous y semâmes du tabac, & des legumes d'Europe, que j'y avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considérable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur présence il me demandoit ma bousſole, que j'avois gardée avec moi. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit habile Orateur, persuadoit à tout son monde, que nous étions des esprits, & que nous étions capables de faire des choses, qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours, qui étoit fort pathetique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirans en moi ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de

de la figure d'un lion, dont nous nous ſervions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaiſſeau n'étoit pas ſi ſujet à ſe caſſer, que les chaudieres ordinaires, leſquelles ſont plus fragiles, de ſorte que nous voyant ſans Chaudronnier pour les raccommoder au beſoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'oſerent jamais toucher de la main ſans l'avoir auparavant envelopée de quelque robbe de caſtor. Ils en donnerent une ſi grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faiſoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient oſé ſe rendre ni dormir même dans la Cabanne, ſi elle y eût été.

Nous voulûmes en faire préſent à quelques Chefs: mais ils ne voulurent ni l'accepter, ni s'en ſervir, parce qu'ils croyoient, qu'il y avoit quelque malin Eſprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples ſont ſujets à de pareilles ſuperſtitions. Les Jongleurs leur font croire tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux ſans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me preſſer, je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans. Je me familiariſois avec eux, autant qu'il m'étoit poſſible, afin de m'inſtruire.

D'abord que j'eus apris le mot de *Taketchiabien*, qui ſignifie en leur langue, *comment appelles-tu cela ?* je fus bien-tôt en état de raiſonner des choſes les plus familiaires avec eux. Cela m'étoit aſſez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprete, qui entendit les deux langues. Ainſi pour demander le mot de *courir* par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabanne, afin qu'en ſuite je puſſe mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui ſignifie *courir*. Les Chefs de ces Barbares, voyant mon inclination à apprendre leur langue, me diſoient ſouvent, *Vatchiſon égagahé*, c'eſt-à-dire,

dire, *Eſprit, tu prens bien de la peine. Mets du noir ſur le blanc.* Par ce moyen ils me faiſoient ſouvent écrire. Ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain. Mais je ne voulus point coucher ſur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de ſcrupule de ſe ſervir à toute heure. Ils me réiteroient ſouvent le mot *d'égagahé*, pour me dire, *Eſprit, mets donc auſſi ce mot comme les autres.*

Ils ſe divertiſſoient ainſi avec moi, & ſe diſoient ſouvent l'un à l'autre, *quand nous interrogeons le Pére Louis*, car ils m'avoient ainſi ouï nommer par nos Canoteurs, *il ne nous répond pas : mais dès qu'il a regardé ce qui eſt blanc*, (parce qu'ils n'ont point de terme pour deſigner le papier) *il nous répond, & nous fait entendre ſes penſées. Il faut*, ajoûtoient-ils, *que cette choſe blanche ſoit un Eſprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui diſons.* Ils tiroient une conſequence de là : C'eſt, que

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'eſprit que moi, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moi ſur ce qui eſt blanc. Ainſi cette écriture leur faiſoit croire, que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voyoient, qu'il tomboit de la pluye en ſi grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chaſſe, ils me diſoient de la faire ceſſer. Je ſavois déja aſſez de leur langue pour leur répondre. Je leur diſois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui, qui étoit le grand Capitaine du Ciel, étoit le Maître de la pluye & du beau temps, & qu'il diſpoſoit de tous les événemens en général des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me diſoient de faire, dependoit du premier Moteur, & non pas de moi: qu'il m'avoit envoyé chès eux pour le leur faire connoître comme leur Créateur, & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voyant diſtingué par

par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'ayant point de connoissance du célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoûtumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse, que je leur faisois. Je leur disois donc en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieuës de nôtre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la mort: que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, éloigné de mon pays, où toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres: mais attens l'Eté, nous irons tuer

des taureaux ſauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te recompenſer du mauvais temps, que tu paſſes. J'aurois été fort content, s'ils m'euſſent donné manger, comme à leurs enfans : mais ils ſe cachoient de moi, & ſe relevoient de nuit pour manger à mon inſçu: & quoi que les femmes ayent par tout plus de tendreſſe que les hommes, cependant elles conſervoient le peu de poiſſon, qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me conſidéroient comme un Eſclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elle préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoi il eſt certain, qu'elles avoient raiſon.

Il y avoit des Vieillards, qui venoient ſouvent pleurer ſur ma tête d'une maniere fort triſte. L'un m'appelloit ſon petit fils, l'autre ſon neveu, & tous enſemble me diſoient, j'ai compaſſion de te voir ſi long-temps ſans manger, & d'apprendre, que tu as été ſi maltraité dans ton voyage : ce ſont

de

de jeunes Guerriers ſans eſprit, qui t'ont voulu tuer, & qui t'ont dérobbé tout ce que tu avois. Si tu voulois des robbes de caſtors, ou de taureaux ſauvages pour eſſuyer tes larmes, nous t'en donnerions : mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons préſenté.

CHAPITRE LVI.

Le plus conſidérable Chef des Iſſati & Nadoüeſſans fait de grands réproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptiſe la fille de Mameniſi.

LE nommé Ouäſicondé, c'eſt-à-dire, *le Pin percé*, le plus ſage, & le plus conſidérable de tous les Chefs des Iſſäti & Nadoüeſſans, fit paroître de l'indignation contre les Guerriers, qui nous avoient ſi maltraitez. Il dit en plein Conſeil, que ceux, qui nous

avoient volé ce que nous avions, étoient ſemblables à des chiens affamez, qui dérobbent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuïent : que ceux, qui en avoient uſé de la ſorte à nôtre égard, meritoient qu'on les regardât comme des chiens, puis qu'ils avoient fait un affront ſanglant à des hommes, qui leur apportoient du fer & des marchandiſes, dont ils n'avoient point eu de connoiſſance juſque là, & qui leur étoient pourtant ſi utiles : qu'il trouveroit un jour le moyen de ſe venger de celui, qui nous avoit cauſé cet outrage. Cette réprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouaſicondé. Cette action généreuſe fut fort utile du depuis à toute la Nation, comme nous le verrons dans la ſuite.

Comme j'allois ſouvent viſiter les Cabannes, je trouvai un jour l'enfant d'un nommé Mameniſi fort malade. L'ayant un peu examiné, je vis, que cet enfant n'échapperoit pas de ſa maladie. Je priai nos deux Canoteurs de m'en dire leur ſentiment, & je leur fis connoî-

nôtre, que je croyois être obligé en conſcience de le baptiſer. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabanne, où cet enfant étoit malade. Il me dit pour s'excuſer, que je ſavois, que pour n'avoir pas voulu diſcontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru riſque d'être maſſacrez par les Sauvages: qu'ainſi il étoit à craindre, que le Baptéme, que nous allions faire, ne nous exposât au même danger.

Ce malhûreux aimoit mieux conſentir à quelques ſuperſtitions des Barbares, que de m'aider dans un ſi loüable deſſein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me ſuivit pour ſervir de parrain, ou plûtôt de témoin à ce Baptéme. Je nommai cet enfant Antoinette à cauſe de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que le dit Picard du Gay s'appelloit Antoine Auguelle, natif d'Amiens, & neveu de Monſieur du Cauroi Procureur Général des Prémontrez, & du depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écor-

ce faute d'autres utenſiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en verſai ſur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Créature de Dieu, je te baptiſe au nom du Pére, du Fils, & du St. Eſprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis ſur le corps de cet enfant.

Au reſte je n'accompagnai ce Baptéme d'aucune autre cérémonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Meſſe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit ſervir à un meilleur uſage, qu'à celui d'enſevelir le premier enfant de ces pays-là, qui eût été honoré du St. Baptéme. Je ne ſai, ſi la douceur de ce linge avoit cauſé quelque eſpéce de ſoulagement à cette nouvelle baptiſée: mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de ſa mére, qui croyoit que j'avois guéri ſon enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de ſatisfaction & de joye.

Si

Si cet enfant fût revenu en ſanté, il étoit fort à craindre, qu'elle ne ſuivit les traces de ſes parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infames ſuperſtitions faute de Prédicateur pour l'inſtruire. Et en effet ſi ceux de ſa Nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher ſans la Loi, ils periront, comme dit d'Apôtre, ſans la Loi. J'étois donc fort aiſe, que Dieu eût tiré cette nouvelle baptiſée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, ſi elle venoit à ſe guérir, & que cela ne ſervit à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai ſouvent attribué ma conſervation au milieu des grands dangers, que j'ai courus, au ſoin que j'avois pris de baptiſer cet enfant.

CHA-

CHAPITRE LVI.

Ambaſſade envoyée aux Iſſati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüeſt de ces Peuples. Ce qui fait voir, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon eſt dans le même Continent que la Louïſiane.

SOus l'Empereur Charles Quint nos Péres Récollects furent les premiers envoyez par ſon ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Miſſionaires, & dès ce temps-là ils furent au delà de la Mer Vermeille. La plus remarquable des Epoques du Détroit d'Anien eſt au temps de nôtre excellent Réligieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexique. Nous avons déja fait mention de lui.

Dans

Dans la ſuite du temps on a reconnû, que ce Détroit d'Anien étoit imaginaire. Pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur grand ſavoir ſont de ce ſentiment. Je puis joindre ici une preuve de cette vérité à toutes les leurs. C'eſt, que pendant que j'étois parmi les Iſſati & les Nadoüeſſans, il y vint quatre Sauvages en Ambaſſade chès ces Peuples. Ils venoient de plus de 500. lieuës du côté de l'Oüeſt. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Iſſati, qu'ils avoient marché quatre Lunes: c'eſt ainſi, qu'ils appellent les mois. Ils ajoûtoient, que leur pays étoit à l'Oüeſt, & que nous étions au Levant à l'égard de leurs contrées; qu'ils avoient toûjours marché pendant ce temps-là ſans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chaſſe dequoi ſubſiſter. Ils nous aſſûroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anien, & qu'aſſûrément ils n'avoient rencontré ni paſſé dans leur route aucun grand Lac, c'eſt le terme, dont les Sauvages ſe ſervent pour répréſenter la mer, ni aucun bras de mer.

Ils

Ils nous certifierent de plus, que la Nation des Aſſënipoüalacs, dont le Lac eſt marqué ſur la Carte, & qui ſont au Nord-Eſt des Iſſati, n'étoient qu'à ſix ou ſept journées de nous: que toutes les Nations de leur connoiſſance, qui ſont à l'Ouëſt, & au Nord-Ouëſt, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vaſtes Pays, mais ſeulement des rivieres, qui décendent du Nord au travers des Nations voiſines de leurs confins du côté du grand Lac, c'eſt-à-dire, de la mer dans la langue des Sauvages: que là il y a des Eſprits, & des Pygmées ou petis hommes, parce qu'en effet ils ſont d'une très-petite ſtature, comme les peuples plus avancez les en avoient aſſûrez, & que toutes les Nations, qui ſont ſituées au delà de leurs pays, & qui ſont les plus proches d'eux, habitent dans des préries, & dans des campagnes immenſes, où on trouve quantité de taureaux ſauvages, de caſtors, qui ſont plus gris que ceux du Nord, dont le poil tire plus ſur le noir, & pluſieurs autres bêtes fauves, qui

qui fourniſſent de très-belles pelleteries.

Les quatre Sauvages ſus dits, qui étoient venus en Ambaſſade, nous ont encore aſſûrez, qu'il y a fort peu de forêts dans les pays, par leſquels ils avoient paſſé pour ſe rendre au lieu, où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de taureaux ſauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre, dont ils ſe ſervent, n'en ayant, & n'en connoiſſant point d'autres.

Toutes les circonſtances, que nous venons de rapporter, font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, comme on le répréſente ordinairement dans les Cartes. Pour preuve de la créance que j'en ai, je m'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels Vaiſſeaux, que ſa Majeſté Britannique, ou les Hauts & Puiſſans Seigneurs des Etats Généraux des Provinces Unies trouveront à propos d'y envoyer pour en faire l'entiere Découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que

la

la gloire de Dieu, la propagation de l'Evangile, l'inſtruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on neglige depuis tant de ſiécles, & l'utilité du commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les ſujets du Roi d'Eſpagne mon Souverain, & ceux de ſa Majeſté Britannique & des dits Hauts & Puiſſans Seigneurs, la correſpondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vûë, & que d'ailleurs mes intentions ſont pures & droites, & que je ſouhaite de rendre ſervice à toute la terre, ſauf le reſpect & l'obéiſſance que je dois premiérement à mon Prince naturel, au Roi d'Angleterre, & à leurs Hautes Puiſſances, auſquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient très-mal recompenſé de mes pénibles Voyages, dans leſquels je m'étois propoſé de contribuer à la gloire de Dieu, au ſalut des Ames, & au bien

bien de l'Europe. Je ſai bien qu'en penſer. Depuis pluſieurs années quelques efforts, que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus ſur l'Ocean, ayent pû faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pû y réuſſir juſques à préſent. Mais par le moyen de ma Découverte j'eſpére, Dieu aidant, que toute l'Europe verra, qu'on pourra trouver un paſſage commode pour s'y rendre. On pourra en effet ſe tranſporter par des rivieres capables de porter de gros Vaiſſeaux dans la Mer pacifique, & de là il ſera aiſé d'aller à la Chine & au Japon ſans paſſer ſous la ligne Equinoctiale. Ceux, qui auront lû ma Rélation, & qui examineront un peu les Cartes, qu'on y a jointes, reconnoîtront aiſément la vérité de ce que je dis.

CHA-

CHAPITRE LVIII.

Les Iſſati s'aſſemblent pour la chaſſe des taureaux ſauvages. Refus, que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour décendre la riviere de St. François.

APRES deux mois ou environ de mauvais jours paſſez chès les Iſſati & les Nadoüeſſans, ces Nations s'aſſemblerent pour la chaſſe des taureaux ſauvages, & les Chefs en ayant réglé les lieux, afin de ne ſe point embaraſſer les uns les autres, on ſe diſperſa en pluſieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef, qui m'avoit adopté pour ſon fils, voulut me mener à l'Oüeſt avec environ deux cens familles: mais me ſouvenant de la réprimende, que le grand Chef Ouäſicondé lui avoit faite, du mauvais traitement,

ment, que j'avois reçû de lui, je craignis, qu'il ne s'en vengeât ſur moi, quand nous ſerions loin. Je lui répondis donc, que j'attendois des Eſprits, c'eſt-à-dire dans leur langue, des Européens, à la riviére de Ouïsconſin, qui ſe décharge dans le fleuve Meſchaſipi, & que ſelon la promeſſe, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandiſes, qui leur étoient inconnûës, & que s'il vouloit tourner de ce côté-là, j'en aurois bien de la joye. Il y ſeroit venu volontiers: mais ceux de ſa bande l'en empêcherent.

Nous décendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680. vers le Sud avec le grand Chef Ouäſicondé, & environ 80. Cabannes de 130. familles, & 250. Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allerent à quatre journées plus bas pour y prendre du bouleau, afin de faire un plus

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon calice de vermeil doré avec mes petis livres & papiers juſqu'à nôtre retour de la chaſſe. Je ne gardai que mon Breviaire avec moi, afin de n'être point à charge.

Je me mis ſur le bord d'un Lac, qui forme la riviére de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui paſſoient fort vîte les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené aſſez long-temps. Cette réponſe bruſque & mal-honnête me cauſa beaucoup de chagrin, voyant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Réligion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux-mêmes l'avoient ſouvent reconnû chès des perſonnes de la premiere qualité, où j'étois reçû avec toutes ſortes de marques

de

de diſtinction, pendant qu'on les laiſſoit à la porte.

Dieu, qui par ſa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inſpira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fût plus petit que celui de nos Européens: j'y fus continuellement occupé à en jetter l'eau avec un plat d'écorce, parce qu'elle y entroit par pluſieurs petis trous, en quoi j'eus aſſez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être moüillé. Cependant il fallut prendre patience. On peut bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un coffre à mort, à cauſe de ſa fragilité, & de ſon peu de valeur. Ces ſortes de Canots ne peſent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette ſorte de navigation.

A nôtre débarquement du ſoir, le Picard me fit d'excuſe, pour que leur Canot étoit à demi pourri, & qu'il ſe fût indubitablement briſé, ſi nous y euſſions

été trois, qu'il nous eût fallu reſter en chemin. Nonobſtant cette excuſe je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas uſer de cette maniere, ſurtout nous trouvans parmi des peuples Barbares : qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laiſſant ſeul à plus de 800. lieues des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner : que s'ils avoient reçû quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cauſe des ſaignées, que je faiſois à quelques Aſthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conſervois ſoigneuſement.

J'ajoûtai à tout cela, que j'avois eu le moyen par là de ſauver la vie à quelques-uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des ſerpens ſonnettes, dont je parlerai dans mon ſecond Tome : que d'ailleurs je raſois proprement la couronne, que les enfans des Sauvages portent juſqu'à l'âge de 18. ou 20. ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant

les

les cheveux avec des caillous plats, qu'ils on fait rougir dans le feu : que je n'avois pû rien gagner ſur eux pour leur ſalut à cauſe de leur ſtupidité naturelle : qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale : mais qu'au reſte j'avois gagné leur amitié par les ſervices, que je leur avois rendus : qu'ils nous auroient ſans doute tuez après nous avoir fait ſouffrir beaucoup, s'ils n'euſſent reconnû, que j'avois des remedes propres à rendre la ſanté aux malades, choſes dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en ſe retirant chès ſon hôte me pria de l'excuſer. Mais le grand Chef Ouäſicondé ayant appris l'action inhumaine de nos deux Canoteurs, les fit venir au Conſeil, & leur dit, qu'il me retireroit deſormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté pluſieurs fois ſur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malhûreux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fuſſe aviſé de rompre trois flé-

fléches en préſence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs préſens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'inſtant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toujours ſi favorablement en toutes choſes. Nos deux hommes en étant ſurpris, me promirent en ſuite une entiere fidélité en toutes choſes.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au deſſus du Saut de St. Antoine de Padouë. Ils ſe trouvent en néceſſité de vivres. l'Auteur va avec le Picard à la riviere d'Ouisconſin. Avantures de leur Voyage.

QUATRE jours après nôtre départ pour la chaſſe des taureaux ſauvages, les Barbares firent halte à huit

huit lieuës au deſſus du Saut de Saint Antoine de Padouë ſur une éminence, qui étoit vis-à-vis de la riviere de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeuneſſe alloit à la chaſſe des cerfs, des chevreüils & des caſtors : mais ils tuoient ſi peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit-il avoir un morceau de viande. Il falloit ſe contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt-quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moi de chercher des ſenelles, des groſeilles, & de petis fruits ſauvages, qui nous faiſoient ſouvent plus de mal que de bien. Je ſuis perſuadé que ſans l'Orvietan en poudre, dont nous nous ſervions pour corriger la mauvaiſe nourriture, nous euſſions couru grand danger de la vie. Cette extréme neceſſité nous fit prendre la réſolution, au refus que Mi-

chel Ako fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la riviere de Ouïsconſin, de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trente lieües, pour voir ſi le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort poſitivement de nous envoyer des hommes & des marchandiſes avec de la poudre & du plomb dans le lieu, que je viens de marquer. C'eſt de quoi il nous avoit aſſûrez avant ſon départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, ſi l'un des trois ne fût reſté avec eux. Ces Barbares ſelon le ſentiment du grand Chef Ouäſicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux Canoteurs. Mais Michel Ako, qui appréhendoit de ſouffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais conſentir. Voyant donc qu'il avoit pris goût à la vie de ces Sauvages, je priai leur Chef de me laiſſer aller avec le dit Picard, ce qu'il m'accorda.

Nous

de venir avec nous, de
dans un méchant Ca-
ere de Ouïsconſin, de
étions éloignez d'envi-
e lieües, pour voir ſi le
Salle nous auroit tenu pa-
s avoit promis fort po-
nous envoyer des hom-
marchandiſes avec de la
u plomb dans le lieu,
de marquer. C'eſt de
avoit aſſûrez avant ſon dé-
ois.
ges ne nous auroient pas
re ce voyage, ſi l'un des
reſté avec eux. Ces Bar-
ſentiment du grand Chef
vouloient me retenir &
berté à nos deux Cano-
Michel Ako, qui appré-
uffrir dans ce voyage, n'y
conſentir. Voyant donc
ris goût à la vie de ces
priai leur Chef de me laiſ-
e dit Picard, ce qu'il m'ac-

Nous

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fuſil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un couteau pour nous deux, & une robbe de caſtor : tout cela pour faire environ deux cens cinquante lieuës de chemin. Nous nous abandonnâmes ainſi à la Providence. Comme nous faiſions le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padouë nous apperçûmes cinq ou ſix de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté ſur un chêne vis-à-vis de la grande chûte d'eau. Ce pauvre aveugle ſpirituel pleuroit amérement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une robbe de caſtor paſſée : elle étoit blanche par dedans, & garnie de porc-épic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en ſacrifice à ce Saut, qui de ſoi-même eſt affreux, & a quelque choſe de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs que ce Sauvage diſoit en pleurant à chaudes lar-

mes, & en s'adreſſant à cette caſcade, Toi, qui es un Eſprit, fais en ſorte, que ceux de ma Nation paſſent ici tranquillement ſans malheur; que nous puiſſions trouver un grand nombre de taureaux ſauvages, & que nous ſoions aſſez hûreux pour vaincre nos Ennemis, & pour faire un bon nombre d'Eſclaves, que nous amenerons ici pour les tuer devant toi, après leur avoir beaucoup fait ſouffrir. Les Meſſeneks, c'eſt ainſi qu'ils appellent la Nation des Outtouägamis, ont tué de nos parens. Fais en ſorte que nous puiſſions nous vanger ſur eux de cet affront.

C'eſt ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chaſſe des taureaux, ils allerent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuerent un bon nombre, & ramenerent des Eſclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saût de la maniere du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reſte quand ils manqueroient cent fois leur coup après une céré-

mo-

rémonie telle que nous venons de la décrire, que le hazard les y faſſe réuſſir une fois, cela ſuffit pour les rendre obſtinez dans leurs coûtumes ſuperſtitieuſes. Cette robbe de caſtor offerte ainſi dans cette eſpece de ſacrifice ſervit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à ſon retour, & qui auroit été ravi de faire ſouvent de pareilles rencontres.

A une lieuë au deſſous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner ſur ſes pas par terre pour reprendre ſa boite à poudre, qu'il avoit oubliée à ce Saut. A ſon retour je lui fis voir un ſerpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de ſept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & eſcarpée, & montoit de cette maniere. Il s'approcha inſenſiblement de pluſieurs nids d'hirondeles pour en manger les jeunes. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles, qu'il avoit aparemment dévorées. Nous fîmes tomber ce monſtrueux rep-

tile à coups de pierres dans la riviere. Il avoit une langue en forme de lance, d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremit en songe pendant la nuit. Il me dit, que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la frayeur de son songe. Le souvenir de ce serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impression sur mon esprit.

Comme nous décendions le fleuve Meschasipi avec une assez grande viteſſe, parce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de taureaux sauvages: ils nous en offrirent fort liberalement. Mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes, que nous serions tous écrasez. Quinze ou séze Sauvages entrerent au mi-

milieu de la troupe, ayant leurs caſſe-têtes à la main. Ils renverſerent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez. Ils prirent toute leur viande, & l'huile d'ours, qu'ils trouverent dans des veſſies, ou dans des boyaux, dont ils ſe frotterent depuis la tête juſqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient des Ennemis, & peu s'en fallut, que le Picard du Gay ne perçat le premier de ces Sauvages de ſon épée. Dans ce premier mouvement je mis la main ſur deux piſtolets de poche, que le Picard m'avoit laiſſez. Mais par bonheur je me retins, ſans quoi ſans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'euſſent pas manqué de vanger la mort de ceux, que nous euſſions tuez.

Nous ne connoiſſions pas d'abord ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laiſſez au deſſus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, que ſe diſoit mon oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la

viande, avoient mal fait de devancer ainſi les autres à la chaſſe, & que ſelon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de les piller, puis qu'ils étoient cauſe, que les taureaux ſauvages prenoient la fuite, avant que la Nation fût aſſemblée. Ce qui cauſoit un notable préjudice au public. Car quand ils ſont aſſemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chaſſe des tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande neceſſité avec ſon compagnon de voyage.

PENDANT environ ſoixante lieuës de navigation nous ne tuâmes qu'un

qu'un chrevreüil, qui paſſoit la riviere à la nage. Les chaleurs étoient ſi grandes alors, que la viande ſe gâtoit en vingt-quatre heures. Cela nous obligea de chaſſer aux tortues. Nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouïe fort ſubtile elles ſe jettent dans l'eau avec beaucoup de précipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant enfin une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres, & dont l'écaille étoit mince, & la viande fort graſſe. Pendant que je tâchois de lui couper la tête, elle penſa me couper le doigt avec ſes dents, qui ſont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre: mais un coup de vent fort impetueux le caſſa au milieu du grand fleuve. Le Picard étoit allé dans les préries avec ſon fuſil pour tâcher de tuer un taureau ſauvage. J'étois donc reſté ſeul auprès du Canot. Cela m'obligea de jetter promptement mon habit ſur la tortue, que j'avois renverſée ſur le dos, afin

afin qu'elle ne pût ſe ſauver. Je mis même pluſieurs cailloux ſur mon habit pour enfermer cet animal. Après quoi je me mis à la nage pour rattraper nôtre Canot, qui décendoit fort vîte emporté par le rapide aſſez grand en cet endroit à cauſe d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec aſſez de peine, je n'oſai lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine, qui y étoit, & dont je me ſervois pour me coucher, & le reſte de nôtre petit équipage. Je le pouſſois donc devant moi, & quelquefois je le retirois. Ainſi je gagnai le bord peu à peu environ à un demi-quart de lieuë de l'endroit, où j'avois laiſſé la tortue.

Le Picard revenant de la chaſſe, où il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit ſur la tortue, & point de Canot, crût avec quelque raiſon, qu'un Sauvage m'ayant trouvé ſeul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prérie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit perſonne. Cependant je remontai diligemment le fleuve

ve en Canot, & je n'eus pas plûtôt repris mon habit, que je vis plus de ſoixante taureaux, ou vâches ſauvages avec leurs veaux, qui traverſoient le fleuve pour gagner les terres du Midi. Je les pourſuivis en Canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit, que je fis, & ayant eu le temps de rentrer dans le Canot, pendant que le chien, que nous avions, avoit pouſſé en jappant une bande de bêtes fauves dans une des Iſles de ce fleuve. Il les en chaſſa en ſuite, & comme elles paſſoient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fuſil, qui lui caſſa la tête. Nous l'attirâmes au bord. C'étoit une vâche ſauvage, qui peſoit cinq ou ſix cens livres. Les taureaux ſont plus charnus, & peſent davantage. Mais parce que nous ne pouvions pas la mettre tout-à-fait à terre, nous nous contentâmes de couper les meilleurs morceaux, que nous pûmes, & nous laiſſâmes le reſte dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24. heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du fleuve avoient jetté ſur le ſable, & à meſure que le Picard écorchoit la bête, je faiſois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fûmes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de reſter là deux jours, & de nous cacher dans une Iſle pour nous rétablir par le moyen de l'Orvietan en poudre, qui nous fût ſouvent d'un grand ſecours dans le Voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je paſſai ſouvent ſans m'en appercevoir près d'un ſerpent-ſonnette, de ſept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta enſuite dans le fleuve.

Au reſte nous ne pouvions nous char-

de deux fois 24.
n'avions mangé.
onc du feu avec
les eaux du fleu-
r le ſable, & à
écorchoit la bê-
dans nôtre petit
ues morceaux de
ngeâmes avec tant
a fûmes tous deux
nous vîmes obli-
eux jours, & de
ne Iſle pour nous
de l'Orvietan en
fût ſouvent d'un
le Voyage. Pen-
les morceaux de
ard me donnoit,
ns m'en apperce-
ent-ſonnette, de
de long tout re-
it au Soleil. J'en
le tua avec un de
tta enſuite dans le

ne pouvions nous
char-

charger de beaucoup de viande à cauſe de la petiteſſe de nôtre Canot. D'ailleurs les chaleurs exceſſives la corrompoient d'abord. Ainſi nous nous en vîmes bien-tôt privez, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne ſavions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce Voyage. Nous ne trouvions pas toûjours des bêtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer, quand nous voulions.

Les aigles, que l'on voit en abondance dans ces vaſtes pays, laiſſoient par fois tomber des brémes, ou de grandes carpes, & d'autres poiſſons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs aiglons. Nous trouvâmes un jour une loutre, qui mangeoit ſur le bord du fleuve un grand poiſſon, qui avoit ſur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le

Pi-

Picard le vid, il s'écria, qu'il voyoit un Diable entre les pattes de la loutre. Sa ſurpriſe n'empêcha pas, que nous ne fiſſions bonne chére de ce poiſſon. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'éturgeon à long bec.

CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la riviere d'Ouïsconſin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne ſubſiſtons que par un pur miracle de la Providence.

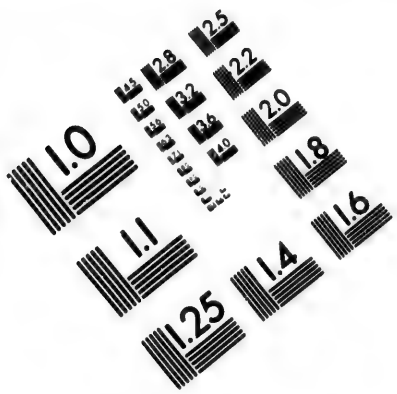
APRES avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette riviere. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cens lieuës de nous, parût tout d'un

, qu'il voyoit un
es de la loutre.
a pas, que nous
de ce poiſſon. Il
us le nommâmes

RE LXI.

riviere d'Ouïs-
guetin nous trou-
vance dans cette
ne ſubſiſtons que
acle de la Pro-

ant de chemin nous
ourtant point cette
fit croire, qu'el-
éloignée. Aqui-
croyions à plus de
nous, parût tout
d'un


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50

CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, parce que nous l'avions quitté, quoi que ce fût de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle avoine, & un bon morceau de taureau ſauvage, & s'informa de nous, ſi nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandiſes. Il ne ſe contenta pas de ce que nous lui dîmes. Il s'en alla lui-même à Ouïsconſin : mais il n'y trouva perſonne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions abſolument nous acquitter de la promeſſe, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous envoyeroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à ſon retour, le Picard étoit allé à la chaſſe dans les préries, & j'étois reſté ſeul dans une petite Cabanne, que nous avions dreſſée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette ſaiſon,

ſon, ſous nôtre couverture, qu'un Sauvage m'avoit renduë. Aquipaguetin me voyant ſeul s'approcha avec ſon caſſe-tête à la main. Je me ſaiſis promptement de mes deux piſtolets de poche, & d'un couteau, leſquels le Picard avoit retirez des mains des Barbares. Je n'avois pas deſſein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; je voulois ſeulement lui faire peur, & l'empêcher de me maſſacrer, au cas qu'il en eût envie.

Aquipaguetin me tanſa rudement de ce que je m'expoſois de la ſorte aux inſultes de leurs Ennemis: qu'au moins je devois me mettre de l'autre côté du fleuve pour ma ſûreté. Il voulut m'emmener avec lui, me diſant, qu'il avoit trois cens Chaſſeurs avec lui, qui tuoient plus de bêtes fauves, que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de ſuivre ſon avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuai donc ma route vers la riviere d'Ouisconſin, où je ne trouvai point les hommes de renfort, que le

le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moi penſâmes perir de faim en cent occaſions differentes, & nous fûmes obligez de remonter le fleuve avec des peines, & des difficultez incroyables.

CHAPITRE LXII.

Grande neceſſité, où l'Auteur ſe trouve avec ſon compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs priéres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chaſſe.

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages, aima mieux hazarder ſa vie, que de remonter le fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer. Cela nous obligea à les menager. Ainſi nous

les partageâmes en vingt, pour ne tirer plus que des tourterelles, ou des ramiers. Quand nôtre proviſion fut conſumée à cet égard, nous eûmes recours à trois hameçons, que nous amorçâmes avec de la barbue puante, qu'une aigle avoit laiſſé tomber. Nous ne prîmes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainſi dénuez de tout moyen de ſubſiſter. Nous redoublâmes nos priéres de bon cœur, comme chacun peut penſer. Parmi tout nôtre deſaſtre le Picard ne pût s'empêcher de dire une fois, qu'il priéroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoi ſe bien raſſaſier.

Je le conſolai, & me conſolai moi-même du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute ſa force pour tâcher de trouver quelque tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une aſſiéte ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'inſtant ſur le feu que nous avions allumé. Nous mangions

avec

avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde, que je mangeois le fiel de cet animal. Cela mit toute ma bouche dans une amertume extréme. Je la rinçai promptement avec de l'eau, & je me remis à manger avec le même empreſſement qu'auparavant.

Nonobſtant cette grande diſette nous ne laiſſâmes pas d'arriver dans la riviere des Taureaux ſauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorcez d'un poiſſon blanc, qu'une aigle avoit laiſſé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ſe confient en lui, nous ſecourut viſiblement dans cette occaſion. Nous avions redoublé nos priéres avec beaucoup d'ardeur. A peine les avions nous achevées vers les dix heures du ſoir, que le Picard entendit du bruit. Il quitta les priéres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux barbues ſi grandes, que je fus obligé d'aller à ſon ſecours pour les tirer de l'eau. Nous ne ſongeâmes point à ôter le limon de ces monſtrueux poiſſons, qui peſoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous

les coupâmes par piéces, & nous les fîmes rôtir ſur les charbons, parce que nous ne pouvions les faire boüillir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été caſſé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces barbues, & que ſelon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit ſecourus ſi à propos, nous entendîmes du bruit ſur le bord de la riviére des Taureaux, où nous étions environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous oüimes qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de *Nikanagé*, c'eſt-à-dire, *mon Ami, voilà qui eſt bien.* J'avertis le Picard, qu'au langage je croyois, que c'étoient des Illinois, ou des Outoüagamis, qui ſont Ennemis des Iſſati, & des Nadoüeſſans. Mais comme il faiſoit grand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnûs que c'étoit le Sauvage Mameniſi, pére de cette petite fille, que j'avois baptiſée aux Iſſati, à qui le Picard avoit

avoit ſervi de parrein, ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnût, & parce qu'il revenoit de la chaſſe, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à diſcretion, & nous aſſûra que tous les Sauvages de ſa Nation décendoient la riviére, qui ſe décharge dans le fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages done, avec qui Michel Ako étoit demeuré, décendirent cette riviere des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en paſſant à toute la Nation, comment le Picard & moi nous étions expoſez à faire le voyage d'Oïsconſin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître, qu'ils étoient ſatisfaits de nous, & blamérent tous la lâcheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'inſulter en préſence de tous les Sauvages, ſi je ne l'en euſſe em-

pêché, tant il étoit irrité contre lui de ſon peu de courage & d'affection.

CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur proviſion de viande. On deſcend encore une ſeconde fois le fleuve. Addreſſe des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.

LEs femmes Sauvages cacherent leur proviſion de viande à l'embouchure de cette riviere des Taureaux dans des Iſles, & dans des creux ſous terre. Ces peuples ont l'addreſſe de conſerver ainſi leur viande ſans ſel, comme nous verrons ci-après. Nous décendîmes encore une fois le fleuve en chaſſant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre vingts lieuës de chemin. Les Sauvages d'eſpace en eſpace cachoient leurs Canots

nots ſur le bord du fleuve dans des roſeaux, ou dans des Iſles, & ils entrerent ſept ou huit lieuës au delà des montagnes dans des préries, où ils tuoient à diverſes fois juſques à cent ou ſix vingts taureaux ou vâches ſauvages. Ils laiſſoient toûjours ſur le haut des montagnes quelques-uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps-là je penſois au Sauvage, qui m'appelloit ordinairement ſon frere. Il étoit entré un chicot bien avant dans ſon pied, & j'y mettois un emplâtre, lors que l'alarme ſe mit tout d'un coup dans le camp. Deux cens Archers accoururent, & ce généreux Sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vîte que les autres pour avoir ſa part de la gloire du combat : mais au lieu d'Ennemis ils apperçurent environ cent cerſs, qui prirent la fuite. Nôtre bleſſé eut bien de la peine de revenir au camp. Durant cette alarme les femmes & les filles ſau-

vages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour ſe joindre à ſon hôte, & je reſtai ſeul avec le nommé *Otchimbi*. Mais après la ſeconde chaſſe je fus reduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingts ans. Cette vieille ne laiſſoit pas de pouſſer à la rame, & de frapper ſouvent de ſon aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi: cependant j'étois obligé de faire ſouvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur diſpoſition, & c'étoient elles, qui diſtribuoient les portions à chacun. Je raſois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Réligieux. Au reſte ils la portent juſques à l'âge de quinze, ſéze ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plattes rougies dans le feu. Ces femmes me ſavoient beaucoup de gré de ce que je raſois ainſi leurs enfans.

Nous

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent, qu'ils voyoient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voyoit paroître du monde. C'étoit à qui devanceroit ſon Camarade à la courſe. Mais pour tout exploit ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens, qui étoient allez à la chaſſe vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Eſprits, c'eſt ainſi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoûtoient, que ces Eſprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient vûs, & qui avoient été Eſclaves chès les Outoüagamis, & chès les Iroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, où nous étions, parce qu'ils ſeroient bien aiſes de nous venir voir pour reconnoître, ſi nous étions Anglois, Hollandois, Eſpagnols,

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient-ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là-dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai remarqué ci-devant. Ces gens-là fâchez de ce que nous les avions prévenus dans nos Découvertes, avoient envoyé du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre Voyage. Ils penserent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions vûës, afin d'y aller en commerce, dès qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.

CHAPITRE LXIV.

Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre camp. Il nous prie de retourner avec ſes gens & lui aux Iſſati & Nadoüeſſans. Je jette ma couverte ſur un mort. Ce qui plût aux Sauvages.

LE 28. Juillet 1680. nous commençâmes à remonter le Meſchaſipi pour la troiſiéme fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande chaſſe, prirent la réſolution de retourner à leurs villages, & nous preſſerent de nous y en aller avec eux, nous promettans de nous conduire juſques aux Nations, qui habitent au bout du Lac Superieur. Ils diſoient, qu'ils avoient deſſein de faire alliance avec ces peuples par nôtre moyen. Là ſe trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes équippez moitié en guerre, &

moitié en marchandiſes.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages à ſix vingts lieuës ou environ du pays des Barbares, qui nous avoient pris. Ils nous prierent, parce que j'avois quelque connoiſſance de la langue des Iſſati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils ſouhaitoient, ſur-tout ayant appris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas fréquenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui paſſoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver. Il me dit en particulier par maniere de confidence, que ceux, qui l'avoient envoyé, ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loiſir. Voyant, que je faiſois la couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire, que j'étois ſon frere aîné.

Tout cela fut cauſe, que les Sauvages me traiterent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma ſubſiſtence aſſez

ſez largement. Ainſi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au ſalut de ces Barbares. Il faut avoüer qu'ils m'écoutoient aſſez : mais il faudroit demeurer parmi eux des années entieres, pour y faire quelque progrès, tant ils ſont groſſiers, ſtupides, & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padouë, nom que nous lui avions donné, & qui ſelon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit, où le ſerpent monſtrueux, dont j'ai fait mention, montoit ſur le roc eſcarpé pour y dévorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids. Je lui racontai la frayeur qu'en avoit eu le Picard en ſonge.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'aviſai, afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me ſatisfaire en cela, parce qu'il en avoit per-

du l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faits, lorsqu'ils nous prirent, juſque là même, qu'ils avoient voulu nous tuer pluſieurs fois: qu'ainſi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les frayeurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la ſemaine.

Nous arrivâmes aux villages des Iſſati le 14. d'Août 1680. où je retrouvai mon calice de vermeil doré, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez ſous terre en préſence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils ſont fort craintifs, & fort ſuperſtitieux ſur le fait des Eſprits. Ils croyent, qu'il y a du ſortilége dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le tabac, que j'avois planté avant nôtre départ, étoit à demi etouffé par les herbes. Pour ce qui eſt des choux, & des autres legumes, que j'avois ſemez, ils étoient d'une groſſeur ſurprenante. Les côtes de pourpier étoient groſſes comme des cannes. Les ſauvages n'oſoient en manger avec nous.

Peu

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convierent à un grand feſtin à leur mode. Il s'y trouva plus de ſix vingts hommes nuds. Ouäſicondé, le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il poſa ſur une peau paſſée de taureaux ſauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine friſée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette robbe ſur la tête, & m'en couvrit le viſage, diſant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, *celui, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames;* (car ces peuples croyent la tranſmigration des ames) *ce que tu as fait à l'égard du defunt eſt de grand pris. Toute la Nation s'en loüe, & t'en remercie.*

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi le dit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Pére Louïs, c'eſt ainſi qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, eſt plus grand Capitaine que toi. Sa Robbe, parlant de ma Chaſuble de brocard, qu'on m'avoit dérobbée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieuës par jour. Ainſi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étenduë du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

CHA-

CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage eſt maſſacré par le Chef, parce qu'il conſeilloit de nous tuer. Conteſtation entre le Sieur du Luth & moi ſur le Sacrifice d'un de ces Barbares.

SUR la fin de Septembre, voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maiſon commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénuez des proviſions neceſſaires pour y ſubſiſter, ſelon que nous en avions fait le deſſein, nous nous réſolûmes de leur faire connoître, que pour avoir du fer & d'autres choſes, qui leur ſeroient utiles, il étoit à propos, que nous retournaſſions en Canada, & qu'ils feroient dans un cer-

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandiſes de l'Europe : qu'on leur donneroit à bon prix : qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmenerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les ramenerions de même l'année ſuivante, pour aller en ſuite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinſent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conſeil pour examiner, ſi effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui ſe préſenterent pour cela : mais ils changerent de ſentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raiſon, que nous étions obligez de paſſer parmi beaucoup de nations, qui étoient leurs ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de ſe ſaiſir par force de leurs hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens : qu'au reſte nous ne pourrions

nous leur marquâ-
chemin avec des
ous ferions l'autre
ſes de l'Europe :
à bon prix : qu'ils
ner deux de leurs
s emmenerions a-
pays, & que nous
même l'année ſui-
ite au devant d'eux
retour, afin qu'ils

ent un grand Con-
ſi effectivement ils
'un de leur Nation
eut deux, qui fu-
, & qui ſe préſen-
ais ils changerent
r de nôtre départ,
raiſon, que nous
ſſer parmi beaucoup
nt leurs ennemies ju-
queroient pas de ſe
urs hommes pour les
faire mourir dans
reſte nous ne pour-
rions

rions pas l[illegible]empêcher, étant auſſi peu de gens, que nou[illegible]ions.

Je leur répondis, que tous ces peuples, qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre conſidération ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux, qui ſeroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'eſprit : ils ont même le ſens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous paſſions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devions les détruire pour les vanger de divers outrages qu'ils en avoient reçûs, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller & revenir avec nous, afin qu'ils puſſent avoir du fer & d'autres marchandiſes, qui leur étoient neceſſaires, & dont ils traiteroient très-volontiers avec nous. Ce qui fait voir, que ces Barbares ſont pleins de vengeance & de reſſentiment contre leurs Ennemis, en quoi on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien diſpoſé pour les lumieres de l'Evangile.

En-

Enfin Ouäſicondé, [illegible]nd Chef, ayant conſenti [illegible]plein Conſeil à nôtre retour, après nous avoir régalez du mieux qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déja dit, que cette avoine eſt meilleure & plus ſaine que le ris. En ſuite il nous marqua avec un crayon ſur une feuille de papier, qui me reſtoit, la route, que nous devions ſuivre pendant quatre cens lieuës de chemin. Au reſte ce Géographe naturel nous dépeignit nôtre chemin ſi exactement, que cette Carte nous ſervit auſſi utilement, que la Bouſſole auroit pû faire. Et en effet en la ſuivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, où nous avions deſſein de nous rendre ſans nous égarer de nôtre route en aucune maniére.

Nous nous diſpoſâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canôts, & nous quittâmes ces peuples après la décharge de tous les fuſils de nos hommes, ce

ce qui donna une terrible frayeur à ces Sauvages. Nous décendîmes la riviére de St. François, & en ſuite le fleuve Meſchaſipi. Deux de nos hommes ſans en rien dire prirent les deux robbes de caſtor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padouë, & que ces Barbares y avoient attachées à un arbre, comme par une eſpece de Sacrifice. Cela cauſa quelque conteſtation entre le Sieur du Luth & moi. Je loüai cette action de nos deux hommes, qui faiſoient voir en cela, qu'ils improuvoient la ſuperſtition de ces peuples. Le Sieur du Luth diſoit au contraire, qu'on devoit laiſſer ces robbes au lieu, où ces Barbares les avoient miſes, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de ſe vanger du mépris, que nous faiſions d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre, qu'ils ne nous vinſent inſulter en chemin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fondement à ce qu'il diſoit, & qu'en cela il parloit ſelon les régles de la pru-

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux robbes les accommodoient, & qu'ils ne ſe ſoucioient point de ces Barbares, ni de leurs ſuperſtitions. Le Sieur du Luth ſe mit en ſi grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommodai ce different. Le Picard & Michel Ako ſe rangerent du parti de ceux, qui avoient pris les robbes de queſtion, & cela auroit pû cauſer quelque malheur. Mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oſeroient nous attaquer, parce que j'étois perſuadé, que leur grand Chef Ouäſicondé prendroit toûjours nos interêts à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds ſur ſa parole, & ſur le grand crédit qu'il avoit parmi ſa Nation. L'affaire ſe termina à l'amiable, & nous décendîmes le fleuve fort agréablement en chaſſant aux bêtes fauves.

Nous

Mais nos deux
nt franchement,
es les accommo-
ne ſe ſoucioient
res, ni de leurs
eur du Luth ſe
bléré à ces paro-
llut qu'il ne don-
à celui, qui les
ne mis entre deux
différent. Le Pi-
o ſe rangerent du
avoient pris les
& cela auroit pû
eur. Mais je fis
du Luth, que
ent nous attaquer,
rſuadé, que leur
ndé prendroit toû-
cœur, & qu'on
ſur ſa parole, &
qu'il avoit parmi
ſe termina à l'a-
écendîmes le fleu-
t en chaſſant aux

Nous

Nous nous arrêtâmes près de la riviere Ouïsconſin pour boucanner de la chair de taureaux ou vâches ſauvages, que nous avions tuez en chemin. Pendant le ſejour, que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations, que nous avions quittées, nous aborderent en Canot pour nous dire, que leur grand Chef Ouäſicondé ayant appris, qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous pourſuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabanne, où il conſultoit de cette affaire avec ſes aſſociez, & qu'il lui avoit caſſé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait ſauter la cervelle ſur ceux, qui étoient préſens à ce Conſeil, afin d'empêcher l'execution de ſon pernicieux deſſein. Nous régalâmes ces trois Sauvages ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ſes premiers tranſports, & fit paroître, qu'il craignoit, que ces Barbares ne nous vin-

vinſent attaquer dans nôtre voyage. Il eût pouſſé la choſe plus loin : mais voyant que nos hommes lui tenoient tête, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à ſouffrir des avanies, il ſe modéra encore pour cette fois, & je les appaiſai enfin, en les aſſûrant que Dieu ne nous abandonneroit point au beſoin, & que pourvû que nous miſſions toute nôtre confiance en lui, il ſauroit nous délivrer de tous nos ennemis, parce qu'il eſt le maître des hommes & des Anges.

CHAPITRE LXVI.

Le Sieur du Luth eſt épouvanté d'une Armée de Sauvages, qui nous ſurprit, avant que nous fuſſions dans la riviére d'Oiſconſin.

LE Sieur du Luth avoit eu raiſon de croire, que les trois Sauvages, dont

dont nous avons parlé, étoient véritablement des eſpions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils ſavoient, qu'on avoit enlevé les robbes de caſtor, dont il a été fait mention ci-devant. Il ne pouvoit point revenir de ſes frayeurs, & me diſoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de gré ou de force celui qui les avoit priſes, de les remettre au lieu, où elles étoient. Je prévoyois que la diſſenſion pourroit nous être funeſte. Je fus encore mediateur de paix pour cette fois, & j'appaiſai tout ce bruit, en leur faiſant connoître, que Dieu, qui par ſa bonté nous avoit conſervez dans les plus grands dangers, auroit encore un ſoin particulier de nous en cette occaſion, puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle-même.

Deux jours après toute la viande boucannée pour nôtre proviſion étant en état, nous nous préparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien ſurpris, lors que nous aperçûmes une

ne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cens cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent auſſi fort épouvantez : mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Iſſati m'avoient donné pour aſſûrance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent, qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnai, que deux hommes s'embarquaſſent avec moi dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troiſiéme homme pour ramer, afin que demeurant au milieu du Canot, je fuſſe mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois, afin d'adoucir les Sauvages, dont je ſavois aſſez bien la langue. Je laiſſai donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'ils ne falloit point qu'ils ſe familiariſaſſent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils vouluſſent mettre pied à terre pour s'approcher :

t quarante Canots
eux cens cinquante
nt droit à nous. Nos
auſſi fort épouvan-
ils me virent tirer
n Calumet de paix,
oient donné pour
role à mon égard,
& me dirent, qu'ils
que je trouverois à

ne deux hommes
c moi dans le Ca-
evant de ces Barba-
Luth me pria de
e homme pour ra-
eurant au milieu du
ux en état de mon-
aix, que j'avois, a-
Sauvages, dont je
langue. Je laiſſai
s hommes avec le
je lui dis, qu'ils ne
familiariſaſſent avec
, au cas qu'ils vou-
à terre pour s'appro-
cher:

cher : qu'il falloit, que nos gens demeuraſſent fermes dans leurs poſtes avec leurs armes en état. Enſuite je m'en allai droit à ces Barbares en remontant le fleuve qu'ils décendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef, je criai après Ouäſicondé en répétant ſon nom pluſieurs fois à haute voix. Je l'apperçûs enfin, qui venoit à moi à force de rames. Pendant tout cela aucun de ſes gens ne me fit inſulte, ce qui me fut de bon augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux témoigner la confiance, que j'avois en leur parole. Nous mîmes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne, où étoit le Sieur du Luth, qui voulut embraſſer leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coûtume de s'embraſſer à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit ſimplement qu'à préſenter le meilleur morceau de viande cuite, qu'il pouvoit avoir, & que ſi le Chef en mangeoit,

nous pouvions être ſûrs, qu'il ne nous ſeroit fait aucun tort.

Cela réuſſit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent viſite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de tabac de la Martinique, dont les Sauvages ſont paſſionnez, quoi que le leur ſoit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agréable que celui de nos gens. Ainſi ces Sauvages ſans faire aucune mention des robbes de caſtor, dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouäſicondé me dit d'offrir une braſſe de tabac de Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour ſon fils. Cela produiſit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittans prononcerent par pluſieurs fois à haute voix le mot de *Louis*, qui, comme nous l'avons dit, ſignifie le *Soleil*. Il me ſemble, que je puis dire ſur ce ſujet, que mon Nom ſera long-temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

CHAPI-

CHAPITRE LXVII.

Voyage de l'Auteur avec ſes compagnons depuis l'embouchure de la riviere d'Oüisconſin juſques à la grande Baye des Puans.

LEs Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Meſſorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du fleuve Meſchaſipi, qui ſont les irreconciliables Ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de ſon amitié en pluſieurs rencontres, ne pût s'empêcher de dire à nos hommes, que j'avois tous les ſujets du monde de croire, que le Vice-Roi du Canada me feroit un favorable accüeil, ſi nous pouvions nous rendre auprès de lui avant l'hyver, & qu'il ſouhaitoit de tout ſon

cœur, qu'il pût avoir été chès autant de Nations que moi.

Nous trouvâmes en remontant la riviére d'Ouïsconsin, qu'elle étoit auſſi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bateaux dans l'eſpace de plus de cent lieuës. Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer la grandeur de tant de vaſtes pays, & les terres charmantes, par leſquelles nous paſſions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroyables, que ces Nations ſe font les unes aux autres, ſont cauſe, qu'il n'y a pas aſſez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long-temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Evangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils priſſent à en défricher les terres, ils y vivroient hûreuſement, & y ſubſiſteroient beaucoup mieux, qu'ils ne font. J'ai vû des ter-

terres, qui peuvent fournir aiſément trois récoltes par an. L'air y eſt incomparablement plus doux & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continuera jamais mieux ſes progrès, que par le grand commerce, qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ ſoixante & dix lieuës de navigation dans la riviére d'Ouïsconſin, nous trouvâmes un portage d'une demi-lieuë, qu'Ouäficondé nous avoit marqué dans ſa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laiſſâmes des marques par les Croix que nous fîmes ſur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une riviére, qui ſerpentoit preſque autant que celle des Illinois le fait à ſa ſource. Après ſix heures de navigation à force de rames, qui nous faiſoient aller fort vîte, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis-à-vis de l'endroit, où nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut

tirer un cigne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot: mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs écluſes de caſtors pour paſſer en Canot. Autrement nous n'euſſions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au deſſus de ces écluſes. Ces animaux les font avec une addreſſe ſurprenante. Les hommes ne ſauroient les égaler. Nous en parlerons dans nôtre ſecond Volume. Nous trouvâmes pluſieurs de ces étangs, & des retenues d'eau faites avec des piéces de bois en forme de chauſſée, que les caſtors y avoient faites.

Nous paſſâmes enſuite quatre Lacs, qui ſont formez par cette riviére. C'eſt là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outouägamis, qui y ſement du blé d'Inde pour leur ſubſiſtence. Tout ce pays-là eſt auſſi beau, & auſſi charmant que celui des Illinois.

Nous

Nous fimes enſuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, parce que les Sauvages y vont ſouvent décharger leurs ventres, & qu'ils ont accoûtumé d'y repoſer le viſage au Soleil. Ainſi après plus de quatre cens lieuës de chemin par eau depuis nôtre départ du pays des Iſſati & des Nadouëſſans, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans, laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE LXVIII.

L'Auteur avec ſes compagnons ſejourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Meſſe en ce lieu, & on paſſe l'hyver à Miſilimakinak.

NOus trouvâmes pluſieurs Canadiens dans cette Baye des Puans.

On appelle ainſi la Nation qui y habite, parce qu'elle demeuroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui ſont du côté de la mer du Sud. Mais elle en a été chaſſée par ſes Ennemis, & eſt venuë demeurer dans cette Baye, laquelle eſt à l'Oüeſt des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flâcon d'étain. Je m'en ſervis pour dire la Meſſe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel aſſez léger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontrai par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui ſe ſauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & preſque détruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Eſclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pére Zénobe Mambré, que nous avions laiſſez parmi les Illinois.

Quel-

Quelques-uns d'entr'eux ſe rendirent donc au lieu, où j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains, à la reſerve du calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'apporterent quelques jours après, moyennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois célébré la Meſſe faute de vin. Nous euſſions pû en faire dans nôtre voyage, ſi nous euſſions eu des vaiſſeaux propres à le conſerver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en ſupporter le poids. Il eſt vrai, que nous avions trouvé beaucoup de raiſins dans les endroits, par leſquels nous avions paſſé. Nous en avions même fait du vin, que nous avions mis dans des gourdes: mais il nous manqua chés les Illinois, comme nous l'avons obſervé. Au reſte j'avois encore du pain à chanter, comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conſervé dans une boite de fer blanc, qui fermoit fort juſte.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Meſſe, & j'y préchai. Nos hommes ſe mirent en état de communier, & communierent en effet pour rendre graces à Dieu de nous avoir conſervez parmi tant de détours & de périls, que nous avions courus, parmi les monſtres, que nous avions eus à vaincre, & parmi tant de précipices, par leſquels nous avions paſſé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fuſil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre, & dans lequel après cent lieuës de navigation nous nous rendîmes, en côtoyant la grande Baye des Puans, à Miſſilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, parce que tirant toûjours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait perir.

Par la route, que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de

s deux jours à la
ous y chantâmes le
Meſſe, & j'y pré-
es ſe mirent en
& communierent
e graces à Dieu de
parmi tant de dé-
ue nous avions cou-
ſtres, que nous a-
& parmi tant de
quels nous avions

oteurs troqua un
e contre un Canot
re, & dans lequel
navigation nous
ôtoyant la grande
ilimakinak dans le
us fûmes obligez
que tirant toû-
in vers les terres
& les frimats nous
ement fait pe-

e nous étions ob-
ions encore à plus
de

de quatre cens lieuës du Canada. Je rencontrai parmi ces peuples Hurons, avec beaucoup de ſatisfaction pour moi, le Pére Pierſon Jeſuite, fils du Receveur du Roi de nôtre ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors paſſablement bien. Ce Réligieux retenant toûjours de la franchiſe & de la droiture de nôtre pays, ſe diſtinguoit par ſon humeur bien faiſante, & me paroiſſoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout-à-fait tourné du côté de la candeur, & de la ſincerité. En un mot il me ſembloit être tel, que tout vrai Chrétien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je paſſai mon hyver fort agréablement après tant de maux & de fatigues, que j'avois ſoufferts dans nôtre Découverte.

Pour employer le temps utilement je préchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Avent & du Carême, afin d'entretenir nos hommes, & pluſieurs autres Canadiens, qui étoient en traite

pour amaſſer des pelleteries, qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieuës du Canada. Voilà comment certaines gens ſont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes perſonnes du monde. Les Outaoüats & les Hurons aſſiſtoient ſouvent à nos cérémonies dans une Egliſe couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie: mais ces Sauvages venoient plûtôt là par curioſité, que par deſſein formé de vivre dans les règles de la Réligion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous diſoient en parlant de nos Découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes: mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fuſſions des Eſprits: qu'en effet, s'ils avoient été auſſi loin que nous, les Nations étrangéres n'auroient pas manqué de les tuer: que cependant nous paſſions par tout ſans crainte, & que nous ſavions nous attirer l'amitié de tous ceux, que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faiſions des trous

trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moyen de pluſieurs groſſes pierres nous enfoncions des filets à vingt & vingt-cinq braſſes d'eau, pour y prendre du poiſſon blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes auſſi des truites ſaumonées, qui peſoient ſouvent juſques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous ſervoit à manger plus agréablement nôtre blé d'Inde, qui nous ſervoit de nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boiſſon que du bouïllon de poiſſon blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ai déja dit, que quand ce bouïllon eſt froid, il ſe fige comme de bonne gélée de veau.

Pendant nôtre ſejour en ce lieu-là le Pére Pierſon ſe divertiſſoit ſouvent ſur la glace avec moi. Nous courions ſur le Lac avec des patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manége, lors que j'étois à Gand, d'où on ſe rend à Brugé avec beaucoup de plaiſir en trois heures, lors que le canal eſt gélé. C'eſt le divertiſſe-

ment ordinaire de ces deux villes, dont les habitans s'entretiennent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouër ſans faire tort aux autres Réligieux, que ceux de St. François ſont extrémement propres à faire les établiſſemens des Colonies. Ils font un Vœu fort étroit de pauvreté, & ne poſſedent rien en propre. Ils n'ont que le ſimple uſage des choſes neceſſaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en ſont toûjours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plait. C'eſt en effet, ce qui nous eſt recommandé par les ordres de pluſieurs Papes, & ſur-tout par nôtre Règle, qui eſt la ſeule, que l'on trouve inſerée dans le Droit Canon.

Ce qui ſe paſſa à Miſſilimakinak pendant cet hyver, eſt une preuve de la vérité, que je viens de remarquer. Quarante-deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu-là pour le commerce, qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prierent de leur donner le Cor-

ces deux villes,
ntretiennent pen-
faveur des gla-

faire tort aux au-
ue ceux de St.
nement propres à
s des Colonies. Ils
troit de pauvreté,
n propre. Ils n'ont
des choſes neceſſai-
qui nous donnent
n ſont toûjours les
ent retirer, quand
effet, ce qui nous
les ordres de plu-
-tout par nôtre Rè-
e, que l'on trouve
Canon.
Vliſſilimakinak pen-
t une preuve de la
de remarquer. Qua-
s, qui étoient ve-
pour le commerce,
rement avec les Sau-
de leur donner le
Cor-

Cordon de St. François. Je leur accordai leur demande, & à chaque fois que je diſtribuois un Cordon, je faiſois une petite exhortation à celui qui le recevoit, & je l'aſſociois aux priéres de l'Ordre. Ces gens vouloient me retenir avec eux, & me faire un établiſſement, où ils pouroient ſe retirer de temps en temps auprès de moi. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me fourniroient ma ſubſiſtence, ſelon qu'on la peut avoir dans ces Pays-là. Mais la plûpart de ceux qui me faiſoient cette propoſition, negotioient en ce Pays ſans ordre. Je leur fis donc connoître que le bien commun de nôtre Découverte devoit être preferé à leurs avantages particuliers, & je les priai de me laiſſer retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

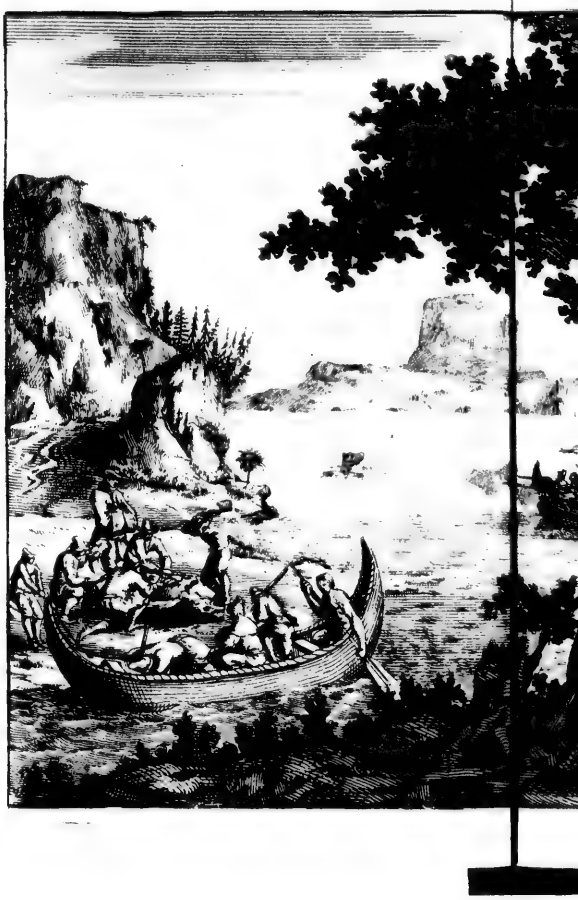
Départ de l'Auteur de Miſſilimakinak. Il paſſe deux grands Lacs. Priſe d'un grand ours, & particularitez de la chair de cet animal.

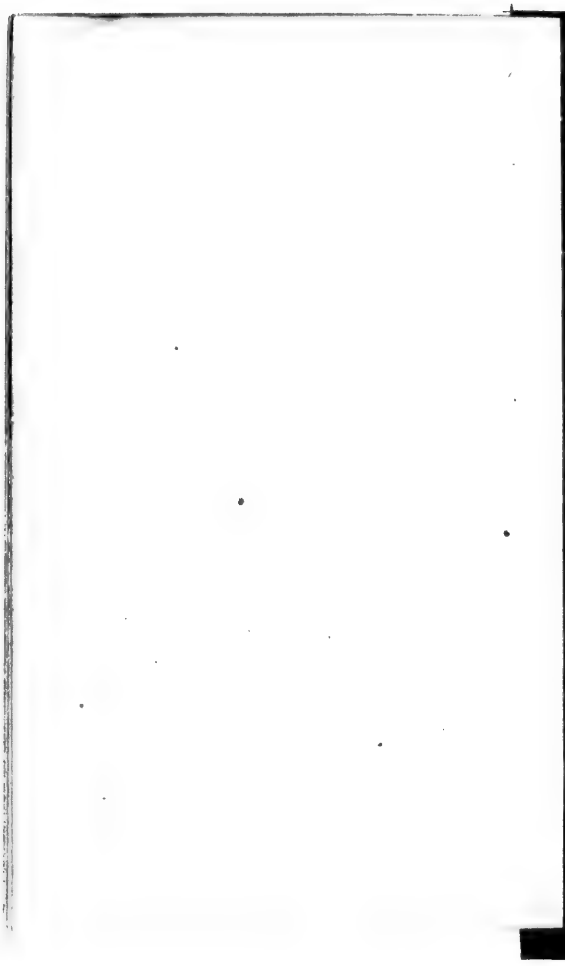
NOus partîmes de Miſſilimakinak la ſemaine de Pâques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots ſur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'eſpace de douze ou trézelieuës ſur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gélez cinq ou ſix lieuës de large. Les glaces s'étant briſées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quaſimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous ſervit pendant tout le reſte du voyage. Après cent lieuës de navigation ſur les bords

E LXIX.

ur de Miſſili-
ſe deux grands
grand ours, &
la chair de cet

e Miſſilimakinak
ques 1681. Nous
iner nos vivres &
ces pendant quel-
a bien l'eſpace de
ur le Lac Huron,
ent encore gélez
large. Les gla-
us nous embarquâ-
ité de *Quaſimodo*.
parce que nous a-
qu'un Canadien a-
orté, & qui nous
e reſte du voyage.
navigation ſur les
bords





bords de ce Lac Huron, nous paſſâmes le Détroit de trente lieuës, & le Lac de Sainte Claire, qui eſt au milieu. Nous arrivâmes ainſi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nous arrêtâmes quelque temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient frayer ſur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poiſſon, qui eſt l'endroit le plus délicat, & nous jettions le reſte.

Le gibier ni la venaiſon ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous apperçûmes un ours à perte de vûë: nous étions dans le Lac ſur une grande pointe de terre, qui s'avançoit fort loin dans l'eau. Je ne ſai comment cet animal s'étoit rendu là. Il n'y avoit point d'apparence, qu'il eût nagé d'un bord à l'autre au lieu, où nous étions. Il y avoit plus de trente ou quarante lieuës de trajet. Il faiſoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs, m'ayant laiſſé ſur une longue pointe de terre, allerent aborder cet ours,

ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. S'ils n'euſſent tiré deux coups de fuſil l'un après l'autre, cet animal les auroit ſans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fuſils. Ils retournerent enſuite à lui, & furent obligez de tirer ſept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquerent de tourner, ce qui les eût fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire, fut de l'attacher à la barre, qui eſt au milieu du Canot, & ils l'amenerent ainſi ſur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, pendant quoi après en avoir nettoyé les entrailles, nous les fîmes cuire, & en fîmes nôtre repas. Elles ſont auſſi délicates que celles des cochons d'Europe. Nous nous ſervimes enſuite de la chair de cet ours pendant le reſte

de

de nôtre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de chevreuils, parce qu'elle eſt trop graſſe. Nous vécûmes pendant près de cent lieuës de chemin de la chaſſe, que nous fîmes alors.

CHAPITRE LXX.

Rencontre, que l'Auteur fait ſur le Lac Erié d'un Capitaine Outaoüats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta pluſieurs avantures de ſa Famille, & de ſa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

IL y avoit un Capitaine des Outaoüats, qui avoit reçû le nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps-là à Québec. Ce Chef Sauvage ſe rendoit ſouvent avec ceux

ceux de ſa Nation dans cette ville, où ils apportoient beaucoup de pelleteries. Cet homme nous ſurprit fort, quand nous le rencontrâmes preſque mort de faim, plus ſemblable à un ſquelete qu'à un homme vivant. Il nous dit, que le nom de Talon s'alloit perdre en ce pays-là, puis qu'il ne pouvoit ſurvivre à la perte, qu'il avoit faite de ſix perſonnes de ſa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajoûta, que la pêche & la chaſſe lui avoient manqué cette anneé, & que cela avoit fait perir ſon monde de miſére.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fuſſent pas en guerre avec ſa Nation, ils avoient néanmoins enlevé une Famille entiere de douze perſonnes, qu'ils avoient emmenées priſonnieres. Il me pria donc fort inſtamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie. Pour cet effet il me jetta deux coliers d'une braſſe de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaſſe point cette affaire, qui lui tenoit ſi fort au cœur.

J'ai

J'ai confiance en toi, Pieds nuds, me dit-il, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent. Les Iroquois, que tu connois particulierement, écouteront tes raiſons préferablement à celles de tous les autres. Tu les as ſouvent entretenus au Conſeil, qui ſe tenoit alors au Fort de Katarockouï, où tu as fait bâtir une grande Cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as paſſé en revenant de viſiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon poſſible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit; c'eſt ainſi qu'ils appellent les Jeſuites. Je promis ſolemnellement à ce pauvre Capitaine de travailler chès les Iroquois à délivrer ſes compagnons.

Nous navigeâmes le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieuës de chemin, par les détours des bayes & des anſes, que nous étions obligez de côtoyer, nous repaſſâmes par le grand Saut de Niagara, & nous nous occupâmes pendant la moitié d'un jour à conſidérer cette prodigieuſe caſcade.

Je

Je ne pouvois concevoir, comment il ſe pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieuës de circuit, & qui ſe déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut, n'inondoient pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus ſurprenant en cela, c'eſt que depuis l'embouchure du Lac Erié juſqu'à ce grand Saut, les terres paroiſſent preſque toutes plates & unies. A peine peut-on remarquer, qu'elles ſoient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'eſpace de ſix lieuës. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant eſt fort rapide, qui le faſſe obſerver. Ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt que depuis cette grande cataracte juſques à deux lieuës plus bas, en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroiſſent auſſi unies que dans les lieux, qui ſont au deſſus vers le Lac Erié juſques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit ſur-tout, de ce qu'on ne voit aucunes montagnes,

concevoir, comment
e, que quatre grands
noindre a quatre cens
, & qui ſe déchargent
tres, qui viennent tous
e grand Saut, n'inon-
grande partie de l'A-
'il y a de plus ſurpre-
c'eſt que depuis l'em-
Erié juſqu'à ce grand
aroiſſent preſque toutes
A peine peut-on re-
s ſoient plus hautes les
res, & cela pendant
euës. Il n'y a que le
, dont le courant eſt
le faſſe obſerver. Ce
ore davantage, c'eſt
grande cataracte juſ-
ës plus bas, en tirant
io ou Frontenac, les ter-
ſſi unies que dans les
u deſſus vers le Lac E-
rodigieux Saut.
on redoubloit ſur-tout,
voit aucunes monta-
gnes,

gnes, que deux grandes lieuës au deſſous de cette caſcade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui ſortent de ces mers douces, aboutit à cet endroit, & ſaute ainſi de plus ſix cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nous n'oſions regarder qu'en frémiſſant. Les deux grandes nappes d'eau, qui ſont aux deux côtez d'une Iſle en talus, qui eſt au milieu, tombent en bas ſans bruit, & ſans violence, & gliſſent de cette maniere ſans fracas: mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'eſt un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reſte le réjailliſſement des eaux eſt ſi grand, qu'il forme une eſpéce de nuées au deſſus de cet abyme, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il faſſe pendant le fort de l'Eté, on les voit toûjours elevées au deſſus des ſapins & des plus grands arbres, qui ſoient dans cet Iſle en talus, par le moyen de laquelle ſe forment

ment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ai parlé.

J'ai ſouhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juſte & bien circonſtantiée, capable de ſatisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une deſcription de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juſte idée, qu'il me ſera poſſible, au Lecteur curieux.

Il faut ſe ſouvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon Voyage, ci-deſſus Chapitre VII. page 44. Depuis la ſortie du Lac Erié juſques au grand Saut, on conte ſix lieuës, comme je l'ai dit, & cela continue le grand fleuve de St. Laurent, qui ſort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet eſpace le fleuve eſt fort rapide, puis que c'eſt la décharge de cette gran-

grande quantité d'eau, qui ſort de tous ces Lacs. Les terres, qui ſont des deux côtez à l'Eſt & à l'Oüeſt de ce courant, paroiſſent toûjours égales depuis le dit Lac Erié juſques au grand Saut. Les bords n'en ſont point eſcarpez, & l'eau y eſt preſque toûjours au niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui ſont au deſſous, ſont plus baſſes, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela eſt preſque imperceptible pendant les ſix lieuës, dont il a été fait mention.

Après ces ſix lieuës de grand courant les eaux de ce fleuve trouvent une Iſle en talus d'environ un demi-quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'aller dans cette Iſle avec les Canots d'écorce ſans s'expoſer à une mort aſſûrée, à cauſe de la violence des eaux. Cette Iſle eſt pleine de cedres & de ſapins. Cependant ſes terres ne ſont pas plus élevées que celles,

qui ſont aux deux bords du fleuve. Elles paroiſſent même unies juſques aux deux grandes caſcades, qui compoſent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui ſe forment à la rencontre de cette Iſle, & qui coulent des deux côtez, moüillent preſque la ſuperficie des terres de cette Iſle, comme celles, qui ſont aux deux bords du fleuve à l'Eſt & à l'Ouëſt, en décendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Iſles du côté des grandes nappes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui décend juſques au grand gouffre, dans lequel ces eaux ſe précipitent. Cependant ce rocher en talus n'eſt nullement arroſé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux canaux, qui ſe ſont formez par la rencontre de l'Iſle, ſe jettent avec une extréme rapidité, l'un à l'Eſt, & l'autre à l'Ouëſt, depuis le bout de cette Iſle, & c'eſt là où ſe forme le grand Saut.

Après donc que ces deux canaux ont cou-

coulé des deux côtez de l'Iſle, ils viennent tout d'un coup à jetter leurs eaux par deux grandes nappes, qui tombent avec roideur, & qui ſont ainſi ſoûtenuës par la rapidité de leur chûte ſans moüiller ce rocher en talus. Et c'eſt alors qu'elles ſe précipitent dans un abyme, qui eſt au deſſous à plus de ſix cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Eſt, ne ſe jettent pas avec tant d'impetuoſité, que celles, qui tombent à l'Ouëſt. La nappe coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui eſt au bout de l'Iſle, eſt plus élevé dans cet endroit qu'à l'Ouëſt. Et cela ſoûtient plus long-temps les eaux, qui ſont de ce côté-là. Mais ce rocher panchant davantage du côté de l'Ouëſt, cela eſt cauſe, que les eaux n'étant pas ſoûtenuës ſi long-temps, elles tombent plûtôt, & avec plus de précipitation. Ce qui vient auſſi, de ce que les terres, qui ſont à l'Ouëſt, ſont plus baſſes, que celles qui ſont à l'Eſt. Auſſi voit-on, que les eaux de la

nappe, qui eſt à l'Ouëſt, tombent en maniere de trait quarré, faiſant une troiſiéme nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre éminente au Nord, qui eſt au devant de ces deux grandes caſcades, c'eſt là où le gouffre prodigieux eſt beaucoup plus large qu'à l'Eſt. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut décendre depuis les terres éminentes, qui ſont vis-à-vis des deux dernieres nappes d'eau, que l'on trouve à l'Ouëſt du grand Saut, juſques au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette Découverte y a été, & a vû de près la chûte de ces grandes Caſcades. C'eſt de là qu'on voit une diſtance conſidérable au deſſous de la nappe d'eau, qui tombe à l'Eſt, telle que quatre caroſſes y pourroient paſſer de front ſans être moüillez. Mais parce que les terres, qui ſont à l'Eſt du rocher en talus, où la premiére nappe d'eau ſaute dans le gouf-

gouffre, ſont fort eſcarpées, preſque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui ſe puiſſe rendre de ce côté-là dans le lieu, où les quatre caroſſes peuvent paſſer ſans être moüillez, ni qui puiſſe percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainſi il eſt fort vraiſemblable, que c'eſt dans cette partie ſéche, que ſe retirent les ſerpens ſonnetes, où ils ſe rendent par des trous ſoûterrains.

C'eſt donc au bout de cette Iſle en talus que ſe forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troiſiéme, dont j'ai fait mention : & c'eſt de là qu'elles ſe jettent en ſautant d'une maniere effroyable dans ce prodigieux gouffre de plus de ſix cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déja dit, que les eaux, qui tombent à l'Eſt, ſautent & ſe jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouëſt ſe précipitent tout d'un coup, & font deux caſcades, dont l'une eſt mediocre, l'au-

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernieres caſcades font une eſpece de crochet ou de trait quarré, & ſautent du Sud au Nord, & de l'Ouëſt à l'Eſt. Après quoi elles vont réjoindre les eaux de l'autre nappe, qui ſe jette à l'Eſt: & c'eſt alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroyable abyme avec toute l'impetuoſité, qu'on peut s'imaginer dans une chûte de ſix cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout enſemble la plus affreuſe caſcade, qui ſoit au monde.

Après que ces eaux ſe ſont ainſi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës juſques aux trois montagnes, qui ſont à l'Eſt de ce fleuve, & juſques au gros rocher, qui eſt à l'Ouëſt, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois braſſes de la terre, ou environ. L'abyme, dans lequel ſe jettent ces eaux, continuë ainſi pendant deux lieuës entre deux chaines de mon-

tag-

tagnes, qui ſont une grande ravine bordée de rochers, leſquels ſont aux deux côtés du fleuve.

C'eſt donc dans ce gouffre que tombent toutes ces eaux avec l'impetuoſité, qu'on peut s'imaginer d'une chûte ſi haute & ſi prodigieuſe de cette horrible abondance d'eau. C'eſt là que ſe forment ces tonnerres, ces mugiſſemens, ces bondiſſemens, & ces bouillons effroyables avec cette nuée perpetuelle, qui s'éleve au deſſus des cedres & des ſapins, que l'on voit dans l'Iſle en talus, dont il a été fait mention. Après que le canal s'eſt formé au bas de cette horrible chûte par les deux rangs de rochers, dont nous avons parlé, & qui eſt rempli par cette prodigieuſe quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le fleuve de S. Laurent recommence d'y couler : mais c'eſt avec tant de violence, & ſes eaux hûrtent ces rochers de part & d'autre avec une ſi terrible impetuoſité, qu'il eſt impoſſible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec leſquels

pourtant en navigeant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers, & cette ravine durent pendant deux lieuës depuis le grand Saut juſques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminuë inſenſiblement à meſure qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros rocher. Et alors les terres recommencent à être preſque de niveau avec le fleuve, & cela dure juſques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on eſt auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux ſur cet effroyable gouffre, on en eſt épouvanté, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chûte : mais enfin cette ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du fleuve S. Laurent commencent à couler plus doucement : ce grand rapide ſe ralentit, & le fleuve reprenant preſque le niveau des terres, il eſt pour lors navigable

ble juſques au Lac de Frontenac, au travers duquel on paſſe pour ſe rendre dans le nouveau canal, qui ſe forme de ſa décharge. Et alors on rentre dans le fleuve de St. Laurent, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

J'ai ſouvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent ſourds ceux qui en ſont voiſins. Je ne ſai, ſi les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entrainoient avec elles, & qu'elles faiſoient tomber d'une ſi prodigieuſe hauteur, ſe ſont retirez du voiſinage de cette grande chûte d'eau, dans la crainte de devenir ſourds, ou ſi cela eſt arrivé par la frayeur, où ils étoient ſans ceſſe des ſerpens ſonnetes, qui ſe trouvent en ce lieu-là pendant les grandes chaleurs, & qui ſe retirent dans des creux, où on ne peut les attaquer le long des rochers juſques aux montagnes, qui ſont deux lieuës plus bas.

Quoi qu'il en ſoit on voit de ces dangereux animaux juſqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale : mais comme ces ſerpens ne paroiſſent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles ſont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut préſumer aſſez raiſonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux ſerpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario, ou de Frontenac, en faiſant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara juſques au pied de ces trois montagnes, qui ſont deux lieuës plus bas, vis-à-vis du gros rocher, dont j'ai fait mention. Pendant ces deux lieuës de chemin nous n'apperçûmes aucun de ces ſerpens ſonnetes.

CHA-

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort, qui eſt à l'embouchure de la riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conſeil de rendre les Eſclaves, qu'ils avoient faits ſur les Outaouäts.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui eſt près de l'embouchure de la riviére de Niagara. Ces peuples n'y ſement ordinairement que très-peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village, que dans le temps de la récolte, qu'ils en font, ou de la pêche des éturgeons ou des poiſſons blancs, qui y eſt très-abondante. Nous croyions auſſi trouver des Canadiens au Fort de la riviére de Niagara, que nous avions ébauché dans le commencement de nôtre Découverte: mais tous ces Forts, qu'on

avoit fait ſemblant de bâtir, ne ſervoient dans le fonds qu'à couvrir le commerce ſecret qu'on faiſoit de pelleteries, & pour ſoûtenir les belles eſpérances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il eſt vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces ſortes de Découvertes. Elles ſont au deſſus de leurs forces. Il eſt donc neceſſaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les ſuccès en dépendent de leur appui & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de ſe faire autoriſer par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vûë dans le fonds que ſon propre avantage. Et c'eſt pour cela qu'il n'appuyoit pas ſon entrepriſe de tous les établiſſemens, qui euſſent été propres à la bien ſoûtenir. Il en faiſoit quelque ſemblant au dehors : mais dans la vérité il ne ſongeoit qu'à faire ſon profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc perſonne dans

dans ce Fort de la riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario, ou Frontenac, au grand Village des Iroquois Tſonnontouäns après trente lieuës de navigation. Nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & mon habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de taureaux ſauvages, mais d'ailleurs aſſez gai & alerte, coururent tous au devant de nous en répétant ſouvent à haute voix le mot d'*Otchitagon*, pour dire, le Pieds nuds eſt de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller viſiter les Nations, qui ſont au delà de la riviere Hohio, & du Fleuve Meſchaſipi. Ils me conduiſirent avec mes deux hommes dans la Cabanne d'un de leurs principaux Chefs.

Ils aſſemblerent le Conſeil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de

plus de trente, portans pompeuſement leurs robbes de peaux de toutes ſortes de bêtes fauves, entortillées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnerent ordre, qu'on nous régalât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous ſans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conſeil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moi, quoi que je l'euſſe appriſe quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amené chés eux comme Eſclaves douze Outaouäts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'eſt ainſi que ces peuples appellent le Vice-Roi de Canada. Je fis ajoûter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ſes enfans auſſi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & declaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouäts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'aſſemblée les deux colliers de porcelaine, que

que le Capitaine Talon nous avoit donnez. C'eſt la coûtume, qui s'obſerve parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conſeil étant aſſemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres coliers de porcelaine, & me dirent, que ceux, qui avoient fait ces Eſclaves, étoient de jeunes guerriers ſans eſprit: que nous pouvions aſſûrer Onontio, qui étoit pour lors Monſieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le reſpecteroit en toutes choſes, qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur pére, & qu'ils rendroient ceux qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs, nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conſeil, me fit un préſent de pelleteries, de loutres, de martres, & de caſtors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à ſon fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je lui faiſois ce préſent, afin qu'il le pût troquer contre des marchandiſes d'Euro-

rope, ajoûtant à Teganéot, c'eſt ainſi que nous autres Pieds nuds en uſons, car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent; nous ne voulons ni caſtors, ni loutres, ni aucun préſent. Ce n'eſt point par mépris, que nous les refuſons; nous n'avons garde: mais nous ſommes ainſi deſintereſſez en toutes choſes. Au reſte je ferai connoître vôtre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut ſurpris de ce refus, que je fis de ſon préſent, & voyant enſuite, que je donnois encore à ſon fils un petit miroir, qui me reſtoit, & dont je me ſervois pour me raſer, il diſoit à ceux de ſa Nation, que les autres Canadiens n'en uſoient pas de même. Et c'eſt ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des préſens de viandes de leurs chaſſes, diſant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous apprenions leurs enfans à reciter des priéres en leur langue, il étoit bien juſte, qu'ils en euſſent de la reconnoiſ-

noiſſance, & qu'ils nous la témoignaſſent dans l'occaſion. Après que ces Sauvages nous eurent aſſûrez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous, nous prîmes congé d'eux, & nous nous mîmes en état de partir pour continuer nôtre Voyage.

CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tſonnontoüans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avoüer, qu'il eſt bien doux & bien agréable de ſortir de l'eſclavage, & de la main des Barbares, & qu'on réfléchit avec plaiſir ſur les maux paſſez, dont on ſe voit hûreuſement garanti: ſur-tout quand on retourne parmi ſes amis, & qu'on eſt en état de ſe refaire de ſes fatigues, & de ſes travaux. Il eſt impoſſible, qu'on n'admire les ſecours ſurprenans de la Providen-

dence, & qu'on ne penſe avec une ſatisfaction incroyable aux avantages, qu'on en a tirez dans le beſoin.

Nous avions encore environ quatre vingts lieuës de chemin à faire ſur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockouï, ou de Frontenac. Nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux Canoteurs, pour addoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient eſſuyées dans le voyage. Ils pouſſoient avec moi à force d'avirons le Canot, qui étoit plus grand que celui, dont nous nous ſervions en quittant les Iſſati & Nadoueſſans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques ſercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre, ni de plomb. Nous tirions à tout hazard ſur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays étran-

trangers en ſi grande quantité, que ces oiſeaux, dont la chair eſt fort délicate, paroiſſoient comme des nuées dans cette ſaiſon-là.

Nous remarquâmes une choſe digne ſans doute d'admiration. C'eſt que les oiſeaux, qui voloient à la tête des autres, ſe mettent ſouvent derriere pour ſoulager ceux d'entr'eux, qui ſont fatiguez. C'eſt ainſi, que ces petis animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent auſſi ſe ſecourir mutuellement dans le beſoin. Le Pére Luc Buiſſet, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'abſence du Sieur de la Salle, nous reçûrent dans nôtre Maiſon de la Miſſion, que nous avions bâtie enſemble.

Ils furent fort ſurpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit, que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort de

de Frontenac, & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me témoignerent beaucoup de joye de me revoir. Les Sauvages mettans la main ſur la bouche, répétoient ſouvent le mot d'*Otkon* pour dire, le Pieds nuds eſt un Eſprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il eſt échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'eſt ce qu'ils ne ſe pouvoient laſſer de me dire. On nous fit toutes les honnêtetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extrême démangeaiſon de ſe rendre dans le Canada. Je conſentis à leurs deſirs, d'autant plus qu'après avoir tant eſſuyé de perils enſemble, j'étois bien aiſe d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Pére Luc Buiſſet, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

CHA-

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & paſſe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il eſt agréablement reçû à Mont-réal par Monſieur le Comte de Frontenac.

NOus nous mîmes en Canot plûtôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laiſſoient point de repos. Nous conſiderâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac, avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle *mille-Iſles*, parce qu'il y en a ſi grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en eſt fort rapide; & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuſe, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou mers douces, dont j'ai parlé, s'augmente par

par la grande quantité de rivieres, qui ſe jettent dans ce Lac. Elles ſeroient ſeules capables de former un grand fleuve : mais quand elles viennent à ſe réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroiſſent auſſi affreuſes, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y ſont prodigieuſement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par deſſus tout cela on voit aux bords & au milieu du fleuve de St. Laurent, environ 8. ou 10. lieuës au deſſus du dit Lac, en décendant vers le Canada, des rochers de tous étages, tellement élevez au deſſus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrêtées par ces rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere auſſi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choc des eaux, qui viennent battre ſi rudement ces rochers, dure près de deux lieuës, & ces ondes réjailliſſent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou ſix toiſes, & font paroître des

des manieres de gros pelotons de neige, de la grêle, de la pluye avec des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagnez des sifflemens & des hurlemens des bêtes les plus furieuses. Ce qui se fait uniquement par la violence, avec laquelle les eaux viennent frapper ces rochers. Je crois fortement, que si on demeuroit long-temps en cet endroit, on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guérir, tant le fracas en est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois déja autrefois décendu ces rapides du long Saut en Canot. Je risquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes. J'avois essuyé un fort grand nombre de dangers par une bénédiction particuliere de Dieu. J'espérai donc, qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Nôtre Canot passoit souvent entre deux rochers, au milieu desquels il n'y avoit que

que la largeur du Canot pour paſſer, mais d'une viteſſe ſi grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui ſont ſur le bord du fleuve. Nous fimes plus de deux grandes lieuës dans ces rapides affreux en ſi peu de temps que cela eſt inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, ſi nous nous rendîmes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de ſoixante lieuës de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prierent de les laiſſer dans une Iſle voiſine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plûtôt pour empêcher que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparaſſent. Ces pauvres gens étoient bien aiſes de ſe conſerver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois ſeul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une fe-

fenêtre, m'apperçût de loin, & crût que c'étoit un de nos Récollects, nommé le Pére Luc Fillâtre, Normand de Nation, qui lui ſervoit de Chapelain dans le temps de la traite, que les Sauvages faiſoient tous les ans au Mont-réal. L'un de ſes Gardes m'ayant reconnû il en avertit ce Seigneur, qui eût la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendreſſe, qu'un Miſſionaire peut attendre d'une perſonne de ſon rang, & de ſa qualité. Il avoit cru, que j'avois été maſſacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croyant toûjours que c'étoit quelque autre Réligieux, qui venoit peut-être de la Virginie, où nous avons des Récollects Anglois. Mais enfin il me reconnût, & me reçût fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me voir maigre, have, décharné, tout brûlé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, parce que les Iſiti me l'avoient dérobé, &

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de taureaux ſauvages, il me mena avec lui, & me retint pendant douze jours dans ſa maiſon pour me rétablir. Il défendit à tous ſes gens de ne me rien donner à manger ſans ſon ordre exprès. Il me donnoit lui-même ce qu'il vouloit, que je mangeaſſe, parce qu'il craignoit, que je ne tombaſſe malade, ſi on me laiſſoit manger à diſcretion, après de ſi longues diétes.

En vivant ainſi avec modération à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaiſir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les événemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations differentes, que j'avois vûës. Je lui fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Decouverte. Je remarquai, que quelques jours après mon retour il réïteroit les mêmes demandes, qu'il m'avoit faites d'abord.

Je

Je lui répondis donc, que je lui avois dit dès le premier jour l'essentiel de tout ce que je savois; que je ne doutois point, que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne lui eût dit ce qu'il avoit reconnû de plus particulier dans le voyage, que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi reservé, j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moi pour garder le secret de la Découverte entiere, que nous avions faite du fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interêt que moi à cacher ce voyage, parce qu'on les auroit châtiez sans doute d'avoir fait cette entrepriſe contre les Ordonnances: & on n'auroit pas manqué de ſe ſaiſir de toutes leurs pelleteries,

qu'ils avoient amaſſées en revenant des Iſlati avec le Sieur du Luth, qui étoit reſté tout exprès chès les Outaoüats.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voiſin des Outaoüats. Il lui mandoit entre autres choſes, qu'il n'avoit pû jamais rien apprendre de nôtre voyage, ni de moi, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empécher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croyoit, que le dit Sieur du Luth lui étoit abſolument dévoüé, que je pouvois pourtant l'aſſûrer, que l'interêt de certaines gens, qui lui étoient oppoſez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'étois perſuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre ſecret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela ſe faiſoit par l'intrigue de certaines gens, que mon caractére & la charité m'obligeoient d'épargner: que cependant pluſieurs de

de ces gens-là n'en avoient pas uſé de même à mon égard dans quelques occaſions particulieres : mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun ſelon ſes œuvres.

Le Seigneur François de Laval, premier Evêque de Québec, vint faire ſa viſite le long du fleuve St. Laurent, pendant que je décendois vers Québec avec le dit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps, que nous entrions dans la riviére pour aller au Fort de Champlein, lequel on avoit fortifié pour reprimer les incurſions des Iroquois. Le dit Seigneur Comte me demanda fort agréablement, ſi je n'avois pas la fiévre. Après quoi regardant ceux qui étoient à ſa ſuite, il leur dit ce proverbe, *Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fiévre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux.* Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit deſſein de me faire dire adroitement, ce que j'avois ſur le cœur.

Après quelque temps de converſation fort honnête, que j'eus avec le dit Seigneur Evêque, je lui demandai ſa bénédiction Epiſcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort neceſſaire, & que je n'étois pas même obligé en conſcience de lui dire tout ce que je pouvois ſavoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que le dit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter le dit Seigneur Evêque à diner : tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagogue avec honneur.

L'épée cedant à la Robbe en cette occaſion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois aſſez embaraſſé, parce que j'avois de grandes meſures à garder pour plaire également à deux perſonnes de ce rang, auſquels je devois toutes ſortes de reſpect. Je me tirai d'affaire adroitement, & j'empêchai

chai que la converſation ne roulât ſur des matieres, qui m'auroient pû faire de la peine par des queſtions embaraſſantes. Je dis donc au dit Seigneur Evêque, que le Seigneur Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me preſcrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois eſſuyées, & après la mauvaiſe nourriture, que j'avois euë parmi les Sauvages : qu'ainſi je ſuppliois le dit Seigneur Evêque de me permettre de retourner avec lui à notre Couvent de Québec pour y vivre dans la retraite ; & qu'en effet je n'étois par alors en état de catechiſer les enfans, ni de faire les fonctions de Miſſionaire dans les viſites, que le dit Seigneur Evêque faiſoit au peu de monde, qui ſe trouvoit pour lors en Canada, que j'avois beſoin de repos pour travailler plus vigoureuſement dans la ſuite. C'eſt ainſi, que je prévins pluſieurs petis embarras, dans leſquels je pouvois aiſément tomber, & que j'obtins la permiſſion de finir

nir mon voyage, & de me retirer dans la ſolitude de nôtre Maiſon Réligieuſe pour y prendre un peu de repos, après tous mes travaux paſſez.

CHAPITRE LXXIV.

Grande deroute des Illinois, qui ſont attaquez, & ſurpris par les Iroquois.

PENDANT que je travallois à me rétablir de mes grandes fatigues, Mr. le Comte de Frontenac reçût des lettres du Pére Zénobe Membré, que j'avois laiſſé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & que s'étant joints enſemble, ils avoient formé une aſſez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup ſur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit, qu'ils faiſoient bien neuf cens hommes de guerre tous fu-

ſi-

filiers, parce que les Iroquois & ſes Miamis avoient des fuſils & de toutes ſortes de munitions de guerre par le commerce, qu'ils avoient avec les Européens.

Les Iroquois firent cette entrepriſe vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la Découverte du fleuve Meſchaſipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourvû, parce qu'ils ne ſe défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec leſquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même aſſûrez, qu'il feroit en ſorte, que ces peuples obſerveroient ſoigneuſement le Traité, que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette aſſûrance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeuneſſe en guerre d'un autre côté.

Un *Chaonänon* allié des Illinois retournant de chès eux en ſon pays rebrouſſa chemin tout d'un coup pour les avertir, qu'il avoit découvert une armée compoſée d'Iroquois & de Miamis, qui

étoit déja dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laissèrent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vûë, ils les chargérent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Crevecœur pour y commander en son absence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis, eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte ennombre, que celle de leurs Ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Ils s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'est-à-dire, comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tâcher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvans plus de resistence, qu'ils n'avoient

voient crû, & voyans que les Illinois étoient réſolus à ſoûtenir la guerre, n'eurent point de peine à ſe réſoudre à la paix. Ils reçûrent donc le Sieur de Tonti comme mediateur, & écoutérent les propoſitions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté ſa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur repréſenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio auſſi bien qu'eux. C'eſt le nom, qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Pére Zénobe ajoûte, comme je l'ai remarqué dans ma Louïſiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tſonnontoüan l'avoit reconnû, & que le dit Sieur de Tonti les avoit preſſez d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainſi il les conjuroit de s'en retourner chès eux, & de laiſſer les Illinois en repos, puis qu'ils avoient ſoigneuſement obſervé le traité de paix.

Ces propositions ne plûrent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec lui, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Onnontaghé*, donna un coup de couteau près du cœur au dit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jetterent sur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnût à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause, qu'un Vieillard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jetta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la playe.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pauvres

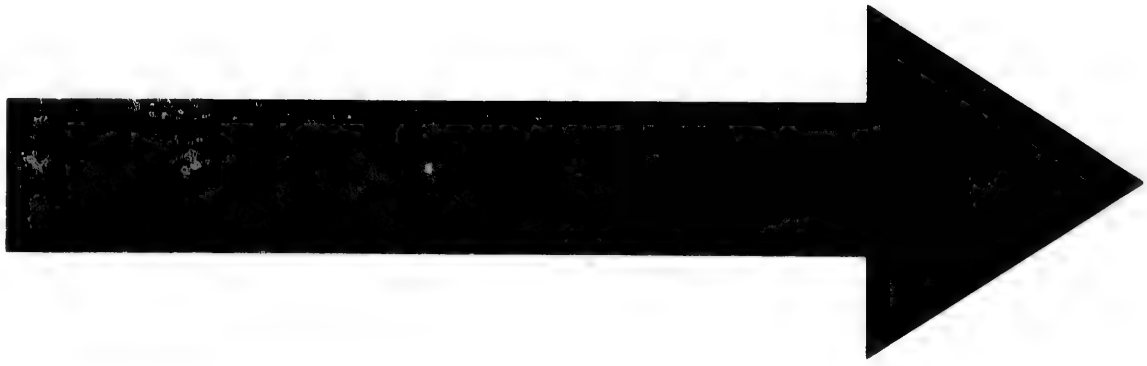
vres gens croyant donc, que les Iroquois l'avoient tué avec le Pére Zénobe & les autres Européens, qui l'accompagnoient, surpris de cet attentat, penserent être défaits par leurs Ennemis, parce qu'ils se crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait signe au Pére Zénobe de s'approcher pour chercher avec eux les moyens d'empêcher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent en suite le Calumet de paix & firent semblant de se retirer. Mais à peine les Illinois furent-ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut sur des côteaux, qui étoient vis-à-vis.

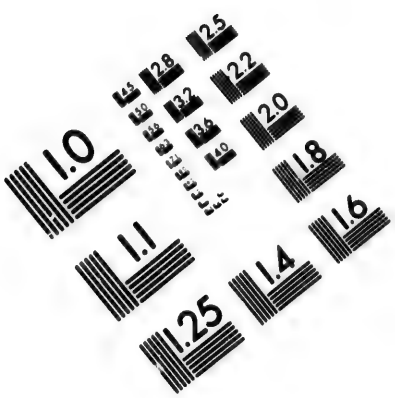
Ce mouvement obligea le Pére Zénobe de se rendre près de ces Barbares pour savoir, quelle étoit la raison d'une démarche si contraire à ce qui venoit de se passer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commission: mais cette Ambassade n'étoit pas agréable à ces Barbares, qui avoient les armes à la main, & qui ne vouloient

pas perdre leurs avantages. Ainſi le Pére Zénobe courut riſque d'être maſſacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu, qui avoit ſauvé pluſieurs de nos Réligieux dans de pareilles occaſions, & qui m'avoit préſervé de tout malheur dans ma Découverte, garantit auſſi ce bon Pére Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite ſtature : mais il avoit beaucoup de courage. Il ſe tranſporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçûrent fort humainement.

Ils lui dirent, que la neceſſité les avoit obligez de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchaſſé les taureaux ſauvages, qui ſont ordinairement en grand nombre dans ce pays-là. Le Pére Zénobe ayant rapporté leur réponſe aux Illinois, ce peuple leur envoya du blé d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur ſubſiſtence. Ils leur propoſérent même de traiter de leur peaux de caſtors, & de toutes les au-

tages. Ainſi ſe
ſique d'être maſ-
npitoyables. Ce-
, qui avoit fau-
éligieux dans de
qui m'avoit pré-
dans ma Décou-
e bon Pére Zé-
s furieux. Il é-
ure : mais il avoit
Il ſe tranſporta
les Iroquois, qui
nement.
la neceſſité les a-
ette nouvelle dé-
n'avoient plus de
née, & que leur
déchaſſé les tau-
nt ordinairement
s ce pays-là. Le
apporté leu ré-
e peuple leur en-
t tout ce qui leur
ſubſiſtence. Ils
me de traiter de
, & de toutes les
au-





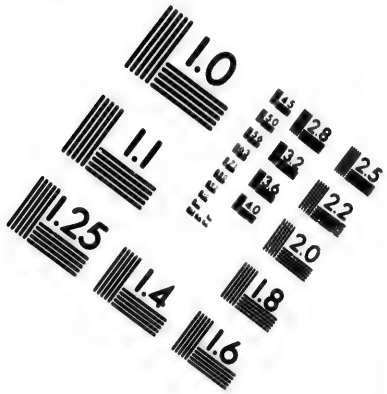
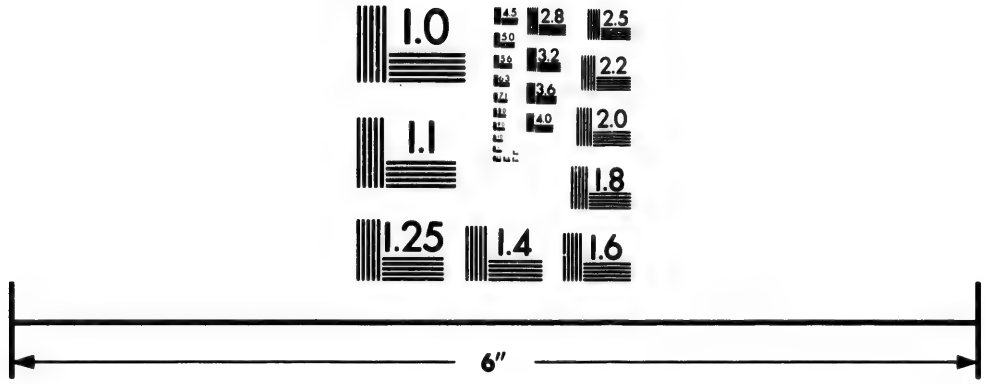
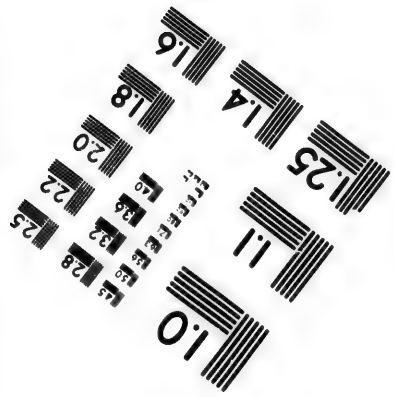
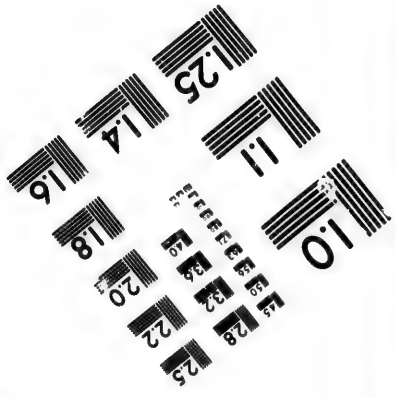


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

autres pelleteries, qui ſe trouvent en abondance dans toutes ces contrées-là.

Les Iroquois accepterent ces propoſitions. On donna des ôtages de part & d'autre, & le Pére Zénobe alla pluſieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la concluſion du Traité: mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne ſe défioient de rien, ces Barbares paſſerent même juſques à leur Village. Etant là ils commencerent à y faire des actes d'hoſtilité. Ils ruinerent les Mauſolées, que ces peuples ont accoûtumé d'élever à leurs morts à la hauteur de ſept ou huit pieds. Ils gâterent les blez d'Inde, qu'ils avoient ſemez, & ces perfides les ayant trompez ſous les belles apparences de paix, ils ſe fortifierent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confuſion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois, unis aux Miamis, d'enlever huit cens femmes ou enfans aux

aux Illinois. Ces malhûreux Anthropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette Nation. Ils en brûlerent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cens lieuës du pays des Illinois.

Dès les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le fleuve Meschasipi, afin d'être en sûreté. Les Guerriers Illinois se retirerent par troupes, comme ils purent, sur les côteaux, qui étoient près de leurs habitations, & ensuite ils se dissiperent peu à peu pour se rendre du côté de ce fleuve, afin de pourvo à la subsistence & à la conservation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares après cette lâche expe-

di-

dition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour perſuader à nos deux Réligieux de ſe retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite, & qu'il n'y avoit plus d'apparence, qu'ils puſſent reſter avec eux à l'avenir pour leur apprendre les priéres, comme les *Athenatſi*, ou les Robbes noires, faiſoient dans leurs Cantons. C'eſt ainſi, qu'ils appellent les Péres Jeſuites. Ces Barbares dirent en raillant finement & malignement aux dits Péres Gabriel & Zénobe, qu'ils feroient mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada, qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occaſion, & qu'aſſûrément ils ne devoient plus épouſer les interêts des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Réligieux ſe voyant ainſi abandonnez de leurs hôtes, & jugeans que par conſequent ils ſeroient trop expo-

posez à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux, ne hésiterent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquerent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournerent en Canada.

CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapous assassinerent le Pére Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Récollect.

DIEU m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, que je reçois. Si jamais j'ai eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut que j'avoüe que ç'a été à ce bon Pére Gabriel, qui a été mon Maître de Noviciat dans le Cou-

Couvent de nôtre Ordre, qui eſt à Bethune dans la Province d'Artois. Il eſt donc bien juſte, que je parle ici d'un auſſi honnête & bon Réligieux que lui, à qui j'ai eu de ſi grandes obligations, & que j'en faſſe mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, ſur-tout ayant été malhûreuſement aſſaſſiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vai le raconter.

Il faut remarquer, que le Sieur de Tonti ne pouvant plus reſter au Fort de Crevecœur après la déroute des Illinois, il pria les Péres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons, qui leur reſtoient, dans un Canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient déſerté depuis ce malhûreux accident, & cela par la ſuggeſtion de quelques Canadiens, qui étoient les genies prédominans du pays, & qui les avoient flattez de diverſes eſpérances pour les obliger d'abandonner l'entrepriſe du Sieur de la Salle.

Nos Réligieux étant donc hors d'état

tat de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquerent le 18. Septembre ſuivant, dénuez de toutes ſortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fuſils pour chaſſer pendant le chemin, afin d'avoir de quoi ſe nourrir. Mais étant arrivez à huit lieuës ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faiſoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre ſur le midi pour le regommer, & pour le radouber.

Le Pére Gabriel charmé de la beauté des préries, des petis côteaux, & des agréables boccages, qu'on trouve en ce pays-là d'eſpace en eſpace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en diſant ſon Breviaire, pendant qu'on travailloit le reſte du jour à rétablir le Canot. Sur le ſoir le Pére Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit généralement aimé de tous ceux qui le connoiſſoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, ſe mit en fantaiſie, que les Iroquois lui alloient tomber ſur les bras à tout moment. Il fit donc rappeller le Pére Zénobe, & obligea tout ſon monde d'entrer en Canot, & de paſſer de l'autre côté de la riviére des Illinois, qui eſt fort large en cet endroit. Il laiſſa donc ce bon Réligieux, expoſé dans ces préries aux inſultes des Barbares. C'eſt ainſi, qu'il le ſacrifia ſans avoir aucun égard à ſon âge, ni à ſon merite perſonnel.

Cet Italien ne penſoit qu'à ſe garantir des ſurpriſes. Il croyoit donc, qu'il les éviteroit plus aiſément en ſe retirant de cette maniere. Il obligea le Pére Zénobe, qui étoit de fort petite ſtature, & aſſez délicat, de repaſſer la riviére avec lui. Pour moi j'avoüe, que dans cette conjoncture je me ſerois fortement oppoſé à ſon deſſein. Je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pére. Pour peu qu'il eût fait de bruit en tirant quelque coups de fuſil, jamais les Sauvages n'euſſent eu la hardieſſe d'atten-

ter

ter à la vie de ce bon perſonnage. J'aurois même caſſé le Canot d'écorce plûtôt que de ſouffrir, qu'on paſſât la riviére.

Il eſt vrai, que ſur le ſoir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fuſil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Pére Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu : mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le dit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit uſé fort lâchement en cette rencontre, il retourna dès la pointe du jour à l'endroit, où on avoit laiſſé le Pére Gabriel le jour précedent. Il demeura juſques à midi en ce lieu-là, faiſant faire une eſpece de perquiſition de ce pauvre Réligieux. Quelques-uns de ces gens entrerent dans des boccages, où ils virent des piſtes d'hommes aſſez fraiches, de même que dans ces vaſtes préries, qui ſont ſur le bord de la riviére. Ils les ſuivirent aſſez long-temps : mais ils ne virent perſonne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuſer d'avoir lâche-

lâchement abandonné le Pére Gabriel, qu'il avoit ſujet de craindre, que les Iroquois ne lui euſſent dreſſé quelque embuſcade pour le ſurprendre. Il ajoûtoit à cela, qu'ils lui avoient vû prendre la fuite, & qu'ainſi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il ſe déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut ſe ſouvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils euſſent eu deſſein de ſe défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui euſſent pas donné un collier de porcelaine ſelon la coûtume de ces peuples, quand quelque coup de malheur eſt arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares euſſent eu deſſein de l'inſulter, ils n'euſſent pas fait tant de façons. Les Sauvages n'ont pas tant de circonſpection. Ainſi cette excuſe étoit frivole, & inventée après coup. Le Pére Zénobe a laiſſé par écrit, qu'ayant voulu reſ-

ter

ter pour apprendre des nouvelles du Pére Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant, qu'assûrément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut-être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la riviére, & qu'en allant toûjours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançoient, plus l'affliction du Pére Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terre, de l'ail sauvage, & de petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Pére Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Ouëst de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoyé de leurs

leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faiſoient eux-mêmes la guerre aux Illinois, ils chercherent les moyens d'en ſurprendre quelques-uns à l'écart. Trois d'entr'eux, qui faiſoient l'avant-garde, trouverent le Pére Gabriel. Ils s'approcherent de lui ſe cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui ſont fort grandes dans ces pays là. Quoi qu'ils ſuſſent bien, que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laiſſerent pas de le tuer, lors qu'ils ſe furent approchez de lui.

Ils l'aſſommerent donc avec leurs Caſſe-têtes, qui ſont faits d'un bois fort dur. Ils laiſſerent ſon corps ſur la place, & ſe contenterent d'emporter ſon Breviaire, & ſon Diurnal, qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pére Jeſuite, dont je ferai mention dans mon troiſiéme Tome, qui parlera de la naiſſance de la Foi dans le Canada. Ces Barbares au reſte enleverent la chevelure de ce bon Réligieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant, que c'étoit la chevelu-

re d'un Iroquois, qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici, ce que le Texte Sacré dit de ceux, qu'Herode fit égorger dans ſa fureur, *Non erat, qui ſepeliret.* Il ne ſe trouva perſonne pour l'enſevelir. Ce vénérable perſonnage avoit accoûtumé dans les leçons, qu'il nous faiſoit pendant nôtre Noviciat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoûtumoit aux mortifications, & faiſoit connoître, qu'il avoit quelque préſentiment de ce qui devoit lui arriver. Ce bon Maître des Novices meritoit un meilleur ſort que celui-là, ſi pourtant on en peut ſouhaiter un plus avantageux, que de mourir ainſi dans les fonctions d'une Miſſion Apoſtolique par les mains des Nations, auſquelles la Providence envoye ſes ſerviteurs.

Le Pére Gabriel étoit âgé d'environ ſoixante-cinq ans. Il n'avoit pas ſeulement mené une vie exemplaire, commune

ois, qu'ils avoient tué.
ment mourut ce bon Vieil-
mains folles de ces jeunes
Nous pouvons bien lui ap-
ce que le Texte Sacré dit
'Herode fit égorger dans
on erat, qui sepeliret. Il
perſonne pour l'enſevelir.
perſonnage avoit accoûtu-
eçons, qu'il nous faiſoit
e Noviciat, de nous prépa-
eilles épreuves au dedans
s. Il nous accoûtumoit
tions, & faiſoit connoître,
uelque préſentiment de ce
i arriver. Ce bon Maître
meritoit un meilleur ſort
, ſi pourtant on en peut
plus avantageux, que de
dans les fonctions d'une
ſtolique par les mains des
ſquelles la Providence en-
viteurs.
Gabriel étoit âgé d'environ
] ans. Il n'avoit pas feu-
é une vie exemplaire, com-
mune

mune à tous les bons Réligieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eus dans l'Ordre, où il avoit été Gardien, Superieur, Inferieur, & Maître des Novices; & de ceux qu'il avoit exercez dans le Canada depuis l'an 1670. juſques à ſa mort. Il m'a ſouvent fait connoître, qu'il avoit d'extrémes obligations à nos peuples de Flandres, qui l'avoient nourri fort long-temps. Il nous en parloit ainſi, afin de nous inſpirer par ſon exemple des ſentimens de reconnoiſſance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai vû ſouvent dans les tra[illegible]s d'une extréme douleur, de ce[illegible]nt de peuples barbares vivoient dans une profonde ignorance du ſalut. Il auroit ſouhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles tenébres.

Les Iroquois parlant de lui, diſoient, qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement aſſez gros: mais il étoit devenu fort plat, par ſes frequentes diétes, & par l'auſterité de ſa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra jamais

ſe diſculper de la lâcheté, qu'il a commiſe, d'avoir abandonné le Pére Gabriel, comme il a fait, ſous prétexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle eſt, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit ſouvent été parmi eux. Ce Réligieux voyant après la déroute des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de caſtors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta pluſieurs aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays-là pour y amaſſer des pelleteries. Et cela peut-être cauſa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti apperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pére Gabriel. Un coup de fuſil ſeul auroit ſuffi pour les faire fuïr tous. Le pauvre Pére Zénobe n'eut ni aſſez de voix, ni aſſez de vigueur pour perſuader au dit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps ce bon Pére Gabriel. Il le ſacrifia donc, & l'abandonna de la maniére, que nous avons dit, forçant le Pére Zénobe d'entrer en Canot pour paſ-

paſſer de l'autre côté de la riviere. Tout cela dans le deſſein de ſauver quelques pelleteries, qu'il avoit en expoſant ainſi malhûreuſement un bon Réligieux. Je ne doute point que la mort de ce vénérable Vieillard n'ait été prétieuſe devant Dieu, & qu'elle ne produiſe un jour ſon effet, quand il plaira à Dieu d'uſer de ſon infinie miſericorde envers ces Nations barbares. Je ſouhaite même avec ardeur, qu'il vueille bien ſe ſervir d'un inſtrument foible comme moi, pour achever ce que j'ai déja ébauché par ſa grace avec tant de travaux.

CHAPITRE LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande Découverte à Quebec. Ce qui ſe paſſa à ſon arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.

MONSIEUR le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, me donna

deux des ſes Gardes, qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partîmes donc du Fort de Champlein, dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres défrichées. Je fis porter le Canot, qui étoit magnifiquement peint, par les deux Gardes, & ces hommes me diſoient, que le dit Seigneur Comte les avoit aſſûrez, que les peintures de ces Canots lui coutoient autant que les chevaux d'Eſpagne, dont il s'étoit ſervi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec, parce que l'Evêque avoit donné ordre à ſon grand Vicaire de me recevoir dans ſon Palais Epiſcopal pour s'entretenir à loiſir avec moi de nôtre grande Découverte. Mais le dit Seigneur Comte avoit commandé fort expreſſément à ſon Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premierement à nôtre Maiſon Réligieuſe

ligieuſe pour conferer avec le Pére Valentin le Roux, Commiſſaire Provincial des Récollects dans tout le Canada, homme habile, & d'une grande étenduë d'eſprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Miſſionaires, qui s'y trouvoient avec le dit Commiſſaire. Tous les autres étoient diſperſez çà & là en diverſes Miſſions à cent lieuës de Québec. On peut aiſément s'imaginer, que nos Réligieux me reçûrent avec bien de la joye. L'un d'entr'eux, nommé le Pére Hilarion Jeunet, me diſoit ſouvent d'un air enjoüé, *Lazare, veni foras*. Je lui demandai enfin la raiſon, pour laquelle il me faiſoit cette application du Lazare. Il me répondit, qu'il y avoit deux ans, qu'on avoit chanté une Meſſe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient aſſûré une Robbe noire, (c'eſt le nom par lequel ces Barbares déſignent les Jeſuites) que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontonägaba*, m'avoient

étranglé à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une maniére fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avoüer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennemis. Il y a des gens, qui ſont aſſez ſemblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pû m'attirer dans leur parti, ſe ſervirent de ce bruit de ma mort pour ternir ma reputation. Ainſi on avoit fait pluſieurs diſcours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en ſoit, car je m'expliquerai davantage ſur ce ſujet dans mon troiſiéme Tome, s'il plait à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conſervé par une eſpece de miracle dans ce grand & dangereux Voyage, que j'ai fait, & dont j'ai donné la Rélation dans ce Volume. Et quand j'y réfléchis avec un peu d'attention, je ſuis perſuadé, que la Providence m'a conſervé pour publier au monde les grandes

des Découvertes, que j'ai faites pendant un ſejour d'onze ans, ou environ, que j'ai vécu dans l'Amerique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent ſouvent ſe mêler des choſes, qui ne ſont point de leur reſſort, & qu'ils prennent ombrage de ceux, qui ne veulent point ſe conformer à leurs inclinations. Le Commiſſaire Provincial, dont j'ai parlé, me preſſa fort inſtamment de lui donner copie du journal de la Découverte, que j'avois faite dans mon Voyage de près de quatre ans, me promettant, qu'il me garderoit le ſecret. J'avoüe, que je me fiai à ſa parole, parce que je le croyois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je conſidérai même, que comme il avoit pen[illegible]ſement à la connoiſſance, que les dits Seigneurs Evêque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte, il cherchoit les moyens de les inſtruire lui-même pour leur communiquer ce qu'il faudroit ſans m'expoſer, afin que l'un & l'autre fût content.

C'eſt à cela, que je rapportois les ſoins, que ce Commiſſaire Provincial prenoit de moi, & les careſſes extraordinaires, qu'il me faiſoit en me régalant de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors, & en m'appellant ſouvent le Réſuſcité. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, & ajoûta, que j'éviterois par ce moyen la jalouſie de ces deux perſonnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interêts étoient ſi differens.

Le Commiſſaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier généralement tout mon Voyage ſur le fleuve Meſchaſipi, lequel j'avois entrepris contre le ſentiment de Monſieur de la Salle, qui a fait enſuite le Voyage depuis les Illinois juſques au Golphe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque ſoupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pas s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit

étoit alors en voyage chès les Outoüagamis. Il ne savoit donc pas, si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit assûré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le conseil de nôtre Commissaire, & je pris la résolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort sérieusement, qu'il étoit absolument necessaire pour l'établissement des Colonies dans nôtre Découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établissement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces Nations differentes en paix, & même les plus éloignées, en les soûtenant contre les Iroquois, qui sont leurs Ennemis communs: que ces Barbares ne font jamais de véritable paix avec ceux qu'ils ont une fois batus, ou qu'ils espérent de vaincre en mettant de la division entr'eux: que la maxime ordinaire des Iroquois avoit toûjours été telle, & que c'étoit par ce moyen, qu'ils avoient fait perir plus de deux millions d'Ames.

Le Commissaire Provincial entroit

fort bien dans toutes ces vûës, & il me disoit aussi, qu'à l'avenir il me chargeroit de toutes les instructions necessaires pour cela.

Nous décrirons, s'il plait à Dieu, dans mon second Tome, les moyens, qu'il faut employer à l'établissement de la Foi parmi tant de peuples; qui ont des langages si divers, & les expediens, par lesquels on peut établir de bonnes Colonies dans ces vastes Contrées, que l'on peut appeller avec raison les Délices de l'Amerique, & y fonder l'un des plus grands Empires de l'Univers.

FIN.

RELATION
DE L'ORIGINE, MOEURS, COUTUMES, RELIGION, GUERRES ET VOYAGES
DES CARAIBES,
SAUVAGES DES ISLES ANTILLES DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

IL y a un ſi grand nombre de Rélations des Iſles, qu'il eſt inutile de répéter ce que l'on en a dit tant de fois. S'il ſemble néanmoins que je le faſſe en quelques rencontres, c'eſt qu'on a repréſenté les choſes autrement qu'elles ne ſont, faute de les avoir vûës, ou pour quelques raiſons & conſidérations, il nous les ont déguiſées, & dit plus ou moins qu'il n'y en avoit. Je ne prétens pas parler ici de l'air, du cli-

climat, & de la nature du païs ; d'autres en ont aſſez parlé, je fais ſeulement quelques remarques pour ſatisfaire ceux qui le deſirent ſur les coûtumes & ſuperſtitions des Sauvages, & ce que j'en dirai, je le puis aſſûrer véritable pour la grande habitude que j'ai euë avec eux, & pour avoir été aſſez curieux d'y prendre garde & de m'en informer. Cette curioſité n'eſt pas blâmable lors qu'on en tire quelque profit ; car quand je conſidére que les Caraïbes ſont hoſpitaliers, ſans ambition, très-ſimples, ſans avarice, très-ſinceres, ſans larcin, ſans fraude, ſans blaſphémes, ſans menſonges, je ne peux que les admirer, & les imiter en leur morale quant aux points ci-deſſus ; car s'ils ont leurs perfections, ils ont auſſi leurs vices, dont nous parlerons dans la ſuite de ce diſcours. Lors que je conſidére leur aveuglement, & qu'ils n'ont ni foi, ni loi, ni Roi : je me ſens obligé de remercier mon Créateur de m'avoir donné la connoiſſance d'un Dieu, & fait

naître

naître dans la vraye Réligion, & ſujet du plus grand Roi du monde.

CHAPITRE I.

De l'Origine des Caraïbes.

JE ne m'arrêterai pas à rechercher l'origine & l'extraction des Caraïbes, ſauvages inſulaires de l'Amerique, puis qu'eux-mêmes n'en ſçavent rien. Ils ſont auſſi peu curieux du paſſé que de l'avenir, & les Auteurs en parlent ſi diverſement, que je n'y vois que de l'obſcurité, & peu de certitude. Quelques-uns-même ſe ſont imaginé qu'ils deſcendoient des Juifs; parce que effectivement leurs parentes leur ſont naturellement deſtinées pour femmes, & qu'ils ne mangent point de porc.

De vieux Sauvages m'ont dit qu'ils venoient de Galibis de terre ferme, voiſins des Aloüagues leurs ennemis; parce que le langage, les mœurs, & la Réligion ont beaucoup de conformité avec les leurs, & qu'ils avoient entierement détruit une nation en ces Iſles,

à la

à la reſerve des femmes qu'ils prirent pour eux, & que c'eſt le ſujet pourquoi le langage des hommes n'eſt pas ſemblable à celui des femmes, en pluſieurs choſes. Je crois auſſi que ce qui en fait les Rélations ſi différentes vient de ce que depuis que les Caraïbes frequentent avec les étrangers, ils changent de coûtumes & de maniere d'agir, & renoncent à ce qui leur étoit le plus en recommandation. Il y en a toutefois qui ne changent point, & ceux-là diſent aux autres que la cauſe de tous leurs malheurs, de leurs maladies, & de la guerre, que les Chrêtiens leur font, vient de ce qu'ils ne vivent plus en Caraïbes.

CHAPITRE II.

De leur Réligion, & la penſée qu'ils ont de la Création du Monde, & des Aſtres.

QUOI qu'ils ayent l'eſprit extrémément changeant, très-léger, & incon-

conſtant dans toutes leurs entrepriſes, néanmoins ils ſont de l'humeur des Heretiques en matiere de Réligion ; car ils ſont ſi obſtinez & attachez à leur Chemeen, & à toutes leurs autres ſuperſtitions, que tout ce qu'on peut dire pour leur faire voir que c'eſt le Diable qui les trompe ſous ce nom, n'eſt pas capable de les en faire démordre : ils n'ont non plus que les Calviniſtes, ni Prêtre, ni Autel, ni Sacrifice ; ce qui ne ſe voit point je crois chès tous les autres Payens. Ils ont étouffé par leurs paſſions brutales, par leurs mœurs barbares, & par leur vie de bêtes, toute la connoiſſance, & les lumieres que la nature donne de la Divinité, ce qui eſt étonnant, & ce que je ne croirois pas, ſi je ne le voyois tous les jours, & que depuis vingt ans qu'on les préche, ils ne veulent point croire, ni reconnoître leur Créateur, & le principe de tout bien. Ils craignent celui du mal, qui eſt le Diable, qu'ils nomment Maboïa, mais ils ne lui rendent aucun culte.

A en-

A entendre plusieurs de leurs Fables, il y a lieu de croire qu'ils ont été autrefois éclairez de la lumiere de l'Evangile; outre que ce qu'ils racontent de Louquo, qu'ils estiment avoir eté le premier homme & Caraïbe seroit ennuyeux, il seroit aussi contre la bienséance, & pourroit choquer les oreilles chastes : j'en rapporterai seulement quelque chose.

Louquo étoit le premier homme & Caraïbe, il ne fût fait de personne, il descendit du Ciel ici bas, où il vêcut long-temps. Il avoit un gros nombril, d'où il fit sortir les premiers hommes, de même que de sa cuisse faisant une incision. Il se passa bien des histoires durant sa vie qui seroient honteuses, & infames à reciter. Il fit les poissons de raclures & petis morceaux de Manioc, qu'il jetta à la mer, & les gros des gros morceaux : il ressuscita trois jours après sa mort, & retourna au Ciel : les animaux terrestres sont venus depuis, mais ils ne sçavent d'où.

Les Caraïbes autrefois vivoient long-

long-temps, & ſi ils ne vieilliſſoient point, ils mouroient ſans être malades, auſſi ne mangeoient-ils que du poiſſon, qui eſt toûjours jeune, & ne vieillit point.

Ils trouverent depuis un petit jardin de Manioc que Louquo avoit laiſſé, mais ne reconnoiſſant point cette plante, un Vieillard leur apparut, qui leur en enſeigna l'uſage, & leur dit qu'en rompant le bois par petis morceaux, & les fourant en terre, il en reviendroit d'autres racines. Ils diſent qu'au commencement ce Manioc n'étoit que trois mois à rapporter, qu'après il en fut ſix, & enfin neuf, comme il fait à préſent devant qu'il ſoit bon à faire du pain ou Caſſave, qu'ils nomment Aleba, & les femmes Marou.

Ils croyent que le Ciel a été de tout temps, non la terre & la mer, ni l'une ni l'autre dans le bel ordre où ils ſont à préſent. Leur Moteur & premier Agent Louquo avoit fait premierement la terre molle unie ſans montagne, ils ne peuvent dire où il en a pris la matiere.

tiere. La Lune ſuivit incontinent, qu'il eſtimoit très-belle, mais après qu'elle eût vû le Soleil, elle s'alla cacher de honte, & depuis ne s'eſt montrée que la nuit.

Tous les Aſtres ſont Caraïbes : ils font la Lune maſculin, & la nomment Nónun, & le Soleil Huóiou : ils en attribuent les Eclipſes à *Maporia*, au Diable qui tâche à les faire mourir, & diſent que ce méchant ſeducteur par ſurpriſe leur coupe leurs cheveux, & leur fait boire le ſang d'un petit enfant, & que quand ils ſont entierement éclipſez, c'eſt lors qu'ils ſont beaucoup malades, & qu'eux n'étant plus échauffez de ſes rayons & de ſa lumiere deviennent auſſi malades.

Ils eſtiment plus la Lune que le Soleil, & à toutes les nouvelles Lunes d'abord qu'elle commence à paroître ils ſortent tous de leurs Caſes pour la voir, & s'écrient, *Voilà la Lune*. Ils prennent certaines feüilles d'arbres, qu'ils plient comme un petit entonnoir, & font diſtiller dans leurs yeux quelque goutte d'eau, en la regardant ; cela eſt très-bon pour

pour la vûë. Ils réglent leurs jours par la Lune comme les Turcs, & non par le Soleil, au lieu de dire un mois, ils diſent une Lune : ils ne diſent point, combien ſeras-tu de jours à ton voyage? mais combien dormiras-tu de nuits?

Leurs jettons ſont leurs doigts : pour exprimer douze, ils montrent les deux mains & deux doigts d'un pied : ſi le nombre excede les pieds & les mains, ils ſont bien empéchez, ils diſent Tamicati, beaucoup, & ſi il y a une grande quantité, ils montrent leurs cheveux, ou une poignée de ſable. Quand il faut aller à la guerre, & ſe trouver au rendez-vous à jour nommé, ils prennent chacun un nombre de pierres ſelon leur réſolution, les mettent dans une Callebaſſe, & à chaque matin ils en ôtent une, & lors qu'il n'y en reſte plus, c'eſt à dire que le temps arrêté pour partir eſt expiré, & qu'il ſe faut mettre en campagne. Quelquefois ils font des marques ſur un morceau de bois, ou bien chacun autant de nœuds en une petite corde, & en dénoüent un chaque jour.

Au

Au commencement la terre étoit donc molle, le Soleil l'a endurcie de même que celle du Ciel ; car il y a là haut de plus beaux jardins qu'ici, de belles Savannes, de belles Rivieres : l'Oüicou y coule ſans ceſſe, (breuvage comme de la bierre) l'on n'y boit point d'eau, les caſes, & les maiſons y ſont mieux faites, où demeurent leurs Zemeens, & eux auſſi après la mort : ils ont là plus de femmes qu'ici, & quantité d'enfans. L'on n'y travaille point, tous y vient ſans ſemer, l'on n'y fait que boire & danſer, & on n'y eſt jamais malade.

Ce qu'ils diſent de l'origine de la mer, & de la Création, & généralement de toutes les eaux, a rapport en quelque façon au Déluge. Le grand Maître des Chemeens, qui ſont leurs bons eſprits, fâché & en colere de ce que les Caraïbes de ce temps étoient très-méchans, & ne lui offroient plus de Caſſaves, ni d'Oüicou, fit pleuvoir pluſieurs jours ſi grande quantité d'eau qu'ils furent preſque tous noyez, hors quel-

quelques-uns, qui ſe ſauverent dans des petits batteaux & Piraugues ſur une montagne, qui étoit pour lors l'unique. C'eſt le déluge de l'Ouragan, qui a fait les Mornes, les Pitons, & les Falaizes que nous voyons. Mornes, ſont des collines, Pitons, ſont de hautes roches pointuës, ou hautes montagnes en forme de pains de ſucre. C'eſt lui qui a ſeparé les Iſles de terre ferme. Si vous leur demandez d'où viennent ces eaux, ils vous répondent qu'il y a là haut des rivieres, & que les premieres eaux viennent de l'urine & de la ſueur des Zemeens, & c'eſt la cauſe de la ſalure de la mer, & que ce qui fait l'eau douce, c'eſt qu'elle ſe dérobe de la mer par deſſous terre, & s'y purifie.

Racumon étoit un des premiers Caraïbes que Louquo fit. Il fut changé en gros ſerpent, & avoit la tête d'homme: il étoit toûjours ſur un Cabatas, qui eſt un gros arbre fort dur, haut & droit: il vivoit de ſon fruit, qui eſt une groſſe prune, ou petite pomme, & en donnoit aux paſſans, il eſt maintenant changé en Etoille.

Savacou étoit auſſi Caraïbe, il fut changé en Erabier, qui eſt un gros oiſeau, c'eſt le Capitaine des Ouragans, & du Tonnerre ; c'eſt lui qui fait la grande pluye ; c'eſt auſſi une Etoille.

Achinaon Caraïbe à préſent Etoille, fait petite pluye & grand vent.

Couroumon Caraïbe, auſſi Etoille, fait les grandes *Lames* à la mer, & tourne les Canots. Lames à la mer ſont les longues vagues, qui ne ſont point entrecoupées, & telles qu'on les voit donner en terre tout d'une piece d'un bout d'une plage à l'autre : de ſorte que pour peu que le vent ſoit fort, une chaloupe ou un canot ne ſauroit preſque aborder terre ſans tourner, ou être emplis d'eau. C'eſt lui auſſi par ſon vent qui fait le flux & reflux de la mer.

Chirities, la Pouſſiniere, ils comptent & obſervent les années par cette conſtellation ; ils ne peuvent dire néanmoins combien il y a que les premiers de leur Nation vinrent du continent habiter les Iſles, ils ne peuvent dire non plus l'âge qu'ils ont, ils ne marquent rien de

de tout cela, & ne font point d'état de toutes ces connoiſſances. Ils ne ſe mettent auſſi gueres en peine d'où nous venons, ils nous appellent Balanaelé, c'eſt-à-dire, hommes de mer, & croyoient effectivement que nous étions nez de la mer, & que nous n'avions point d'autres demeures que celles des navires. Ils penſent à cette heure que nous ſommes d'un autre monde, & que nôtre Dieu n'eſt pas le leur qui a fait le Ciel & la terre, & non leur pays.

Comme ils n'ont jamais crû qu'il y eût d'autres terres que la leur, la premiere fois qu'ils virent des navires, & entendirent du canon, ils croyoient que c'étoient des Diables, & que le navire, & les hommes qui étoient vétus & bâtis autrement qu'eux, ſortoient du fond de la mer, & venoient pour les enlever, & prendre leur terre, ils ſe ſauvoient dans les bois. Ils ont reconnu depuis qu'ils ſe trompoient en un point, & que l'autre eſt véritable : ils voudroient que nous n'euſſions jamais mis le pied dans leur pays, & quelque mine qu'ils

qu'ils faſſent, ils nous ont en averſion, mais ils ne ſont plus à craindre : car il y en a bien de détruits. Je crois qu'il y en a encore bien quatre mille : de vingt ou trente Iſles qu'ils poſſedoient, ils n'en occupent maintenant que deux ou trois. Les François, les Eſpagnols, les Anglois, & les Flamans les ont préſentement toutes. La premiere fois qu'ils virent un homme à cheval, ils croyoient que le cavalier & le cheval étoient tout d'une piece, & que l'homme étoit de la bête, ils ne regardoient que de loin marcher cette machine, & encore préſentement, il y en a qui n'oſent en approcher : il y en a même à ſaint Vincent qui n'ont pas encore vû des Chrétiens, il eſt bien difficile que dans ces ſortes de Rélations l'on ne faſſe quelque digreſſion ; retournons à nos Aſtres.

Ils appellent le Soleil gouverneur des Etoilles, & diſent bien que c'eſt lui, qui par ſa grande lumiere empêche qu'elles ne paroiſſent le jour. Ils croyent néanmoins qu'elles ſe retirent, & que la nuit elles décendent : les Eclairs ſe

font

font par *Savacou*, lors qu'il ſouffle le feu avec une grande canoniere : le Tonnerre ſe fait, lors que le Maître ou le Capitaine des *Zemeens* chaſſe d'autres petits Zemeens, qui ne ſont pas *Manigat*; & c'eſt lors qu'ils s'enfuyent, & qu'ils tombent de peur qu'on n'entende ce grand bruit : ils font auſſi trembler la terre, & ils y ſont changez en bêtes, ils craignent étrangement & ſe cachent quand il tonne.

Coüalina eſt Capitaine des Chemeens : Limacani, Comete envoyé par le Capitaine des Chemeens pour faire mal quand il eſt fâché.

Joulouca Arc-en-Ciel Chemeen, qui ſe nourrit de poiſſons, de lezards, de ramiers, de Colibris, il eſt tout couvert de belles plumes de toutes couleurs, particulierement la tête ; c'eſt ce demi-rond, & ce cercle qui paroît, les nuées empêchent de voir le reſte du corps. Il fait malades les Caraïbes quand il ne trouve point à manger là haut ; ſi cette belle Iris paroît lors qu'ils ſont en mer, ils la prennent en bonne part, & diſent

qu'elle vient pour les accompagner, & leur donner bon voyage, & lors qu'elle paroît à terre, ils se cachent dans leurs Cases, & pensent que c'est un Chemeen étranger qui n'a point de Maître; c'est-à-dire, de piaye que j'expliquerai ensuite; & ainsi qu'il ne peut faire que du mal par les mauvaises influences, & cherche à en faire mourir quelqu'un.

CHAPITRE III.

Du Chemeen & de Mapoia, qui sont leurs bons & mauvais esprits, & quelques-unes de leurs superstitions Diaboliques.

POUR faire voir que les Caraïbes sont des hommes bêtes, ou plûtôt des bêtes qui ont la figure d'hommes; c'est qu'ils ne voudroient jamais aller joüir de ces délices qu'ils disent être là haut, parce qu'il faut mourir, & comme ils n'ont d'autres désirs que ceux de la vie présente, aussi est-ce pour la même raison

son qu'ils se fâchent lors qu'on leur parle d'aller en Paradis : ils ne veulent point laisser les biens présens pour les biens avenir, quitter ce qu'ils possedent pour ce qui est inconnu ; laisser les plaisirs qui les touchent toûjours, pour les délices éternelles qu'ils ne voyent pas, & ne chatoüillent pas leurs sens.

Ils ont grand soin de leur santé, & apprehendent tellement la mort, qu'ils ne veulent pas même qu'on en parle, de crainte qu'elle ne vienne plûtôt: ils se donneroient volontiers au Diable pour vivre long-temps, ils ne nomment jamais le nom des défunts, de peur d'être obligez de penser à la mort, ce qui les feroit malades aussi tôt ; mais ils disent le mari d'une telle, ou la femme d'un tel est morte.

Il y a certain bois, de la moëlle duquel ils n'osent se frotter le corps ou le menton, cela, disent-ils, leur feroit venir la barbe, & vieillir avant le temps.

Ils n'ont aucune maladie qu'ils ne se croyent être ensorcelez, & seulement pour un mal de tête, ou un mal de

ventre, s'ils peuvent attraper celle qu'ils soupçonnent, ils la tuënt, ou font tuër; c'eſt ordinairement une femme, car ils n'oſent attaquer ſi librement un homme. Mais devant que de la faire mourir ils exercent d'étranges cruautez ſur cette pauvre malhûreuſe : les parens & amis la vont prendre, lui font foüiller la terre en pluſieurs endroits, la mal-traitent juſqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'ils croyent qu'elle a caché, & ſouvent cette femme pour ſe délivrer de ces bourreaux avouë ce qui n'eſt pas, ramaſſant pluſieurs morceaux de coquillage, de *Burgaus*, *Lembies Erabes*, ou quelques arrêtes de poiſſons. Burgaus eſt une eſpece de coquillage fort commun dans les Antilles, & dans la terre ferme, & qui ſe trouve ſur le bord de la mer. Lembies ſont ces groſſes coquilles qu'on voit à Paris en parade ſur les boutiques de quelques Apothicaires. Ces Lembies leur ſervent à deux uſages; ſavoir de trompetes, par le moyen deſquelles on les entend ſouvent d'une grande lieuë, & même de plus loin.

Ils

ELATION

peuvent attraper celle
nent, ils la tuënt, ou font
linairement une femme,
attaquer ſi librement un
s devant que de la faire
rcent d'étranges cruautez
re malhûreuſe : les pa-
vont prendre, lui font
e en pluſieurs endroits,
t juſqu'à ce qu'elle ait
croyent qu'elle a caché,
e femme pour ſe délivrer
x avouë ce qui n'eſt pas,
eurs morceaux de coquil-
us, *Lembies Erabes*, ou
es de poiſſons. Burgaus
de coquillage fort com-
Antilles, & dans la terre
ſe trouve ſur le bord de
bies ſont ces groſſes co-
roit à Paris en parade ſur
e quelques Apothicaires.
eur ſervent à deux uſa-
rompetes, par le moyen
es entend ſouvent d'une
& même de plus loin.
Ils

Ils ont des tons, par leſquels ils font entendre leurs beſoins, le ſuccès de leurs entrepriſes ou de guerre, ou de chaſſe, ou de pêche; & ſuivant leſquels leurs femmes, ſouvent une heure ou deux avant qu'ils arrivent, préparent, ou la chaudiere, ou le boucan, ou dequoi les penſer s'ils ſont bleſſez; & pour achever de dire l'uſage des Lembies, quoi que cela nous engage à une digreſſion un peu longue; on ne ſera pas fâché d'apprendre ici, que la patience fabuleuſe de Griſelidi n'approche pas de la leur en la fabrique de certains colliers, dont ils ſe parent en leurs fêtes, & jours de cérémonies. Ils les appellent Clibat, & les Sauvages de Canada Pourcelaine, ce ſont de petites pieces de ces Lembies, qu'ils uſent ſur des cailloux juſqu'à ce qu'elles ſoient devenuës rondes d'environ deux lignes de diametre, & demi-ligne d'épaiſſeur dans un de ces colliers d'une raiſonnable grandeur; car ils en font pluſieurs rangs en écharpe, il y entre trois à quatre mille de ces pieces dans chaque collier, & ils n'en ſau-

roient faire une en ſa perfection, & la percer avec les outils, dont ils ſe ſervent, en moins de trois jours : il eſt vrai que dans le grand nombre, on n'y trouvera pas une inégalité de l'épaiſſeur d'un cheveux.

Ils font encore de ces ſortes de colliers de pieces de noyaux de Palmiers noirs, & luiſans comme du Jayet quand ils ſont polis : les pieces en ſont un peu plus longues, & ont moins de diametre, & ſont dentellées ſur les extrémitez.

Lors donc que les femmes priſes pour Sorcieres ramaſſent les fragmens de Burgaux, & de Lambies, ou de Erabés, ils diſent que c'eſt le reſte qu'ils ont mangé, que cette prétenduë Sorciere avoit mis dans la terre. Après ils lui font des taillades ſur le corps, leurs dents d'Agouty la mettent toute en ſang, puis la pendent par les pieds, lui fourent du Piman, qui eſt une eſpece de poivre très-fort, dans la nature, lui en frottant les yeux, & la laiſſent plu-

ſieurs

ſieurs jours ſans manger : enfin un de ces bourreaux vient à demi yvre, qui lui caſſe la tête d'un boutou, ou maſſuë, & la jettent à la mer. Je le ſai pour en avoir ſauvé deux de leurs mains.

Ils font le Chemeen, qu'ils eſtiment, comme a été dit, leur bon eſprit ; c'eſt-à-dire, qu'ils conſultent le Diable par l'entremiſe de leurs Magiciens ou Medecins Piaye ou Boyé, qui les abuſe ſous ces noms, & ils font cette damnable cérémonie en pluſieurs rencontres. Premierement ſur le ſuccès de leurs maladies pour avoir la ſanté, pour ſavoir où ils ſont, lors qu'ils ſe ſont perdus en mer par un mauvais temps, ſur l'iſſuë & événement de leurs guerres, & pour apprendre le nom de celui ou de celle, qui les a enſorcelez, qu'ils tuënt comme je viens de dire ; c'eſt ſouvent un prétexte pour ſe défaire de leurs ennemis. Chaque Piaye ou Boyé a ſon Chemeen particulier, ou plûtôt un Demon familier, & ſe gouvernent par les funeſtes avis de ces déteſtables Oracles.

ils leur donnent auſſi le nom d'Eocheiri.

Pour ſavoir donc l'événement de leurs maladies, ils font venir un Piaye la nuit, qui d'abord fait éteindre tout le feu de la Caſe, & fait ſortir les perſonnes ſuſpectes: il ſe retire en un coin, où il fait venir le malade, & après avoir fumé un bout de petun, il le broye dans ſes mains, & le ſouffle en l'air, ſecoüant, & faiſant cliqueter ſes doigts. Ils diſent que le Chemeen ne manque jamais de venir à l'odeur de cet encens & parfum par le miniſtere de ce Boyé, qui ſans doute fait pact avec le Diable; & là étant interrogé, il répond d'une voix claire, comme venant de loin, à tout ce qu'on demande. Après il s'approche du malade, tâte, preſſe & manie pluſieurs fois la partie affligée, ſouffiant toûjours deſſus, & en tire quelquefois, ou fait feinte de tirer, quelques épines, ou petits morceaux de Manioc, du bois, des os ou d'arêtes du poiſſon, que ce Diable lui met dans la main, perſuadant au malade que c'eſt ce qui lui cauſoit de la douleur. Souvent il

ſucce

ſucce cette partie dolente, & ſort incontinent de la Caſe pour vomir, à ce qu'il dit, le venin ; ainſi le pauvre malade demeure guéri plus par imagination qu'en effet. Il eſt à remarquer qu'il ne guérit pas les fiévres, ni les bleſſures comme de flêches, de boutou, & de coûteau : il ne faut dire mot dans cette aſſemblée diabolique : il ne faut faire aucun bruit, non pas même du derriere, autrement le Zemeen s'enfuit. Je m'étois imaginé, les ayant une fois ſurpris, que le Piaye même contrefaiſoit ſa voix, & qu'il ne frappoit ſouvent que des pieds en terre, que pour faire croire aux autres qu'il s'en alloit là haut querir le Zemeen. Un de ces Boyés depuis m'a avoüé que pour lui véritablement il ne bougeoit de la Caſe, mais que c'étoit le Diable qui répondoit. Je m'étonne néanmoins comme les Caraïbes ont la penſée que le Piaye va là haut, & qu'il ne revient qu'après que ce Zemeen eſt retourné, il faut aſſurément que le Diable trompe, & le malade, & le medecin.

Ils préſentent dans leurs Caſes ſans

aucune cérémonie au Zemeen, & au Piaye, pour la peine de l'avoir évoqué, du Oüicou, & quelques Caſſaves ſur un matoutou. Le matoutou eſt une petite table d'aroma ou d'oſier d'un pied ou deux en quarré, & d'un demi de haut, le laiſſant là toute la nuit, & quoi que le lendemain ils le trouvent de même qu'ils l'y ont mis, ils ſe perſuadent que le Zemeen s'en eſt repû, mais qu'il n'a bû & mangé que l'eſprit: de même s'ils lui offrent une ſerpe ou une hache, le Piaye s'en empare, & leur fait croire que le Zemeen en a pris pour ſa part l'eſprit & le cœur. Ils reverent tant ces offrandes profanes, qu'ils nomment Alakri, qu'il n'y a que les vieillards conſidérables d'entr'eux qui en oſent goûter. Ils m'ont quelquefois prié d'en boire, je l'ai fait pour les deſabuſer des ſuperſtitieuſes ſottiſes de ce ſacrifice, dont l'une eſt de boire de ce Oüicou à jûn, qu'autrement l'on creveroit, & exprès je mangeois premier que d'en boire: l'au-

tre

tre eſt, de prendre garde à tenir la taſſe, ou Coüy droit, & ne pas verſer, ou que le col deviendroit tortu, & les yeux pleureroient ſans ceſſe : j'en laiſſois cheoir exprès, & je tenois le Coüy de travers.

Si le malade guérit, & revient en ſanté, ils font un feſtin au *Mapoia*, à quoi le Piaye ne manque point. A la fin de ce banquet ils noirciſſent le convaleſcent avec des pommes de Junipa, & le font auſſi beau que le Diable.

Ils offrent auſſi aux Zemeens les prémices de leurs jardins, & cela ſans cérémonie, ni dire aucun mot. Lors qu'ils font un grand vin qui eſt leur débauche, ils mettent toûjours à part un Canari, pot de terre, ou quelques callebaſſes pour le Zemeen.

Ils prennent pour eſprit une choſe qui n'en a point ; ils croyent que les chauves-ſouris, qu'ils nomment Boulliri, qui voltigent la nuit au tour des maiſons, ſont des Zemeens qui les gardent, & que ceux qui les tuënt deviennent mala-

malades. Ils ont tant de ſortes de Boule-Bonum, qui veut dire mauvais préſage, que je ne puis me réſoudre de rapporter ici toutes leurs réveries & niaiſeries.

Pour faire un Piaye ou Boyé les anciens Boyez élevent l'apprentif dès ſa jeuneſſe à ce déteſtable miniſtere, le faiſant jûner cinq mois au pain & à l'eau dans une petite Caſe, où il ne voit perſonne, lui égratignant la peau avec des dents d'Agouty, lui font avaler pluſieurs fois du jus de tabac, qui lui fait rendre tripes & boudins juſques à s'évanoüir; & lors ils diſent que ſon eſprit va là haut parler au Zemeen; ils lui frottent auſſi le corps de gomme, & le couvrent de plume pour le rendre adroit à voler, & aller à la Caſe du Zemeen: s'il ſe préſente quelque ſujet, c'eſt-à-dire, quelque malade, ils lui montrent comme il faut faire l'operation, tâter, ſuccer, & ſouffler le patient, & la maniere de faire venir & parler au Zemeen.

Après tout, ce qui eſt digne de compaſ-

paſſion de voir le profond aveuglement dans lequel ces pauvres gens ſont enveloppez, ils ne font pas grand état, & ne craignent point le Zemeen, parce qu'il eſt bon, & ne leur fait aucun tort ; mais ils apprehendent étrangement Mapoia, qui leur fait du mal, & je croi que c'eſt pour l'appaiſer que quelques-uns portent ſon hideuſe & horrible figure à leur col, & la peignent ou la taillent en boſſe à l'avant de leurs Piraugues. Ils m'ont dit que c'étoit pour faire peur aux *Alloüagues* leurs ennemis, lors qu'ils alloient en guerre, qui voyant cette laide grimace la gueule béante, craignoient d'en être dévorez, & demeuroient tous ſi épouventez qu'ils ne pouvoient plus ramer, & qu'ainſi ils les attrapoient facilement. Alloüagues eſt le nom d'une Nation, ſituée vers les bords de la Riviere d'Orenoque, ennemis perpetuels des Caraïbes & des Galibys.

Ils ſont ſouvent des ſonges affreux & terribles, où ils s'imaginent voir le Diable. Je les ai entendus quelquefois

fois la nuit, deux en même-temps ſe plaindre, crier, & ſe réveiller en ſurſaut, tout effrayez, & me diſoient que le Diable les avoit voulu battre. Ils crioient encore étant fort éveillez, & faiſoient du bruit pour le chaſſer : leur humeur mélancolique contribuë fort à toutes ces viſions.

Ils mettent quelquefois dans une callebaſſe les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, qu'ils gardent dans leur Carbet, dont ils ſe ſervent pour quelque ſorcellerie, & diſent que l'eſprit du mort parle là dedans, & les avertit du deſſein de leurs ennemis.

Ils croyent avoir pluſieues ames : La premiere au cœur, qu'ils appellent Yoüanni, ou Lanichi, la ſeconde à la tête, & les autres par toutes les jointures du corps, & où il y a battement d'artere : qu'il n'y a que la premiere qui aille là haut après la mort, & prend un beau jeune corps tout neuf, que le reſte demeure à la terre changé en bêtes, ou en Mapoia, & que toutes ces ſortes d'eſprits ſont de different ſexe, & multiplient.

CHA-

CHAPITRE IV.

De leurs Naturel, & Simplicité, ou Stupidité.

LES Caraïbes ſont d'un temperament triſte, réveur & melancolique; ils demeurent quelquefois une journée entiere en une place les yeux en terre ſans dire mot. La pêche, la fainéantiſe, & l'air contribuent beaucoup à cette humeur, & eux reconnoiſſans que cela préjudicie à leur ſanté forcent leur inclination, & paroiſſent gais, ſur-tout quand ils ont un peu bû. Ils ſont extrémément gauſſeurs, & ſe raillent, non ſeulement entr'eux, mais encore des étrangers, néanmoins ſans eſprit, & croyent en avoir plus qu'aucune nation, & être les mieux faits, quoi qu'ils ſoient les plus ſtupides & les plus brutaux, je crois, qu'il y ait au monde. Ils ſe mocquent de nous lors qu'ils nous voyent promener, & parler enſemble

ſans

ſans avancer chemin. Ils s'offencent quand on les appelle Sauvages, & qu'on leur dit qu'ils n'ont point d'eſprit, & qu'ils vivent en bêtes : Ils répondent que nous le ſommes encore plus à leur égard, parce que nous ne vivons pas à leur mode : qu'ils ont leur ſcience, & nous la nôtre, comme ſi il y avoit deux façons de ſavoir les choſes dans la vérité.

Lors qu'ils ſe veulent faire compéres avec nous, le premier compliment eſt de nous demander nôtre nom, puis ils diſent le leur, & pour témoignage d'affection & d'amitié ils veulent que nous en faſſions échange, & pour noüer encore davantage, les petits préſens reciproques. Il ne faut jamais les laiſſer aller ſans leur donner quelque choſe lors qu'ils nous viennent voir, & ils ſavent bien ſe faire payer pour cette viſite : ils prétendent même payement de ceux qui les veulent faire Chrêtiens pour la peine qu'ils ont de les venir entendre.

Ils eſtiment & aiment mieux leur pays deſert & affreux qu'aucun autre : nous l'a-

l'avons vû par experience de quelques-uns qu'on avoit amenez en France, qui n'y ont jamais voulu demeurer. S'ils n'ont pas de curiosité pour les choses éloignées, ils en ont beaucoup pour celles qu'ils voyent; si on ouvre un coffre, ils veulent voir tout ce qui est dedans, autrement ils se fâchent. Ils sont fort importuns, & demandent toûjours ce qu'ils voyent sans aucune considération. Je les trouve méconnoissans, parce que si on commence une fois à leur faire du bien, & que vous discontinuiez, ils oublient tout le passé; & ce qui est de pis, si vous leur refusez la moindre chose, ils vous veulent du mal.

Ils se portent mieux que nous, les vieillards même ne blanchissent point, & vivent plus long-temps, contre l'opinion de quelques-uns, qui croyent que l'on vit moins aux pays chauds. La raison est, je crois, parce qu'ils mangent peu & souvent, & n'ont aucun souci, sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude. Comme ils n'ont aucun désir d'acquerir, ils ne font point de pro-

vi-

viſion, ils en vont chercher à meſure qu'ils ont faim. Il n'y a rien de réglé chès eux, la nuit même ils ſe leveront pour manger, ils ne penſent qu'au préſent, & ſi on veut avoir d'eux un lit de coton à bon marché, il faut l'acheter au matin, parce qu'ils ne ſongent pas que la nuit doit venir, & qu'ils en auront beſoin.

S'ils traitent avec quelqu'un, ils ſont ſujets à ſe dédire, ils ont bien-tôt paſſé leur envie de ce qu'ils déſiroient avec empreſſement, & il faut détourner pour un temps ce qu'on a convenu d'avoir d'eux pour avoir patience: ils eſtiment plus le verre & le criſtal que l'or & l'argent: s'ils ont en fantaiſie d'avoir une ſerpe, ou un coûteau, & que n'en ayant pas, vous leur vouliez donner dix fois plus en d'autres marchandiſes, ils préfereront la ſerpe, & le coûteau; ils n'ont aucune défiance les uns des autres, & lors qu'ils vont en voyage ils laiſſent leurs petits ménages, & leurs Caſes à l'abandon.

Nous mangeons les fruits, & les Ca-

Caraïbes les boivent, tant ils aiment à boire : ils disent boire un Giraumon, un Melon, boire des figues banannes, boire des pommes d'Acajou, des prunes de Monbain, Dicacou, des Cachimans, des Mamins, des Patates, des Ananas, des Cacaos, raisins, Goiaves, & mille autres sortes de fruits. Ils boivent aussi les cannes de sucre ; enfin, ils boivent plus qu'ils ne mangent, même les fruits les plus secs, où il n'y a aucune liqueur, comme le Courbaly. Quand ils mangent, ils portent le morceau au côté de la bouche, & lors qu'ils boivent, ils baissent la tête au lieu de la lever, ils rottent, pettent, pissent en mangeant, sans aucune honte : ils s'accroupissent comme les femmes pour uriner, & couvrent leur ordure comme les chats avec le pied. Ils boivent tous dans un même Coüy, & les fiévreux, & les Pianistres, qui sont comme les verolez ; ils nomment cette maladie Yaia ; ils ne s'étonnent point de voir des ordures dans leur manger ; ils n'ont rien de bon, & de propre que la Cassave, qui est

eſt le pain du pays fait de racines de Manioc, dont l'eau qui en ſort eſt poiſon, blanche comme du lait, & de même conſiſtence. Ils n'ont qu'une ſorte de ſauce, qui eſt le Taumaly, leur plus grand ragoût eſt fait de cette eau de Manioc bouïllie avec de la graiſſe de Crabes, & du Piman, qui eſt plus fort que le poivre d'Orient: ils ne ſe ſervent jamais de ſel, quoi qu'ils ayent des ſalines, ils le croyent contraire à la ſanté; mais au lieu de ſel, ils pimentent ſi fort ce qu'ils mangent qu'il n'y a qu'eux qui en peuvent goûter: ils ne mangent point de chair, ſi ce n'eſt quelques oiſeaux, qu'ils jettent dans le feu ſans les vuider, après ils les boucannent: ils ne prennent pas non plus la peine d'éventrer le poiſſon pour le cuire; ils mangent les œufs couvez, les hommes mangent dans le grand Carbet, & les femmes dans la Caſe, ils s'aſſeient ſur leur derriere, comme les ſinges au tour du Coüy, & du plat. Coüy eſt le hanap dans quoi ils boivent, qui eſt fait d'une piece de Cale-

Calebaſſe, dont il y en a de pluſieurs grandeurs: il y en a qui tiennent juſques à trois pintes, & ſe l'envoyent de l'un à l'autre dans leurs aſſemblées de débauches, juſques à ce qu'il ſoit vuide.

Ils ſont extrémément ſalles, ils mangent les Chiques & les Poux; parce que les Chiques & les Poux les ont mordus. Ces Chiques ſont comme de petites Puces, qui ſe fourrent entre cuir & chair, principalement au coin des ongles, ſoit des pieds ou des mains. En mangeant s'ils prennent de ces petites bétes, ils les avallent, & comme ils mangent par terre leurs Crabes ſont quelque fois pleins de terre & de ſable; mais le tout ne laiſſe pas que de paſſer. Ils ont pour ſerviettes les fourches du Carbet, ou leurs feſſes; ce qui eſt le plus divertiſſant, c'eſt que les chiens ſont ſouvent de l'écot, qui attrapent les meilleurs morceaux.

Ces fourches de Carbet ſont des piéces de bois fourchuës par le haut, & qui par le bas ſont enfoncées de deux ou

trois pieds en terre, & qui ſont poſées de ſix pieds en ſix pieds ou environ pour ſoûtenir le comble du Carbet, qui n'eſt autre choſe qu'une eſpece de halle couverte par deſſus, & à jour tout à l'entour, qui leur ſert de jour à recevoir leurs amis, à y faire la débauche, quand le cas y échet, & à s'y retirer dès que le Soleil eſt levé pour laiſſer les femmes dans les Caſes où elles couchent, & où elles s'appliquent à tout ce qui regarde le ménage. C'eſt dans le Carbet que les hommes paſſent les journées entieres dans leurs lits de cotton ſuſpendus, à petuner, faire leurs arcs, leurs fléches, leurs petis paniers couverts, leurs boutous ou maſſuës, leurs cordes de pites, leurs pavois, leurs lignes à pêcher, & autres choſes qui font leurs occupations ordinaires.

Le Matoutou eſt de bois de Breſil, ou de bois de lettre d'une piéce ſervant de table, & quelquefois de ſiege, de quinze pouces de long, & de quatre à cinq pouces de large, & de ſix pouces de haut.

La

La Case est couverte de branches de palmes jusques à terre.

Lors qu'ils mangent ils n'invitent personne, le plus inconnu, s'il a faim, se va mettre auprès d'eux, boit & mange comme s'il étoit de la case sans autre cérémonie. Ils ne parlent & ne boivent jamais dans leurs repas ; mais un peu après leur entretien est ordinairement de la pêche, de voyage, de chasse, de jardinage, de guerre, de querelle, ou de quelque grand *Vin* qui aura été fait, où plusieurs auront été tuez, & si il y a eu de leurs parens, ils tâchent d'attirer les autres à leur parti pour s'en vanger.

Ils sont fort vindicatifs, & garderont une haine non seulement dix ans, mais toute leur vie, & ne seront point contens qu'ils n'ayent tué leurs ennemis, le plus souvent pour peu de chose, pour des flêches rompuës, pour un coûteau, pour des hameçons, pour une parole, pour un coup, pour rien ; seulement parce que celui-là lui déplait, quelquefois pour avoir leurs femmes,

qu'ils prennent en nombre ſans diſtinction de parenté, car ils ſe mélent indifferemment, comme les bêtes. J'en ai vû qui avoient leurs filles pour femmes, qu'ils quittent & tuënt quand bon leur ſemble, auſſi bien que leur pére. Il n'y a pas peuple plus porté à l'yvrognerie, & c'eſt lors qu'ils ſont yvres qu'ils ſe maſſacrent & font la guerre, hors de là, il n'y a rien de ſi lâche.

Ils ſont entierement indépendans, & c'eſt un des grands obſtacles de leur converſion : ils n'obéiſſent pas même à leur pére, & le pére ne commande pas à ſon enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon lui ſemble. Le Capitaine d'une Piraugue ne commandera jamais à ſes mariniers de ramer. Ils n'en font tous qu'à leur tête, & ſelon leur caprice. Il n'eſt pas du devoir du Capitaine de gouverner, il a ſoin ſeulement de jetter avec un Coüy l'eau qui entre dans le Canot; s'il a un Gendre, il lui rend ce bon office.

On a toûjours eſtimé ces brutes très-chaſtes

chaſtes juſques à préſent; mais je puis aſſûrer qu'ils ſont très-lubriques, & luxurieux, même les petis enfans: & parce que l'on ne remarque point entre eux, nonobſtant leur nudité, de baiſers, d'attouchemens, & autres actions deshonnêtes, on a crû qu'ils vivoient dans l'innocence, mais ils ſe cachent pour faire le péché; ce qui fait voir que Dieu leur donne aſſez de lumiere pour diſcerner le bien d'avec le mal. Lors qu'ils ſont yvres je les ai vûs faire des actions ſemblables aux Satyres: quoi qu'ils ayent pluſieurs femmes, néanmoins il y a fort peu de jalouſie entr'elles: ils changent ſouvent de Carbet, ils demeurent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils ont des femmes en pluſieurs lieux, auſſi eſt-ce un obſtacle & un empêchement à leur converſion.

Nos Caraïbes tant hommes que femmes ont autant de honte d'être vêtus que nous en aurions d'être nuds, & ſi quelques-uns portent des habits, ils ont la vanité de vouloir de la plus belle toile, de la plus fine, & de la plus blanche;

de ſorte que ce n'eſt pas tant pour ſe couvrir que pour paroître : ils les portent avec peine, & diſent que cela les incommode pour le travail : ils ne peuvent ſouffrir la ſueur dedans, ni la ſentir ſur leur dos lors qu'ils ſont trempez de la pluye ; parce qu'étant nuds, s'ils ſuent, ils ſe baignent, & s'ils ſont moüillez, le Soleil les a bien-tôt ſéchez.

CHAPITRE V.

De leurs occupations & travail, ou plûtôt de leur fainéantiſe extréme.

LE premier ouvrage qu'ils font étant levez, qui eſt ordinairement devant le jour, c'eſt de s'aller baigner ou laver, jettans deſſus leurs corps pluſieurs coüys d'eau douce, & croyent que l'eau de la mer les feroit ſentir mauvais, & donneroit de la galle. Enſuite leurs fem-

femmes dépendent leurs lits de dedans la Caſe, & les pendent dans le Carbet qui en eſt proche, où elles les peignent, & les ajuſtent; après quoi elles leur apportent la Caſſave fraîche, & le Taumali avec un petit Canary plein d'Oüicou chaud, qui eſt le boüillon de Monſieur. Ce Taumali eſt une ſauce ou de Crabe, ou de viande, ou de poiſſon, avec force Piman, qui eſt une eſpece de poivre très-fort.

Canary eſt un vaiſſeau de terre cuite, dont le fond finit en pointe. Il y en a de toutes grandeurs, & qui tiennent même juſques à un demi-muid: ils ſervent à mettre leurs boiſſons. Demie heure après elles lui préſentent la Caſſave fraîche, la ſéche leur écorcheroit les dents, & leur feroit ſécher le corps, ils y ajoûtent quelques Crabes ou du poiſſon, s'ils en ont. Ils paſſent les journées à faire de petis panniers couverts, que les Sauvages portent avec eux en leurs voyages, & qui leur ſervent à mettre les petis utenciles, dont ils

ont ordinairement plus de beſoin, comme leur miroir, du fil de coton pour accommoder leurs flêches, une alaine, un raſoir, &c. ils le pendent au col en marchant.

Là ils s'occupent encore à arracher leur barbe avec le pouce, & la pointe d'un coûteau, quelques-uns à joüer de la flute ſur leurs petis ſieges, & à tirer leurs chiques, d'autres à rêver dans leurs amacs, ou lits de coton, ou à dormir; ce qui eſt cauſe que ne pouvant plus dormir la nuit, ils en paſſent quelquefois à joüer de la flute une partie, ou à manger: ils ont toûjours du feu deſſous eux, étant couchez, & tous les ſoirs & matins ils ſe mettent au tour à cauſer enſemble.

Les hommes ſont ſi ſots, & ſi ridicules, qu'ils ne voudroient pas avoir touché à la beſogne, ni mettre la main au travail des femmes, quoi qu'ils le puſſent faire auſſi bien qu'elles. Par exemple, ils mourroient plûtôt de faim que de faire de la Caſſave, faire la marmite, le Canary, planter le Manioc, &c.

Et

Et comme les femmes ont coûtume d'aller chercher & fendre le bois pour le feu, vous voyez ces pauvres ſots les accompagner par jalouſie de crainte que d'autres ne les débauchent, & après que la femme, qui eſt quelquefois préte d'accoucher, aura bien ſué & joüé de la hache, ces bourreaux étant ſur leurs culs, & les régardant faire, ne lui aideroient ſeulement pas à décharger, & charger leur fardeau, qui eſt une hotte ſi pleine de bois, & ſi peſante, qu'elle plie ſous le faix. Si donc leurs femmes ne leur ont pas apprété à manger à l'heure qu'ils ont faim, ils vont manger avec les premiers venus, il en va de même comme de ſe roucoüer, de ſe peigner, s'ils n'ont pas leurs femmes pour les ajuſter & peindre, ils attendent que d'autres leur rendent ce bon office : de même comme c'eſt aux femmes de planter le Manioc, qu'elles nomment Kaïm, & les hommes Kucre, de ſarcler & nettoyer le jardin, ces pauvres benets ſont aſſis, & tiennent le petit enfant, lors que la femme travaille.

Si quelqu'un a fait ſes neceſſitez dans leurs jardins, ils l'abandonnent, & font difficulté d'en manger le Manioc; & diſent que cela infecte la terre, & ſe communique à ce qui eſt planté, & comme ils ont coûtume de ſe loger au bord de la mer, ils voudroient que les François, qui en ſont quelquefois à deux ou trois mille pas, vinſent comme eux faire leurs neceſſitez ſur le ſable.

Après qu'ils ont fait une ou deux levées dans un jardin, ils le laiſſent & en font un d'un autre côté; c'eſt pourquoi ils ne font qu'abattre les arbres, & n'en débitent & brûlent que les moindres branches, laiſſant les plus groſſes, & le corps de l'arbre ſur la terre où il tombe, & le tronc, & les racines demeurent où la nature les a plantez; en ſorte que quand cette belle beſogne eſt faite, les femmes enſuite plantent le Manioc, les Patates, les Ignames, les Ananas, les Bananes, où elles peuvent trouver de la place dans l'étenduë de ce défrichis, à moins qu'ils n'ayent beſoin d'un canot, & que parmi ces arbres il

ne

ne s'y en rencontre quelqu'un de propre à cela. Ce qui eſt encore un opera pour eux, car de trois canots qu'ils entreprennent, il y en a toûjours deux qui ſont pourris ou gâtez avant que d'être achevez : je dis quelque beſoin qu'ils en ayent, tant ils ſont pareſſeux. Et quoi qu'ordinairement ils ne faſſent pas leur jardin fort grand, néanmoins ils y ſont long-temps, que ce qu'ils ont commencé eſt gâté devant que l'autre bout ſoit achevé. Il en va de même de leurs caſes, & de tous leurs autres ouvrages ; la couverture d'un côté eſt déja pourrie & uſée, que l'autre n'eſt pas encore finie de couvrir. Les vieillards font toûjours la beſogne la plus difficile, ce ſont eux qui abattent les plus gros arbres : lors qu'ils mettent la main à l'œuvre, il ſemble qu'ils ſe divertiſſent & ſe joüent. Ils ne travaillent qu'une heure ou deux le jour, & jamais deux jours de ſuite. Ils ſont extrémément fainéans, ceux qui tâchent à les convertir n'ont pas beaucoup de peine à leur faire obſerver le commandement

de Dieu, qui défend de travailler les Dimanches : ils demandent tous les jours quand il viendra : ils ne reviennent d'aucun travail qu'ils ne ſe lavent auſſi-tôt, & ne ſe faſſent peigner.

Les femmes ſont moins oiſives que les hommes, elles ſont comme leurs eſclaves; ce ſont elles qui plantent le Manioc, non avec des hoües comme nous, mais avec de gros bâtons pointus, elles ſarclent & nettoyent le jardin, elles font le pain, & accommodent les viandes ; elles ont ſoin du coton, le filent, non avec des roüets & quenouilles, mais ſur la cuiſſe avec un fuſeau : elles font les amacs, cherchent le bois pour le feu, font l'huile de Palmiſte & de Calaba; elles font le Roucou, peignent & ajuſtent les autres, accommodent les Couys, & les Calebaſſes, font l'Oüicou, les Canaris, les platines, & les marmites. J'omettois qu'outre les occupations ordinaires des hommes, deſquelles j'ai parlé, ils abattent les arbres pour faire le défrichis de leurs jardins, & font entierement les maiſons, les carbets

défend de travailler les Di-
demandent tous les jours
dra : ils ne reviennent d'au-
u'ils ne ſe lavent auſſi-tôt,
t peigner.

es ſont moins oiſives que
, elles ſont comme leurs
ſont elles qui plantent le
n avec des hoües comme
avec de gros bâtons poin-
relent & nettoyent le jar-
nt le pain, & accommodent
, elles ont ſoin du coton, le
avec des roüets & quenouil-
r la cuiſſe avec un fuſeau :
amacs, cherchent le bois
, font l'huile de Palmiſte &
elles font le Roucou, pei-
ſtent les autres, accommo-
ays, & les Calebaſſes, font
es Canaris, les platines, &
s. J'omettois qu'outre les
ordinaires des hommes, deſ-
parlé, ils abattent les arbres
e défrichis de leurs jardins,
rement les maiſons, les car-
bets

bets & les canots, à la reſerve des voiles, que les femmes font, auſſi bien que les amacs, ou lits de coton ; les uns étant tiſſus comme les autres ſur le même métier. Au ſujet de quoi je dirai ici qu'elles travaillent leurs lits ſur une maniere de chaſſis, appuyé contre les fourches de la caſe de haut en bas : la chaîne aboutit à un rouleau, qui fait le bas du chaſſis, & qu'elles tournent à meſure que la trame s'ourdit, & quand le lit eſt achevé, elles le tendent ſur le chaſſis pour le peindre ; ſi c'eſt pour leur uſage, car ſi c'eſt pour des Européens, elles le laiſſent blanc. Cette peinture eſt pour l'ordinaire une eſpece de Guillochis, où la juſteſſe eſt obſervée avec autant d'exactitude & de proportion, que ſi elles ſe ſervoient pour cela de compas & de règle. Elles laiſſent aux deux bouts de la chaine paſſer des fils non coupez, & longs environ d'un pied en forme de frange, & dans les fils ils y paſſent une petite corde de pite en même ſens, ce qui les allonge encore d'un pied de chaque côté, & dans tous les

plis de cette petite corde, ils en paſſent une de même matiere, groſſe d'un pouce, & longue de trois à quatre toiſes, qui ſert à ſuſpendre le lit, quand ils en ont beſoin. Les femmes ſont auſſi mal propres que les hommes dans tout ce qu'elles apprêtent; lors qu'elles font l'Oüicou, qui eſt leur boiſſon ordinaire faite de Caſſaves ou de Patates boüillies, qui ſont des racines qu'elles pilent dans un mortier de bois, & qu'elles mâchent pour lui donner la force de boüillir, & enivrer. Quelquefois de vieilles roupieuſes en mâchent auſſi, qu'elles dégobillent & bavent dans le mortier, & dans un vaiſſeau de terre qu'ils appellent Canary, qui tient plus d'un baril, dans lequel elles font & apprêtent ce vin, & s'il arrive que les femmes en mâchant les patates prennent auſſi quelques chiques ou poux, elles mâchent le tout enſemble ſans difficulté, & n'y prennent pas garde de ſi près. Au defaut de ce breuvage ils en font encore d'autres de choux Caraïbes, d'ananas, de figues, de bananes, & d'autres fruits: toutes leurs boiſ-

boiſſons ſont ſi épaiſſes, qu'il y a à boire & à manger.

Ils ſont ſouvent des aſſemblées pour boire de cet Oüicou, ce ſont leurs plus grandes réjouïſſances ou débauches. Ils invitent deux ou trois Carbets, ou familles, s'ils ſont cinquante Caraïbes, ils font un vin de dix ou douze barils, qu'ils boivent en un jour & une nuit ſans manger; mais ils en perdent beaucoup, ils en dégobillent & bavent la moitié: ils en jettent, & il y a toûjours quelque Canary caſſé. L'on peut nommer ces aſſemblées, Bacchanales, ils n'en ſortent jamais qu'yvres comme des brutes; hommes, femmes, enfans; & ce qui eſt de pis, c'eſt qu'il y a toûjours quelqu'un qui paye pour les autres, c'eſt à dire, qui eſt tué, ou bleſſé.

Lors que les femmes font les Amacs, qui ſont de fil de coton, elles mettent aux deux bouts du métier un paquet de cendre, & diſent qu'ils ne dureroient pas long-temps, s'ils ne faiſoient cette cérémonie. S'ils avoient mangé des figues lors qu'ils ont un Amac neuf, ils ont

ont la penſée que cela le feroit pourrir. Ils ſe donnent bien de garde de manger d'un certain poiſſon qui a de bonnes dents, cela ſeroit cauſe que l'Amac ſeroit bien-tôt percé. Ces lits ſont larges de huit ou dix pieds, & longs de quatre à cinq, qu'ils pendent un peu élevez de terre, à deux fourches de la caſe, crainte des ſerpens, & s'y envelopent comme dans une couverture, à cauſe des Maringouins, qui ſont de petites mouches beaucoup importunes, & qui piquent fort ſenſiblement. Elles marquent les Amacs de Roucou trempé dans l'huile, de pluſieurs rayes & figures ſi differentes, qu'il ne s'en rencontre guere deux ſemblables.

L'huile de Calaba eſt faite de grains de Palmiſte, elle leur ſert à oindre & frotter leurs cheveux.

Le Roucou eſt une peinture rouge, dont ils ſe frottent le corps: elle eſt faite avec de l'huile & de petis grains qui croiſſent ſur des arbriſſeaux ſemblables au cotonier: ces grains ſe trouvent dans une coque, de la figure à peu près d'une aman-

amande verte, & s'ouvre d'elle-même lors que les grains ſont mûrs, & ont atteint leur perfection. Les Coüys ſont des moitiez de Calebaſſes, qui leur ſervent de vaiſſelles, leurs Grages ſont faites d'une petite planche, dans laquelle ils fourrent pluſieurs petis cailloux tranchans pour raper le Manioc. La Couleuvre eſt une invention fort jolie pour le preſſer, lors qu'il eſt reduit en farine, laver leurs grages ou rapes, & faire ſortir l'eau. Elle eſt faite d'Aroma, maniere de jonc ou ozier bien poli. Lors qu'ils ont rempli cette machine de farine, ils paſſent le bout d'en haut dans un bâton attaché à une des fourches de la caſe, & dans le bas un autre bâton, ſur lequel ils s'aſſeient ; ce qui fait étendre la Couleuvre & en même temps preſſer ce qui eſt dedans. Nos François, je crois, l'ont nommé Couleuvre, parce qu'elle a la figure d'une groſſe peau de ſerpent. Les Hibichets ſont de même étoffe, ce ſont leurs coïbes, tamis, ou ſacs pour paſſer la farine. Ils en ont auſſi pour paſſer la farine & l'Oüi-

l'Oüicou, qui ſont un peu déliez. Les Platines ſont faites de terre cuite d'un travers de doigt d'épaiſſeur, rondes & d'un pied & demi de diametre : ils les mettent ſur trois pierres ou cailloux aſſez gros pour leur ſervir de trépied, & mettre du feu deſſous, & quand la Platine eſt aſſez chaude, ils éparpillent de la farine de Manioc deſſus de l'épaiſſeur d'un travers de doigt, & ſans eau ni autre liaiſon, toutes les petites parties de la farine ſe prennent en cuiſant; & ainſi ce qu'ils appellent farine de Manioc, devient ce qu'ils appellent Caſſâve, en la retournant lors qu'elle eſt ſuffiſamment cuite d'un côté pour achever de la laiſſer cuire de l'autre.

Le Catauly eſt une eſpece de hotte, qui ne ſert qu'aux femmes, elle n'eſt pas de moitié ſi grande que celles de France. Elles la portent à la façon des Verriers, mettant la bretelle ſur la tête, qui eſt une écorce d'arbre forte & douce, qu'ils appellent Maho, & la hotte Daroma. J'ai déja parlé des Matoutous ou petites tables.

Les

Les hommes font les Grages, les Hibichets, les Matoutous, les Paniers, les Cataulis, les Couleuvres, & autres petis ouvrages d'Aroma, font les arcs, les flèches, les maſſuës ou boutous, les lignes de pites pour pêcher, qu'ils tordent ſur la cuiſſe. Ce ſont de certains filets plus déliez que la ſoye cruë, qu'ils tirent & arrachent des longues feüilles d'une plante ſemblable à l'artichaud. Ils font les caſes & les canots, vont à la pêche. Autrefois ils n'avoient que des hameçons de caret, que l'on appelle écaille de tortuë en France: leurs caſes ſont couvertes de roſeaux ou de feüilles de Palmiſte juſques à terre.

Leurs Piraugues pour aller en guerre & en voyage, ſont d'un arbre qu'ils creuſoient avec le feu & leurs haches de pierre, devant qu'ils euſſent l'uſage des nôtres, longues de trente-cinq à quarante pieds, larges de cinq à ſix, capables de porter trente ou quarante perſonnes. Ils ont encore d'autres petis canots de pêche. Lors qu'ils les brûlent pour les élargir, ils mettent des bâtons

tons par force en travers. Si une femme y avoit touché seulement du bout du doigt, ils croyent qu'elle les feroit fendre, & quand ils les pouſſent en mer pour la premiere fois, ſi quelqu'un faiſant effort avoit lâché quelque vent poſterieur, ils croyent que c'eſt un mauvais préſage, & que ſans doute la Pirauge fera de l'eau.

CHAPITRE VI.

De leurs Guerres, Voyages, & Ornemens.

ILS ne vont jamais en guerre qu'ils n'ayent premierement fait de grands vins, & c'eſt là qu'ils tiennent leur conſeil, qu'ils reſolvent & concluent toutes les affaires d'état. Toutes leurs guerres ne conſiſtent qu'à faire des courſes ſur l'ennemi : ils ne la font jamais à découvert ; mais en renard, ſe cachant dans les bois, & tâchant de ſur-

ſurprendre. Si-tôt qu'ils ont tué quelqu'un, ou brûlé une caſe, ils ſe retirent promptement: s'ils ſont découverts, ou s'ils entendent ſeulement un chien abbayer, ils ſe donnent bien de garde de pourſuivre leur pointe, & reviennent ſans rien faire; ils enlevent leurs morts, & c'eſt dans cette occaſion qu'ils perdent plus de monde. *Tenir Carbet, faire un vin, & tenir conſeil, ſont à leur égard des ſynonymes équivalens, l'un ne ſe faiſant jamais ſans l'autre.*

S'ils ſervent de tombeau eux-mêmes à leurs ennemis, c'eſt plûtôt par rage que par aucun goût qu'ils y trouvent: les plus vaillans les boucannent, les crevent, & les mangent, ils en gardent ordinairement dans leurs paniers, un [illegible] ou une main bien ſéchée & boucannée. Un Sauvage de S. Vincent me montra un pied d'Alouague, qu'il avoit dans ſon panier: il ne mangent plus que les Alouagues, auſſi Sauvages de la terre ferme vers la riviere d'Orenoque. Ils diſent

ſent que les Chrêtiens leur font mal au ventre, ils ont néanmoins mangé encore depuis un an le cœur de quelque Anglois. Il y en a de cette nation parmi eux, qu'ils ont enlevez tout jeunes, & qu'ils ont ſi bien faits à leur mode, qu'ils ne voudroient pas à préſent retourner.

Il y a quantité de Negres qui vivent comme eux, particulierement à S. Vincent, où eſt leur fort. Ils ont tellement multiplié, qu'ils ſont à préſent auſſi puiſſans qu'eux. Quelques-uns ſont fugitifs Marons, qui ont été pris en guerre, ceux-là ſont eſclaves des Caraïbes, qu'ils appellent Tamons ; mais la plûpart viennent de quelque navire Flaman ou Eſpagnol, qui échoüa proche de leurs Iſles.

Ils ont pour leurs armes l'arc & les flêches, le Boutou, & à préſent le coûteau. Le Boutou eſt une ſorte de Maſſüe de bois vert, ou de breſil dur, maſſif, peſant, long de deux ou trois pieds, large de trois doigts, & vers le bout, plat comme la main, épais d'un

d'un pouce, & gravé à leur mode.

Ils rempliſſent cette gravure d'une peinture blanche, & d'un ſeul coup ils aſſomment un homme. Ils font un grand amas de flèches, qu'ils préparent de longue main : elles ſont d'un tuyau, qui croît au haut de certains roſeaux gros comme le petit doigt, longs de quatre à cinq pieds, polis & ſans aucun nœud, jaunes & legers comme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau ils y ajuſtent au lieu de fer un morceau de bois verd long d'un demi-pied : & y font avec un coûteau quantité de petis dardillons ou harpons, afin qu'on ne puiſſe les retirer. Ils empoiſonnent le bout de ces flêches de la liqueur d'un arbre, qui ſe nomme Manceniller, & le fruit Mançanille, nom que les Eſpagnols lui ont donné; parce que ce fruit reſſemble à des pommes. En ſorte qu'au commencement de la découverte des Indes beaucoup d'Européens s'en ſont empoiſonnez pour en avoir mangé indiſcretement. Ils font une in-

inciſion ſur l'écorce, le ſuc qui en ſort blanc comme lait, eſt un poiſon plus dangereux que celui des ſerpens. Ils mettent auſſi à quelques-unes de leurs flêches certaines arrêtes longues comme le doigt, qu'ils trouvent à la queuë d'une ſorte de raye, qui eſt ici aſſez commune. Cette arrête porte ſon venin avec ſoi, & eſt auſſi dangereuſe que les autres. Leurs arcs ſont auſſi de Breſil, & de Palmiſte. Ils ne font aucun voyage qu'ils ne ſe parent de leurs plus belles Caconnes, ils ſe peignent, ils s'ajuſtent, ils ſe roucoüent tout d'abord qu'ils ſont arrivez en quelque Carbet, le Maître pend promptement des Amacs aux principaux, les femmes apportent à boire, & à manger, & ſi-tôt que leurs hommes l'ont préſenté, & fait mettre devant le Capitaine de la Piraugue, les mariniers, ſans attendre davantage qu'ils leur diſent d'en prendre, enlevent tout; de ſorte que ſi l'hôte n'a pas davantage à leur préſenter, & que la faim le preſſe, il eſt contraint de mettre bas la

la gravité, & de venir manger avec les autres. Après il ſe remet à ſa place, & les mariniers rapportent les Coüis, & le Matoutou, devant lui. Il avertit qu'il eſt ſaoul, & appelle ceux qui lui ont préſenté pour lever tout & deſſervir. Leurs hôtes ne mangent point avec eux dans cette cérémonie, non plus que leurs femmes, mais après ils mangent pêle-mêle : quand ils ont la panſe pleine ils diſent le Maboüy, c'eſt-à dire, donner le bon jour à un chacun, payans d'un Huichan, auſſi l'un après l'autre, qui veut dire adieu. Lors qu'ils ſont en mer, ils cornent une groſſe Coquille, qui ſe nomme Dambis, pour faire entendre aux voiſins qu'ils ſont amis, & continuent leurs voyages; & portent leurs lits par tout. —

Si un ſeul Caraïbe arrive dans un Carbet, on le recevra de même, & ſi la Caſſâve, qui lui eſt préſentée ſur le Matoutou, eſt pliée, c'eſt un ſigne qu'il doit laiſſer le reſte, ſi elle eſt étenduë, il le peut emporter; mais devant que de partir, une femme vient

le roucoüer, le peigner & l'ajuſter.

Quand ils ſont en mer, & font quelque traverſée, pour aller en une autre Iſle, comme ſaint Alouſi, ſaint Vincent, ou terre ferme, ils ne mangent ni Crabes, ni Lezards; parce que ce ſont des animaux qui demeurent toûjours dans leurs trous & tannieres, ainſi cela les empécheroit, diſent-ils, de gagner un autre terre. Ils ne boivent point d'eau pure, & ſe donnent bien de garde d'en verſer dans le canot, ou dans la mer, cela la feroit enfler & feroit venir la pluye & le mauvais temps. Ils boivent d'un patroüillis, & de Maby, qu'ils broüillent & délayent avec la main, épais comme du mortier. Après qu'ils l'ont preſſé ils plaquent le reſte dans un Coüy, qu'ils mangent à part, comme choſe délicate. Quand ils approchent de quelque terre, il ne la faut pas nommer ni montrer au doigt, mais avec la bouche faiſant la mouë; & diſant, Lyca, c'eſt là: car ils n'en pourroient jamais aborder.

der. Il y a de certains endroits en mer, où ils ne manquent point en paſſant d'y jetter à manger. C'eſt, ce diſent-ils, pour quelques Caraïbes qui ont peri là autrefois, & qui ont leurs caſes au fond de la mer, autrement ils ne pourroient paſſer outre, ou le canot tourneroit. Lors qu'ils voyent quelque nuée prête à crever, ils ſoufflent tous en l'air, & la chaſſent avec la main pour en détourner la pluye d'un autre côté: pour rendre la mer calme, & appaiſer une tempête, ils mâchent de la Caſſave & la crachent contre le Ciel & en mer pour adoucir le Zemeen, qui eſt fâché peut-être, parce qu'il a faim. S'ils n'ont pas bon vent, un vieillard de la troupe prend une fléche, & bat l'arriere de la Piraugue, elle va après comme un trait d'arbaléte: ſi quelque coup de vent leur fait perdre terre, & qu'une tempête les ſurprenne, ils font le Zemeen; c'eſt-à-dire, qu'ils conſultent le Diable: quand le feu leur manque, ils en font avec deux petis morceaux de bois ſec, en appuyant

un par le bout ſur l'autre, & le tournant entre leurs mains avec viteſſe.

Les Caraïbes ont le corps veritablement aſſez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, preſque tous en aſſez bon-point, & robuſtes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits: la plûpart le viſage rond & plein, la bouche mediocrement fenduë, les dents parfaitement blanches & ſerrées, le teint naturellement baſanné ou olivâtre. Cette couleur s'étend même ſur leurs yeux, qu'ils ont noirs, petis & vifs; mais ils ont le nez & le front applatis par artifice, car leur mere leur preſſe à leur naiſſance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaite, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & eſpacez, fort endurcis; parce qu'ils ſont nuds pieds, les cheveux extrémement noirs & longs, qu'ils font peigner & huiler ſouvent, ils les coupent ſur le front en forme de garcette, &

& en laiſſent deux petis aux deux côtez des temples ; tout le reſte ils les retirent derriere & les ajuſtent fort proprement avec de longues aiguillettes de coton, au bout deſquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre de criſtal ou autres bagatelles : Ils entourent cette trouſſe de cheveux de coton bien poli, & y fichent des plumes de Perroquet, & au haut une grande rouge de la queuë d'un Anas. Ils ne portent point de barbe, ils ſe l'arrachent poil à poil, comme j'ai dit, avec la pointe d'un coûteau, & devant qu'ils euſſent l'uſage de nos raſoirs, ils ſe ſervoient d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par une couleur rouge détrempée à l'huile, qu'ils appliquent ſur le corps, & ils appellent cela ſe roucoüer, les vieillards ſe font ſeulement appliquer les quatre doigts & le pouce, depuis la tête juſques aux pieds, les jeunes gens cherchent un peu plus de façon, ils ſe barboüillent le viſage & ſe font des mouſtaches à l'Eſpagnole, des balafres &

des bigarures ſur les jouës, & depuis le front juſques aux oreilles, ſe frottant auſſi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce ſeroit un groin de cochon écorché; ils ſe pochent un œil de noir & l'autre de rouge, & s'eſtiment avec cela plus beaux & vaillans; d'autres au lieu de roucou ſe noirciſſent tout de janipa, de ſorte qu'ils reſſemblent à des Diables.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-deux des narines percez, auſſi-bien que le deſſous de la lévre d'embas à l'endroit où l'on laiſſoit autrefois un petit bouquet de barbe; cela ſe fait qu'ils ne ſont qu'à la mammelle: la mere quinze jours après ſes couches invite une femme un peu adroite pour faire cette cérémonie à ſon enfant. Si-tôt qu'elle la lui a percée avec une épine de palmiſte, elle y paſſe un petit fil de coton; ſi c'eſt une fille, elle la nomme; ſi c'eſt un garçon, c'eſt un homme, qui lui donne le nom ou d'un arbre, ou d'une Iſle, ou d'un poiſſon, ou d'un oiſeau, ou

ou de quelque rencontre : J'en ai vû nommer un *eteou*, parce qu'il étoit fort petit lors qu'il vint au monde. Ils ne portent point le nom du pere, chacun a ſon nom particulier.

Ils pendent à leurs oreilles de petis caracolis, & à la lévre un long fil de coton, juſques à la ceinture : ils paſſent à l'entre-deux des narines une petite bague d'argent ou d'étain, ils portent à leur col des caracolis grands comme la main, enchaſſez dans du bois, & un gros paquet de raſſade, qui ſont petis grains de ver noirs, blancs, de toutes couleurs : Ces caracolis ſont de petites piéces de métail, en forme de croiſſant, minces comme du papier, luiſans comme du cuivre bien poli, ou plûtôt comme de l'or, qui ne ſe roüillent ni ne terniſſent jamais : Ils les tirent de l'Eſpagnol, & donnent quelquefois un Negre pour en avoir un, ils les eſtiment plus qu'aucun de leurs ornemens. Ils portent en forme de baudrier un grand ratelier de dents de toutes ſortes d'animaux, & d'on-

gles de Tigres. Ils mettent leurs braſſelets au deſſus du coude, & les jarretieres à la cheville du pied. Ils portent auſſi derriere le dos les aîles d'un oiſeau tout entier ſeiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, ſerrées & attachées ſur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col de petis os d'Alloüagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des ſiflets. La premiere fois que je vis des Caraïbes chargez de tout ce bagage, je penſai à nos mulets de parade.

La coiffure des femmes eſt ſemblable à celle des hommes : lors qu'elles n'y fourent point de plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent auſſi d'une trouſſe de coton, au bout de laquelle elles mettent plusieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de même qu'à leurs ceintures faites de raſſade, où pend une cinquantaine de grelots, qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & danſent. Elles portent auſſi des colliers, mais de

de gros grains de cryſtal & de pierres vertes qui viennent de terre ferme, vers la Riviere des Amazones, & qui ont la vertu de guérir du haut mal : c'eſt leur plus précieux bijou, & ne le mettent qu'aux fêtes d'aſſemblées & de viſites : Elles ont une certaine demi-chauſſe ou brodequin de fil de coton, qu'elles rougiſſent, qui prend depuis la cheville du pied juſques au gras de la jambe, & une autre large de quatre doigts entre le gras de la jambe & le genouil, cela la leur preſſe de telle ſorte qu'elle ne groſſit point, & en rend le molet rebondi & rond comme une boule au bas de cette chauſſure, dont la jambe ſert de moule, & qu'elles n'ôtent jamais, & une eſpece de rotonde de même tiſſure, large comme une aſſiette, qui leur fait un peu équarquiller les jambes en marchant ; cet ouvrage eſt tiſſu ſur la jambe même & ſans coûture fort proprement.

Elles ſe roucoüent & noirciſſent auſſi le corps, & font deſſus leur front une maniere de bandeau, qui vient en poin-

te ſur le nez ; de ſorte qu'il ſemble qu'elles ayent des crêpes comme des veuves, & autour des yeux de petis lenes noirs qui en rélevent & réhauſſent l'éclat, & font paroître plus brillant. Il me ſouvient de ces Dames en France avec des mouches, elles ont auſſi grand ſoin de faire leurs ſourcils ; elles prennent plaiſir à enjoliver leurs enfans de cette couleur, leur faiſant mille petites figures fort déliées ſur le corps, avec de petis pinceaux de leurs cheveux, qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit, qui ne dure que neuf jours.

CHAPITRE VII.

De l'éducation, de la naiſſance & du mariage de leurs enfans.

LES femmes enfantent avec peu de douleur, & ſi elles ſentent quelque peine ou difficulté, elles ſavent ſe ſoulager

lager par la vertu de la racine d'une plante, dont elles expriment & boivent le suc, & se délivrent par ce moyen; elles accouchent souvent auprès du feu, & l'enfant n'est pas plûtôt au monde qu'on le va laver; mais une ridicule précaution, c'est que s'il naît la nuit, les hommes qui sont couchez dans la même case se vont baigner, afin que l'enfant n'ait froid. La mere dès le lendemain se met au ménage comme si de rien n'étoit, elle jûne quelques jours, ne mangeant que de la cassave seiche, beuvant de l'eau tiede, elle se garde bien de manger des crabes femelles, elles feroient mal au ventre de l'enfant, elles s'occupent cependant à lui écraser & applatir le front, comme vous avez vû ci-devant.

Si c'est un prémier né & mâle, les hommes ont une sotte coûtume, si-tôt que la femme est accouchée, le mari se met au lit, se plaint, & fait lui-même l'accouchée; il est pour cela dans une petite case à part, son lit pendu au haut, & fait un jûne de

trois mois. Les dix prémiers jours il n'a qu'un peu de caſſave ſéiche & de l'eau ; après il commence à boire un peu d'Oüicou, mais il s'abſtient de toute autre choſe, il ne mange que le milieu de la caſſave & les garde toutes pour le jour du feſtin, qui ſe fait à la fin de cette diette : Il ne ſort que la nuit, ne voit perſonne, crainte de ſentir quelqu'un plein d'Oüicou, ou qui eût mangé du poiſſon, cette odeur le pourroit tenter & faire rompre ſon jûne, la mere en deviendroit malade, & l'enfant ne ſeroit pas vaillant ; le temps expiré les plus anciens du Carbet font choix de deux Caraïbes des plus adroits pour écorcher ce beau jûneur, & le jour nommé on le fait venir dans la place publique, on le prendroit pour un ſquelette, là il ſe tient debout ayant deux belles caſſaves blanches & bien étenduës ſous ſes pieds, & pendant que deux Caraïbes lui levent les bras, les Maîtres Bouchers commencent à lui déchiqueter & tailader la peau avec leurs dents d'agouti bien aman-

amanchez & tranchans comme des lancettes, ils lui font des eſtafilades premierement aux côtez fort près, après en ſuite ſur les épaules, depuis les bras juſques au coude, & depuis le coude juſques au poignet, ſur les cuiſſes juſques au genouil, ſans endommager les jointures, & ſouffre ce tourment conſtamment ſans dire mot, & non ſans trembler, parce qu'après un ſi long jûne il manque de chaleur naturelle, & cette effuſion de ſang le refroidit encore davantage: leur penſée toutefois eſt qu'ils endurent moins étant maigres que gras; enfin ils lui tirent tant de ſang, que d'un malade imaginaire ils en font un réel. Ce n'eſt encore rien, pour l'achever de peindre on lui fait une ſauce pire que le taumali, avec des feüilles de Roucou, des graines de Piman, & du jus de Tabac, dont on lui frotte ſes playes & cicatrices, & en cet équipage tout ſanglant comme une victime de Diable, on le met ſur un ſiege barboüillé de rouge qui lui eſt préparé, & les femmes lui apportent à

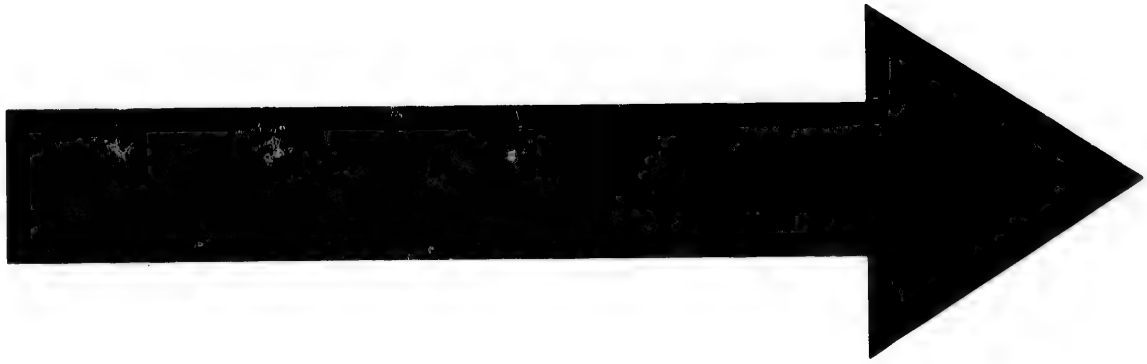
manger, que les vieillards lui préſentent & lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, la caſſave & le poiſſon étans par petis morceaux, il avalle la caſſave, mais il rejette le poiſſon après l'avoir mâché, il deviendroit malade s'il faiſoit ſi bonne chere tout d'un coup, ils le font boire de méme lui tenant le col, & quand il a fini de manger, les vieillards font largeſſe de deux piéces de caſſave, que ce jûneur ſcarifié a amaſſé, en les jettant de tous côtez, qu'un chacun recueille avec preſſe; pour les deux qu'il avoit ſous ſes pieds durant ce ſacrifice, il les doit manger, & de ce noble ſang, qui eſt tombé deſſus, on en frotte le viſage de l'enfant, eſtimant que cela ſert beaucoup à le rendre genereux, & d'autant plus que le pere a témoigné de patience, plus l'enfant aura de courage. Cette cérémonie achevée on le remet à ſon lit, où il demeure encore quelques jours.

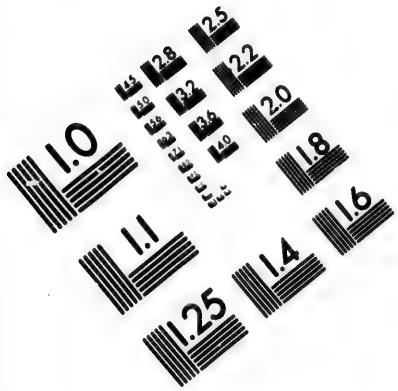
Ce n'eſt pas tout, l'eſpace de ſix mois il faut qu'ils s'abſtiennent non ſeulement

I O N

illards lui préſen-
a bouche comme
caſſave & le poiſ-
orceaux, il avalle
te le poiſſon après
eviendroit malade
chere tout d'un
e de même lui te-
il a fini de man-
nt largeſſe de deux
e ce jûneur ſcari-
jettant de tous cô-
ecueille avec preſ-
u'il avoit ſous ſes
rifice, il les doit
ble ſang, qui eſt
frotte le viſage de
ue cela ſert beau-
ereux, & d'autant
moigné de patien-
a de courage. Cet-
e on le remet à ſon
encore quelques

l'eſpace de ſix mois
ennent non ſeule-
ment





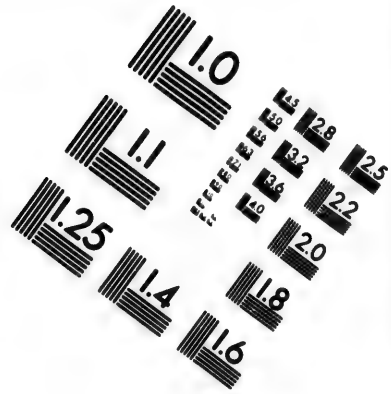
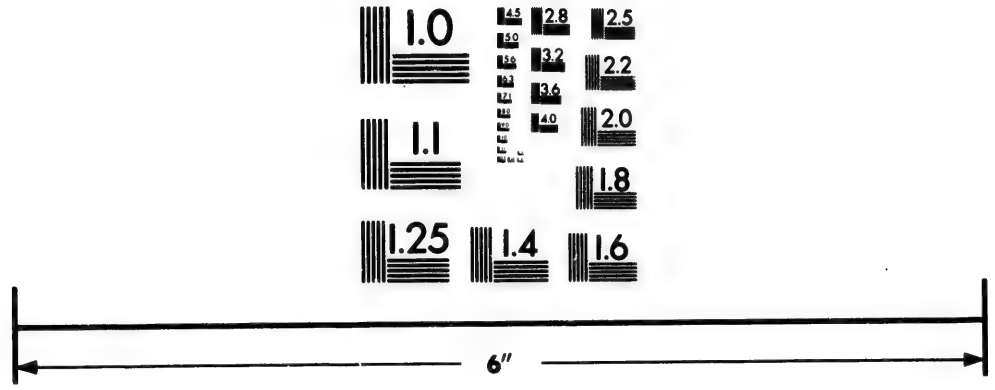
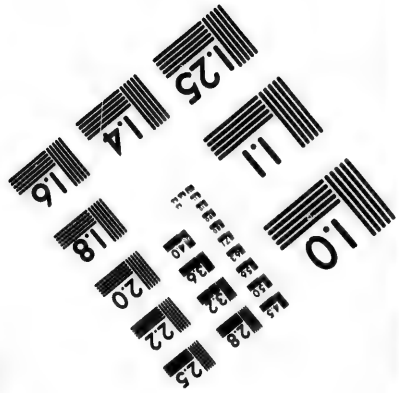


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

ment au premier né, mais toutes les fois que leurs femmes ont des enfans, de manger de plusieurs sortes d'animaux, crainte qu'ils ne participent à leurs qualitez ou defauts naturels : Par exemple si le pere mangeoit de la tortuë, l'enfant seroit lourd & n'auroit point de cervelle ; si du Perroquet, le nez de même; si du Crabier, de longues jambes, si du Lamentin, de petis yeux, & généralement de toute autre viande, hors des Crabes : ce long jûne ne se fait qu'à la naissance du premier, & pour les autres, il n'y a que quatre ou cinq jours de diette.

Les femmes ont grand soin de leurs enfans, elles les portent par tout sous leurs bras, ou dans un petit lit de coton qu'elles mettent en écharpe, elles ne les emmaillottent jamais, & lors qu'il sont un peu robustes par le lait de la mammelle, elles mâchent des patates, des bananes ou autres fruits, dont elles les empâtent pour nourriture. J'ai déja parlé de leur Baptéme ou imposition de nom : ils sont fort sujets à manger

ger de la terre, à cauſe je crois de leur humeur melancholique, j'en ai vû même des grands manger de la craye avec autant de ſatisfaction que du ſucre.

Quand les enfans ont quatre ou cinq ans, les garçons ſuivent le pere, & mangent avec lui, & les filles avec la mere, ils ſont élevez tant de l'un que de l'autre en vrayes brutes, ils ne leur apprennent ni civilité ni honneur, non pas même à dire bon jour, bon ſoir, ou remercier, ils les mal-traitent ſans en être corrigez, ce qui les éleve dans un étrange libertinage: toute leur ſcience, quand ils ſont grands, eſt de tirer de l'arc, nager, pêcher, & faire de petis paniers, & les filles des lits de coton: Si un homme eſt bleſſé ou malade, il mandera à ſon frere, ou à ſa ſœur, ou à quelque parent, qu'il ſe garde bien de manger de telle ou telle choſe, cela leur feroit augmenter leur mal, quand ils ſeroient à cinquante lieuës de là. Lors qu'une fille devient nubile, ils pendent ſon amac à la caſe, & la font jû-

jûner dix jours à la caſſâve ſeiche, & un peu d'Oüicou : s'il arrive que la faim preſſant cette pauvre fille, elle attrape la nuit quelque morceau de caſſâve, ce ne ſera qu'une fainéante, & ne vaudra rien pour le travail ; mais ſi quelque autre par pitié lui en donne en cachette, elle n'en vaudra pas moins pour cela.

Quand ils veulent élever quelqu'un pour être Capitaine, le garçon tâche à avoir premierement un certain oiſeau de proye, qu'ils appellent Oüachi, lequel il nourrit juſques au jour deſtiné à cette cérémonie, alors le pere aſſemble les plus anciens du Carbet, fait voir ſon fils ſur un petit ſiege, & après l'avoir animé à la vengeance de ſes ennemis, il prend l'oiſeau par les pieds, lui le briſe & écraſe ſur ſa tête, & quoi qu'il l'étourdiſſe de ces coups, il ne faut pas qu'il témoigne aucun reſſentiment ni douleur, ni faſſe la moindre grimace, s'il ne veut paſſer pour lâche, il arrache le cœur de l'oiſeau encore vivant, & le lui fait avaller, afin

afin qu'il ait le courage de manger celui de ſes ennemis: après on lui ſcarifie la peau par toutes les parties du corps, & on le lave & frotte avec cet oiſeau trempé dans l'eau de Piman. Cela fait on lui pend un lit au haut d'une petite caſe à part, où il jûne quelques jours, ce n'eſt pas une fille, ou une femme, qui lui porte à manger, mais un homme; car il ſeroit moins genereux. Il y en a quelquefois qui renoncent & quittent la partie à moitié. Je crois que ſi en France les nouveaux mariez, les Medecins & les Capitaines devoient ſubir cette épreuve, & paſſer par la même étamine, il n'y auroit gueres de preſſe au métier.

Pour les Mariages ils n'ont pas grande cérémonie, & quelquefois les hommes font le choix & la demande, mais le plus ſouvent les filles leur ſont offertes par le pere ou la mere. Il y en a qui ſans demander ni dire une ſeule parole, ſe vont coucher la nuit auprès de celle qui leur plaît, la pauvre fille d'abord ſe retire, mais la mere, qui ſe dou-

doute bien que le compagnon la veut prendre pour femme, lui dit qu'il eſt temps de ſe marier, quoi que ſouvent elle n'ait que dix à douze ans; enfin moitié guerre & moitié marchandiſe elle s'y accorde, & voilà le mariage fait: Le lendemain elle vient peigner monſieur devant les autres, & lui apporte le matoutou & la caſſave, & declare par cette action publique qu'ils ſont mariez. Si le Caraïbe recherche une veuve, il lui fait ſavoir ſa volonté, & ne lui donne que trois jours pour s'y réſoudre, & en rendre réponſe.

Un vieillard prend quelquefois une jeune, & une vieille ſans dents un jeune garçon, ils ont une grande déference pour ces vieilles ſorcieres, & quoi qu'elles ne faſſent que radotter, ils ſuivent néanmoins tous leurs ſentimens, elles ſont ordinairement les maîtreſſes dans un Carbet: Il ſe trouve des meres qui proſtituent leurs enfans quand elles voyent qu'elles commencent à grandir, & qu'on ne les prend pas aſſez tôt pour femmes, d'autres pour cela ne ſont point de

de difficulté pour les épouſer. Il y en a qui épouſent leur propre fille; d'autres la mere & la fille, quelques-uns les deux ſœurs. Il y en a qui ont juſques à ſix & ſept femmes en pluſieurs lieux, & s'ils n'étoient point ſi pareſſeux, car il faut qu'ils les nourriſſent, ils en prendroient davantage.

Il ne faut pas oublier une plaiſante coûtume; quand une femme eſt groſſe, quelquefois un Caraïbe demande l'enfant au pere & à la mere, en cas que ce ſoit une fille, & ſi la mere la lui promet, il la marque comme une bête au marché, lui faiſant une grande croix ſur le ventre avec du Roucou. Lors que la fille a ſept ou huit ans, il commence à la faire coucher avec lui, pour l'accoûtumer de bonne heure, quoi qu'il ait d'autres femmes, cet enfant ſera ſa niece ou proche parente.

La femme ne laiſſe pas de demeurer dans la Caſe de ſon pere après le mariage, & elle a plus de privilege que le mari; car elle peut parler à toutes ſortes de perſonnes, & lui n'oſe pas s'entre-

tretenir avec les parens de ſa femme ſans grande diſpenſe, ou qu'il n'y ait du vin ſur le jeu. Ils évitent toûjours leur rencontre: La mere donne un Amac au gendre, & lui fait un jardin; il eſt obligé auſſi d'accommoder les Caſes, & de faire quelque autre petit travail.

Ils ont peu de remedes en leurs maladies, ils ſe ſervent de quelques ſimples herbes pour les playes, & au malade, fut-il prêt de mourir, ils ne lui donnent point d'autre nourriture que celle qu'il a accoûtumé de prendre en ſanté; ils n'en ont aucune compaſſion, & l'abandonnent comme une bête, ils ont recours au Zemeen, comme vous avez vû.

Si-tôt qu'un Caraïbe eſt mort les femmes le lavent, le roucouent, le peignent, l'ajuſtent dans ſon Amac, & lui mettent du vermillon aux jouës & aux levres, comme s'il étoit vivant, & le laiſſent là; un peu de temps après l'enveloppent dans ce même lit pour l'enterrer. Ils font la foſſe dans la Caſe, car ils n'enterrent jamais leurs morts à découvert; ils le

le posent dedans assis sur ses talons acoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine, la face en haut, ayant deux petis Canaris sur ses yeux, afin qu'il ne voye ses parens, & ne les rende malades : un homme le couvre d'un bout de planche, & les femmes jettent la terre dessus : ils font du feu au tour pour purifier l'air, & de crainte qu'il n'ait froid, ils brûlent toutes ses hardes, & s'il a un Negre, ils le tuent s'il ne gagne au pied, afin qu'il aille servir son maître en l'autre monde : ils enterrent aussi son chien pour le garder, & chercher ceux qui l'ont fait mourir, & qu'il prenne du Lezard pour le nourrir. Ils y jettent encore quelques Canaris, & utensiles. Après ils se mettent à crier. Tout le Carbet retentit de pleurs & de gemissemens, même la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentimens de leur perte : on les voit danser, pleurer & chanter en même-temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils repetent souvent entrecouppez de soûpirs : comme, pour-

pourquoi es-tu mort ? Etois-tu las de vivre ? as-tu manqué de Manioc, & recommencent toûjours la même chanſon tournans au tour : ou s'il a été tué, ils diront quelque choſe contre ſon meurtrier, & des loüanges du défunt ; s'il a des parens en d'autres Carbets, ils s'aſſemblent pour venir auſſi pleurer, & la veuve & ſa vieille Bibi ſont préſentes, & donnent des *Caconnis* à ceux qui ont mieux pleuré, & pour dernier témoignage de leur deuil, ils coupent leurs cheveux.

Ils m'ont dit qu'ils brûloient autrefois les corps de leurs Capitaines, & en mêloient la cendre dans leur boiſſon, qu'à préſent ils ont quitté cette coûtume, parce qu'il n'y en avoit plus de braves, & qu'ils ne valoient plus rien. Quelques François me vouloient faire accroire qu'ils aſſommoient leurs peres quand ils étoient trop vieux, comme étant à charge & inutiles en ce monde, & qu'ils eſtimoient leur rendre un bon office, les delivrans de leurs incommoditez & ennuis de la vieilleſſe, & qu'eux-

qu'eux-mêmes ſouvent le deſiroient ; mais les Caraïbes m'ont aſſûré que jamais ils n'avoient pratiqué cette coûtume ; & en effet, ils aiment trop cette vie comme j'ai fait voir. Les danſes, qui ſont les marques de réjoüiſſance, ſont auſſi à ce peuple des ſignes de deuil & de triſteſſe : Ils danſent plus poſément & d'un air plus lugubre à leurs funerailles ; mais aux autres rencontres, comme aux Eclipſes de Lune & de Soleil, & lors que la terre tremble, ils ſe tourmentent beaucoup. Ils danſent quatre jours, & quatre nuits au clair de la Lune : ils diſent que la terre en tremblant veut les avertir de danſer pour ſe bien porter, ils ſe mettent ſur leur bonne-mine pour ſolemniſer cette fête, ils ſe font des maſques de diverſes couleurs & figures, & ſe parent de leurs plus beaux habits de bal, de leurs ornemens de tête, de leurs pendans d'oreilles, de lévres, & de nez, de leurs colliers, braſſelets, ceintures, jarretieres, chargez de quantité de petites coquilles & grelots, qui font

font un ſi grand bruit qu'on n'entend pas les violons, qui ſont des Callebaſſes remplies de petis cailloux, que des vieilles ſecoüent en marmottant quelques paroles d'un ſeul ton, ſans rime ni raiſon. Ils ont pluſieurs ſortes de danſes, & contrefont les animaux: tantôt ils danſent debout ſeparez en deux bandes, les hommes d'un côté, les autre d'un autre, ſe regardans, & faiſans mille ſingeries & poſtures de Satyre; tantôt ils ſe courbent tout bas, ayant les doigts dans la bouche, font un cercle, & à chaque refrein ils ſe relevent en criant: les femmes ſont un peu plus décentes & modeſtes, elles regardent remuer leurs pieds tenans leurs mammelles, quelquefois elles levent leurs mains & leurs yeux en haut; & pour finir ils ſe tiennent, & s'entremêlent tous.

CHAPITRE VIII.

Remarques ſur leurs Langues.

BIEN qu'il y ait quelque difference entre la langue des hommes & celle des femmes, comme j'ai dit dans le Chapitre de leur Origine; néanmoins ils s'entendent l'un l'autre. Les vieux ont un baragouin, lors qu'ils prennent quelque deſſein de guerre, que les jeunes n'entendent point. Leur langue eſt fort pauvre, ils ne peuvent exprimer que ce qui tombe ſous les ſens: Ils ſont ſi materiels, qu'ils n'ont pas des termes pour ſignifier les operations de l'eſprit, & ſi les bêtes pouvoient parler, je ne voudrois point leur donner d'autre langue que celle des Caraïbes. Ils n'ont aucun mot pour expliquer les choſes de la Réligion, de la Juſtice, & ce qui regarde les Vertus, les Sciences, & beaucoup d'autres choſes, dont ils n'ont point de connoiſſance. Ils ne peuvent cauſer, comme j'ai dit ailleurs:

TION

RE VIII.

leurs Langues.

quelque difference
des hommes & cel-
mme j'ai dit dans le
rigine ; néanmoins
l'autre. Les vieux
lors qu'ils prennent
guerre, que les jeu-
int. Leur langue
ne peuvent expri-
nbe ſous les ſens :
, qu'ils n'ont pas des
er les operations de
êtes pouvoient par-
point leur donner
celle des Caraïbes.
t pour expliquer les
on, de la Juſtice,
s Vertus, les Scien-
'autres choſes, dont
onnoiſſance. Ils ne
comme j'ai dit ail-
leurs :

leurs : ils ne nomment que trois ou quatre couleurs. Par ce peu de remarques, faites ſur leurs langues, on peut juger quels ils ſont.

Le Reverend Pere Simon de la Compagnie de JESUS, qui a beaucoup travaillé, & qui travaille encore tous les jours avec grand zele & fatigue à leur converſion, en a fait un Dictionnaire entier des préceptes en forme de Grammaire, un Catechiſme très-ample, & pluſieurs Diſcours familiers ſur les divins Myſteres de nôtre Foi ; cet ouvrage pourra ſervir à ceux qui auront deſſein d'acquerir des Couronnes dans la converſion de ces peuples Infideles, comme j'ai dit ci-devant.

Je pourrois encore groſſir cette Rélation ; mais voilà ce me ſemble les Remarques les plus neceſſaires pour faire connoître les Caraïbes : il n'y a plus qu'un petit reſte de cette nation ; & outre qu'ils ſe détruiſent tous les jours eux-mêmes, les Anglois travaillent à les exterminer entierement. Dieu, je crois, le permet ainſi ſans penetrer

dans ſes Jugemens, & que toute l'Europe envahiſſe leur terre ; parce qu'ils font une trop grande injure au Créateur par leur vie de bêtes, & qu'ils ne veulent point le reconnoître : quoi qu'on leur ait pû dire depuis vingt ans, ils s'en mocquent ; & s'il y avoit lieu d'eſperer de les faire Chrêtiens, il faudroit premierement les civiliſer & rendre hommes. La Providence divine y pourvoira quand il lui plaira, elle a ſes deſſeins en toutes choſes.

FIN.

ce que toute l'Eu-
rre ; parce qu'ils
njure au Créateur
, & qu'ils ne veu-
oître : quoi qu'on
is vingt ans , ils
s'il y avoit lieu
e Chrêtiens , il
nt les civiliſer &
a Providence di-
and il lui plaira,
outes choſes.

N.

TA-

260
265
270
275
280
285
60
55
50
45
40
35
Lieues Communes de France
25 50 75 100 125 150
Lieues d'Allemagne
15 30 45 60 75 90
Lieues d'une Heure de Chemin
20 40 60 80 100 120
Lac des Assenipoils
Chongnakabi ou Nations de Forts
Lac des Poux
Les Sanctons
Ouadebatons
Gens de Rivieres
Outoulibis
Fort Pour Empecher Les Assenipoils
Lac St Ioseph
Nation du Chien
Nadoueſſians
Issati
Changas
Keton
Lac
Finthonha ou Gens de Puiries
R. St Francois
Saut
Saut de St Anthoine de Padoue
R. de Bœufs
Lac de la Providence
Portage
Lac Superieur
Missilimakinac
Lac de Pleurs
R. Noire
Les Illinois
Portage
Kitchiga
Riviere Ouisconsing
Ouiatagan
Kikapous
Pouteouatamis
Lac des Illinois
Illinois
Riviere Colbert ou des Missisipis
R. des Illinois
Charbon de Terre
Fort des Miamis
Portage
Fort de Crevecoeur
R. Ouiata
Cap St Anthoine
Assurites
R. Camarou
Chigumcha
Ohio
Riviere
Mons

285
290
295
300
305
310
60
55
50
45
40
35
BAYE DE HUDSON.
La Brador
Lac des Poux
Port Nelson
NOUVELLE
Outoulibis
Fort Pour Empecher
Les Assenipoils
Lac Piscoutagamy
Lac Timagaming
Anglois
Les 7 Isles
Acoutamiskan
Lac des Tibitibis
Tadousac
Laurent
Canada
R. Michipicoton
Cristinaux
Gaspesie
Lac S.t Jan
FRANCE ou CANADA.
Quebec
Orleans
Supérieur
Sauteurs
Sault S.te Marie
Le Nipissing
Sault
Missilimakinac
Outtoulacy
Lac S.t Pierre
Pentagouet
R. Outtoouack
Mont Real
LAC HURON
ou
CARECONDI
Lac Champlain
ou Iroquois
NOUVELLE ANGLETERRE
Lac
Lac Ontario
ou de Fontenac
Long Sault
Norikans
Boston
Illinois
Hurons
Grands Villages des Iroquois
NOUVEAU PAIS BAS
Hollandia
Fort Miamis
Lac d'Erie ou Duchat
Philadelphia
Penobscot
MER DU NORT.
Ericksonois
Riviere Oure
Buhatan
Apalache
Caroline
C.de Trafalga
CARTE
d'un tres grand PAIS
Nouvellement découvert

Linthonha ou
Gens de Pairies
Nadouessans
Issati
Nation du Chien
Lac
St
Ioseph
Changas
Keton
Lac
Outoulibis
Fort Pour Empecher
Les Assenipoils
R. St François
Saut
Saut de
St Anthoine
de Padoue
R. de Sanchean
Portage
Lac Superieur
Missilimakinac
R. de Beeufs
Lac
de la
Providens
Les Illinois
Lac
de Pleurs
R. Noire
Baye de Puans
Lac
des
Illinois
Portage
Kitchiga
Riviere Ouisconsing
Ocilagan
Kikapaus
Pouteouatamis
Le Grand Fleuve de Meschasipi
Charbon
de Terre
Fort
des Miamis
Portage
R. des Illinois
Fort de Crevecoeur
R. Otenta
Massourites
Cap St. Anthoine
R. Lamaroa
Riviere
Chiquicha
Kohio Riviere
FLORIDE.
Coca
Akansa
R. Ouma
Coenis
Akansa
Taensa
Coenis
R. Niens
Les Korea
Chicagua R.
NOUVEAU
MEXIQUE
Mines de
Ste Barbe
Baye de Spirito
Sancto
Quinipissa
Sablonniere R.
Riviere de la Magdelaine
Embouchure de
Meschasipi
GOLFE
DE MEXIQU
Quoaquis
PARTIE
DE NOUVELLE ESPAGNE.
50
45
40
35
30
25
265
270
275
280
285

Lac Piscoutagamy
Lac Timagamins
Les 7 Isles
Lac des Tibitibis
Tadoussac
Gaspesie
FRANCE ou CANADA.
Lac St Jan
Quebec
Orleans
Missilimakinac
LAC HURON
ou
CARECNONDI
Lac de Puans
Lac Ontario ou de Frontenac
Milic Isle
Grands Villages des Iroquois
LAC D'ERIE OU DUCHAT
Nouveau Pais Bas
Hollandia
Philadelphia
New York
MER DE NORT.
Ericchronois
Riviere Oure
Mons Apalach
Apalache
Caroline
C. de Trafalga
Tuhatan
Coca
Tasaluca
Edelano
Vitacucho
Lutheo
St Augustin
Fort Grande
Cap Floride
Bahama
Lucayonegue
Cap d'Arnaud
Rocques
CARTE
d'un tres grand PAIS
Nouvellement découvert
dans
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
entre le
NOUVEAU MEXIQUE et la
Mer Glaciale
avec le Cours du Grand Fleuve
MESCHACEBE
Dediée a
GUILIAUME III
Roy de la Grand Bretagne
Par le R. P.
LOUIS DE HENNEPIN
Missionn. Recollet et Miss. Apost.
Chez PIERRE van der AA.
A. Leiden 1704
285
290
295
300
305
50
45
40
35
30
25

TABLE DES MATIERES.

A.

ACHINAON, *qui*, 530
Agniez, *voi* Gannickez.
Ainoves, *peuple ſauvage*, 217
—— *leur demeure*, ibid.
Akanſa, *peuples ſauvages*, 262
—— *ils ſont fort humains*, 286
Alakri *offrandes*, 542
Allouagues, *ennemis jurez des Caraïbes*, 545
—— *leur demeure*, ibid. 573
Amacs, *lits des Caraïbes*, 567
—— *leur grandeur*, 568
Ambaſſade *chez les Tſonnontoüans*, 79
Anien, *Détroit, quand découvert*, 378
—— *eſt imaginaire*, 379
Animal, *qui reſſemble à un rat*, 297
Aoüeguen, *riviere*, 105
Aroma *eſt un oſier*, 542
—— *bien poli*, 569
Askenon, *mediateur*, 490
Aſſenipoüalacs, *Nation, où ſituée*, 380
Atſientatſi, *robbes noires*, 497
Avoine *folle*, 319

TABLE

L'Auteur (Hennepin) *entre dans l'Ordre de S. François*, 8
—— *a du panchant pour les Voyages*, 9
—— *va en Italie*, 10
—— *ſon retour dans les Pays-Bas*, ibid.
—— *ſes diverſes fonctions*, 11
—— *ſa paſſion pour entendre des Relations*, ibid.
—— *s'arrête à Maſtricht*, 12
—— *où il penſa mourir*, ibid.
—— *ſe trouve au combat de Senef*, 13
—— *s'en va à la Rochelle*, ibid.
—— *s'y embarque pour le Canada*, 14
—— *ſon arrivée à Québec*, 17
—— *eſt envoyé en Miſſion*, 23
—— *va chés les Iroquois*, 25
—— *rencontre des Anglois*, 29
—— *ſon ſéjour au Fort de Frontenac*, 60
—— *ſon premier embarquement*, 62
—— *ſon ſecond*, 72
—— *ſon retour au Fort de Frontenac*, 103
—— *ſon troiſiéme embarquement*, 117
—— *arrive à Miſſilimakinak*, 133
—— *ſon quatriéme embarquement*, 140
—— *eſt en une grande diſette*, 156
—— *ſon arrivée chés les Illinois*, 196

—— *ſon départ du Fort de Crevecœur*, 241
—— *ſon voyage ſur le fleuve Meſchaſipi*, 245. 261
—— *eſt fort bien reçû des Sauvages*, 263
—— *ſon départ de Koroa*, 283
—— *eſt fait priſonnier*, 326
—— *eſſuye bien des fatigues*, 344
—— *eſt en danger de ſa vie*, 347
—— *les Sauvages lui ôtent tout ce qu'il avoit*, 354
—— *eſt adopté par un Chef de ces Sauvages*, 358
—— *ſouffre la faim*, 368
—— *fait un Dictionaire de la langue des Sauvages*, ibid.
—— *eſt plaint par les Sauvages*, 372
—— *baptiſe un de leurs enfans*, 376
—— *eſt abandonné par les Européens*, 386.
—— *les Sauvages le reçoivent*, 387
—— *eſt mis en liberté*, 426
—— *hyverne à Miſſilimakinak*, 442
—— *il en part*, 448
—— *ſon arrivée au Fort de Frontenac*, 474

—— où on lui fait bon accueil, 476
—— arrive à Mont réal, où il est très-bien reçû, 481
—— son retour à Quebec, 510
Authoutantas, *Sauvages*, 218
—— où ils habitent, ibid.

B.

Balanaclé, *nom que les Caraïbes donnent aux Européens*, 531
—— *ce qu'il signifie*, ibid.
Baston *par qui soûmise aux Anglois*, 29
Baye *des Puans*, 54
—— *pourquoi ainsi nommée*, ibid.
—— *est une partie du lac des Illinois*, 439
—— *de Sakinam*, 130.
—— *du S. Esprit où située*, 274
Blé d'*Inde pilé avec des grénouilles*, 28
—— *comment conservé par les Sauvages*, 34. 197
—— *mûrit en 60. jours*, 283
—— *on en fait la récolte trois à quatre fois l'an*, 301
Blucz, *espece de graines*, 357
Boeufs *sauvages*, 181
—— *leur grosseur*, 187
Boule-Bonum *mauvais présage*, 544

Boulliri *Chauves-ſouris*, 543
Boutou *eſpece de maſſue*, 574
—— *ſa forme & ſa matiere*, ibid.
Burgaus, *eſpece de coquillage*, 536

C.

Cabannes *des Sauvages comment faites*, 197
Cabatas, *eſpéce d'arbre*, 529
Calumet, *eſpéce de pipe*, 149
—— *les Sauvages en font beaucoup de cas*, ibid.
—— *ſa figure & ſa matiere*, 150
—— *c'eſt le ſymbole de la paix*, 151
—— *il ſert de paſſeport à ceux qui l'ont*, ibid.
—— *de marbre rouge*, 267
—— *de paix & de guerre comment diſtinguez*, 336
le Canada *pays fertile*, 34
—— *il eſt extrémement humide*, 35
—— *par qui découvert*, 56
—— *étymologie de ce nom*, ibid.
—— *quel en eſt le Genie regnant*, 57
Canari *pot de terre*, 543.
—— *ſa figure, & ſon uſage*, 559
Canots *eſpéce de bateaux*, 18

—— *leur figure*, 19
—— *ſans eux on ne peut voyager dans l'Amerique*, 20
—— *leur matiere*, ibid.
—— *maniere de les conſtruire*, ibid.
—— *comment on les conduit*, 21
—— *leur charge*, 22
—— *il ſont fort legers*, 387
Cap *de S. Antoine*, 291
—— enragé, *pourquoi ainſi nommé*, 93
—— *de S. Francois*, 122
Caracolis, *ce que c'eſt*, 588
Caraïbes, *Sauvages des Antilles*, 521
—— *leur origine eſt fort incertaine*, ibid.
—— *quelques Auteurs les font deſcendre des Juifs*, ibid.
—— *ſe diſent venus des Galibis*, ibid.
—— *le langage des hommes & des femmes different, & pourquoi*, 522
—— *ſont legers & inconſtans*, ibid.
—— *ſont fort attachez à leurs ſuperſtitions*, 523
—— *leur croyance ſur le Ciel, la terre, &c.* 525. 528
—— *ils eſtiment plus la lune que le ſoleil*, 526

— *ce qu'ils disent quand elle est nouvelle*, ibid.
— *comment ils réglent leurs jours*, 527
— *comptent sur leurs doigts*, ibid.
— *ce qu'ils montrent quand ils ont un grand nombre*, ibid.
— *leur maniere de faire, lorsqu'il faut aller à la guerre*, ibid.
— *comptent les années par la Poussiniere*, 530
— *croyent que les Européens sont nez de la mer*, 531
— *haïssent les Européens*, 532
— *de 30. Isles qu'ils possedoient, ils n'en ont plus que deux*, ibid.
— *ce qu'ils croyent du Soleil*, ibid.
— *sont craintifs*, 533.
— *apprehendent la mort*, 535
— *des qu'ils sont malades, ils se croyent ensorcelez*, ibid.
— *leurs cruautez à l'égard des sorcieres*, 536. 538
— *consultent le Diable*, 539
— *quand ils songent, ils s'imaginent voir le Diable*, 545
— *sont melancoliques*, 546

—— *mettent les cheveux d'un mort dans une calebaſſe, & pourquoi*, ibid.
—— *croyent avoir pluſieurs ames*, ibid.
—— *leur naturel & leur temperament*, 547
—— *s'offencent, quand on les appelle Sauvages*, 548
—— *ſe font payer leurs viſites*, ibid.
—— *préferent leur pays à tout autre*, ibid.
—— *ſont curieux de ce qu'il voyent*, 549
—— *ſont importuns & ingrats*, ibid.
—— *ſont ſains, & vivent long-tems*, ibid.
—— *ne ſongent point à l'avenir*, 550
—— *ſe dédiſent facilement*, ibid.
—— *eſtiment plus le verre & le criſtal que l'or & l'argent*, ibid.
—— *ne ſe défient point les uns des autres*, ibid.
—— *boivent ce que nous mangeons*, ibid.
—— *n'ont qu'une ſeule ſauce*, 552
—— *ne ſe ſervent jamais de ſel*, ibid.
—— *leur manger*, ibid.
—— *ſont fort ſales*, 553
—— *leurs occupations*, 554. 560. 564. 565. 571
—— *ne parlent, ni ne boivent dans leurs repas*, 555.

—— *ſont fort vindicatifs*, ibid.
——- *leur haine*, ibid.
—— *leurs femmes*, 556
—— *ſont très-lâches*, ibid.
—— *ſont entierement independans*, ibid.
—— *ſont très lubriques*, 557
—— *ont honte de leur péché*, ibid.
—— *il y a peu de jaloux entr'eux*, ibid.
—— *ont honte d'être vétus*, ibid.
—— *ſe baignent dès qu'ils ſont levez*, 588
—— *leurs femmes ſont preſque tout*, 561
—— *abandonnent leurs jardins, & pourquoi*, 562
—— *ſont extrémement faineans*, 563
—— *leurs femmes ſont leurs eſclaves*, 564
—— *ce qu'elles ſont*, ibid.
—— *leurs lits*, 565
—— *leurs boiſſons*, 567
—— *leurs débauches*, ibid.
—— *leurs caſes*, 571
—— *en quoi conſiſtent leurs guerres*, 572
—— *mangent la chair humaine*, 573
—— *pourquoi ne mangent-ils pas les Chrétiens*, 573
—— *leurs armes*, ibid.
—— *leurs fléches*, 575

——— *il les empoiſonnent*, ibid.
——— *leurs arcs*, 576
——— *portent leurs lits par tout*, 577
——— *ne mangent ni Crabes, ni lezards*, 578
——— *ne boivent point d'eau pure*, ibid.
——— *comment ils font du feu par frixion*, 579
——— *ſont tous aſſés bien-faits*, 580
——— *pourquoi ſont-ils camus*, ibid.
——— *maniere, dont ils accommodent leurs cheveux*, 581
——— *ne portent point de barbe*, ibid.
——— *teignent leur corps de rouge*, ibid.
——— *ou de noir*, 582
——— *ont les oreilles, l'entre-deux des narines, & les lévres percez*, ibid.
——— *ont chacun leur nom particulier*, 583
——— *leur baudrier*, ibid.
——— *leurs ornemens divers*, 584
——— *coiffure de leurs femmes*, ibid.
——— *& les autres ornemens*, 585
——— *elles enfantent avec peu de douleur*, 586
——— *ſe délivrent facilement, & comment*, 587

L E
nnent, ibid.
76
its par tout, 577
ni Crabes, ni le-
nt d'eau pure, ibid.
font du feu par
s bien-faits, 580
t-ils camus, ibid.
nt ils accommodent
nt de barbe, ibid.
corps de rouge, ibid.
82
s, l'entre-deux des
es percez, ibid.
eur nom particulier,
r, ibid.
ns divers, 584
urs femmes, ibid.
ornemens, 585
nt avec peu de dou-
facilement, & com-
— la-

—— lavent leurs enfans dès qu'ils sont nez, ibid.
—— jûnent quelques jours, ibid.
—— leur sotte coûtume, ibid.
—— leur abstinence, 590
—— ont grand soin de leurs enfans, 592
—— les garçons suivent leur pére, & les filles leur mére, ibid.
—— qui sont très-mal élevez, ibid.
—— en quoi consiste leur science, ibid.
—— leurs filles nubiles doivent jûner, ibid.
—— leurs cérémonies quand ils font un Capitaine, 593
—— leurs mariages, 594
—— ont beaucoup de déference pour les vieilles, 595
—— épousent leurs méres & filles, 596
—— ont autant de femmes, qu'ils peuvent en nourrir, ibid.
—— leur plaisante coûtume, ibid.
—— ont peu de remedes, 597
—— comment ils ornent leurs morts, ibid.
—— leurs diverses cérémonies là-dessus, 598

— ils

——— *ils les brûloient autrefois*, 599
——— *pourquoi ne le font-ils plus*, ibid.
——— *aiment fort la vie*, 600
——— *leurs danses de joye & de deuil*, ibid.
——— *leurs violens*, 601
——— *leur langue eſt fort pauvre*, 602
——— *ils ſont preſques tous détruits*, 603
——— *vivent en bêtes*, 604
——— *on peut difficilement les convertir*, ibid.
Carbet, *eſpece de halle*, 554
Caret, *écaille de tortuë*, 571
Caſcaſchi, *village des Illinois*, 218
——— *ſa ſituation*, ibid.
Caſſave, *pain des Caraïbes*, 552
——— *dequoi fait*, 570
Caſſe-tête, *maſſuë des Sauvages*, 152
Catarockouy, *ou Fort de Frontenac, forteresſe* 30
——— *ſa ſituation*, ibid.
——— *qui eſt fort avantageuſe*, 33
——— *par qui bâtie*, 31
——— *qui l'a miſe dans ſa perfection*, 32
——— *la terre y eſt fort fertile*, 34

--- *les*

—— *les Iroquois s'en ſont ſaiſis*, 39
Catauly, *eſpece de hotte*, 570
—— *dont les femmes ſeules ſe ſervent*, ibid.
Cavelier de la Salle *habile homme*, 32
—— *ſon arrivée au Fort de Frontenac*, 70
Chécagoumenant, *voi* Riviere.
Chemeen, *c'eſt le bon Eſprit chès les Caraïbes*, 539
Chikacha, *ou* Sikacha, *nation ſauvage*, 257
Chiques, *ſorte de petites puces*, 553
Chirities *eſt la Pouſſiniere*, 530
Chonga *ſignifie* chien, *ou* loup, 321
Chongasketon, *Nation du chien, ou du loup*, ibid.
Clibat, *eſpece de collier*, 537
—— *que les Canadiens appellent pourceleine*, ibid.
Coüialina, *Capitaine des Chemeens*, 533
Couleuvre, *quoi*, 569
—— *origine de ce nom*, ibid.
Couroumen, *& ſes fonctions*, 530
Coüy, *taſſe des Caraïbes*, 552
—— *ſa matiere*, ibid.

—— *sert de vaisselle*, 569
Craye, *espece de rape*, ibid.
Crocodiles *fort dangereux*, 277
—— *craignent extrémement le feu*, 279
Cruauté *inoüie*, 90

D.

Dambis, *espece de coquille*, 577
Daroma, *une hotte*, 570
Denonville *Gouverneur du Canada*, 39
Diatchez, *que signifie*, 325

E.

Eaux, *leur origine suivant les Caraïbes*, 529
Ecurueils *noirs bons à manger*, 80
Erié, *voi* Lac.
Erigé, *ou* Erié, *nation du chat*, 118
Eteou, *petit*, 583
Eturgeon *à long bec*, 404
—— *quel en eſt le morceau le plus délicat*, 449

F.

Fleuve *de S. Laurent*, 42
—— *ſa ſource*, ibid. 55
—— *ſon embouchure*, 55
—— *il ſe partage en deux branches*, 65
—— *Meſchaſipi*, 71
—— *ſignification de ce mot*, 176
—— *la navigation en eſt dangereuſe*, 208
—— *ſon cours*, 247
—— *ſa largeur*, ibid.
—— *il ſerpente en pluſieurs endroits*, 254
—— *combien de grandes rivières il reçoit*, ibid. 314
—— *ſe diviſe en deux canaux*, 269
—— *& en trois canaux*, 271
—— *ſon embouchure*, 273
—— *il n'a point de bancs de ſable*, 274
—— *ſon étenduë*, 275
—— *il abonde en crocodiles, qui ſont fort à craindre*, 277. 296
—— *ſes bords ſont pleins de cannes*, 295
—— *les terres, qui le bordent, ſont fertiles*, 296
—— *il y a beaucoup de gibier*, ibid.
—— *on y trouve de toutes ſortes d'arbres*, 299

— *eſt rempli d'Iſles*, 313
Fontaine *de ſel d'alun*, 196
Fort *bâti près de la rivière des Miamis*, 171
— *de Crevecœur*, 223
— *ſa ſituation*, ibid.
— *par qui & comment conſtruit*, 224
— *pourquoi ainſi appellé*, 226
Fort *de* Frontenac, *voi* Catarockouy.
Frontenac, *(Comte de) Gouverneur général du Canada*, 40
— *ſon éloge*, ibid.

G.

Ganneouſſe, *village des Iroquois*, 35. 42.
Ganniekez, *ou* Agniez, *nation Iroquoiſe*, 28
Gannieſſinga, *nation*, 90
Gannoron, *ce qu'il ſignifie*, 27. 69. 113
Goilans, *oiſeaux de mer*, 106
Grénouilles *dans les près*, 28
Griffon *vaiſſeau*, 99

H.

Hangar, *ou magazin*, 79
Hermaphrodites *en grand nombre chès les Illinois*, 219
Hibichet, *tamis, ou crible*, 569

Hohio, *riviere des Miamis*, 53
Hotchitagon, *ce que ce mot signifie*, 27.69
Houtouägaha, *peuple de l'Amérique*, 90
---- *origine de ce nom*, ibid.
Huars, *oiseaux tâchetez de noir & de blanc*, 150
Huichan, *Adieu*, 577
Huóiou *est le Soleil*, 526
Huron, *voi* Lac.
Hurons, *Sauvages*, 52
---- *origine de ce nom*, ibid.
---- *leur demeure*, ibid.

I.

Illinois, *Sauvages*, 196
——— *signification de ce mot*, 53
——— *leurs villages*, 197
——— *leurs cabannes*, ibid.
——— *comment ils conservent le blé d'Inde*, ibid.
——— *sont les plus humains de toute l'Amérique Septentrionale*, 203
——— *leurs bonnes qualitez*, 128
——— *leurs vices*, ibid.
——— *sont défaits par les Iroquois*, 495
——— *leurs campagnes sont fort fertiles*, 219

TABLE

——— *il y a grand nombre d'Hermaphrodites parmi eux*, ibid.
——— *ont plusieurs femmes*, ibid.
——— *prennent souvent leurs sœurs en mariage, & pourquoi*, ibid.
——— *sont extrémement jaloux*, ibid.
——— *& grands joüeurs*, 220
——— *ont beaucoup de serpens chés eux*, ibid.
——— *& plusieurs herbes pour se guérir de leurs morsures*, ibid.
——— *vont tous nuds en Eté*, ibid.
——— *leurs souliers*, ibid.
——— *n'ont pas l'hiver long*, ibid. 223
——— *peaux, dont ils se couvrent l'hiver*, 221
——— *leur conversion est difficile, & pourquoi*, ibid.
——— *aiment fort la chair d'ours*, 232
Jork, *voi* Nouvelle Jork.
Joulouca, *l'Arc-en-ciel*, 533
——— *sa description*, ibid.
Iroquois *ont cinq Cantons*, 28
——— *nation insolente & barbare*, 31
——— *n'ont point de lettres labiales dans leur langue*, 36

--- Hon-

—— Honnehiouts, 27
—— Honnontagez, *ibid.*
—— *qui ſont les plus belliqueux de tous les Iroquois*, ibid.
—— Gannickez, *ou* Agniez, *voi* Gannickez.
—— Tſonnontoüans, *voi* Tſonnontoüans.
—— *vont à la chaſſe pendant ſix mois*, 37
—— *vivent en commun*, 70
—— *mangent de rage leurs ennemis*, 496
Iſle *des Goilans*, 106
—— *de Monréal*, 65
—— *des Pouteuatamis*, 144
Iſſati, *peuples ſauvages, où ils habitent*, 252
—— *s'aſſemblent pour aller à la chaſſe*, 384

K.

Keuté, *village*, 42
Kikapous, *Nation ſauvage*, 217
—— *où ils ſont ſituez*, ibid.
—— *maſſacrent un Recollect*, 505
Koroa, *Nation ſauvage*, 266
—— *leur pays*, 267

L.

Lac *de Sainte Claire*, 50
—— *que les Iroquois appellent*, Otſi Keta, *ibid.*

---- *ſa figure*, ibid.
---- *Erié, ou du chat*, 49
---- *ſa grandeur*, ibid.
---- *comment appellé par les Iroquois*, ibid.
---- *de Frontenac*, 40
---- *Huron*, 51
---- *pourquoi ainſi nommé*, ibid.
---- *ſon circuit & ſa longueur*, ibid.
---- *les Sauvages le nomment* Karegnondy, *ibid.*
---- *des Illinois*, 53
---- *comment nommé par les Sauvages*, ibid.
---- *ſa grandeur*, ibid.
---- *ſa ſituation*, ibid.
---- *des Iſſati*, 319
---- *ſa ſituation*, 320
---- *de S. Louis*, 65
---- *Ontario*, 31
---- *Superieur*, 54
---- *ſa grandeur*, ibid.
Lames *quoi*, 530
Lembies, *ſorte de coquille, & leur uſage*, 536
Limacani, *qui, & ſes offices*, 533
Louïs *ſignifie Soleil*, 302. 434
---- Baſatſche *la Lune*, 303
Louïs Chinnon, *la robbe du Soleil*, 362

Louquo *eſt le premier homme chès les Caraïbes*, 524.
—— *c'eſt de ſon nombril que ſont ſortis tous les hommes*, ibid.
—— *dequoi a-t-il formé les poiſſons*, ib.
Lyca, *c'eſt-à-dire, là*, 578.

M.

Maboïa, *ou* Mapoia, *c'eſt le Diable*, 523.
—— *les Caraïbes lui attribuent les Eclipſes*, 526.
—— *il les fait mourir*, ibid.
—— *les Caraïbes lui font un feſtin*, 543.
—— *comment eſt ce qu'ils l'appaiſent*, 545.
Mabouy, *ce qu'il ſignifie*, 577.
Maby, *eſpece de boiſſon*, 578.
Maho, *eſpece d'écorce*, 570.
Mançanille, *fruit, qui eſt un poiſon*, 575.
—— *pourquoi ainſi nommé*, ibid.
—— *uſage, qu'en font les Caraïbes*, 576.
Manceniller, *arbre*, 575.
Manioc, *eſpece d'arbriſſeau*, 561.
—— *c'eſt aux femmes Caraïbes de le planter*, ibid.
—— *elles le nomment* Kaïm, *& les hommes* Kucre, ibid.

—— *maniere, dont elles le plantent*, 564.
Manitou, *Eſprit malin*, 293.
Manza, *fer*, 334.
Mapoia, *voi* Maboia.
Maringouins, *eſpéce de petites mouches*, 90.
—— *elles ſont en grand nombre dans le Canada*, 95.
—— *piquent fort ſenſiblement*, 568.
Maskoutens *Nadoüeſſioux*, *nation ſauvage*, 218.
—— *leur demeure*, ibid.
—— *voi* Miamis.
Matoutou, *table, ou ſiége*, 542. 554.
—— *ſa matiere & ſa grandeur*, ibid.
Melleoki, *voi* Riviere.
Mer *appellée par les Sauvages* grand Lac, 231. 380.
Meſchaſipi, *voi* Fleuve.
Mexique, *ſon premier Evêque*, 378.
Miamis, *peuples ſauvages*, 438.
—— *Maſkoutens & Oiatinons*, 181.
—— *leur demeure*, 217.
Michibichi, *quelle eſpece de bête*, 298.
Mille-Isles, *lieu, pourquoi ainſi appellé*, 477.
Miſconſin, *voi* Riviere.

—— Miſ-

Miſſilimakinak *pointe de terre*, 133.
Miſtigouche, *ſignification de ce mot*, 325.
Mornes *ſont des collines*, 529.
—— *qui les a faites*, ibid.
Morues *fort abondantes en Terre-Neuve*, 15.

N.

Negres *eſclaves des Caraïbes*, 574.
Neige *abondante en Amérique*, 26.
Niagara, *riviére*, 44.
—— *elle eſt fort rapide*, ibid. 46.
—— *elle abonde en poiſſons*, 48.
—— *ſa ſource*, 74.
Niaoüa, *ce que ce mot ſignifie*, 88.
Nikangé, *que veut dire*, 410.
Niſſipikouët, *voi* Riviére.
Nónun *eſt la Lune*, 526.
Nouvelle Jorck *ſoûmiſe au Roi d'Angleterre, & par qui*, 29.

O.

Oïatinons, *voi* Miamis.
Omahouha, *c'eſt-à-dire*, Loup, 235.
Onontio, *ou Gouverneur général*, 166.
Ontario *Lac*, 31.
—— *dit de Frontenac*, 32. 33.
—— *& pourquoi*, 40. 42.

—— *ſa longueur & ſa largeur*, 42.
—— *comment nommé par les Iroquois*, ibid.
—— *il eſt de figure ovale*, 43.
—— *il a une eſpéce de flux & reflux*, 67.
—— *la pêche y eſt très-abondante*, ibid.
Oſages, *peuples ſauvages*, 252.
—— *leur demeure*, ibid.
Otchitagon, *Pieds nuds*, 469.
Otkon, *c'eſt-à-dire*, Eſprit, 100. 293.
—— *ce nom eſt donné aux Européens par les Sauvages*, 100. 168.
Otontenta, *voi* Riviére.
Oüachi, *certain oiſeau de proye*, 593.
Ouackanche, *que veut dire cela*, 331.
Oüadebache, *nation ſauvage*, 255.
Oüadebathon, *gens de riviére*, 321.
Ouäſicondé, *le premier Chef des Iſſati*, 373.
—— *ſignification de ce nom*, ibid.
Ouïcou, *breuvage*, 528.
—— *qui coule ſans ceſſe dans le Ciel*, ibid.
—— *boiſſon ordinaire des Caraïbes*, 566.
Ouïsconſin, *voi* Riviére.
Ouragan, *quel eſt ſon déluge*, 529.
—— *ce qu'il a fait*, ibid.

Out-

Outtouägamis, *Sauvages*, 153.
—— *leur demeure*, ibid.

P.

Pianiſtres, *ſont les verolez*, 551.
Piaye, *ou Boyé, medecin des Caraïbes*, 539.
—— *chacun d'eux a ſon Chemeau particulier*, ibid.
—— *ce qu'il fait chés les malades*, 540.
—— *comment on le fait*, 544.
Pierres, *qui guériſſent du haut mal*, 585.
Piman, *poivre très-fort*, 538. 559.
Pimetecouï, *Lac*, 200.
—— *ce que ce mot ſignifie*, ibid.
—— *où ſitué*, ibid.
Pites, *petis filets*, 571.
—— *d'où tirez*, ibid.
Pitons, *hautes roches pointuës*, 529.
—— *par qui faites*, ibid.
Polygamie *en uſage parmi les Sauvages*, 363.
Poutouätamis, *nation*, 140.
Puans, *Sauvages, pourquoi ainſi nommez*, 440.
—— *leur demeure*, ibid.
Pyrogue, *ou Piraugue, eſpéce de Canot*, 231.

— *ſa matiere*, ibid. 572.
— *elle reſſemble aux Gondoles de Veniſe*, 258.
— *il y en a de plus de cent pieds de long*, 299.

Q.

Québec *Capitale du Canada*, 30.
— *ſon premier Evêque*, 485.
Quinipiſſa, *peuple ſauvage*, 270.

R.

Racumon, *ce que c'eſt*, 529.
Raſſade, *ce que c'eſt*, 583.
Récollets, *cinq cens de leurs Couvens quand établis dans l'Amerique*, 9.
— *ils ſont chaſſez du Fort de Frontenac*, 38.
— *ils ont été les premiers en Canada*, 117.
— *combien de Provinces ils ont dans le Mexique*, 272.
Rio Eſcondido, *ou Riviére cachée*, 273.
— *ou ſituée*, ibid.
Riviere *de Chebadeba, ou Chabaouadeba*, 315.
— *de Chécagoumenant*, 217.
— *de S. François*, 319.

— *ſa*

d. 571.
nx Gondoles de Ve-
lus de cent pieds de
du Canada, 30.
ier Evêque, 485.
auvage, 270.
R.
e c'eſt, 529.
e c'eſt, 583.
ns de leurs Couvens
s l'Amerique, 9.
du Fort de Fronte-
premiers en Canada,
Provinces ils ont dans
2.
Riviére cachée, 273.
id.
eba, ou Chabaouade-
menant, 217.
ois, 319.
—— ſa

—— ſa ſource, ibid.
—— des Illinois, 176.
—— ſa ſource, 181.
—— ſa largeur, 182.
—— ſon cours, 243.
—— ſon embouchure, 245. 250.
—— des Iſſati, ou Nadoueſſans, 319.
—— de la Magdeleine, 274.
—— de Melleoki, 217.
—— ſon embouchure, ibid.
—— des Miamis, 168.
—— de Niſſipikouet, 317.
—— des Oſages, 252.
—— ſa ſource, ibid.
—— ſe décharge dans Meſchaſipi, ibid.
—— l'eau en eſt fort trouble, ibid.
—— elle eſt formée de quantité d'autres rivières, qu'elle reçoit, 253.
—— d'Otontenta, 248.
—— des Ouadebache, 255.
—— Ouisconſin, ou Miſconſin, 315.
—— des Taureaux ſauvages, 316.
—— elle abonde en tortues, ibid.
—— pourquoi ainſi appellée, ibid.
—— du tombeau, 317.
—— cachée, voi Riv.

Robbes griſes, *nom que les Sauvages donnent aux Récollets*, 166. 233.
—— noires *aux Jeſuites*, 497. 512.
Roucou, *peinture rouge*, 568.
—— *ſon uſage, & ſa matiere*, ibid.
Roucouer, *teindre le corps*, 581.

S.

Sagamitée, *eſpéce de bouillie*, 28.
—— *avec quoi elle eſt faite*, 137.
Sakinam, *voi* Baye.
Saſacoüeſt, *ſignifie* alerte, *ou* qui vive, 258.
Savacou, *ce qu'il eſt*, 530.
Saut *de S. Antoine de Padouë*, 292.
—— *ſa hauteur*, 318.
—— *de Kakalin*, 439.
—— *pourquoi ainſi nommé*, ibid.
—— *de S. Marie ou Situd*, 52.
—— *ou Cataracte de Niagara*, 44.
—— *ſa deſcription*, 45. 454.
—— *le long Saut*, 478.
Sauteurs, *Sauvages, pourquoi ainſi nommez*, 137.
Sauvages *ont preſque tous la taille belle*, 81.
—— *mettent les quatre doigts ſur la bouche, & pourquoi*, 27.

—— *leurs*

—— *leurs ſouliers*, 8.
—— *lavent les pieds à leurs hôtes*, 81.
—— *leurs vieillards ſont fort graves*, 82.
—— *aiment fort les préſens*, 85.
—— *penſent tous à leur interêt*, 88.
—— *leur maniere de répondre aux diſcours, qu'on leur fait*, 87.
—— *ont une extréme indifference pour tout*, 88.
—— *ſont fort ignorans*, 89.
—— *leur extréme cruauté*, 90.
—— *ſupplice, qu'ils font ſouffrir à leurs ennemis*, ibid.
—— *aiment fort l'eau de vie*, 105. 110.
—— *ſont grands voleurs*, 161.
—— *comment ils vont à la chaſſe des taureaux ſauvages*, 186.
—— *n'ont jamais pû les exterminer*, 190.
—— *leur boiſſon ordinaire*, ibid.
—— *maniere, dont ils font leurs cabannes*, 218.
—— *aiment fort le jeu*, 220.
—— *ſont ſans réligion*, 302.
—— *adorent le Soleil*, ibid.
—— *ont tous un langage particulier*, 305.
—— *il y en a de fort raiſonnables*, 306.

—— *ſont*

—— *ſont ſoûmis à leurs Chefs*, ibid.
—— *aiment à chanter*, 331.
—— *font ſouvent 30. lieuës par jour*, 333.
—— *du Nord ont beaucoup d'avantages ſur ceux du Sud*, 338.
—— *ont le corps peint*, 339.
—— *comment ils allument du feu par friction*, 348.
—— *n'ont point de terme pour deſigner le papier*, 369.
—— *maniere, dont ils raſent les cheveux*, 389. 398.
—— *croyent la tranſmigration des ames*, 421
—— *comptent par lunes*, 422.
—— *ſont ſindicatifs*, 425.
—— *n'ont point la coûtume de s'embraſſer*, 433.
Serpent *monſtrueux*, 395.
—— *ſonnete dangereux*, 465.
Sikacha, *voi* Chikacha.
Somache, *ou eau demi-ſalée*, 271.
Sorcieres *comment punies chés les Caraïbes*, 538.

T.

Taenſa, *Nation ſauvage*, 263.
—— *où ils demeurent*, ibid.
—— *leurs*

—— *leurs danſes, & leurs chanſons*, 264.
—— *leurs pays eſt rempli de pluſieurs ſortes d'arbres*, ibid.
—— *ils ſont humains & dociles*, 265.
Taketchiabien, *comment appelles-tu cela*, 368.
Tamaroa, *ou* Maroa, *nation ſauvage*, 243
—— *ſa demeure*, ibid.
Tamicati, beaucoup, 527.
Tangibao, *peuple, qui demeure ſur le fleuve Meſchaſipi*, 270.
Taumaly *eſt la ſeule ſauce des Caraïbes*, 552. 559.
—— *dequoi compoſée*, ibid.
Taureaux *ſauvages*, 181. 184.
—— *monſtrueux*, 185.
—— *maniere, dont on les prend*, 186.
—— *ils ont de la laine au lieu de poil*, ibid.
—— *leur tête eſt fort groſſe*, ibid.
—— *leur chair eſt très-ſuculente*, 188.
—— *ils vont par bandes*, ibid.
—— *boucannez*, 190.
—— *on en voit juſqu'à* 400. *enſemble*, 195.
Tchendiouba Louïs, *c'eſt-à-dire, fume Soleil*, 302. Te-

Tegarondies, *grand village*, 81.
Téjajagon, *village*, 42.
—— *où ſitué*, 73.
Tepatoui Nika, *que ſignifie*, 203. 410.
Tintonha, *nation des prairies*, 120. 290.
—— *leur demeure*, 318.
Tortuës *ont l'ouïe fine*, 399.
Tritons & *Monſtres marins*, 291.
—— *leur deſcription*, ibid.
Tſonnontoüans *ſont les plus nombreux des Cantons Iroquois*, 34. 47. 78.
—— *les plus cruels & les plus barbares de toute l'Amérique*, 82.
—— *ils ſont deſintereſſez*, ibid.

V.

Vaſchiſon égagahé, *ce qu'il ſignifie*, 368.

Y.

Yaia *la verolle*, 551.

Z.

Zemeen, *eſt le Diable des Caraïbes*, 579.
—— *ce qu'ils font pour l'appaiſer*, ibid.

FIN.

L E
village, 81.
42.

ne signifie, 203. 410.
s prairies, 120. 290.
318.
ne, 399.
s marins, 291.
n, ibid.
les plus nombreux
ois, 34. 47. 78.
& les plus barbares
ne, 82.
reſſez, ibid.
l.
hé, *ce qu'il ſignifie*,
l.
51.
L.
Diable des Caraibes,
pour l'appaiſer, ibid.

N,